MISS ROVEL

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Tom Jones, s'il en faut croire son biographe, rencontra un soir dans les environs d'Upton un vieux misanthrope qui s'était fait ermite; on l'appelait l'homme de la montagne. Vêtu d'une peau d'âne, il vivait au fond d'un bois où il n'avait pas de peine à éviter les passans, attendu qu'il n'y passait personne. Il y employait ses journées, soit à contempler sa longue barbe blanche, soit à observer les plantes et les étoiles. Il professait que tout est beau dans l'univers, excepté l'homme, qui déshonore la création; sa misanthropie lui venait d'avoir été dans ses jeunes années abandonné par sa maîtresse, trahi par son ami, qui était son obligé. Tom Jones essaya vainement de lui faire entendre raison. — Pourquoi, lui disait-il, vous en prendre à tout le genre humain de vos injures particulières? Vous avez été la victime d'un accident fâcheux; mais, croyez-moi, je connais des hommes sans venin et des femmes sans tache. — Vous êtes encore bien jeune, lui répondit le vieillard, et à votre âge je pensais comme vous.

Raymond Ferray ne portait point une barbe blanche; au moment où commence cette histoire, il avait à peine trente-quatre ans. Il n'était point vêtu d'une peau d'âne, car, s'il s'inquiétait peu de déplaire aux autres, il tenait à se plaire à lui-même. Ce qui lui était commun avec l'homme de la montagne, c'est qu'ayant été, lui aussi, trahi par la femme qu'il aimait, son aventure l'avait rendu misanthrope ou, pour mieux dire, misogyne. A l'âge des passions sérieuses,

il avait juré qu'il n'en aurait plus et mis les femmes au défi de forcer l'entrée de son cœur. Il se sentait protégé contre elles par la hauteur de son mépris.

Fils d'un médecin de province qui s'était établi à Paris, il était demeuré orphelin de fort bonne heure. Un oncle lui servit de tuteur, et lui fut plus utile pour gérer son patrimoine, qui n'était point méprisable, que pour le conseiller dans le choix d'un état. Il est superflu de dire aux vignobles de la Bourgogne qu'ils sont nés pour produire du vin; Raymond n'avait pas besoin qu'on l'aidât à démêler sa vocation. Après avoir balancé quelque temps entre la poésie et la science, il se résolut à les cultiver l'une et l'autre. Il estimait que l'exacte précision est la vertu des grands poètes, et que, si un peu de science éloigne de la poésie, beaucoup de science y ramène. Sa prodigieuse précocité d'esprit avait été l'admiration et l'effroi de ses professeurs. A dix-huit ans, il savait l'hébreu, le persan et l'arabe. La nature l'avait visiblement prédestiné au métier d'orientaliste. De taille moyenne, robuste et nerveux, maigre, basané, le nez aquilin, les yeux noirs, bien fendus, le regard à la fois vif et caressant, la bouche mince et un peu dure, il avait l'air d'un Arabe; sa physionomie offrait ce singulier mélange de douceur presque féminine et de fierté sauvage, presque féroce, qui est propre à l'Oriental. Ses camarades de lycée l'avaient surnommé le Bédouin. Dans leur bouche, ce sobriquet n'était pas une injure. S'ils goûtaient médiocrement ses manières brusques, où perçait quelque hauteur, en revanche ils appréciaient la sûreté de son commerce, la noblesse de son caractère généreux et franc comme l'or.

Sa barbe poussait à peine qu'il avait commencé à rassembler des matériaux pour écrire l'histoire de Mahomet, qui selon lui n'avait pas encore été écrite. Ce devait être son monument. Quelques juges compétens, qui étaient dans le secret de ses portefeuilles, assuraient que le futur biographe du prophète était un homme de génie, qu'il unissait à une vaste érudition une sagacité peu commune, qu'il était appelé à renouveler l'histoire de l'Orient par d'importantes découvertes. Comme Ansse de Villoison, Raymond aurait mérité d'être de l'Institut à vingt-quatre ans. Il s'en souciait peu; il avait l'humeur libre, volontaire, un peu cassante, répugnait à se laisser enrégimenter, et préférait infiniment la science aux corps savans.

Il approchait de la trentaine quand il publia le premier volume de son histoire de Mahomet, qui justifia toutes les prédictions de ses amis. Avant d'écrire le second, il voulut faire connaissance avec l'Arabie. Il y passa deux ans, parcourut à cheval ou à dos de chameau les vallons rocheux de l'Yémen, les pâturages du Nedjed, les plages sablonneuses de l'Asha, devisa sous la tente avec le Waha-

bite et le Bédouin. Par un trait d'audace, qui aurait pu lui être fatal, il voulut visiter les saints lieux. Déguisé en derviche, il se fit recevoir dans une caravane de pieux pèlerins musulmans; il alla prier avec eux sur le tombeau du prophète, avec eux il fit sept fois le tour de la Caaba et baisa dévotement la pierre noire. S'il eût été reconnu, il aurait payé cher sa témérité, et, à vrai dire, il fut plus d'une fois en danger de sa vie; il dut son salut à son teint bronzé, à son nez aquilin, à sa merveilleuse possession de la langue et à son remarquable sang-froid. De retour à Djeddah, il écrivit un récit de sa prouesse, qui parut dans une revue célèbre et attira sur le faux pèlerin l'attention de l'Europe. Il publia peu après un recueil de sonnets faits de main d'ouvrier, où respiraient l'Arabie, l'immensité du désert, une sagesse rêveuse qui avait pris le turban.

Raymond n'était pas allé en Arabie à la seule fin d'y converser avec l'ombre de Mahomet; il s'était éloigné de Paris par obéissance. En coûte-t-il d'obéir quand on aime? Ce Bédouin avait le cœur ardent, il ne savait pas aimer à moitié. La belle Mme de P..., qu'il adorait, avait fait la sottise d'épouser un homme aussi violent que libertin, qui la rendait fort malheureuse. Raymond fut le confident de ses peines, bientôt il l'en consola; c'est un pas qui se franchit aisément. Il était depuis dix-huit mois le plus heureux des mortels, quand M. de P... fut atteint d'une de ces maladies qui ne pardonnent point. Il devint impotent, puis tout à fait perclus, perdit la vue, et les médecins déclarèrent qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Mme de P..., qui joignait à la beauté toutes les délicatesses du cœur, dit un soir à Raymond : — Il me répugne de tromper un malade. Mon mari est condamné, respectons ses derniers jours. Allez au désert faire moisson de science et de gloire, illustrez un nom qu'avant peu je serai fière de porter. Quittons-nous pour quelque temps et jurez-moi de ne pas m'oublier.

Cette dernière recommandation était superflue. Raymond emportait en Orient cinquante projets de travaux, cent problèmes à résoudre et un souvenir adoré, qui donnait du prix à tout le reste. Il s'en entretenait avec lui-même dans toutes les langues qu'il savait. Quand on a le bonheur de parler l'arabe et celui d'être aimé de Mme de P..., deux ans d'exil passent comme un jour. Il reçut de sa maîtresse, chemin faisant, plusieurs missives des plus tendres; il s'en exhalait un parfum de passion qui lui semblait plus précieux mille fois que la myrrhe et que le baume de La Mecque. La dernière qui lui parvint lui apprit que M. de P... n'était plus de ce monde. Cette nouvelle le rendit un peu fou. Il employa huit heures consécutives à contempler la beauté de son avenir dans la fumée de son chibouque. Il se sentait de force à soulever des montagnes, à re-

nouveler tous les miracles de Mahomet. Il lui semblait que, pareil au prophète, les pierres et les plantes le saluaient, que, s'il l'eût voulu, il eût mis la lune dans sa manche. Il répétait dans la joie de son cœur le verset du Coran : « tu posséderas le jardin promis, qu'arrosent des eaux éternellement fraîches, qu'ombragent des arbres éternellement verts. Là tu seras visité par les anges, qui entreront par toutes les portes. » Il n'en demandait pas tant; un ange suffisait à son paradis. Il passa la nuit accoudé à sa fenêtre, le regard perdu dans le firmament; il croyait y voir briller les yeux qu'il aimait.

Quelques mois plus tard, il arrivait à Paris, le cœur en proie à cette délicieuse inquiétude qui accompagne les grandes espérances. Il se demandait : — Quel sera son premier mot? aura-t-elle la force de parler? aurai-je celle de rester debout devant elle? n'allons-nous pas mourir de joie l'un et l'autre? — Il arrive, il accourt. Un concierge bourru lui épargna la peine de gravir l'escalier qui menait à son paradis; cet homme cruel lui apprit que Mme de P... était en Italie, qu'elle y faisait son voyage de noces, s'étant remariée quinze jours auparavant à un agent de change sur le retour.

Le coup fut terrible, il atteignait en plein cœur un homme extrême dans tous ses sentimens, abandonné à sa passion comme un musulman à son destin. Raymond tomba dangereusement malade; pendant six mois, il fut entre la vie et la mort. Cependant la vigueur de sa constitution l'emporta. Il sortit vivant de son lit, mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. Mahomet, l'Arabie, ses talens, ses rêves d'avenir et de gloire, il ne ressentait plus pour tout ce qu'il avait aimé ou espéré qu'une profonde et amère indifférence. Il était comme détaché de sa propre vie; le Raymond Ferray qu'il avait connu pendant trente ans lui semblait un étranger qui avait succombé aux suites d'un accident. Impatient d'oublier tout à fait ce mort, il résolut de quitter Paris pour dépayser ses souvenirs, d'aller enterrer dans quelque retraite fermée aux humains sa désespérance et ses colères, qui s'étendaient à toute la race d'Ève et d'Adam, car s'il détestait toutes les femmes, qui ne sont que caprice et mensonge, il ne pouvait pardonner aux hommes de se laisser gouverner par ce méchant et dangereux animal. Il se trouva que, pendant son séjour en Arabie, un de ses oncles, marié à une Genevoise, était mort sans enfans, laissant à son neveu une petite terre située à trois quarts de lieue de Genève. Il s'avisa que cette terre, qui s'appelait l'Ermitage, pouvait bien être son fait. Dès qu'il fut en état de voyager, il se mit en route pour visiter son héritage, qui lui plut. Une jolie maison plantée sur la crête d'un coteau, un jardin, un verger en pente, trois grands saules au milieu d'un pré,

dans le bas un petit bois de frênes et de peupliers au bord d'une eau courante, — pouvait-il trouver mieux? S'il avait résolu de s'enterrer, il n'était pas de ces gens à qui tout est égal, et qui, pourvu qu'on ne les secoue pas, s'accommodent d'un enterrement de dernière classe. Il entendait jouir de quelque confort dans son cercueil; il y fut bientôt installé.

Le prince de Ligne a dit que l'agriculture et la métaphysique sont deux retraites honorables, où, si l'on peut encore être trompé, du moins on ne l'est plus par les hommes. Raymond, qui avait de la facilité pour tout, s'entendit bien vite à cultiver son jardin; il y employait le meilleur de son temps. Le soir, il philosophait. Il avait répudié à jamais ses études favorites, comme si elles eussent été les complices de son infortune; l'arabe et le persan lui étaient également odieux, il rougissait de penser qu'il avait composé jadis dans la langue de Saadi des madrigaux en l'honneur des beaux yeux de Mme de P... Cependant, comme il fallait quelque occupation à un esprit si actif, il conçut le projet de traduire en vers Lucrèce, ce hautain contempteur des dieux et des passions, le plus sombre des grands poètes, le seul qu'il prît encore plaisir à lire. Il en possédait une édition rare, qu'il fit magnifiquement relier. C'était son évangile. Il jugea inutile d'écrire dans la marge comme certain commentateur anglais : « *Nota bene,* quand j'aurai terminé mon livre sur Lucrèce, il faudra que je me tue. » — Sortant à peine d'une maladie qui l'avait rudement éprouvé, il aimait à se persuader qu'il en avait dans l'aile, et que sa vie serait plus tôt finie que sa traduction.

Quelle que fût son aversion pour les femmes, Raymond en avait une avec lui, et il se fût difficilement passé de sa compagnie. Cette femme était Mlle Agathe Ferray, sa sœur. Mince, fluette, presque diaphane, boitant légèrement du pied gauche, la vue basse, les yeux clignotans, le nez pointu, remuant sans cesse les lèvres comme si elle eût marmotté d'éternels *oremus* ou secrètement conversé avec elle-même, elle avait l'air attentif et inquiet d'une souris occupée à grignoter une pensée. Assurément elle n'était ni belle ni jolie; mais le sourire qui éclairait ce visage éveillé était presque divin, — il exprimait une mansuétude infinie et comme un abîme de bonté. Si Mlle Ferray voulait du bien à toute la création, y compris ses poules et ses chats, elle réservait à son frère le fond de son cœur. Elle avait douze ans de plus que lui et lui avait tenu lieu de mère dans son enfance. Pour ne point le quitter, elle avait refusé dans le temps un parti honorable. Ce frère, qui la rudoyait quelquefois, était sa gloire, son dieu et son roman; elle croyait à son génie, elle lui rendait un culte. Aussi fut-elle navrée

de douleur quand il lui annonça sa résolution d'abandonner Paris et de briser sa carrière pour vivre désormais en ermite. Elle avait peine à concevoir que, parce que Mme de P... avait épousé un agent de change, ce fût une raison pour renoncer à tout. Après avoir hasardé quelques timides représentations, qui furent mal accueillies, elle se résigna. Elle affecta même d'approuver son frère, d'entrer dans sa querelle avec la vie; toutefois elle se promettait de ramener ce cœur aigri. Elle était optimiste par tempérament; elle tenait, — c'était son mot, — que tout finit par s'arranger, et croyait du meilleur de son âme à une Providence incessamment occupée de débrouiller les cas embrouillés, de raccommoder, de ravauder, de rhabiller, de redresser les affaires et les gens qui clochent. Elle se dit qu'il fallait laisser passer la première fougue d'un désespoir qui lui semblait excessif; pleine de confiance dans l'action bienfaisante du temps, elle se tint pour assurée que la raison aurait son jour. En attendant, cette excellente ménagère s'appliquait à rendre la vie agréable à son malade. Elle lui faisait bonne chère, et, faute de mieux, elle l'encourageait à tailler ses rosiers et à traduire Lucrèce. A peine Raymond eut-il passé trois mois à l'Ermitage, elle eut la joie de voir sa santé se raffermir, son humeur s'adoucir, l'âpreté de son chagrin se changer en ce que le fabuliste appelle les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique. Il est certain que l'Ermitage était un endroit charmant. Le printemps, un ruisseau, un saule, un rossignol, — c'est à peu près le bonheur pour qui n'y croit plus.

Si bien qu'on s'y prenne pour vivre en solitaire, il est rare qu'on n'ait quelque voisin. A une portée de fusil au-delà du ruisseau que Raymond aimait à voir courir, s'élevait une maison fort élégante, que son propriétaire louait chaque année à quelqu'un de ces nombreux oiseaux de passage que la belle saison attire à Genève. Cette villa, qu'on nommait la Prairie, était demeurée vide et close pendant plusieurs mois; mais dans les premiers jours d'août elle ouvrit ses portes et ses fenêtres, et une étrangère en prit possession. C'était une Anglaise qui approchait de la quarantaine, et qui s'était rendue célèbre dans tous les pays civilisés par sa beauté miraculeusement conservée, par l'élégance suprême de sa taille, par son port de sultane ou de déesse, et surtout par le nombre et l'éclat de ses aventures, dont quelques-unes avaient été fort bruyantes.

Lady Rovel n'était point de ces femmes qui se cachent, ou qui composent avec le monde, ou qui disent une chose et en font une autre. Ce que lady Rovel faisait, elle le disait; ce qu'elle disait, elle le faisait. Elle était à sa façon une femme à principes, elle professait ouvertement les siens, et déclarait tout haut que sans aventures

la vie serait d'un ennui mortel, qu'elle était venue au monde pour y faire sa volonté et que sa volonté bien arrêtée était de ne point s'ennuyer, qu'au surplus elle ne devait qu'à elle-même compte de ses actions, et que le qu'en-dira-t-on n'en impose qu'aux sots. Quand une Anglaise se décide à jeter son bonnet par-dessus les moulins, elle le lance si haut que la terre entière le voit tomber.

Lady Rovel avait épousé à seize ans le gouverneur d'une des Antilles anglaises. Ayant constaté après quelques années de mariage que son humeur était absolument incompatible avec celle de l'honorable sir John Rovel, elle avait quitté la Barbade pour revenir en Europe, où elle promenait de capitale en capitale ses cheveux châtains tressés en couronne, ses robes un peu trop voyantes et ses innombrables fantaisies. Superbe, impérieuse, elle savait bien tout ce qu'elle valait, se laissait longtemps adorer en pure perte, désespérait son monde, et tout à coup se rendait comme par un effet mystérieux de la grâce. Les heureux de ce monde qui avaient eu part à ses bontés, et parmi lesquels figuraient de très grands personnages et une tête couronnée, s'étaient vus traités par elle comme des sujets par leur souveraine. Elle exigeait d'eux une soumission absolue, les menait le bâton haut, et à la moindre incartade rompait avec eux sans retour. Le fond de l'affaire est que, comme Diogène, sa lanterne à la main, elle cherchait un homme. Elle avait cru plus d'une fois le trouver, et n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle s'était trompée; mais, quand on a le goût de la science et le génie des découvertes, on ne se rebute pas aisément. Elle continuait de chercher, elle ne désespérait pas de trouver.

Sa dernière méprise avait été un prince valaque dont elle s'entícha au point de partir avec lui pour la Syrie. Ce prince de hasard ayant fait une assez médiocre figure dans une rencontre avec des brigands, elle le bannit de son cœur dans la minute et le planta là. Elle se fût volontiers consolée de son erreur en liant partie avec le chef de bande qui l'avait détroussée. Il se trouva qu'en dépit de sa physionomie romantique ce coupeur de bourses était peu galant, qu'il prisait beaucoup plus une belle rançon qu'une belle femme. Furieuse de sa double déception, lady Rovel, dès qu'elle eut recouvré sa liberté, repassa en Europe et vint en Suisse se refaire de ses lassitudes. En arrivant à Genève, elle consulta un médecin qui lui conseilla la campagne, le repos et le lait d'ânesse. Sans se soucier du déplaisir qu'elle allait causer à un ex-arabisant, elle vint se loger dans son voisinage, se proposant d'y passer la fin de l'été.

Elle prenait assez régulièrement son lait d'ânesse, et ce n'est pas là ce qui incommodait Raymond; mais il goûtait peu sa façon d'entendre et de pratiquer le repos. Il est des femmes à qui la faculté

recommande en vain la solitude, qui leur est interdite par la nature. Elles exercent une puissance d'attraction à laquelle rien ne résiste; où qu'elles se posent, elles y deviennent le centre d'un tourbillon. Enfermez un rayon de miel dans un buffet, vous serez bien habile si vous empêchez les mouches d'y courir. Lady Rovel n'était pas depuis trois jours dans sa Prairie que tous les étrangers de distinction qui se trouvaient de passage à Genève eurent vent de son arrivée. Elle connaissait toute l'Europe, et toute l'Europe la connaissait. Jeunes ou vieux, les uns conduits par l'habitude, d'autres par la curiosité, d'autres encore par l'espérance, s'empressèrent de forcer sa porte. Elle tint bientôt cour plénière, et cette cour était bruyante. Tout ce monde allait et venait à cheval ou en voiture; on déjeunait sur l'herbe, on dînait et on soupait sur la terrasse, on tirait le pistolet, on causait et on riait. Il y avait le soir des illuminations vénitiennes et des concerts qui se prolongeaient fort avant dans la nuit. Ce grand hourvari chagrinait cruellement les oreilles de Raymond et interrompait ses muets entretiens avec les sylvains de son petit bois, qui avait perdu son mystère. Ce malade aurait volontiers fait mettre de la paille devant sa porte, il adorait les longs silences. Le seul bruit qu'il pût agréer était le murmure d'une eau qui s'écoule, les confidences qu'un peuplier échange à mots couverts avec le vent, et, passé minuit, l'aboiement lointain d'un chien de garde qui a des raisons avec un passant ou avec la lune.

Lady Rovel avait deux enfans, un fils qui était resté aux Barbades avec son père, et une fille qu'elle avait amenée en Europe. Miss Meg Rovel n'avait pas encore attrapé ses seize ans. C'était une blonde aux yeux noirs, bien prise dans sa taille, très formée pour son âge, pleine de force, de santé, vive, remuante, le pied et la main toujours en l'air. On la traitait en enfant, et ce n'était que justice, bien qu'elle s'en plaignît et maugréât contre les robes courtes qu'on la condamnait à porter; — mais cette enfant en pleine séve promettait déjà d'être un jour aussi belle que sa mère. L'une était une admirable fleur de serre chaude; en voyant l'autre, on pensait à une superbe pêche d'espalier. Encore un peu de pluie et de soleil, et demain le fruit sera mûr; heureux qui le mangera!

Meg avait été pour sa mère tour à tour une idole et un embarras. Lady Rovel était fière de cette beauté naissante; mais c'est un grand rémora qu'un enfant dans une vie très accidentée et très vagabonde. Quand lady Rovel avait le cœur inoccupé, elle se persuadait qu'elle était la plus tendre des mères et ne voyait rien de plus adorable que sa fille. Cette illusion durait tant bien que mal jusqu'au jour où elle se flattait derechef d'être sur la piste de l'homme idéal. Elle passait alors un nouveau bail avec ses passions, et, tout en-

tière à son caprice, elle entreposait Meg quelque part, comme on se débarrasse d'un paquet qui gêne. Après quoi, son expérience ayant avorté comme les précédentes, dégrisée de sa chimère et renonçant pour jamais, c'est-à-dire jusqu'à la nouvelle lune, à trouver le phénix dont le rêve l'obsédait, il lui souvenait subitement qu'elle avait une fille, que cette fille était nécessaire au bonheur de sa vie. Comme elle avait au repos une excellente mémoire, elle se rappelait exactement où elle l'avait posée, et courait l'y chercher.

C'est ainsi que les choses s'étaient passées à son retour de Syrie, et voilà comment il se faisait que Meg était devenue, elle aussi, la voisine de Raymond Ferray. Si tendre mère qu'elle fût, lady Rovel ne trouvait dans sa vie tourbillonnante que trois minutes chaque jour pour s'occuper de l'éducation de sa fille. L'enfant croissait comme il plaisait à Dieu, sous la garde d'une négresse langoureuse nommée Paméla, laquelle ne la gardait guère, sa seule étude étant de se requinquer, de contempler son nez camus et ses dents blanches dans un petit miroir de poche qui ne la quittait pas. Aussi Meg était-elle à peu près la maîtresse absolue de l'emploi de son temps. Le travail qu'elle préférait à tous les autres était de jouer à la crosse, de se balancer sur les échaliers, de grimper aux arbres, de pêcher des écrevisses dans le ruisseau, de déchirer ses robes à toutes les broussailles. Dans ses promenades, elle échappait sans cesse à l'indolente Paméla, qui la redemandait à tous les échos, criant d'une voix nasillarde : — Meg, revenez donc! Meg, où êtes-vous? Meg, prenez-y garde, les écrevisses vous mangeront! — Raymond entendait de son jardin ces longs appels, et souhaitait de tout son cœur que Meg fût mangée une fois pour toutes. Il avait d'autres griefs plus sérieux contre cette terrible enfant. Elle avait des notions assez vagues sur le tien et le mien, un goût prononcé pour la maraude. Il la soupçonnait de franchir quelquefois le ruisseau pour venir faire main basse sur ses espaliers. Il la guetta, la surprit en flagrant délit; mais, souple comme une anguille, la jeune picoreuse lui glissa entre les doigts et s'enfuit à toutes jambes en le narguant.

Mlle Agathe Ferray était loin de partager les ires de son frère contre leurs voisines. L'indulgence, cette fille du ciel, s'était bâti dans son cœur un temple inviolable, le sanctuaire de ses grâces. Cette débonnaire personne comprenait tout, excusait tout, pardonnait tout. Lorsqu'on lui contait les forfaits de quelque sacripant, elle commençait par se récrier, par s'indigner, puis elle ajoutait bien vite : — Et pourtant, quand on y réfléchit, cela s'explique, et si l'on pouvait obtenir de ce scélérat qu'il promît de ne pas recommencer, eh! bon Dieu! il faudrait lui pardonner. — S'il y avait beau-

coup de gens du caractère de Mlle Ferray, il n'y aurait plus de procès dans ce monde, les tribunaux chômeraient, les avocats fermeraient boutique. Ses yeux révélaient les exquises bienveillances de son âme, ils semblaient crier comme les anges du Seigneur : Paix sur la terre! bonne volonté envers les hommes! Au surplus, elle avait une autre raison de prendre en patience les déportemens de lady Rovel et de sa fille. Pour sainte qu'elle fût, elle ne laissait pas d'être femme; elle ne s'accommodait guère d'une vie trop unie, à l'abri de tous les incidens. Je soupçonne que sainte Thérèse elle-même n'était pas fâchée d'avoir des voisins et de savoir ce qui se passait de l'autre côté de sa haie,

. . . . car pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.

Ce sont les fines épices des vies innocentes. Comme les femmes ont des grâces d'état pour apprendre ou deviner ce qu'elles veulent savoir, et qu'on aime toujours à exercer ses talens, trois jours avaient suffi à Mlle Ferray, sans se remuer beaucoup, pour découvrir à peu près qui était lady Rovel et pour imaginer le reste.

A l'insu de son frère, elle eut l'occasion de voir de près cette lionne britannique et de faire envers elle acte de courtoisie. Les plates-bandes de l'Ermitage renfermaient d'épais buissons de roses mousseuses d'une incomparable beauté. Lady Rovel, passant à cheval sur le chemin, avisa ces roses à travers la grille, et commanda sans autre cérémonie à son groom de lui en apporter un bouquet. Mlle Ferray, qui se trouvait là, s'empressa de satisfaire à cet auguste désir. Elle fit le bouquet, se donna le plaisir de l'offrir en personne, et fut récompensée de son obligeance par un signe de tête et un sourire olympiens.

Deux jours plus tard, se promenant au bord du ruisseau, elle aperçut Meg assise sur l'autre rive, les jambes ballantes, et causant avec une pie apprivoisée qui faisait ses délices. Mlle Ferray ajusta son lorgnon sur son nez. Après quelques instans de muette contemplation : — Ma belle enfant, s'écria-t-elle, au lieu de voler des pêches, pourquoi n'en demandez-vous pas?

Meg répondit effrontément : — Chère mademoiselle, c'est que les pêches volées ont meilleur goût que les autres.

Et, se levant, elle lui tira sa révérence.

Loin de se scandaliser de l'impertinence de Meg, Mlle Ferray avait emporté de son court entretien avec elle une vive admiration pour ses grands yeux noirs, qui semblaient lui manger le visage, et une profonde pitié pour cette enfant abandonnée, pour l'avenir qui lui était réservé. Les exemples que miss Rovel avait sous les yeux, les

conversations qu'elle entendait dans le salon de sa mère, les longues heures qu'elle passait dans la solitude, qui est bien souvent l'avocat du diable, tout devait contribuer également à pervertir cette jeune âme. Qui la sauverait d'elle-même et des autres? L'excellente demoiselle rumina le cas dans sa tête; à la campagne, on a du temps pour suivre ses pensées, et les siennes couraient si vite qu'elle avait souvent peine à les rattraper.

II.

Un matin que Raymond arpentait son verger avec sa sœur, il redoubla de plaintes sur le fâcheux voisinage dont l'affligeaient les destinées. La veille au soir, la lune étant dans son plein, lady Rovel avait imaginé de dresser sa table au bord du ruisseau qui formait la limite des deux propriétés. Après le souper, les violons, les hautbois et le cor de chasse avaient tenu Raymond éveillé jusqu'à l'aube. Pour l'achever, son jardinier venait de l'informer qu'une nouvelle insulte avait été faite à ses fruits; cinq ou six de ses plus belles pêches avaient disparu avec la branche qui les portait. Raymond avait donc sujet de pester contre les hautbois de lady Rovel et contre les hauts faits de miss Meg. Il déclara que sa patience était à bout, qu'il aviserait aux moyens de protéger son sommeil et ses espaliers.

M[lle] Ferray vénérait trop son frère pour le contredire ouvertement. Elle était toujours de son avis, quitte à reprendre ensuite en détail tout ce qu'elle lui avait concédé en gros; c'est encore un art où les femmes excellent. Elle abonda dans son sens, épousa tous ses griefs; puis elle lui représenta timidement que la nuit, quand la lune éclaire, un air de hautbois n'est pas désagréable, qu'à l'égard des pêches il n'était point démontré que ce fût miss Rovel qui les eût mangées. Elle ajouta que cette pauvre petite, comme elle l'appelait, ayant été surprise en flagrant délit, il n'y avait pas d'apparence qu'elle se permît de récidiver, que la leçon lui avait sans doute profité, que l'Ermitage n'avait plus rien à craindre de ses entreprises.

Elle en était là de sa démonstration quand elle avisa au bout du verger comme une grosse boule noire qui passait d'un bond pardessus la haie. Son frère, qui avait la vue très longue et très nette, lui certifia que cette boule se composait d'un poney et d'une amazone, l'un portant l'autre, et que cette amazone était Meg, qui se livrait à des exercices de haute école. Le saut périlleux qu'elle venait de faire exécuter à sa monture ne fut pas des plus heureux. Le poney tomba d'un côté, Meg de l'autre; mais elle n'était pas à la

merci d'une chute. Elle se ramassa bien vite, se remit en selle, sangla au poney un grand coup de cravache, et le lança au travers du verger. Le regain était magnifique cette année; l'herbe montait jusqu'aux branches basses des pommiers, et les poiriers en avaient jusqu'aux genoux. Raymond poussa un cri d'indignation et se précipita au-devant de l'ennemi; mais l'ennemi le vit venir, se rabattit brusquement sur le bois, gagna de toute la vitesse de ses quatre jambes un endroit où le lit du ruisseau se resserrait assez pour qu'à la rigueur il fût possible de l'enjamber. En un clin d'œil, l'enjambée fut faite, et, se sentant hors d'atteinte, Meg gagna pays en entonnant un hurrah victorieux.

— Pour le coup, c'en est trop! s'écria Raymond dès qu'il eut repris haleine, et il courut incontinent chez lady Rovel pour lui signifier que charbonnier entendait être maître chez lui.

Il remit sa carte à un valet de chambre, qui l'introduisit dans un petit salon où il attendit quelque temps. Enfin une porte s'ouvrit, et lady Rovel parut, vêtue d'un riche peignoir à dentelle; ses cheveux, négligemment coiffés, se jouaient sur des épaules que Junon lui aurait enviées. Elle sortait du bain, fraîche, reposée, le teint éblouissant, belle comme un soleil d'été qui surgit du sein des eaux. Malgré son parti-pris, l'ennemi des femmes ne put se défendre d'une sorte de saisissement. Il composa aussitôt son visage et lui interdit de trahir son indigne faiblesse. Il examinait lady Rovel, et lady Rovel l'examinait. D'entrée de jeu, elle fut frappée de sa figure énergique, expressive, du feu de son regard. Il lui parut à vue de pays que ce petit homme maigre pouvait bien être quelqu'un. Au demeurant, elle ne doutait pas qu'il ne fût venu lui présenter ses devoirs ou ses hommages, peut-être la remercier de ce qu'elle avait daigné admirer ses roses; sûrement il avait l'intention de déposer à ses pieds ses plates-bandes, son verger, sa maison, son bœuf, son âne et sa propre personne. Elle était accoutumée à de tels empressemens.

Elle s'avança vers Raymond en attachant sur lui un regard qui n'était ni dur, ni méprisant, et lui fit signe de s'asseoir.

— Si je ne me trompe, monsieur, nous sommes voisins de campagne, lui-dit-elle.

— Oui, madame, pour mon malheur, répondit-il sèchement.

Cette réponse et le geste qui l'accompagnait firent reculer d'un pas lady Rovel; elle ne souffrait guère qu'on lui parlât sur ce ton. Elle observa de nouveau Raymond, le toisa de la tête aux pieds, comme pour prendre la mesure du faquin. Elle se disait : — Quel est cet insecte? d'où sort-il? à qui en a-t-il? Serait-il assez court d'esprit pour ignorer à qui il parle?

Cependant plus elle le regardait, moins elle réussissait, en dépit de ses efforts, à se convaincre que Raymond fût un insecte. Elle se tira d'affaire en se remontrant à elle-même qu'elle s'était trompée, qu'elle avait pris pour de l'insolence une déclaration bourrue, l'emportement d'un désespoir amoureux, que sans doute Raymond avait voulu dire : — Je suis bien malheureux d'être votre voisin, madame, car, si la Prairie ne confinait pas à l'Ermitage, je n'aurais pas l'occasion de vous voir passer devant ma grille, et la tranquillité de mon cœur comme le repos de mes nuits courraient moins de dangers.

Satisfaite de cette interprétation, qui sauvait tout : — Expliquez-vous, monsieur, reprit-elle en s'asseyant. Pourquoi êtes-vous si désolé de m'avoir pour voisine?

— Excusez-moi, madame, lui répondit-il. Je suis un original, j'ai l'humeur solitaire, et tous mes voisins me déplaisent, quels qu'ils soient, à plus forte raison quand ils ont un goût qui me paraît exagéré pour le cor de chasse. Je conviens toutefois que j'aurais tort de vous reprocher votre petite sérénade de la nuit dernière et l'insomnie qu'elle m'a procurée. Convenez de votre côté que, s'il vous est permis de faire chez vous tout ce qui vous plaît, mes droits de propriétaire sont aussi sacrés que les vôtres. Or vous avez une fille qui, permettez-moi de vous le dire, est une enfant fort mal élevée et qui n'a pas une idée très claire du tien et du mien. A plusieurs reprises, elle est venue me voler mes pêches, et tantôt elle a pris la liberté de franchir ma haie et de faire caracoler son cheval au beau milieu de mon pré. Veuillez, je vous prie, la tenir de plus court ou la chambrer quelquefois pour lui donner certains éclaircissemens sur ses droits et ses devoirs, dont elle me paraît avoir besoin.

Lady Rovel avait éprouvé pendant ce discours un accès d'étonnement et d'indignation dont elle fut presque suffoquée. Qu'un homme eût l'insigne fortune de se trouver tête à tête avec elle à l'heure où elle venait de sortir du bain, et que cet homme fût assez dénué de raison, assez destitué de tout jugement, assez abandonné de tous les dieux, pour employer ces courts, ces précieux instans à lui parler de ses pêches et de son foin, une telle sottise avait quelque chose de si insolite, de si étrange, de si baroque, qu'elle ne pouvait y croire, et qu'elle se demandait si c'était bien arrivé. Dès qu'elle fut revenue de sa stupeur, se levant brusquement :

— Monsieur, dit-elle, soyez assez bon pour calculer au plus juste ce que peuvent valoir votre foin et vos pêches; envoyez-moi votre note, on la paiera rubis sur l'ongle.

— Je ne vous enverrai point de note, madame, répliqua-t-il. Je désire seulement que vous adressiez à votre fille quelques avertisse-

mens salutaires, afin que je sois dispensé à l'avenir de vous importuner de mes plaintes.

— Eh! monsieur, reprit-elle en élevant la voix, sachez qu'un homme qui a un peu d'esprit ou un peu de caractère, — l'un ne va guère sans l'autre, — ne se plaint de rien à personne, qu'il règle toutes ses petites affaires lui-même, et se fait lui-même justice. Si vous surprenez Meg maraudant chez vous, tâchez de la prendre et mettez-la en fourrière. Je verrai ensuite à débattre avec vous le prix de sa rançon. Cela me procurera l'infini plaisir de revoir un homme qui, je vous l'avoue, a réussi à m'étonner, et Dieu sait combien aujourd'hui mes étonnemens sont rares.

Là-dessus, l'ayant salué avec une politesse ironique, elle se dirigea rapidement vers la porte. Au moment où elle mettait la main sur le loquet, elle retourna la tête, regarda une fois encore cet homme prodigieux d'un air d'étonnement mêlé de profond dédain, comme elle eût contemplé dans quelque baraque de foire un albinos, un veau à trois têtes, ou tout autre phénomène du même genre. Puis elle murmura entre ses dents : — *What a bear!*

— Je sais l'anglais, madame, lui dit gracieusement Raymond en s'inclinant.

— *Was für ein Bär!* reprit-elle.

— Et l'allemand, ajouta-t-il.

— En ce cas, *qué oso!*

— Et un peu d'espagnol, fit-il.

Elle se mit à rire à gorge déployée, et s'écria : — Fort bien, monsieur. J'aurais dû commencer par vous dire en bon français que vous êtes un des ours les plus mal léchés que j'aie jamais rencontrés dans la grande foire de ce monde. — Et à ces mots, elle disparut.

Raymond rentra chez lui assez mal édifié de l'accueil qui avait été fait à ses doléances, et très résolu d'administrer à miss Rovel la plus verte des leçons, si jamais elle lui tombait sous la main; mais le destin, qui se rit de nos colères aussi bien que de nos amours, avait décidé que ce jour même, loin de prendre vengeance de son jardin fourragé et de son herbe outrageusement foulée, il rendrait à Meg le plus essentiel des services en la tirant d'un mauvais pas où l'avait engagée une de ses innombrables étourderies.

Dans l'après-midi, il avait fait une promenade avec sa sœur. Au retour, comme ils allaient passer devant la Prairie, leur attention fut subitement attirée par des cris stridens de fureur et de désespoir, qui n'avaient rien d'humain. On eût dit tantôt l'effroyable gémissement poussé par un voyageur qui en escaladant un précipice sent se rompre la corde qui l'attache à ses compagnons, tantôt les

piailleries aiguës d'un poulailler envahi par une fouine, ou le rauque rugissement d'une bête fauve tombée dans quelque embûche et qui proteste avec rage contre sa captivité.

Mlle Ferray tressaillit, pâlit, s'arrêta : — Que se passe-t-il donc chez nos voisins? dit-elle à Raymond. Je crois en vérité qu'on y égorge quelqu'un.

— La belle affaire! lui répondit-il en haussant les épaules. Je crois reconnaître la voix de miss Meg. Cette charmante enfant aime la musique comme sa mère.

Il se disposait à continuer son chemin. Elle le retint par le pan de son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur, et qu'on appelait au secours. Les cris ayant redoublé d'intensité, elle se suspendit à son bras et l'entraîna le long de l'avenue d'acacias qui conduisait chez lady Rovel. Lorsque l'homme de la montagne, — Fielding nous en est garant, — entendit du haut d'une colline les appels désespérés d'une malheureuse qu'un malandrin s'apprêtait à juguler, il laissa Tom Jones voler seul à sa défense; impassible, il s'assit sur le gazon et se mit à contempler le ciel. Raymond n'était point un misanthrope aussi consommé que l'homme de la montagne; il n'est pas donné à tout le monde d'être parfait dans son métier.

Ayant traversé le vestibule sans rencontrer personne, il pénétra dans une antichambre qui contenait une grande armoire en vieux chêne fermée à double tour. C'est de cette armoire que partaient les cris. A deux pas de là, une négresse effarée marmottait des patenôtres, poussait de fréquens hélas! levait les bras au ciel, ne sachant à quel saint se vouer. Les gens perplexes sont toujours heureux de trouver à qui parler. La négresse courut à Raymond, et, s'efforçant de dominer le vacarme, elle lui expliqua en anglais que, Meg ayant eu l'indiscrétion d'essayer une robe de sa mère et la maladresse d'y faire un accroc, lady Rovel, fort irritée, l'avait enfermée dans l'armoire en vieux chêne, que sur ces entrefaites trois messieurs étaient venus la voir, qu'elle était sortie avec eux à cheval, qu'avant de sortir elle avait oublié de mettre l'enfant en liberté, qu'on ne savait quand elle rentrerait, ses promenades étant quelquefois fort longues, et qu'il était à craindre qu'avant son retour Meg ne mourût dans les convulsions. C'est ce qui faisait de Paméla la plus embarrassée de toutes les caméristes. Pendant la première demi-heure, Meg avait affecté par bravade de rire, de chanter, de dire que c'est une fort belle chose qu'une armoire et qu'elle se trouvait à merveille dans la sienne, après quoi, sentant l'air lui manquer, la crainte d'étouffer l'avait prise, et elle avait tenté d'enfoncer la porte, qui lui avait résisté. Alors, appelant

Paméla, elle l'avait conjurée de lui donner la clé des champs, et, Paméla l'ayant suppliée à son tour d'avoir un peu de patience, elle l'avait injuriée, puis menacée, et enfin elle s'était mise à crier, et elle criait encore. Il était difficile de comprendre que ses jeunes poumons pussent suffire à de si prodigieux efforts.

Raymond demanda à la négresse si elle savait où était la clé de l'armoire. Paméla répondit que oui; mais elle lui représenta en se signant combien il était dangereux de se jouer à lady Rovel, d'ouvrir une porte que lady Rovel avait fermée, enfin de contrecarrer lady Rovel dans la moindre de ses volontés, qui étaient aussi sacrées que la loi et les prophètes. Raymond coupa court à ses remontrances en lui intimant l'ordre d'aller chercher la clé. Elle la lui remit en tremblant; il ouvrit aussitôt l'armoire. Pâle, échevelée, Meg sortit d'un bond de son cachot et s'élança au milieu de la chambre, attachant son œil en feu sur son libérateur, prête à lui sauter au visage comme une jeune chatte qui, la griffe allongée, confond amis et ennemis, et cherche à qui s'en prendre de son malheur.

Son mouvement avait été si brusque, son attitude était si menaçante, que la bonne Mlle Ferray ne put réprimer un geste d'effroi; elle recula précipitamment vers la porte en couvrant ses yeux de sa main, comme pour les mettre hors d'insulte. Sa frayeur parut plaisante à Meg, dont la colère s'évanouit aussitôt et fit place à un accès d'hilarité bruyante, presque convulsive, à laquelle succéda une demi-pâmoison. Elle serait tombée toute raide sur le plancher, si Mlle Ferray ne l'eût reçue dans ses bras, et, l'asseyant sur une chaise, ne lui eût fait respirer un flacon de sels. Meg ne tarda pas à reprendre ses sens. Le premier usage qu'elle en fit fut de considérer attentivement Raymond, qui la regardait le sourcil froncé. Il commençait à se reprocher le sot mouvement de commisération qui lui avait fait rendre service à son ennemie. Sa figure était si parlante que Meg devina sans peine ce qui se passait en lui.

— Quel drôle d'air vous avez! lui dit-elle en partant d'un nouvel éclat de rire. Vous vous repentez de votre bonne action! Ce qui m'ennuie, moi, c'est que bienfait oblige, et que me voilà condamnée à ne plus vous voler vos pêches.

— Vous nous en demanderez, lui dit Mlle Ferray.

— Demander! demander! dit-elle en faisant la moue; c'est bien plus commode de prendre.

Sur ces entrefaites, la négresse, qui jusqu'alors s'était tenue prudemment à distance, voyant sa jeune maîtresse revenue à des dispositions plus pacifiques, s'approcha d'elle, et avec force circonlocutions lui insinua qu'elle venait de faire une petite provision d'air, que partant il ne lui restait plus qu'à rentrer bien gentiment dans

son armoire, afin que sa terrible mère la retrouvât où elle l'avait laissée. Meg jugea la proposition fort incongrue. — Sais-tu quoi, Paméla? lui dit-elle; maman a tant d'idées en tête qu'elle s'embrouille quelquefois dans ses comptes. Je gagerais qu'en ce moment elle se ressouvient vaguement qu'elle a mis quelqu'un dans une armoire, et pourvu qu'elle y retrouve quelqu'un, elle sera contente. Fais-moi l'amitié de t'y mettre à ma place, et tout sera pour le mieux.

Paméla, qui goûtait peu cette substitution, soutint que lady Rovel, en dépit de l'abondance de ses idées, avait une redoutable exactitude de mémoire, et que son dévoûment serait en pure perte. — Seigneur Jésus! que va dire milady? s'écriait-elle d'un ton tragique, tout en se regardant à la dérobée dans son petit miroir de poche, doux exercice qu'elle pratiquait au milieu même de ses plus graves préoccupations. Mlle Ferray mit fin à ce débat en déclarant qu'elle prenait tout sur elle, qu'elle assumait toutes les responsabilités, qu'elle se chargeait de toutes les explications, bref qu'elle se faisait fort d'obtenir le pardon de Meg. — Accompagnez-nous à l'Ermitage, ma chère enfant, lui dit-elle. Je vous ramènerai ici tout à l'heure, et si votre mère veut absolument punir quelqu'un, c'est moi qui passerai la nuit dans l'armoire.

— Tôpe! cela me va, s'écria Meg en lui jetant familièrement le bras autour de la taille; mais jurez-moi que, quand je serai chez vous, monsieur votre frère ne me mangera pas.

Mlle Ferray la menaça du doigt; elle n'admettait pas qu'on parlât jamais légèrement ni du bon Dieu, ni de M. Raymond Ferray. Puis se penchant à son oreille : — Rassurez-vous, lui dit-elle, ses yeux sont plus grands que sa bouche. — Et aussitôt que Meg eut mis son chapeau, elle l'emmena à l'Ermitage. Chemin faisant, elle lui fit beaucoup de questions, accompagnées de beaucoup de caresses, que Meg recevait d'un air dégagé, en princesse qui connaît sa naissance et son mérite, et se flatte d'avoir droit à toutes les prévenances.

Mlle Ferray avait ceci de rare chez les personnes disgraciées par la nature, qu'elle adorait la beauté partout où elle la trouvait, dans une jolie femme comme dans une jolie plante. La beauté est une harmonie, et Mlle Ferray avait une belle et bonne âme qui éprouvait le besoin de croire que tout est harmonieux dans ce monde, qu'il a été créé par un grand musicien, lequel fait cheminer les astres et tourner la terre au son de son violon, et ne se permet les dissonances que pour préparer et faire valoir l'accord final. Si Mlle Ferray avait eu la tête métaphysique, elle se serait fait à elle-même de longs raisonnemens pour se convaincre que les désordres apparens de la nature et de la vie contribuent à l'ordre universel.

Une rose dans sa fraîcheur et les grâces d'un jeune sourire la dispensaient de raisonner; en les contemplant, elle tenait pour prouvé que le musicien existe; elle croyait entendre son violon, et se sentait heureuse de vivre. Tel était le catéchisme de Mlle Ferray, qu paraîtra peut-être insuffisant aux consciences rigoristes et aux esprits dogmatiques; mais en matière de dogme chacun prend ce qui lui convient, — chacun, comme le disait la princesse palatine, *se fait son petit religion à part soi*, et la première des impertinences est de prétendre imposer la sienne aux autres. Il parut à Mlle Ferray que, de toutes les preuves de l'existence de Dieu, la plus frappante était Meg. Elle admirait les contours de son visage, que Lawrence aurait voulu peindre, ses grands yeux rayonnans, le frémissement de ses narines, qui humaient la vie, ses cheveux blonds flottant librement sur ses épaules, la clarté et la franchise de son regard, sa voix pleine, étoffée, semblable au chant du merle dans les bois. Elle ne se lassait pas de l'examiner, et se disait : — Si on me chargeait d'élever cette petite, son âme serait un jour aussi belle que son visage.

De son côté, Meg se sentait portée à prendre en amitié Mlle Ferray. Rien n'est plus égoïste que l'amitié des enfans, et rien n'est plus clairvoyant que leur égoïsme. Ils ont bientôt fait de tâter le pouls aux personnes qui les entourent, de savoir ce qu'ils en peuvent attendre. Leur jeune et ardente volonté ne voit en nous, tant que nous sommes, que des obstacles ou des jouets. Meg n'avait pas fait cinquante pas à côté de Mlle Ferray, qu'elle se dit : — Cette chère demoiselle est une vraie bête du bon Dieu, à qui je ferai faire tout ce que je voudrai; c'est une de ces bontés qui permettent qu'on abuse d'elles. — Or le seul plaisir des enfans est d'abuser.

Tout à coup elle s'écria : — Voilà l'ennemi ! — Elle venait d'apercevoir, s'avançant à sa rencontre, lady Rovel, montée sur une haquenée blanche, et qu'escortait à son ordinaire un brillant état-major international. Lady Rovel avait la vue perçante; du plus loin, elle reconnut Meg, et fut frappée d'étonnement. Il lui ressouvint aussitôt qu'elle possédait une armoire et une fille, et qu'en partant pour la promenade elle avait enfermé sa fille dans son armoire. Comment s'y était-elle prise pour en sortir? Cette question l'intéressait. Meg se dissimulait de son mieux derrière sa nouvelle amie, laquelle continuait d'avancer avec l'intrépidité des myopes, qui ne s'avisent du danger que lorsqu'ils ont mis le nez dessus. L'instant d'après, elle faillit donner de la tête contre le museau d'une cavale blanche qui lui barrait le passage. Une voix lui cria : — Si je ne suis pas trop indiscrète, mademoiselle, où donc emmenez-vous ma fille?

L'aigreur de cette voix fit tressaillir Mlle Ferray; mais la charité ne

se déconcerte pas facilement. Elle braqua ses petits yeux clignotans sur lady Rovel, et lui expliqua que les cris de Meg avaient touché ses entrailles, la priant d'excuser son audacieuse intervention : — Je ne vous rendrai cette belle enfant, madame, ajouta-t-elle de sa voix la plus caressante, qu'après que vous m'aurez promis de nous pardonner à toutes les deux.

Lady Rovel l'avait d'abord écoutée d'un air sévère; mais une idée lui vint, — elle en avait beaucoup, comme le disait Meg. Elle découvrit soudain que M[lle] Ferray était la solution providentielle d'un petit problème qui la tracassait depuis une heure, et ce fut avec un sourire de bienveillance qu'elle lui dit : — Vous avez l'âme tendre, mademoiselle?

— C'est un reproche qu'on m'a souvent fait, madame.

— Et vous aimez les enfans?

— Passionnément.

— Autant que vos roses?

— Bien davantage, s'il est possible.

— J'en suis charmée, s'écria lady Rovel; puis rendant la bride à sa monture, elle fut se planter en face de Raymond, qui demeurait immobile à cent pas en arrière. Depuis le matin, il roulait dans sa tête la traduction d'un passage épineux du *De rerum natura*. Il venait d'en trouver deux vers, et, de peur de les laisser échapper, il s'était arrêté pour les écrire sur son calepin.

— Ai-je rêvé, monsieur, lui dit lady Rovel, que vous êtes venu ce matin chez moi, ému d'une noble fureur, me déclarer que ma fille, miss Rovel, était un monstre?

— Si ce ne sont les termes, c'était bien le sens, répondit-il froidement, le nez collé sur ses tablettes.

— Je croyais aussi que vous m'aviez priée de lui infliger un châtiment digne de tous ses forfaits.

— C'est vrai, madame.

— Qui a mis l'oiseau en liberté?

— C'est moi, madame; mais ce n'est pas que je lui veuille le moindre bien. Mademoiselle votre fille a une façon insupportable de crier, et je vous conjure à l'avenir de ne plus l'oublier au fond d'un buffet.

— Oui ou non, monsieur, reprit-elle, m'avez-vous déclaré ce matin du ton le plus décisif que charbonnier est maître chez lui?

— Je crois m'en souvenir, madame.

— Ma fille et mes armoires sont-elles à moi?

— Assurément, madame.

— Monsieur, le premier devoir d'un homme qui se respecte n'est-il pas d'avoir un peu de suite dans les idées?

— J'y ai renoncé depuis longtemps, madame. Dans un monde de fous, malheur à qui se pique d'être toujours raisonnable. — Et il se remit à écrire.

— *This man,* s'écria lady Rovel, *is the most insupportable of all the cold-blooded animals!*

— Ce qui signifie, madame, que je suis le plus insupportable de tous les animaux à sang-froid. Vous oubliez toujours que je sais les langues étrangères.

— Meg ! cria du haut de sa tête lady Rovel, je vous permets d'accompagner M. Ferray chez lui. Tâchez de profiter de sa conversation, qui est aussi instructive qu'agréable.

A ces mots, elle partit au galop; son état-major la suivit et disparut bientôt dans un tourbillon de poussière. Meg, qui pendant cet entretien s'était tenue blottie dans les jupes de Mlle Ferray, la prit par la main et se mit à courir avec elle du côté de l'Ermitage, en lui disant : — Ma bonne demoiselle, vous me donnerez l'hospitalité pendant deux heures; c'est juste le temps qu'il faut à maman pour oublier ses colères.

Les enfans proposent, et Dieu dispose. Meg, une heure plus tard, s'occupait à aider Mlle Ferray dans l'arrosage de ses plates-bandes, et prenait goût à cette occupation, qui lui était nouvelle, quand un haquet chargé de deux ou trois malles fit son entrée dans la cour. Il était précédé de la négresse. Elle tenait à la main une lettre qu'elle remit à Mlle Ferray. Cette lettre, écrite à la diable, et dont les pattes de mouche montaient de la cave au grenier, était ainsi conçue :

« Mademoiselle, on m'a proposé tantôt de partir dès ce soir pour l'Engadine, le temps étant propice, et d'aller faire l'ascension du Bernina et de quelques autres cimes où l'on assure qu'aucune femme n'est jamais montée et ne montera jamais, surtout dans cette saison. Meg est un grand empêchement à ce beau projet. Les enfans sont comme les bagages dans les armées; le jour de la bataille, il est bon qu'un soldat n'ait que son havre-sac sur le dos. Vous m'avouerez que je ne puis mener Meg au sommet du Bernina. Si je tombe dans un précipice, j'y veux tomber seule. Il m'a paru que vous aviez quelque amitié pour elle, et je ne fais aucun doute que vous ne consentiez à la garder chez vous jusqu'à mon retour. Je suis vraiment heureuse de la confier à vos bons soins. Il m'a paru aussi que monsieur votre frère s'intéressait beaucoup à l'éducation des enfans. Il s'est plaint que j'élevais mal ma fille. Je lui serai fort reconnaissante de vouloir bien retoucher mon ouvrage, et je suis sûre que Meg profitera beaucoup dans la société d'un homme si

distingué, — quoique, à mon avis, il manque un peu de suite dans les idées, mais on n'est pas tenu d'être parfait. Il est bien entendu que vous avez le droit de me faire vos conditions ; j'y souscris d'avance, et nous réglerons tout à mon retour comme il vous plaira. Mon absence durera probablement quinze jours ou plus longtemps, car je ne veux tromper personne, et je dois vous confesser qu'il y a quelques années, étant partie de Paris à huit heures précises du matin pour aller passer l'après-midi à Fontainebleau, j'ai poussé jusqu'à Madrid, d'où je ne suis revenue qu'au bout d'un an. Comme il faut tout prévoir, les précipices et les avalanches, s'il m'arrivait malheur sur le Bernina, veuillez écrire à l'honorable sir John Rovel, gouverneur-général de la Barbade et autres petites Antilles. Il vous indiquerait ce que vous devez faire de Meg. Votre très reconnaissante lady Aurora Rovel. »

Il y avait beaucoup de parenthèses dans les lettres de lady Rovel; il y en avait beaucoup aussi dans son esprit et dans sa conduite, et, à vrai dire, ce qui lui plaisait le plus en ce monde, c'étaient les parenthèses. On les ouvre, on les ferme, et on reprend sa phrase ou son projet, comme si rien ne s'était passé. Aussi faisait-elle bien de compter avec les futurs contingens, non qu'on pût craindre qu'il lui arrivât malheur dans ses ascensions. Elle avait le pied sûr, une tête à l'abri de tous les vertiges; mais il pouvait se faire qu'elle rencontrât au sommet du Bernina l'homme idéal, et qu'en redescendant elle partît avec lui pour Saint-Pétersbourg ou Constantinople.

En lisant sa prose, Mlle Ferray devint rouge de plaisir; jamais elle n'avait cru plus dévotement à sa chère Providence, qu'elle aimait à voir partout, avec qui elle causait sans cesse, qui lui faisait quelquefois attendre ses réponses, mais finissait toujours par parler. Depuis une heure qu'elle connaissait Meg, elle avait dit cent fois *in petto :* — O Providence, si vous ne vous en mêlez, que deviendra cette blonde aux yeux noirs? O Providence, que je vous saurais gré de me la donner! J'aurais le plaisir de la regarder, le plaisir plus grand encore de l'élever; ce serait pour moi une douce occupation, et pour elle le salut et le bonheur. — A tes souhaits! je te la donne, venait de lui dire la Providence, qui cette fois avait répondu courrier par courrier.

Mlle Ferray embrassa Meg sur les deux joues. Elle lui tendit la lettre, la pria de lire à son tour. Meg lut deux fois; elle pâlit, fut prise d'un tremblement nerveux, et, ramassant son chapeau de paille, dont elle avait coiffé un échalas, elle se mit à courir à toutes jambes pour aller retrouver sa mère, qu'elle aimait, qu'elle admi-

rait beaucoup plus encore qu'elle ne la craignait. Paméla eut grand'-peine à la rattraper. Elle lui expliqua que c'en était fait, que trois quarts d'heure avaient suffi à lady Rovel pour faire ses paquets, payer les gages de ses gens, les mettre à la porte, fermer la maison, et s'en aller prendre le train. Meg s'arracha les cheveux; elle était inconsolable. Tout à coup il lui vint une idée de traverse. — Si je reste avec vous, dit-elle à Mlle Ferray, me permettrez-vous de porter des robes longues?

Mlle Ferray lui en donna sa parole la plus sacrée, l'assurant qu'une de ces robes serait à queue. Meg demeura un instant pensive, le nez en l'air, contemplant les nuages; elle y aperçut sans doute une grande jupe à traîne qu'elle avait cent fois enviée à sa mère. Le ciel, qu'elle interrogeait, lui déclara qu'effectivement la plus grande félicité de ce monde est de porter des robes longues. Elle s'écria : — En ce cas, c'est une autre affaire! — Et aussitôt elle essuya ses pleurs, reprit sa gaîté et son arrosoir, et, le tenant à la main, fit deux fois à cloche-pied le tour d'une plate-bande.

Ce n'était pas tout pour Mlle Ferray d'avoir convaincu Meg, il s'agissait d'aller trouver son maître et seigneur et de lui conter l'incident. Certaine d'essuyer une bourrasque, elle cargua toutes ses voiles, et ce fut l'air penaud, le visage long d'une aune, qu'elle pénétra dans le cabinet de travail de Raymond, l'avertissant par manière de préambule qu'elle venait lui annoncer la plus fâcheuse, la plus déplorable, la plus sinistre des nouvelles. Il ne tenait qu'à lui de croire que son banquier était en fuite, ou que l'Ermitage allait être englouti par un tremblement de terre. Après lui avoir laissé le temps de passer en revue tous les désastres possibles, elle lui présenta la lettre de lady Rovel. Malgré cette habile préparation, Raymond fit un formidable haut-le-corps : — Ah! par exemple, s'écria-t-il, l'invention est admirable, et voilà une facétie assez bouffonne! Prend-on ma maison pour un hospice d'enfans trouvés? Qu'on renvoie sur-le-champ cette demoiselle à sa mère!

Mlle Ferray lui répondit que telle avait été sa première pensée, mais que lady Rovel était partie, qu'on ne savait quel chemin elle avait pris.

— Il y a une chose encore plus certaine, reprit-il en frappant du poing sur la table, c'est que cette péronnelle ne restera pas ici une heure de plus. Qu'on les remmène brouter dans leur Prairie, elle et sa négresse!

Mlle Ferray allégua que telle avait été sa seconde pensée, mais que lady Rovel avait eu soin de fermer sa maison et d'en emporter les clés.

— Que le diable l'emporte elle-même! Ma chère, mets bien vite

ton chapeau, et, puisque Meg il y a, conduis Meg dans le premier pensionnat venu.

— Voilà qui est bien trouvé! s'écria Mlle Ferray. — Elle s'achemina vers la porte; puis, revenant sur ses pas : — Mon bon frère, dit-elle, il faut tout prévoir. Si c'est nous qui mettons cette maudite fillette dans un pensionnat, nous en demeurons responsables, et si, comme je n'en doute pas, elle s'évadait un beau matin, ce serait à nous de courir après elle. Ne penses-tu pas que mieux vaut encore la garder ici? Dans quinze jours, sa mère viendra la reprendre.

— Dans quinze jours, ou dans quinze mois, ou dans quinze ans, répliqua-t-il avec colère. Sur quoi peut-on compter avec un hurluburlu de cette espèce? Et qui sait si cette triple folle n'a pas jugé à propos de nous faire cadeau de sa fille pour la vie? Qu'on aille sans plus tarder me chercher une voiture, je saurai bien retrouver cette tendre mère, fût-ce au sommet du Bernina, et lui restituer son bien.

— Reste à savoir si c'est au Bernina qu'elle compte aller, répondit doucement Mlle Ferray; sûrement elle a voulu nous dérouter. Tu l'as bien jugée, Raymond, c'est une triple folle, et il est possible qu'avant quelques heures elle se soit embarquée pour la Chine. Je craindrais vraiment que tu ne te dérangeasses inutilement, que tu ne perdisses tes peines et tes pas.

— Fort bien, je renonce à me mettre à sa poursuite; mais sa fille passera la nuit à la belle étoile. Aurais-tu par hasard, Agathe, la prétention de me faire adopter cette adorable enfant?

— Quelle énormité! répondit-elle. Comment peux-tu croire... Mais, j'y pense, elle a un père, cette pauvre petite, et c'est à lui de disposer d'elle. Écrivons-lui. Le mal est qu'il demeure un peu loin; mais enfin dans quelques semaines nous aurons sa réponse, et quelques semaines sont bientôt passées.

Après s'être récrié contre cette proposition, après avoir tempêté de plus belle, ne trouvant rien de mieux et sur les assurances formelles qui lui furent données par sa sœur que durant son court séjour à l'Ermitage Meg serait exclusivement sous sa garde, qu'elle la cacherait sous sa jupe, qu'il n'en entendrait jamais parler, il finit par se rendre en maugréant à ses raisons. Pour ne pas perdre de temps, prenant une plume, il écrivit séance tenante au gouverneur des Petites-Antilles qu'il avait eu l'heur de trouver sa fille dans une armoire, et qu'il le priait de vouloir bien lui expliquer au plus tôt s'il devait l'y remettre ou l'expédier par une occasion à la Barbade. Pendant qu'il écrivait, Mlle Ferray s'écriait d'un air dolent : — Quel ennui! quel embarras! Qui aurait pu prévoir cette tuile? que je me repens d'avoir amené cette enfant ici!

La lettre écrite, elle l'emporta pour la jeter dans la boîte. Dès

qu'elle eut refermé la porte, son visage s'épanouit. Quelque chose lui disait que les gouverneurs des Antilles anglaises ont trop d'affaires sur les bras pour se presser de répondre aux lettres où il n'est question que de leur fille. Elle envoya par le trou de la serrure un long baiser de reconnaissance à son frère. Mlle Ferray possédait au suprême degré le don des espérances vagues, qui consistent à espérer quelque chose, sans savoir quoi. Il lui semblait que cette enfant qui venait de leur tomber du ciel jouerait un rôle heureux dans leur vie, que peut-être elle serait cause que son frère renoncerait à haïr les femmes, qu'elle le réconcilierait avec le bonheur, avec la vie, avec la gloire et avec l'arabe. Comment cela se ferait-il? Elle n'en savait rien et ne s'en inquiétait guère. C'est à la Providence de trouver le comment; elle a été mise au monde pour cela.

III.

Mlle Ferray ne s'était pas chargée d'une tâche facile; mais elle avait l'opiniâtre patience des âmes douces et aimantes, et comme feu son frère, c'est-à-dire comme le Raymond d'autrefois, elle ne prisait que les ouvrages malaisés. Meg était un poulain ombrageux qu'un mot ou un geste faisait cabrer. La bonne Agathe entreprit d'apprivoiser par degrés cette volonté rebelle, et tout d'abord de s'insinuer doucement dans son cœur, dont elle voulait gagner la confiance et l'amitié. Elle y réussit si bien que Meg en vint au bout de peu de temps à lui confesser toutes les sottises qu'elle avait faites et toutes celles qu'elle méditait, car de l'empêcher d'en faire, autant eût valu emprisonner la lune dans un puits. Pour obtenir quelque chose, Mlle Ferray exigeait très peu. Le reste du temps, elle se contentait de cacher soigneusement à son frère des peccadilles et des fredaines qui lui auraient fait jeter les hauts cris. Il ne se douta jamais qu'un jour Meg avait dépouillé de ses fruits le plus beau de ses pommiers pour en bombarder les passans, qui avaient riposté par une grêle de cailloux. Tête nue, les cheveux au vent, Meg était demeurée maîtresse du champ de bataille; mais l'affaire avait été chaude, et le vitrage défoncé de la serre en rendait témoignage. Raymond ignora également que sa sœur avait trouvé miss Rovel juchée au sommet de la fenière, où elle fumait paisiblement une cigarette. Si la maison avait brûlé, il eût été difficile de tenir le cas secret; mais à coup sûr Mlle Ferray eût trouvé moyen de s'imputer à elle-même le sinistre, ou elle se fût écriée, selon sa formule ordinaire : — Quand on y réfléchit, cela s'explique, et pourvu que cette pauvre petite promette de ne plus recommencer, il faut lui pardonner. — Cependant elle ne pouvait tout

cacher à Raymond. Il surprit plus d'une fois Meg dévastant son potager, sous prétexte que rien n'est plus bête qu'un chou, ou lutinant un bel angora qu'il chérissait et lui attachant une lanterne à la queue. Il rabrouait d'importance la jolie espiègle. Alors arrivait Mlle Ferray, clochant du pied, pareille aux Prières d'Homère, célestes avocats, qui, boiteuses, louches, marchent sur les pas du crime pour réparer ses ravages et détourner la colère des dieux.

Mlle Ferray causait beaucoup avec miss Rovel; ces entretiens lui laissaient une impression singulière, mêlée de charme et d'épouvante. Elle était effrayée et de tout ce que Meg ne savait pas, et bien plus encore de tout ce qu'elle savait. Meg était d'une ignorance crasse sur certains sujets, tandis que sur d'autres elle possédait des lumières extraordinaires, une science digne du bonnet doctoral, qu'elle avait attrapée au vol dans le salon de sa mère. Meg ne savait ni tricoter, ni broder, ni ourler un mouchoir, ni marquer une serviette, et elle s'entendait beaucoup mieux à déranger une armoire qu'à la ranger. A la vérité, elle savait lire, mais elle n'avait rien lu; elle savait écrire, mais elle avait une main déplorable. Sa littérature était fort courte aussi bien que ses connaissances historiques; elle avait vaguement ouï parler d'un Shakspeare, qui avait composé beaucoup de drôleries, d'un certain Charlemagne, célèbre par la longueur de sa barbe, et du nommé Charles Stuart, roi d'Angleterre, qui avait eu la tête coupée. Ce dernier fait lui avait paru intéressant, elle y pensait quelquefois en décapitant les choux de Raymond. Elle était aussi versée dans la géographie que dans l'histoire. En toutes ces matières, elle s'en tenait aux à-peu-près, qui lui suffisaient amplement, et se targuait de savoir par exemple qu'il fait plus chaud en Espagne qu'en Angleterre, attendu que le premier de ces pays est situé quelque part dans les environs de l'Afrique. Mlle Ferray lui ayant lu un jour *Athalie*, elle trouva cette comédie intéressante et très neuve; elle en retint même un vers qui l'avait particulièrement frappée, et répétait souvent qu'il est bon

De réparer des ans l'irréparable outrage.

Par compensation, Meg savait pertinemment que l'amour est, selon la méthode qu'on emploie, le plus agréable des plaisirs ou la plus dangereuse des passions. Elle expliquait savamment à Mlle Ferray ce qu'on entend en France par le demi-monde, et ce qu'est un *patito* en Italie. Elle affirmait que le mariage est une institution arriérée, que les unions libres sont le mot de l'avenir. Elle possédait sur le bout du doigt la liste des amies de cœur de tous les souverains régnans, et, quand elle récitait cette litanie, on aurait pu

croire qu'elle énumérait les saintes de son calendrier. Elle connaissait les aventures scandaleuses de la *pairy* et même de la *gentry*, et la chronique galante n'avait pour elle point de secrets. Elle avait appris que le duc un tel, trompé dix fois par sa femme, qu'il n'avait trompée que neuf fois, avait fait un jour son compte et s'était cru autorisé à solliciter son divorce. Elle n'ignorait point que les Polonaises, quand elles se marient, ont soin de se ménager un cas de nullité; elle estimait que cette précaution fait le plus grand honneur à leur prévoyance. Elle savait encore que lord B..., après avoir eu une suite infinie de bonnes fortunes, s'était décidé sottement à épouser sa dernière maîtresse, et que, dévoré de jalousie, il la battait comme plâtre et la tenait sous clé : d'où elle concluait sagement que, s'il est pardonnable d'épouser une femme qu'on ne peut avoir autrement, épouser une femme qu'on a eue est le dernier degré de la démence humaine.

Cette étourdissante science inquiétait fort justement Mlle Ferray. Elle découvrit pourtant qu'en dépit des apparences Meg était restée très jeune, très enfant, qu'elle était fort naïve dans son savoir, que les aventures de lord B... et du duc un tel étaient pour elle comme les contes fantastiques d'une bibliothèque bleue qui charmaient sa mémoire, sans qu'elle en tirât aucune conclusion directement applicable à miss Rovel, laquelle pour le moment préférait à tout le reste le plaisir de jeter des pommes aux passans. Elle découvrit aussi que Meg avait un noble orgueil qui lui faisait mettre sa personne à très haut prix, un tour romanesque dans l'imagination qui la protégerait contre les tentations vulgaires, un grand fonds de bon sens grâce auquel cette petite personne verrait clair dans le jeu des grands et des petits trompeurs. — Faute de mieux, se disait Mlle Ferray, un cœur qui s'estime assez pour ne se donner qu'à la condition qu'on sente tout ce qu'il vaut, une imagination exigeante, ambitieuse de mettre quelque beauté dans sa vie, un esprit droit et courageux, fermement résolu à n'être dupe de rien ni de personne, sont trois garde-fous capables de préserver de plus d'une chute. Sans contredit, les principes sont plus sûrs; mais que lady Rovel lui accordât quinze mois, Mlle Ferray se faisait fort de donner des principes à Meg, bien que cela parût aussi chimérique que de faire croître des courges sur un roc dépourvu de terre végétale.

Elle s'y essayait déjà, ne faisant jamais de morale à Meg, écoutant des deux oreilles toutes ses histoires, ne paraissant se scandaliser de rien, se contentant de lui insinuer que, selon le point de vue, tout peut se justifier, que l'essentiel est de bien savoir ce qu'on veut, et d'accepter d'avance les conséquences de ses actions, par la raison que toute action décisive a ses inévitables conséquences, et

qu'une fois engagés ce n'est plus nous qui tenons notre vie, c'est elle qui nous tient. — Tous les chemins qui conduisent au bonheur ou au malheur, lui disait-elle, partent du même carrefour. Il est bon de réfléchir longtemps avant de faire son choix, car ces chemins, qui d'abord semblent presque contigus, deviennent tellement divergens qu'il est impossible au repentir de retourner de l'un à l'autre. En vain s'aperçoit-on qu'on s'est trompé, il faut aller jusqu'au bout de son erreur et de son malheur. Heureusement, ajoutait-elle, pour nous empêcher de nous mettre en route sur la foi d'un choix précipité, la bonne nature a placé dans le carrefour une fontaine magique, environnée d'ombrages délicieux sous lesquels il est doux de séjourner. L'eau de cette fontaine procure à celui qui en boit des songes charmans, une joyeuse ivresse; il croit sentir en lui quelque chose de plus fort que le destin et de plus heureux que le bonheur lui-même, de telle sorte qu'occupés à savourer le rêve de la vie nous ne nous pressons pas trop de vivre. Cette fontaine est la jeunesse, — et Mlle Ferray exhortait Meg à rester jeune longtemps, parce que c'est la seule chose dont on ne se repente jamais. Meg goûtait assez cette sagesse et cette fontaine, mais elle n'en marquait rien, se gardant de laisser croire à sa vieille amie que ses discours et ses réflexions pussent faire sur sa nature réfractaire quelque impression décisive.

Si Meg causait beaucoup avec Mlle Ferray, elle échangeait au plus trois paroles par jour avec Raymond, qu'elle ne voyait guère qu'aux heures des repas. Raymond ne prenait pas la peine de dissimuler l'humeur que lui donnait l'installation de miss Rovel dans sa maison, ni l'impatience avec laquelle il attendait le moment de l'expédier aux Antilles. De jour en jour, elle lui agréait moins, et il répétait souvent à sa sœur que cette petite fille était une enfant perverse, qui demandait à être gouvernée avec la dernière sévérité. A vrai dire, Meg ne faisait rien pour lui plaire. Elle voyait en lui un monsieur très bourru, un peu mystérieux, qui malgré elle lui imposait. L'antipathie instinctive qu'il lui inspirait ne tarda pas à se changer en une aversion raisonnée, et voici à quel propos.

Mlle Ferray s'était flattée qu'à force de réciter à Meg son allégorie de la fontaine enchantée, elle lui persuaderait de porter quelque temps encore des robes courtes. Il n'en fut rien, les allégories ne produisent pas de ces effets souverains. Chaque jour, Meg rappelait à Mlle Ferray sa promesse; elle devint si pressante qu'il fallut s'exécuter. Mlle Ferray la conduisit à Genève et la fit entrer dans un magasin de nouveautés, où, après de longues discussions, elles arrêtèrent leur choix sur une étoffe de soie gris-rose dont Meg consentit à s'accommoder, quoiqu'elle eût préféré une couleur plus voyante.

De là on se transporta chez la meilleure faiseuse de la ville, avec laquelle on débattit longtemps la grosse question de la coupe à la mode et des garnitures. Meg entendait que sa première robe longue fût un chef-d'œuvre. Elle entra enfin en possession de ce trésor. Le matin suivant, elle se leva dès l'aube et passa plusieurs heures à promener dans sa chambre ses nouveaux atours, allant, venant, faisant bouffer sa jupe, fière de ses guipures, se donnant le torticolis pour contempler son pouf. Elle soupirait après l'heure du déjeuner. Dès qu'elle eut entendu la cloche, elle se précipita dans la salle à manger, qu'elle traversa le nez au vent, cambrant sa taille, balançant sa tête et ses bras. Raymond, qui venait d'entrer par une autre porte, s'arrêta court pour la regarder, et dit à sa sœur avec un haussement d'épaules : — Es-tu folle, Agathe, d'avoir ainsi fagoté cette petite? — Cette exclamation malsonnante parut à Meg la plus fieffée des impertinences. Elle réussit cependant à se taire et à sourire, comme une personne qui entend dire une sottise et qui dédaigne de la relever. De ce jour, elle médita profondément sur les moyens de prouver à M. Raymond Ferray qu'il était un oison bridé, et que, depuis que miss Rovel portait des robes longues, elle méritait que tout l'univers la prît au sérieux. Le hasard, qui est souvent l'obligeant complice des petites filles, lui fournit l'occasion qu'elle cherchait.

Meg se promenait souvent aux environs de l'Ermitage, accompagnée de Paméla. Pendant qu'elle quêtait des noisettes et les croquait à belles dents, la négresse laissait errer dans la campagne ses regards mélancoliques, et par intervalles poussait des roucoulemens de tourterelle amoureuse ou de profonds soupirs qui étaient un réquisitoire contre la destinée. Bien qu'elle eût le nez fort camus, Paméla avait décidé depuis longtemps qu'elle était un trésor méconnu par le monde. Cette perle attendait impatiemment le connaisseur qui lui rendrait justice; peut-être brillerait-elle un jour au doigt d'un prince, — car Paméla, ayant vu plus d'un prince à la discrétion de lady Rovel, s'était persuadé que c'est marchandise commune et que tôt ou tard elle aurait le sien. L'imagination de cette négresse romantique ne se refusait rien.

Le promenoir favori de Meg était un petit chemin très ombragé, où croissaient plus de noisetiers qu'ailleurs; il aboutissait à une ravine qui dévalait brusquement dans l'Arve. Arrivée au bord de la ravine, Meg y faisait quelques gambades assez hasardeuses, prenant plaisir à épouvanter Paméla par ses témérités, après quoi on retournait au logis. Un jour, elle s'aperçut en détournant la tête qu'un inconnu venait derrière elle à cinquante pas de distance. Elle s'arrêta pour le regarder, il s'arrêta aussi en se donnant l'air de chercher

une épingle dans l'herbe. Elle se remit en marche, il recommença de la suivre. Arrivée au bout du chemin, elle fit volte-face, l'inconnu s'adossa contre un arbre pour l'attendre au passage. C'était un petit homme entre deux âges, tiré à quatre épingles, le cou serré dans une cravate bleu de ciel, les doigts chargés de bagues, les sourcils, la moustache et les cheveux teints, un nez de furet, des yeux ternes de poisson mort qui avaient des réveils subits ; — au moment où Meg passa devant lui, il en jaillit un regard de faune à l'affût d'une nymphe. Il s'aperçut que ses prunelles parlaient trop, il les éteignit comme on souffle une bougie, et salua Meg avec la bienveillance paterne d'un barbon qui aime les enfans. Il y a plusieurs manières de les aimer.

Le lendemain, miss Rovel n'était pas depuis dix minutes dans le chemin sans issue lorsqu'elle vit apparaître l'inconnu, qui recommença le même manége que la veille; il en fut de même le surlendemain. Le quatrième jour, Meg, qui commençait à être intriguée et n'était pas fille à s'endormir sur ses curiosités, s'arrangea pour laisser adroitement tomber son éventail dans le gazon, fournissant ainsi à l'inconnu le prétexte qu'il guettait. Une minute après, il l'avait abordée et lui présentait son éventail en la saluant jusqu'à terre.

— Puis-je savoir comment vous vous appelez, ma belle demoiselle? lui demanda-t-il avec un sourire un peu grimaçant.

Meg se dressa sur ses ergots. — Monsieur, répondit-elle avec hauteur, je n'ai pas l'habitude de dire mon nom aux gens qui ne me disent pas le leur.

Sa vivacité interloqua le vieux beau, qui balbutia qu'il se nommait le marquis de Boisgenêt. — Et moi, lui répondit Meg en se baptisant du premier nom qui lui passa par l'esprit, je m'appelle *miss Marvellous*. — Là-dessus, comme il la pressait de questions, elle lui expliqua que depuis plus d'un mois sa mère habitait dans une crevasse du Bernina, qu'elle-même avait été mise en pension dans une maison qui s'appelait l'Ermitage, et qui n'était pas beaucoup plus amusante qu'une crevasse : on l'y traitait très sévèrement parce qu'elle avait des passions très vives. Elle ajouta pourtant que devant cette maison il y avait un verger, et qu'au bas de ce verger il y avait un ruisseau où elle pêchait quelquefois des écrevisses, mais que les temps étaient durs, qu'on trouvait dans les ruisseaux beaucoup moins d'écrevisses que de cailloux. M. de Boisgenêt, suspendu à ses lèvres, ne perdait pas un mot; il aimait à se renseigner.

Puis il implora de Meg l'autorisation de faire quelques pas avec elle, et, baissant la voix, il lui déclara que du premier jour qu'il l'avait vue, sa beauté avait eu pour lui un attrait inexprimable, qu'il

en était comme ensorcelé, qu'il venait rôder à l'entrée du chemin sans issue dans l'espérance de l'y retrouver, que ce chemin était son paradis et que Meg était son ange, un de ces anges auxquels on n'ose rien demander que la permission de les adorer à genoux.

Meg, qui n'avait encore senti pousser sous ses aisselles ni ailes ni ailerons, répondit à cette déclaration éthérée par un de ces grands éclats de rire de petite fille qui ont la brusquerie et le perçant du chant du coq. Ce rire troubla quelque peu l'amoureux barbon. Il laissa là ses métaphores et supplia Meg de lui faire cadeau du méchant éventail en papier qu'il venait de lui rapporter. — Ce sera pour moi un joyau sans prix, lui dit-il, et vous me permettrez de vous en offrir un autre en échange.

— Un éventail angélique? demanda-t-elle en relevant le menton. Apportez-le toujours, la cour appréciera.

Et, s'efforçant d'imiter un mouvement de tête à la Junon dont se servait sa mère pour rompre un entretien qui avait trop duré, elle prit congé de M. de Boisgenêt, qui eut la discrétion de ne point s'attacher à ses pas.

Les nombreux adorateurs de lady Rovel avaient offert quelquefois à Meg des bonbons et des poupées; mais aucun d'eux n'avait jamais paru se douter qu'elle fût un ange, ni se soucier beaucoup de ses yeux noirs et de ses cheveux blonds. Traitée jusqu'alors en enfant, on venait pour la première fois de lui faire une déclaration; c'était un événement dans sa vie, et voilà les miracles qu'opèrent les robes longues. Tout en s'acheminant d'un pas rapide vers l'Ermitage, elle se disait : — Que penserait de cette aventure M. Raymond Ferray? Eh! vraiment il me semble que cette petite si mal fagotée fait des passions sans avoir seulement besoin de remuer le bout du doigt!

Elle marchait si vite que sa négresse ne pouvait la suivre. Paméla était pourtant curieuse de savoir ce qui s'était passé entre sa jeune maîtresse et l'inconnu. Elle avait écouté sans rien comprendre, M. de Boisgenêt parlant très bas, et, quand il eût parlé haut, elle n'eût pas compris davantage, attendu qu'elle ne savait que l'anglais.

— N'allez donc pas si vite, mademoiselle, dit-elle à Meg; on dirait que nous avons le diable à nos trousses.

— C'est bien le diable, ou peu s'en faut, répondit Meg.

— Lui, mademoiselle! Il a l'air si poli, ce monsieur, si aimable, si galant!

— Il te plaît donc, Paméla?

— Il a de bien grandes manières. Serait-ce un prince par hasard?

— Ne te monte pas la tête, ce n'est qu'un marquis.

— Et ne puis-je savoir?..

— Oh! ne m'interroge pas.

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle? fit-elle d'un ton de reproche. Jusqu'aujourd'hui vous n'avez jamais eu de secrets pour moi.

— C'est qu'en vérité je ne sais si je dois te révéler... Ma situation est bien délicate, Paméla, ajouta-t-elle d'un air important et solennel. Vraiment je me fais scrupule de m'acquitter de la commission dont le marquis de Boisgenêt m'a chargée pour toi.

— Pour moi! roucoula la négresse en se rengorgeant.

— Oui, pour toi. Comme il ne sait pas l'anglais, il m'a priée de te dire qu'il est éperdument épris de tes charmes, qu'il en perd le boire, le manger et le peu de cheveux qui lui restent. Il m'a demandé comment il pourrait s'y prendre pour te persuader de son amour. Je lui ai répondu que tu étais une âme poétique, tout à fait détachée des biens de ce monde, que tu nageais dans l'éther, que tu méprisais l'or, l'argent et les bijoux.

— Il ne faudrait pas aller trop loin, mademoiselle, interrompit vivement la négresse; un joli bijou n'a jamais rien gâté.

— C'est aussi son avis, reprit Meg, et demain il t'offrira par mon entremise un petit cadeau qui, selon lui, sera vraiment digne d'un ange, car tu es son ange. Il paraît qu'il y a des anges noirs.

— Pourquoi pas? la couleur ne fait rien à l'affaire, et en voilà la preuve, répliqua Paméla un peu piquée.

Meg ne lui en dit pas davantage, et la laissa sur ses réflexions, qui la tinrent comme hors d'elle-même pendant tout le jour et toute la nuit qui suivit.

Le lendemain, Paméla eut un moment d'inquiétude, lorsqu'en arrivant dans le chemin sans issue, elle n'y aperçut point le marquis. Cependant, comme elle venait d'atteindre avec Meg la crête de la ravine, elle avisa le retardataire, qui se dirigeait vers elles de toute la vitesse de ses petites jambes. Meg fit signe à sa crédule soubrette de s'écarter un peu et reçut d'un air fort noble M. de Boisgenêt, qui s'empressa de lui présenter un charmant étui, lequel contenait un fort bel éventail de nacre, monté en ivoire et garni de brillans. Meg le déplia et dit : — Il est vraiment de fort bon goût. L'ange l'accepte.

— Mais il s'agissait d'un troc! murmura M. de Boisgenêt de sa voix la plus flûtée.

— J'ai oublié chez moi mon éventail en papier, lui répondit-elle. Et puis j'y tiens, vous ne l'aurez pas.

— Ah! fille cruelle, s'écria-t-il, vous jouez-vous ainsi de vos promesses?

— Demandez-moi autre chose. Que peut-on faire pour vous être agréable.

— Ce qu'on peut faire? bégaya le marquis. Oserai-je vous dire le rêve que je fis la nuit dernière, et qui tout le jour m'a hanté, obsédé?

— Dites seulement, reprit-elle. Si votre rêve ne me plaît pas, j'en serai quitte pour secouer mes oreilles.

— Je rêvais donc que je me promenais un soir, seul avec vous, dans le chemin que voici, au clair de la lune. Vous dire quelle ivresse possédait mon âme!.. — Et il partit de là pour lui expliquer qu'il adorait la lune, que la contempler avec une femme aimée était à ses yeux la plus ineffable des félicités.

— Je n'aime pas tant la lune que cela, lui répondit-elle avec une moue dédaigneuse. M. Ferray expliquait l'autre jour à sa sœur que la lune est une terre morte, tellement morte qu'elle ne sait plus tourner sur elle-même, et que rien n'y pousse, — une vieille carcasse de monde. Il est très pédant, M. Ferray, et les pédans tuent la poésie; mais enfin, puisque vous y tenez...

— Que n'ai-je un trône! interrompit-il. Je le donnerais sans regret pour réaliser mon rêve.

— Soit, reprit-elle. Trouvez-vous ce soir, au coup de minuit, devant la grille de l'Ermitage, je tâcherai de vous y rejoindre, et vous m'expliquerez la lune. Suis-je assez bonne?

M. de Boisgenêt fut saisi d'un tel transport de joie que peu s'en fallut qu'il ne tombât aux genoux de Meg; mais elle se souvint d'un certain geste par lequel sa mère coupait le fil de son discours à un indiscret qui s'oubliait. Elle le copia avec tant de bonheur que M. de Boisgenêt réprima son élan et la laissa partir sans lui dire autre chose que : — Oh! mon ange, à ce soir!

Pendant leur entretien, il avait jeté plus d'une fois sur Paméla, dont la présence le gênait un peu, des regards inquiets. Paméla y avait cru lire la douce folie d'un amoureux désir, et lui avait répondu en baissant pudiquement les yeux. Toutefois le transport du marquis ne lui avait point échappé. Elle ne put s'empêcher de dire à Meg : — Il m'a paru, mademoiselle, que M. de Boisgenêt était fort tendre avec vous.

— J'ai vu le moment, repartit Meg, où il allait m'embrasser, parce qu'après m'être fait longtemps prier, j'ai consenti à te parler en sa faveur. Écoute, Paméla, continua-t-elle d'un ton dogmatique, c'est la dernière fois que je me mêle de cette affaire. Tu es assez grande pour savoir te conduire, ne me demande point de conseils, je ne t'en donnerai point. — Et lui présentant l'éventail : — Voici un assez joli colifichet dont ce pauvre homme te fait hommage à la condition que ce soir à minuit tu iras te promener avec lui pendant une heure au clair de la lune, car il a un faible prononcé pour la lune. C'est à toi de voir ce qu'il te convient de faire, seulement je t'engage

à être prudente et avisée. Je pourrais te citer de nombreux exemples de femmes qui en tenant la dragée haute à leurs amans ont réussi à se faire épouser... Mme la marquise Paméla de Boisgenêt! Il me semble que cela sonne bien.

— Je vous remercie de vos bons avis, répliqua Paméla avec une certaine hauteur; mais je crois pouvoir m'en passer.

Et pendant cinq minutes elle joua de son éventail, qu'elle fourra lestement dans sa poche en arrivant à l'Ermitage.

Longtemps avant minuit, Meg avait éteint sa lampe, écarté son rideau, entre-bâillé son volet. Accoudée sur le rebord de sa fenêtre, elle attendait, sûre de voir et de n'être pas vue. La lune se leva au-dessus des montagnes; à la faveur de sa vive clarté, Meg ne tarda pas à discerner une ombre, qui se promenait en long et en large sur le chemin. L'horloge du village voisin venait de frapper douze coups, lorsqu'à sa vive satisfaction la jeune guetteuse entendit le grincement d'une porte qu'on ouvrait avec précaution, et un second fantôme apparut, qui traversa la cour en se dirigeant du côté de la grille. Meg eut peine à retenir un éclat de rire. Elle se représentait la scène qui allait se passer, le dépit, le courroux de M. de Boisgenêt quand, au lieu de l'ange de lumière qu'il attendait, il se trouverait en présence d'un nez camus. La pauvre Paméla allait être mal reçue, prestement éconduite. Elle se promettait de la plaisanter sur sa mésaventure, d'accabler de ses brocards Mme la marquise de Boisgenêt. Cependant Paméla, ayant trouvé la grille close, avait gagné une petite porte bâtarde qui était fermée au verrou. Elle poussa ce verrou, et l'instant d'après elle était sur la route, regardant autour d'elle pour découvrir Roméo. Il ne se fit pas attendre; il avança d'un pas précipité, les bras ouverts. Tout à coup il recula brusquement, et dit en français : — Miss Marvellous se trouve-t-elle empêchée?

La roucoulante Paméla répondit en anglais : — On m'a tout dit, et j'ai eu pitié de votre souffrance.

— Viendra-t-elle ou ne viendra-t-elle pas? reprit-il avec quelque vivacité.

— Je compromets pour vous une vertu sans tache, roucoula de nouveau Paméla, — j'ose croire que vous la respecterez.

Il se trouva que M. de Boisgenêt savait quelques mots d'anglais, et ce fut dans cette langue qu'il s'écria : — Que signifie cette substitution? se moque-t-on de moi?

Ils restèrent un instant muets, cherchant à se remettre de leur étonnement réciproque; mais le dénoûment ne fut pas tout à fait celui qu'attendait Meg. Il n'est rien de tel que de parler pour s'entendre. Après une pause de quelques secondes, le marquis se rap-

procha de Paméla, et ils causèrent d'une voix si basse que rien n'arrivait jusqu'à Meg; puis, à sa très grande surprise, elle vit le marquis jeter l'un de ses bras autour de la taille de la négresse. Les deux ombres se mirent en marche; elles eurent bientôt disparu.

Qui pourrait dire la stupéfaction de miss Rovel? Elle n'en croyait pas ses yeux. Malgré son profond savoir des choses de ce monde, elle n'avait pas encore découvert que les marquis de Boisgenêt, quand miss Rovel fait défaut, ont assez de philosophie pour s'accommoder de Paméla. Ceci la confondait et lui donnait beaucoup à penser. Elle passa le reste de la nuit partagée entre une violente envie de rire qui lui chatouillait les lèvres et je ne sais quel dépit, quelle sourde colère qui grondait dans son cœur. Il lui semblait que depuis quelques minutes elle venait d'en apprendre très long sur le cœur humain; sa nouvelle science tout à la fois la mettait en gaîté et l'indignait. Elle pensait aussi aux allégories de Mlle Ferray et se sentait obligée de convenir qu'au lieu de pratiquer des expériences sur les marquis, les jeunes filles feraient mieux de boire à même dans cette fontaine magique où se mirent le ciel et la terre en y revêtant des grâces enchanteresses. Elle ne se coucha point. Jusqu'au matin, elle attendit Paméla, grillant de la revoir et de l'interroger; mais sa curiosité fut déçue, Paméla ne revint pas.

Le lendemain, Mlle Ferray, étonnée de la disparition de la négresse, demanda ce qu'elle était devenue. Meg fit l'ignorante.

— Je suppose, lui dit Mlle Ferray, que cette fille s'ennuyait ici et qu'elle est allée chercher fortune ailleurs. J'en suis charmée, c'est une société que je ne regrette point pour vous.

— Cette fille ne manque pourtant pas d'esprit, ni de savoir-faire, répondit Meg. — Puis elle partit en courant pour aller pêcher des écrevisses dans le ruisseau. Sa pêche fut si heureuse qu'elle passa de longues heures sans s'occuper de M. de Boisgenêt et de sa philosophie; mais le lendemain sa curiosité la reprit. Elle se dit que Genève n'est pas une bien grande ville, qu'en moins d'une heure on en pouvait faire le tour, et que sûrement elle y rencontrerait à quelque tournant de rue une paire de pommettes saillantes, couleur de suie.

Raymond avait un cheval à deux fins, qui lui servait à voiturer sa sœur, et qu'elle montait de temps à autre. Après le déjeuner, comme il venait de rentrer dans son cabinet et Mlle Ferray de se retirer dans sa chambre pour y faire une sieste, Meg se revêtit furtivement de son amazone, et, descendant à l'écurie, elle sella et brida de ses mains le cheval sans être aperçue de personne. Un quart d'heure plus tard, elle arrivait bride abattue aux portes de Genève. Elle parcourut toute la ville, et elle était si occupée de sa recherche

qu'elle ne s'aperçut pas des regards curieux que lui jetaient les passans, étonnés de voir cette belle blonde chevaucher seule, sans chaperon et sans groom. Ses investigations n'aboutirent à rien; elle en fut pour ses peines et fit buisson creux. L'heure s'avançant, elle dut regagner l'Ermitage sans avoir pu se contenter. Elle n'en était plus qu'à un demi-kilomètre quand elle entendit derrière elle le galop d'un cheval. Elle retourna la tête et reconnut M. de Boisgenêt monté sur un rouan cap de more. Il lui fit d'une main un geste de menace, de l'autre il lui envoya un baiser, puis piqua des deux pour la rejoindre. Elle ne tenta pas de lui échapper, et deux secondes après il l'avait rattrapée. — Ah! friponne, s'écria-t-il, vous me le paierez! — Et il étendit le bras gauche pour la prendre par la taille. Elle se dégagea vivement, et, avant qu'il y prît garde, d'un vigoureux coup de houssine, elle envoya son chapeau se promener dans la poussière du chemin. La surprise le retint un instant immobile sur la place; mais aussitôt, ivre de dépit ou d'amour, sans trop savoir ce qu'il voulait faire, il se précipita à la poursuite de la fugitive.

Beaucoup mieux monté qu'elle, il gagnait rapidement du terrain, lorsqu'un promeneur, témoin de cette scène, s'élança de derrière une haie. Saisissant le cap de more par la bride, il l'arrêta net dans sa course. M. de Boisgenêt somma le fâcheux de lâcher prise, et leva sur lui sa cravache; mais, de sa main droite, le fâcheux le saisit par le milieu du corps. Il parut au petit homme que le poignet qui le tenait était d'acier. Il ne se trompait guère; ce poignet le cueillit sur sa selle comme une fleur, et la minute d'après, sans savoir comment, il se trouvait assis sur une borne, tandis que son cheval gagnait au pied.

— Donnez-moi votre carte, monsieur, s'écria-t-il en serrant les poings.

— La voici, monsieur, lui répondit avec un sourire sardonique le promeneur, qui n'était autre que Raymond.

— Avant quelques heures, vous aurez de mes nouvelles, reprit M. de Boisgenêt. — Cela dit, il s'éloigna en se retournant pour fixer sur Raymond des regards formidables, qui lui promettaient la mort ou quelque chose d'approchant.

Aussitôt que Raymond avait paru, Meg s'était arrêtée dans sa fuite. Elle avait tout vu et tout entendu. Le pédant M. Ferray venait de se transformer subitement à ses yeux en un héros de roman, en un paladin. Elle était transportée d'admiration pour sa prouesse, pour la vigueur de son poignet, pour son merveilleux sang-froid; elle avait été vivement frappée des éclairs que jetaient ses yeux quand il s'était élancé sur M. de Boisgenêt, du sourire méprisant dont il l'avait accablé après l'avoir assis sur un boute-roue. Bref, il

lui avait paru dans cette rencontre admirablement beau. Elle se laissa couler à terre, et dès que Raymond l'eut rejointe, enroulant autour de son bras la bride de son cheval, et le menant en laisse, elle se mit à marcher à côté de son libérateur.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix tremblante, cet homme vous a dit qu'il vous enverrait ses témoins?

— En effet, mademoiselle.

— Et vous vous battrez?

— Pourquoi pas? répondit tranquillement Raymond.

Elle s'écria : — Je ne le veux pas! je ne le souffrirai pas! — Et elle éclata en sanglots.

Si tout à l'heure Raymond avait étonné miss Rovel, en cet instant miss Rovel étonna Raymond. Il la regarda en ouvrant de grands yeux, qui, contre leur ordinaire, étaient presque bienveillans. Il venait de découvrir que Meg possédait quelque chose qui ressemblait à un cœur. Il eut pitié de son angoisse. — Miss Rovel, calmez-vous! lui dit-il d'une voix assez douce.

— Je veux tout vous raconter, dit-elle en s'essuyant les yeux. — Et aussitôt elle lui fit le détail exact de tout ce qui s'était passé entre elle et M. de Boisgenêt. Puis elle ajouta : — Si j'ai été étourdie, c'est à moi d'en subir les conséquences, et si M. de Boisgenêt veut absolument se battre, c'est avec moi qu'il se battra. Ne croyez pas que j'aie peur d'un coup d'épée, je vous assure que je n'aurai pas peur.

Raymond sourit. — Je doute fort, lui répondit-il, que M. de Boisgenêt accepte un duel dans ces conditions-là;... mais laissons cela, je vous prie, poursuivit-il en reprenant un air grave. J'ai à vous faire une communication sur laquelle j'appelle votre attention la plus sérieuse. Il me paraît clair, miss Rovel, que votre mère vous a abandonnée...

— Abandonnée! vous appelez cela abandonnée! — s'écria-t-elle impétueusement en le regardant avec des yeux enflammés. Ce regard signifiait : — Tout à l'heure vous m'avez défendue, et en me défendant vous étiez admirablement beau. Comment pouvez-vous dire qu'en me confiant à vous ma mère m'a abandonnée?

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, j'ai écrit, il y a six semaines, à votre père pour lui demander ce que je devais faire de vous. J'ai reçu tantôt sa réponse. — Et il tira de sa poche une lettre dont il ne lut à Meg que les dernières lignes et que voici dans son intégrité :

« Sir John Rovel, gouverneur et commandant en chef de la Barbade, a l'honneur de témoigner à M. Ferray ses sympathies pour le désagrément que lui a causé lady Rovel en lui confiant, sans

l'avoir préalablement consulté, l'éducation de sa fille, qui en vérité ne doit pas être facile à élever.

« D'autre part, il lui serait fort désagréable à lui-même que M. Ferray expédiât Meg aux Antilles. Quand sir John Rovel s'est séparé à l'amiable de lady Rovel, il a gardé auprès de lui son fils William, et il a autorisé lady Rovel à emmener sa fille avec elle en Europe. De plus, sir John Rovel n'est pas assez certain d'être le père de Meg pour être fort désireux de la revoir, et il a pour principe d'éviter autant qu'il est possible toutes les impressions désagréables. Cependant il n'est pas assez sûr que Meg ne soit pas sa fille pour ne pas se croire tenu de pourvoir à son avenir. Aussi a-t-il déposé chez MM. Barker et Cie, banquiers à Londres, une somme de douze mille livres sterling, soit trois cent mille francs, qui, principal et inté rêts, serviront de dot à Meg quand elle se mariera, et qui sont tout ce qu'elle peut attendre de lui.

« Jusqu'à ce qu'elle se marie et à supposer que lady Rovel ne revienne pas la réclamer, sir John Rovel prie M. Ferray de vouloir bien se considérer comme le tuteur de Meg, et, s'il ne lui convient pas de la garder chez lui, il l'engage à la placer dans tel pensionnat qu'il lui plaira, et à faire solder par MM. Barker et Cie tous les frais de son entretien.

« Sir John Rovel saisit avec empressement cette occasion d'exprimer à M. Ferray tous ses sentimens de parfaite estime, et il le prie de vouloir bien lui faire connaître le parti auquel il se sera arrêté et qui d'avance a son approbation. »

— Vous le voyez, miss Rovel, continua Raymond après avoir terminé sa lecture, votre père me charge de vous marier. Votre dot, sans être énorme, fait de vous un parti fort désirable.

Meg l'interrompit par un geste qui voulait dire : — Regardez mes yeux et mes cheveux, il me semble qu'ils valent un peu plus que ma dot! — Raymond affecta de ne point comprendre. — Avez-vous quelque parti en vue? reprit-il.

— Maman, répondit Meg aussi grave que lui, a souvent dit devant moi que le mariage est une sottise que l'amour seul peut excuser. Quand j'aimerai, peut-être me marierai-je.

— Et vous ne vous sentez pas capable d'aimer le marquis de Boisgenêt?

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis pas en humeur de rire.

— Fort bien, mademoiselle. En ce cas, veuillez me faire savoir dans quel pensionnat vous désirez entrer.

— Eh! quoi, monsieur, vous me chasseriez de chez vous! répliqua-t-elle avec emportement, et de nouveau ses yeux se remplirent de larmes.

Raymond la vit prête à éclater une seconde fois en sanglots. Il eut encore pitié d'elle. — Miss Rovel, dit-il, une personne que j'aime tendrement vous a voué une vive affection, qui, je dois vous le confesser, me semblait assez mal placée. En sa considération, je consens à vous garder quelque temps encore chez moi, mais c'est à la condition qu'à l'avenir vous écouterez un peu moins vos fantaisies, que vous prendrez en toutes choses les avis de ma sœur, et que vous éviterez soigneusement de compromettre par vos étourderies le repos et la dignité de ma maison.

Ils arrivaient à l'Ermitage. Sans lui laisser le temps de répondre, Raymond la salua, et regagna son appartement. A peine l'eut-il quittée, Meg se précipita comme une bombe chez Mlle Ferray pour verser son cœur dans le sien. Son récit pathétique causa quelque inquiétude à la bonne Agathe. Elle savait que de tous les hommes son frère était le moins disposé à rompre d'une semelle pour éviter un désagrément ou un danger. Cependant elle considéra que M. de Boisgenêt pouvait difficilement demander raison à un tuteur d'avoir protégé contre lui sa pupille, et que le ridicule de son aventure l'empêcherait de pousser plus loin l'affaire.

Tout en grondant sa jeune amie, elle s'efforça de la rassurer, et n'y réussit qu'à moitié. Meg ne put dormir de la nuit. Elle passa le lendemain dans des transes mortelles. Dès qu'elle entendait sonner à la porte, elle pâlissait, s'attendant à voir paraître les témoins de M. de Boisgenêt. Heureusement ils ne parurent point, ni le jour suivant non plus. Meg fut si rassurée et si heureuse de l'être qu'elle eût volontiers sauté au cou de Raymond; mais ce n'était pas une chose à essayer. Il fallait cependant qu'elle satisfît son cœur, et, comme elle traversait le jardin, elle appliqua un gros baiser sur un gros poirier, qui n'y a jamais rien compris.

Le soir, en se déshabillant, il lui vint un regret. Elle se prit à songer que, si le duel avait eu lieu, c'eût été bien glorieux pour elle; on aurait pu dire qu'à peine avait-elle eu ses seize ans et sa première robe longue, deux hommes s'étaient coupé la gorge pour ses beaux yeux. Il s'entendait, cela va de soi, que Raymond serait sorti sain et sauf de cette affaire. Toutefois, s'il en eût rapporté une légère estafilade, ne fût-ce qu'une simple égratignure, qu'aurait pensé le monde de miss Rovel et de sa brillante façon de débuter dans la vie? Et qui sait même s'il n'en serait pas résulté... quoi donc? Ici l'imagination de Meg s'embrouillait un peu. Il lui semblait que cette égratignure aurait pu avoir pour elle de très grandes conséquences; mais elle s'endormit avant d'avoir trouvé la fin de son histoire, qui était fort compliquée.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

UN FONDATEUR

DE LA MONARCHIE BELGE

SYLVAIN VAN DE WEYER.

I. *Choix d'opuscules philosophiques, historiques, politiques et littéraires de Sylvain van de Weyer*, 2 vol.; Londres 1863. — II. *Histoire des Relations extérieures de la Belgique depuis 1830*, par Sylvain van de Weyer, ministre d'état; Bruxelles 1874.— III. *Sylvain van de Weyer d'après des documens inédits*, par Théodore Juste, 2 vol.; Bruxelles 1871.

Tout le monde est capable de ressentir le plaisir du sage dont parle Lucrèce, qui contemple du rivage les fureurs de la mer et les navires en détresse. Il est des plaisirs plus difficiles et plus nobles : celui d'un homme accablé par le malheur et qui jouit encore des triomphes de l'intelligence ou de la vertu, — d'un peuple tourmenté par la fortune inconstante, et qui peut applaudir aux heureux efforts d'un peuple ami, admirer chez d'autres l'œuvre d'une patience et d'une sagesse politique qui lui ont fait défaut. Certes le sort de la Belgique en 1830 pouvait sembler mille fois plus précaire que celui de la France, et pourtant à quels orages la France n'a-t-elle pas été exposée depuis cette époque, tandis que la Belgique a suivi tranquillement le cours de ses heureuses destinées! La charte de 1830 n'est plus qu'un souvenir, la constitution belge est toujours en vigueur; Louis-Philippe est mort, hélas! dans l'exil, Léopold Ier est mort sur le trône; la dynastie qui plongeait dans les siècles les plus lointains de notre histoire et pour ainsi dire dans la terre végétale de la France a été déracinée et emportée par la révolution; en Belgique, une dynastie étrangère a peu à peu poussé ses racines dans la Flandre, et aujourd'hui il semble que rien ne la puisse ébranler. Si les mêmes périls, les mêmes mé-

fiances, entourèrent au début la monarchie rajeunie de juillet et la monarchie belge naissante, notre pays a le droit même aujourd'hui de contempler avec un légitime orgueil une nation qu'il a aidée à conquérir son indépendance et dont il n'a cessé de protéger les droits tant qu'il est resté maître de sa politique extérieure. Arbitres de l'Europe et redoutés, cette fierté nous siérait peut-être mal : aujourd'hui elle console nos malheurs, et nous pouvons jeter les yeux avec satisfaction sur nos frontières du nord, inviolées et aussi bien défendues par la neutralité belge que par l'admirable réseau de forteresses de Vauban. Quelque heureuse et généreuse qu'ait été la part qui revient au gouvernement du roi Louis-Philippe dans les événemens qui ont permis à la Belgique de prendre rang parmi les nations, il est juste de rendre hommage au patriotisme, à la sagesse courageuse de la nation belge, à l'esprit politique de ceux qui l'ont fait sortir de la révolution pour la faire rentrer dans le concert européen. Si l'on veut bien jeter les yeux en arrière, le souvenir de ce qu'était encore l'Europe en 1830, des passions qui l'agitaient, des longs ressentimens que la défaite de Napoléon n'avait pu entièrement calmer, l'on devra confesser que la fondation de la monarchie belge fut une sorte de miracle politique.

La grandeur d'un pays ne se mesure pas toujours à la longueur de ses frontières. La petite Hollande fut un moment le centre et comme le nœud de toute la politique européenne. Son histoire remplit la fin du XV[e] et une grande partie du XVI[e] siècle. Il arrive d'ordinaire qu'au moment où la fortune appelle ainsi une nation dans la pleine lumière et sur le devant de la scène, elle lui donne une famille, une race qui incarne les intérêts, les besoins, les espérances populaires. On ne peut songer à la Hollande sans penser à Guillaume le Taciturne, à Maurice de Nassau, au prince Frédéric, à Guillaume III. Ce qu'a été la maison de Nassau pour les Pays-Bas néerlandais, la maison de Cobourg, dans des circonstances bien différentes, l'est devenue pour les Pays-Bas belges. Le nouveau royaume était formé de provinces que le sort avait livrées successivement aux ducs de Bourgogne, à l'Espagne, à l'Autriche, à la France républicaine et impériale : après avoir servi de champ de bataille pendant des siècles, il était désormais neutralisé. La Belgique n'avait pas besoin de grands hommes de guerre; il lui fallait une dynastie pacifique et politique, liée par des alliances aux grandes familles souveraines, servant d'arbitre aux partis qui se disputaient le pouvoir, de trait d'union entre les cours, de modèle aux monarchies constitutionnelles.

Ce n'était pas encore assez : ni les traités, ni les rois n'auraient pu faire vivre la Belgique, si elle n'avait trouvé, au moment où elle se déclarait libre, quelques hommes supérieurs prêts à servir la dy-

nastie nouvelle avec une scrupuleuse fidélité et incapables de l'immoler à leur ambition, assez courageux pour faire une révolution, assez forts pour la régler, assez habiles pour la faire reconnaître de l'Europe et la mettre sous sa tutelle. Parmi ces fondateurs de la monarchie belge, aucun n'a joué un rôle plus important que Sylvain de Weyer. Membre du gouvernement provisoire, ministre des affaires étrangères, il prit part à toutes les négociations de la conférence de Londres; il représenta le gouvernement du roi Léopold Ier en Angleterre pendant toute la durée de son règne. Nous allons essayer de raconter une vie qui fut mêlée aux plus grands événemens en nous aidant des écrits de van de Weyer lui-même, d'une biographie de M. Th. Juste, et en puisant dans les souvenirs d'une longue amitié nouée par la parenté et entretenue par de communes affections.

I.

Sylvain van de Weyer naquit à Louvain le 19 janvier 1802; il fut élevé en Hollande, à Amsterdam; à l'âge de neuf ans, il vit Napoléon Ier faire son entrée triomphale dans cette ville; à onze ans, il fut témoin du soulèvement des Hollandais. Molitor se retira de la ville que Napoléon appelait fièrement la troisième de son empire. Witzingerode y entra derrière lui, proclama l'indépendance des Provinces-Unies et rappela le prince d'Orange. Ces événemens ramenèrent van de Weyer à Louvain, où il acheva ses études et se fit recevoir docteur en droit. Il fut, à l'âge de dix-neuf ans, nommé bibliothécaire de la ville de Bruxelles et conservateur des manuscrits des ducs de Bourgogne. Il édita en 1825 les œuvres d'Hemtershuis. La philosophie était alors son étude favorite, et il semblait que rien ne devait venir troubler une vie consacrée au travail et à l'étude; mais déjà, et presqu'à l'insu de l'Europe, la Belgique était travaillée par des besoins nouveaux d'indépendance. Van de Weyer ne se donnait pas tout entier à la philosophie, il étudiait aussi l'histoire de son pays. Il savait que l'union entre les provinces bataves et les provinces belges n'avait jamais été profonde; l'ancien comté de Flandre s'était toujours brisé en deux parts. Tandis que les Pays-Bas bataves soutenaient encore la lutte contre l'Espagne, les Pays-Bas belges laissaient une à une tomber leurs armes; le prince de Parme les ramenait habilement sous la domination espagnole. Qu'était-ce que cette union d'Utrecht, l'ouvrage heureux de Guillaume d'Orange? C'était l'adieu de la Hollande à la Belgique. On ne fait pas aisément violence à la nature, aux mœurs, aux instincts d'une race : la foi protestante avait trouvé ses citadelles dans les îles, les terres basses enveloppées d'eaux et de digues; la foi catho-

lique avait couvert de ses merveilles les grandes plaines ouvertes qui s'étendent entre la Meuse et la mer. Ces dernières provinces devaient retomber sous le joug; elles s'endormirent longtemps sous la douce autorité des gouverneurs autrichiens. Ce pays presque sans nom, sans gloire, constant enjeu de batailles, dot portée de famille en famille, gardait pourtant une sorte de conscience obscure et persistante de ses droits : il conservait des franchises communales et provinciales; le vieil esprit des Flandres avait de temps à autre des réveils terribles. Orange avait été plus heureux qu'Egmont et que Horn; mais le sang de ces grands martyrs n'avait pas coulé en vain, et leur souvenir restait toujours cher à la nation.

Les réformes de Joseph II avaient failli soulever la Belgique; quand la révolution française éclata, on chassa les troupes impériales, on prononça la déchéance de l'empereur; les Pays-Bas autrichiens formèrent une confédération républicaine et demandèrent la protection de la France. L'heure de la véritable indépendance n'avait pourtant pas encore sonné. Une nuée de jacobins se répandit en Belgique, y porta les clubs, les assignats, la confiscation; les églises furent profanées. Dumouriez dénonça en vain ces stupides excès. Perdue après Neerwinde, la Belgique fut reconquise après Fleurus; mais ce n'était plus une terre libre; elle perdit jusqu'au nom de ses provinces et fut dépecée en départemens comme la France, comme un peu plus tard la Hollande le fut à son tour. Les anciens Pays-Bas se trouvaient ainsi confondus dans la servitude; quand Napoléon tomba, les rois alliés ne voulurent point dissoudre ce mariage; il fut décidé qu'un seul état serait formé de deux contrées « que la nature semblait avoir destinées à cette réunion. »

A qui pouvait-on offrir la souveraineté de ce nouvel état? Le droit de conquête ne peut effacer les traditions et les souvenirs. Il n'y avait qu'un prince dont le nom fût associé à celui des Pays-Bas; la fortune de sa maison avait toujours grandi et s'était toujours éclipsée en même temps que celle des Provinces-Unies : c'était l'héritier des stathouders, le prince d'Orange.

Van de Weyer a raconté dans de grands détails le réveil du parti orangiste à la fin de l'empire; on trouvera ce récit dans une lettre écrite en 1832 à lord Aberdeen et imprimée en brochure sous le pseudonyme de Victor de La Marre (une traduction du nom de van de Weyer). On sait peu ce qui se passa loin du théâtre où marchait Napoléon en personne, les sourdes émotions des peuples longtemps écrasés, les incidens obscurs qui préparaient les grandes catastrophes. Ces faits oubliés montrent pourtant qu'on ne trompe pas longtemps l'histoire; il ne dépendait ni de quelques jacobins qui après avoir proclamé la république batave avaient rempli les antichambres du roi Louis et de Napoléon, ni des souverains qui voulaient re-

faire une nouvelle Europe, d'étouffer au cœur des Hollandais les regrets et la fidélité qui, après tant de jours de malheurs, les ramenaient à l'illustre maison de Nassau. Dès 1813, ses amis formaient des sociétés secrètes en Hollande; à la première approche des alliés, la population de La Haye se souleva : M. de Styrum arbora la cocarde jaune et organisa un gouvernement provisoire. Les anciens ennemis du stathouder, quelques-uns de ceux qui avaient naguère prononcé sa déchéance, s'unirent aux vieux orangistes. Le 30 novembre 1813, le prince d'Orange arriva sur un navire de guerre anglais; il signa ses premières proclamations : « Guillaume, par la grâce de Dieu, prince d'Orange-Nassau. » C'était déjà parler en souverain. Les commissaires du gouvernement provisoire rédigèrent une proclamation où ils disaient au peuple : « L'incertitude qui existait autrefois concernant le pouvoir exécutif ne paralysera plus vos efforts; ce n'est point Guillaume VI que la nation rappelle, sans savoir à quoi s'attendre et quel espoir fonder sur lui; c'est Guillaume Ier qui se présente comme souverain, conformément aux vœux de ce même peuple qu'un autre Guillaume Ier a délivré autrefois du joug honteux de l'étranger. » Van de Weyer nous semble un peu sévère pour ces faiseurs de roi, dont la plupart, il est vrai, avaient prêté tous les sermens exigés par la révolution et par l'empire, notamment le serment de *haine éternelle* contre l'*exécrable maison* d'Orange (exigé en 1795 de tous les magistrats et de tous les ministres du culte). On assembla des notables, on leur soumit un projet de constitution : sur 475 votans, il n'y eut que 26 voix négatives, et le lendemain 30 mars 1814 la constitution des Provinces-Unies, transformées en monarchie au profit de la maison d'Orange, fut promulguée. « Quand le héraut d'armes, qui avait proclamé tour à tour la convention batave de 1795, et le directoire exécutif, et le conseiller-pensionnaire Schimmelpenninck, et le roi Louis et le grand Napoléon, proclama trois fois Guillaume Ier, prince souverain des Pays-Bas, aucun applaudissement ne lui répondit... » Van de Weyer rappelle à ce propos la scène de Shakspeare où Buckingham raconte à Richard III ce qu'il vient de tenter pour le faire proclamer roi. « Quand je me suis trouvé à bout d'éloquence, j'ai prié les citoyens, pour peu qu'ils fussent amis de leur pays, de crier : Vive Richard, le noble roi d'Angleterre! — Et l'ont-ils fait? — Non, que Dieu me garde! Ils n'ont pas dit un mot; mais, comme des statues muettes ou des pierres qui ne respirent pas, ils se regardaient fixement, pâles comme des morts. » La Hollande, maîtresse absolue de ses destinées, eût encore bien fait de rendre le pouvoir exécutif aux descendans des stathouders.

« Sans aucun doute, disait lord Aberdeen le 26 janvier 1832 à la chambre des lords, la Hollande eût volontiers consenti à reprendre

son ancienne existence et à jouir de nouveau de sa forme républicaine de gouvernement; mais cette position ne convenait point aux puissances européennes, et elles aimèrent mieux joindre à la Hollande les provinces belgiques. » L'aveu est précieux : il faut bien se souvenir en effet que la Hollande, comme la Belgique, était entre les mains des vainqueurs de Napoléon. Les droits de la conquête et de la force ne s'affichaient pas alors avec une naïve brutalité, ils n'étaient pas moins irrésistibles. Les puissances alliées venaient de délivrer les peuples, mais elles ne leur apportaient pas la république. La monarchie constitutionnelle s'imposait à la Hollande, la dynastie d'Orange-Nassau s'imposait à l'Europe. L'embarras ne commençait que pour les provinces belges. Les rendrait-on à l'Autriche? les Belges se souvenaient encore de la douceur du gouvernement autrichien sous Marie-Thérèse, mais l'Autriche songeait alors à concentrer tout l'effort de son ambition en Italie. Les céderait-on à la Prusse? M. Pitt y avait sérieusement pensé. La Prusse était surtout préoccupée de garder les provinces saxonnes. Quand Guillaume I[er] ouvrit, le 2 mai 1814, la première assemblée des états-généraux des Provinces-Unies, il ne fit aucune allusion au futur royaume des Pays-Bas. Le roi partit peu après pour Paris, et le 30 mai l'article 6 du traité de Paris statua que « la Hollande, placée sous la souveraineté de la maison d'Orange, recevrait un accroissement de territoire. » Le mois suivant, les alliés conclurent à Londres un traité en huit articles qui fut annexé au traité général du congrès de Vienne : une convention spéciale entre l'Angleterre et la Hollande compléta cette œuvre diplomatique. Les Belges furent chargés d'une partie de la dette hollandaise; la Hollande perdit le Cap de Bonne-Espérance et l'île de Ceylan.

A peine Guillaume avait-il notifié sa nouvelle dignité aux états-généraux de Hollande, Napoléon revint de l'île d'Elbe. Le 20 mars 1815, il entrait à Paris; le 30 mars, Guillaume faisait avec la reine son entrée solennelle à Bruxelles. « Cette royauté, dit van de Weyer, se trouvait ainsi entourée de circonstances analogues à celles qui avaient accompagné l'origine de la souveraineté dans les Provinces-Unies : née au milieu du bruit des armes, proclamée avant d'être légalement constituée, existant de fait, mais non reconnue en droit, la dignité improvisée donnait au prince qui s'en était revêtu un pouvoir dictatorial. » Le prince d'Orange alla du moins la défendre à Waterloo, sur le sol même de la Belgique. Il crut sans doute y conquérir à jamais pour sa race une souveraineté que l'Europe lui avait déjà offerte. On chargea une commission d'élaborer une constitution pour les deux pays réunis par la volonté de l'Europe. On fit des listes de notables en Belgique. « Le 18 août, dit van de Weyer, les députations des notables belges se réunirent à la

maison de ville de Bruxelles. Il se trouva que, sur 1,323 notables présens aux réunions d'arrondissement, 527 avaient voté *pour* la nouvelle loi fondamentale qui créait le royaume des Pays-Bas, et qui reconnaissait comme roi le prince d'Orange; 796 votaient *contre*; le tout se trouvait par conséquent rejeté. » La gravité de ce vote échappa aux diplomates occupés alors à régler les affaires du monde entier : qu'étaient ces notables si inconnus, consultés pour la forme? leur appartenait-il de déranger les plans conçus dans l'olympe des souverains? La Belgique était nécessaire à ce royaume dont on voulait faire l'*avant-mur* de l'Europe contre la France. Y avait-il seulement une nation belge? Si elle existait, ne fallait-il pas la punir de s'être si tôt et si complétement livrée à la France révolutionnaire? Dans les états-généraux de la Hollande, on avait obtenu d'ailleurs l'unanimité pour l'acceptation du nouvel acte fondamental, et parmi les 769 notables belges opposans 126 avaient formellement déclaré que leur vote n'était motivé que par les articles relatifs au culte. Il semblait donc qu'une grande partie au moins des Belges luttaient moins contre la réunion des deux pays qu'en faveur des intérêts de la religion catholique. On se tira d'affaire en ajoutant les voix hollandaises aux voix belges; le roi Guillaume déclara qu'il ne pouvait plus y avoir de doute sur les sentimens et les vœux de la grande majorité de tous ses sujets, et menaça de la rigueur des lois ceux qui oseraient dorénavant révoquer en doute la force obligatoire de la constitution.

Van de Weyer s'indigne contre l'arithmétique du roi Guillaume, « le calculateur le plus habile de l'Europe, » et traite de comédie, de parade, cette convocation et ce vote des notables. On serait moins sévère aujourd'hui : dans des circonstances pareilles, on se passerait peut-être tout à fait de notables, sinon de constitution. La Belgique n'était pas en état de résister aux volontés de l'Europe. L'œuvre des souverains alliés n'en était pas moins aussi hardie qu'imprudente. Si les deux nations, dont l'histoire était restée séparée depuis la fin du XVIe siècle, arrivaient à se fondre entièrement malgré la différence des langues et des religions, un souverain français, s'inspirant des idées d'Henri IV et de Richelieu, pouvait réussir un jour à entraîner dans son alliance le royaume nouveau. Un œil profond pouvait dès ce moment apercevoir dans l'avenir cette grande Allemagne qui commençait seulement à avoir conscience d'elle-même; et qui pouvait assurer que l'ouvrage fait contre la France ne pouvait pas devenir un jour son boulevard? Si au contraire la fusion des Pays-Bas ne pouvait s'opérer, l'Europe avait inutilement affaibli la Hollande, elle laissait accumuler sur nos frontières des haines qui pouvaient s'allier à nos ressentimens, elle nous offrait une proie en croyant nous opposer une menace. Il

faut le dire pourtant, on pouvait difficilement prévoir alors que les passions religieuses, si affaiblies et si impunément outragées pendant plus d'un siècle, retrouveraient bientôt assez de force pour déchirer les ouvrages politiques construits avec le plus d'art, car, en regardant les choses de haut et de loin, la querelle de la Belgique et de la Hollande fut surtout une querelle religieuse.

L'esprit d'indépendance nationale y eut d'abord peu de part; van de Weyer semble le confesser. « Si la maison d'Orange n'eût pas considéré la Belgique comme une proie et ne l'eût pas épuisée d'impôts pour faire face à l'ancienne dette de la république batave,... si le fanatisme de protestant du roi Guillaume contre une religion qu'il flattait en public, qu'il faisait attaquer en secret, ne l'eût ensuite poussé dans des voies d'injustice et de persécution, en un mot, si les conditions du traité de Londres n'eussent pas été pour lui une lettre morte, et le peu de garanties que renfermait la constitution autant de piéges tendus à la bonne foi de ses sujets, il y aurait eu peut-être moyen, malgré la diversité des mœurs, de langue et de religion, d'opérer une fusion lente entre des peuples si différens. » Il serait oiseux aujourd'hui de raconter les griefs de la Belgique. Le mal était de ceux que ni les constitutions, ni les lois ne guérissent. Quatre millions de Belges n'avaient pas plus de représentans aux états-généraux que deux millions de Hollandais. La plupart des places allaient aux derniers. La presse était persécutée, van de Weyer se fit connaître en plaidant deux fois pour M. de Potter, qui dirigeait *le Courrier des Pays-Bas*, l'organe de l'opposition belge; il défendit aussi à Gand l'éditeur du journal *le Catholique*, car libéraux et catholiques étaient à ce moment coalisés dans une pensée d'indépendance nationale. Van de Weyer, à qui on avait enlevé sa place de conservateur des manuscrits de Bourgogne, ne voulait pourtant pas de révolution; il se contentait de réclamer des libertés pour son pays. Il quitta la rédaction du *Courrier des Pays-Bas* après la publication d'un article violent sur la conduite privée du prince d'Orange. Déjà les événemens se précipitaient : la révolution de juillet 1830 n'ébranla pas seulement la France; des émissaires se répandirent en Belgique. On criait dans les rues de Bruxelles : « Imitons les Parisiens; » le drapeau brabançon fut déployé; on brûla la maison du ministre impopulaire van Maanen, on saccagea la maison d'un journaliste ministériel. On effaça, on abattit partout les insignes de la royauté.

Il n'y avait pas eu de résistance contre ce soulèvement; mais le prince d'Orange s'approcha de Bruxelles avec 6,000 hommes de troupes royales. Les notables de la capitale, assemblés le 28 avril à l'hôtel de ville, avaient nommé une députation, dont van de Weyer faisait partie, pour porter au roi les doléances de la Belgique. Van

de Weyer avait rédigé une adresse; le mot de séparation n'y était pas prononcé. Le prince d'Orange envoya un aide-de-camp de Vilvorde à Bruxelles pour demander à M. le baron Vanderlinden, commandant de la garde bourgeoise organisée pour maintenir l'ordre, de venir conférer avec lui. M. d'Hogvoorst partit avec van de Weyer et quatre autres délégués. Après quelques pourparlers, le prince consentit à entrer à Bruxelles sans troupes, avec son état-major seulement. Le prince arriva le 1er septembre par le pont de Laeken, il vit le drapeau brabançon, des barricades, une bourgeoisie silencieuse. Il resta trois jours à Bruxelles et eut plusieurs entretiens avec van de Weyer. Celui-ci le supplia de se mettre à la tête des Belges et de rester à Bruxelles. Le prince craignait d'offenser son père : le spectacle qu'il avait sous les yeux, le langage qu'il entendait, tout lui faisait craindre cependant que les Belges ne fussent résolus à obtenir au moins une complète séparation administrative. Liége, Louvain, Namur, toutes les villes avaient suivi l'exemple de Bruxelles. Van de Weyer flatta l'ambition du héros des Quatre-Bras, lui montra les avantages d'une combinaison politique qui donnerait deux couronnes à la maison de Nassau et qui satisferait à la fois les vœux des Belges et des Hollandais. Le prince demanda quinze jours pour réfléchir; van de Weyer s'engageait à maintenir les choses dans l'état : au bout de ce temps, il serait lui-même dégagé.

Dès le premier jour, nous le voyons prendre un rôle dominant, se placer au premier rang non par l'art grossier d'un tribun ou d'un agitateur populaire, mais par la netteté de ses vues, une décision courageuse et sagace, par l'autorité d'un bon sens aigu et pour ainsi dire prophétique. Van de Weyer se jeta résolûment dans une révolution qui avait un caractère vraiment national; cependant il savait bien qu'aux yeux de l'Europe elle semblerait une simple contrefaçon de la révolution de juillet, il connaissait l'esprit altier, persévérant, fécond en ressources du roi Guillaume, il devinait combien il serait difficile de trouver un roi pour la Belgique, de fonder une petite république entre tant de monarchies, et il lui sembla qu'une sorte d'union personnelle de deux royaumes était la meilleure sauvegarde des libertés belges. Il n'hésita pas à signer, le 3 septembre, la proclamation dans laquelle les officiers de la garde bourgeoise s'engagèrent sur l'honneur à ne point souffrir de changement de dynastie et à maintenir l'ordre.

Le roi Guillaume ne voulut pas traiter les Belges autrement qu'en rebelles; il ne lui convenait pas de couronner une révolte, même dans la personne d'un fils; il avait des griefs anciens contre ce fils, dont il redoutait les caprices, l'humeur hasardeuse et l'ambition. En ouvrant ses états-généraux, le roi parla en maître irrité, tout en laissant deviner une séparation administrative des Pays-Bas hollan-

dais et des Pays-Bas belges; 10,000 hommes de troupes hollandaises s'approchèrent de Bruxelles; à cette nouvelle, la fureur populaire ne connut plus de bornes. On désarma la garde bourgeoise, suspecte de faiblesse et de trahison; on envahit l'hôtel de ville. Bruxelles se couvrit de barricades. Il n'y avait plus de gouvernement. Les Hollandais, sous le prince Frédéric, entrèrent dans Bruxelles, se retranchèrent dans le parc; pendant trois jours, leurs boulets répondirent aux balles des insurgés. Ils se retirèrent enfin. Cette agression inutile, à la fois molle et cruelle, déchirait le dernier lien entre la Belgique et la maison de Nassau. Le rêve de l'union personnelle avec le prince d'Orange était fini. Il ne pouvait plus être question de séparation administrative. La Belgique en armes n'était plus d'humeur à traiter avec un souverain détesté; elle ne voulait plus traiter qu'avec l'Europe.

Un gouvernement provisoire avait été nommé le 26 septembre, dont van de Weyer faisait partie avec M. d'Hogvoorst, Félix de Mérode, Gendebien, Charles Rogier. « Le gouvernement provisoire, disait plus tard M. Gendebien au congrès, s'est installé à l'hôtel de ville, ayant pour tout mobilier une table de bois blanc, prise dans un corps de garde, et deux bouteilles vides, surmontées chacune d'une chandelle. La caisse municipale renfermait 10 florins 36 cents, et c'est avec ces moyens que nous n'avons pas désespéré de la victoire. » Dans sa *Lettre sur la révolution belge*, van de Weyer lui-même raconte ces premiers jours de lutte et de danger. « Un gouvernement provisoire s'établit le 25 septembre au milieu du bruit des bombes et de la mitraille, sans finances, sans archives, sans employés, ayant pour gouverner un pays en insurrection, en pleine guerre, des plumes, de l'encre et quelques feuilles de papier, mais un courage que le dévoûment à la patrie peut seul donner. Eh bien! cinq jours après son établissement, son autorité est reconnue dans la plupart des villes de la Belgique; le 1er octobre, il forme une nouvelle magistrature, et la justice reprend son cours naturel et régulier; il rend la liberté à la presse, établit le droit d'association, abolit les loteries, annule les arrêtés attentatoires à la liberté individuelle, organise une armée, se crée des ressources financières en rétablissant la perception régulière de tous les impôts, et, plein de confiance dans la sagesse du peuple, il décrète la convocation d'un congrès national, établit le mode d'élection le plus populaire dont la Belgique avait jamais joui. »

On se souvient que van de Weyer avait deux fois défendu M. de Potter devant les tribunaux. Après les journées de septembre, de Potter, qui était banni, accourut de Valenciennes, et fut porté en triomphe par le peuple de Bruxelles. Un gouvernement provisoire, où figurait Félix de Mérode à côté de van de Weyer, représentait

l'alliance nationale des catholiques et des libéraux. De Potter y exigea une place, et on n'osa la lui refuser, bien qu'il apportât de son exil des théories politiques et des goûts révolutionnaires qui ne pouvaient plaire à de véritables hommes d'état. Le jour de son arrivée, il harangua le peuple d'un ton qui effraya M. Plaisant, chargé de la sûreté publique. Ce fonctionnaire se rendit au siége du gouvernement; à l'entendre, de Potter allait s'installer au palais royal et être proclamé dictateur. Van de Weyer, qui connaissait bien son ancien client, dit à M. Plaisant : « Avez-vous un appartement disponible chez vous? — Oui, tout mon second. — Retournez auprès de lui. Offrez-lui votre second. Il acceptera. Il n'y a pas de dictateur au second étage. » Van de Weyer trouva toute sa vie de ces mots, qui n'étaient pas seulement spirituels, qui étaient des flèches lancées par un rare bon sens.

Le roi Guillaume, après avoir usé mal à propos de la force, tenta aussi vainement la conciliation. Il envoya le prince d'Orange à Anvers; celui-ci, qui se souvenait de ses dernières conversations avec van de Weyer, lui dépêcha un aide-de-camp et l'invita à venir conférer avec lui. Van de Weyer fut un moment tenté d'accepter. « Le prince, demanda-t-il à l'aide-de-camp, commande-t-il la citadelle d'Anvers et les troupes? — Non, répondit l'officier. — Alors retournez vers le prince et dites-lui que j'étais sur le point d'obéir à son invitation, mais que j'ai une horreur instinctive des citadelles où ne commande point son altesse royale. » Des ambassadeurs officieux lui furent encore envoyés, notamment le prince Koslowski, et s'abouchèrent aussi avec M. de Mérode. Le peuple de Bruxelles s'alarma de ces pouparlers; van de Weyer et M. de Mérode crurent devoir publier une note où ils faisaient connaître les ouvertures qu'on leur avait faites : ils déclaraient en même temps qu'ils croyaient n'avoir aucun droit pour traiter au nom de la Belgique, que ce droit n'appartenait qu'au congrès national qui venait d'être convoqué. Le prince d'Orange, qui espérait encore contre l'espérance, n'en lança pas moins une proclamation où il disait aux Belges : « Je vous reconnais comme nation indépendante. » Il les invitait à nommer des députés. « Je me mets, disait-il, dans les provinces que je gouverne, à la tête d'un mouvement qui vous mène vers un état de choses nouveau et stable, dont la nationalité fera la force. » Le gouvernement provisoire, sans force contre l'opinion publique soulevée, fut contraint de repousser la main qui lui était tendue; il protesta avec indignation contre la funeste amitié qui pouvait le perdre lui-même. Le prince, suspect à son pays, importun ou odieux aux Belges, se retira en Angleterre pour attendre l'issue de la crise. Deux jours après son départ, le canon tonnait sur les murs de la

citadelle d'Anvers, et le bombardement ordonné par le général Chassé achevait l'œuvre commencée par les journées de septembre.

II.

La révolution de juillet alarmait l'Europe monarchique, mais ne changeait rien aux traités de 1815; la révolution belge semblait au contraire un défi à ces traités; elle remettait en question le sort de provinces dont la souveraineté avait toujours été aussi enviée que hasardeuse. Le roi Louis-Philippe, contenant à peine les frémissemens de la révolution qui l'avait porté sur le trône, vit avec plus d'appréhension que de joie des événemens qui brisaient, il est vrai, un royaume créé en haine de la France, mais d'où pouvaient sortir une guerre générale et une coalition des grandes puissances. Le roi Guillaume avait mis beaucoup d'empressement à reconnaître le nouveau souverain de la France. Louis-Philippe connaissait bien les dispositions des cours, il savait le tsar d'autant plus irrité que la chute de Charles X déjouait ses desseins sur l'Orient. La Prusse ne cachait pas à ses yeux ses haines et ses longues ambitions; l'Autriche était liée aux traités de 1815. L'Angleterre seule avait salué de ses applaudissemens la révolution de 1830; mais, pour conserver ses sympathies, il ne fallait point lui faire craindre l'annexion ni même la subordination de la Belgique à la France. Autour du roi, il y avait beaucoup d'illusions et beaucoup d'ignorance. Les libéraux, enivrés de leur triomphe, croyaient naïvement que rien n'était impossible à la France, et que l'Europe ébranlée ne tenait plus qu'au fil de leur propre sagesse. M. Gendebien était à Paris; il écrivait chaque jour à van de Weyer, il demandait instamment des pouvoirs pour traiter avec le gouvernement français. « Un moyen, disait-il au mois d'octobre 1830, qui me paraît propre à nous constituer solidement, à obtenir l'appui même armé de la France, c'est de demander au roi de France et même à la nation française en même temps un de ses fils, particulièrement le duc de Nemours, pour gouverneur-général, en garantissant l'hérédité de mâle en mâle. » Le roi ne faisait rien pour échauffer le zèle de M. Gendebien; il y avait bien en Belgique des hommes qui ne croyaient point que leur pays pût conquérir une indépendance complète, qui aimaient mieux se donner qu'être pris, et, s'il fallait se donner, la France avait leurs préférences. Toutefois on ne pouvait dire qu'il y eût un grand parti véritablement français. La lutte allait s'ouvrir entre les patriotes, qui voulaient fonder une nationalité belge, et les orangistes, recrutés surtout parmi les grands industriels, qui préféraient revenir à la maison de Nassau. Le clergé catholique belge, qui avait pris une part si active dans la révolution, redoutait les doctrines de

l'école libérale française. Le gouvernement provisoire était secrètement divisé. M. de Potter était républicain. Un commencement d'antagonisme se manifestait entre les partisans de la France et ceux de l'Angleterre. La Prusse, la première, avait offert au roi Guillaume son secours; M. Molé déclara, de la façon la plus nette, que, si une armée allemande se montrait en Belgique, une armée française y entrerait le même jour. La Prusse feignit l'étonnement, et recula discrètement, intimidée par une menace aussi péremptoire. Le roi Louis-Philippe avait pris son parti dès qu'il avait nommé le prince de Talleyrand son ambassadeur à Londres : gagner et conserver la confiance de l'Angleterre, livrer la question belge à l'Europe sans entreprendre de la résoudre seul, empêcher à tout prix l'intervention armée de la Prusse ou des autres puissances, tel est le programme auquel sa sagacité s'était arrêtée et qu'il fallait faire accepter de ministères changeans. Van de Weyer avait été envoyé en mission en Angleterre; les tories étaient encore au pouvoir, et l'opposition seule montrait des dispositions favorables à la Belgique. Le roi Guillaume avait officiellement invoqué (dans une note du 5 octobre 1830) le secours de toutes les puissances signataires des articles constitutifs du royaume des Pays-Bas. Lord Aberdeen, à la suite de cette note, avait provoqué une réunion à Londres des ambassadeurs des cinq cours d'Angleterre, de France, de Russie, de Prusse et d'Autriche. En ouvrant le parlement le 2 novembre, le roi d'Angleterre avait « déploré que l'administration intérieure du roi des Pays-Bas n'ait pu préserver ses domaines de la révolte, » et exprimé le profond regret que lui causait la situation des affaires en Europe. Van de Weyer arriva le jour même où ce discours était prononcé.

Sir John Hobhouse ménagea à van de Weyer une entrevue avec lord Aberdeen. Il déclara au ministre anglais que la résolution des Belges était prise, qu'ils ne se laisseraient point remettre sous le joug, et que, si on les poussait au désespoir, ils se jetteraient dans les bras d'une puissance voisine. Lord Aberdeen lui répondit que la France était d'accord avec les puissances; il connaissait la mission de M. Gendebien, l'offre de la couronne belge faite au duc de Nemours. — Le piége était bien tendu, van de Weyer ne s'y laissa point choir. Il savait que M. Gendebien n'avait pas de pouvoirs pour traiter de la couronne; il communiqua à lord Aberdeen les instructions secrètes qu'il avait reçues, et lui donna sa parole d'honneur que celles de M. Gendebien étaient identiques. « Vous voyez bien, lui dit-il, que la question de la couronne n'est point tranchée. » Il avait bien vite compris que le gouvernement anglais avait moins de zèle pour la Hollande que de jalousie de la France. Le lendemain, le prince d'Orange exprima le désir de voir van de Weyer.

Jamais celui-ci n'avait manqué de respect pour les princes de la maison de Nassau; il avait quelque temps espéré que cette illustre famille pourrait donner l'indépendance à la Belgique. Il se rendit donc chez le prince d'Orange, mais il ne lui cacha point que les derniers événemens avaient détruit cette espérance. Beaucoup de gens cherchaient à caresser et à entretenir ses illusions, il aimait mieux lui dire la vérité; le prince le remercia de sa franchise, lui serra la main et versa quelques larmes. « C'est donc pour la dernière fois que nous nous voyons. — Pour la dernière fois, et croyez que j'ai le cœur aussi serré que votre altesse royale. »

Van de Weyer, placé dans la position la plus difficile, ambassadeur d'une puissance non reconnue, jeune et sortant à peine de l'obscurité, sut cependant, à force de tact, de loyauté, et par une sorte d'autorité innée, conquérir du premier coup le respect universel. Il rechercha tous les concours, il n'en mendia aucun, il se garda de toute bravade comme de toute faiblesse. Causeur charmant, il sut être économe de paroles. Sérieux sans pompe, pressant et courtois, enhardi par la grandeur de la cause qu'il défendait sans se dissimuler toutes les difficultés qu'il aurait à vaincre, il trouva sans peine le ton des grandes affaires. Après lord Aberdeen, il vit le duc de Wellington, alors premier ministre. Il emporta de cette conversation la conviction que Wellington serait satisfait tant que le champ de bataille de Waterloo ne serait pas terre française et que la Belgique ne proclamerait point la république.

Au reste, les derniers jours du cabinet tory étaient déjà comptés : le duc de Wellington et lord Aberdeen durent bientôt céder la place à lord Grey et à lord Palmerston.

Pendant son absence, van de Weyer avait été nommé membre du congrès national à Louvain et à Bruxelles. Le congrès à peine réuni, van de Weyer rendit compte de sa mission à Londres, et laissa percer, autant que son rôle le permettait, toutes les espérances qu'il avait conçues pendant son séjour en Angleterre. Ce discours, chef-d'œuvre de finesse, d'élégance et de grâce circonspecte, fit une profonde impression sur le congrès; van de Weyer fut élu président du comité diplomatique, composé du comte de Celles, de M. Nothomb, du comte d'Arschot, de M. Lehon et de M. Destriveaux. Cette présidence le constituait ministre des affaires étrangères. Le premier acte de la conférence avait été, le 4 novembre, de proposer un armistice, et de prendre pour ligne de l'armistice la frontière hollandaise du traité du 30 mai 1814. Accepter, c'était sembler consentir d'avance à cette délimitation des frontières; refuser, c'était braver l'Europe entière et la France même, qui recommandait la soumission à la conférence. Une discussion des plus vives s'engagea dans le sein du gouvernement provisoire. Gendebien voulait refuser

l'armistice, van de Weyer convainquit ses collègues que l'armistice n'avait que des avantages pour la Belgique, que tout serait perdu, si l'on bravait les grandes puissances. L'acte signé, il offrit sa démission; M. Gendebien le pria lui-même de la retirer. Van de Weyer avait besoin d'autorité morale, car jamais rôle ne fut plus difficile que le sien. D'un côté, une conférence prétendait régler les destinées de la Belgique; de l'autre, un congrès national prenait ses résolutions ou semblait les prendre en toute souveraineté : il fallait doucement, sans secousses, incliner ces volontés d'origine si diverse à des décisions communes, ménager la fierté des cours et celle du peuple belge, fermer la bouche aux impatiences, aux colères les plus légitimes, conquérir la liberté par la soumission, l'indépendance par une sorte d'équilibre de dépendances.

Sur un point seulement l'accord était facile : ni la conférence ni le congrès ne voulaient la république. M. de Potter, le seul membre du gouvernement provisoire qui fût républicain, avait perdu toute popularité. Il avait, le 10 novembre, prononcé le discours d'ouverture du congrès, puis s'était séparé avec éclat de ses collègues en refusant de s'associer à l'acte par lequel le gouvernement provisoire remettait ses pouvoirs à l'assemblée. Il avait eu les plus pénibles discussions avec M. de Mérode et van de Weyer. Il avait voulu occuper le premier rang au lieu de jouer le premier rôle, et il fut douloureusement surpris que l'acclamation populaire ne le portât pas à la présidence d'une république. Il se laissa choir du gouvernement dans l'opposition la plus haineuse, attaqua ses collègues de la veille, et mérita que van de Weyer lui écrivît ces rudes paroles : « vous le savez, je vous ai pendant deux ans et plus sacrifié mon repos, mon temps, ma santé, mon argent, et je le faisais avec joie, de cœur, parce que je vous croyais ami sincère et patriote dévoué; mais aujourd'hui que vous avez pris le soin de me désabuser, que vous vous êtes montré aussi mauvais ami que mauvais citoyen, je ne vous dois plus ni conseils ni avertissemens. »

De Potter appartenait à cette classe nombreuse d'hommes qui font de la politique avec les mots, qui sacrifient les intérêts des nations à une vanité avide, inquiète et sans merci. Que serait devenue la Belgique, si elle eût pris Potter pour guide, si elle avait livré sa frêle fortune à tous les orages du gouvernement républicain? Ses vertus publiques ne l'en rendaient pas indigne, mais elle tenait assez à ses libertés pour ne point les mettre en péril, et elle pensa avec raison qu'elles seraient moins protégées par un mot qui épouvantait l'Europe que par l'institution monarchique, réduite au rôle d'arbitre entre les partis et satisfaite de représenter l'unité nationale. Potter est oublié, son nom est descendu dans l'histoire comme une pierre va au fond de l'eau, et l'on se souvient à peine aujour-

d'hui qu'en 1830 il y eut dans le congrès belge quelques voix pour la république. L'immense majorité se prononça pour la monarchie constitutionnelle.

Sur ce point, la conférence était satisfaite; sur tout le reste, les dissentimens commençaient. Le 23 novembre, la proposition de déchéance de la maison de Nassau fut présentée au congrès national, et van de Weyer n'hésita pas à la défendre à la tribune. On ne vota pas séance tenante, et le lendemain le comité diplomatique reçut M. de Langsdorff, envoyé par Louis-Philippe, et M. Bresson, alors secrétaire de la légation de France. M. de Langsdorff déclara verbalement de la part du roi que l'exclusion de la maison de Nassau pouvait troubler la paix de l'Europe et compromettre la France; il exprima le vœu que la proposition de déchéance fût retirée. Le roi, nous l'avons déjà dit, n'avait que de bons sentimens pour la maison d'Orange, il ne nourrissait aucun dessein égoïste à l'endroit de la Belgique, et il désirait avant tout garantir la paix. Van de Weyer convoqua un comité secret du congrès, rendit compte de la communication de M. de Langsdorff, et fut d'avis de passer outre. La démarche isolée de M. de Langsdorff, alors que la Belgique plaidait sa cause devant toute l'Europe, l'avait un peu alarmé : bien qu'il lui en coûtât de repousser des avis inspirés par le plus sincère intérêt, il demanda que la déchéance fût votée le même jour; l'exclusion de la maison d'Orange fut prononcée par cent soixante et une voix contre vingt-huit.

Quelques jours après ce vote, van de Weyer causait avec lord Ponsonby; celui-ci défendait encore les idées de son gouvernement, qui avait toujours souhaité une réconciliation de la Belgique et du prince d'Orange. Van de Weyer affirmait que le peuple ne voulait aucun membre de la maison de Nassau. « Le peuple! le peuple! dit Ponsonby, avant huit jours je pourrais vous faire pendre à un arbre du parc par ce peuple dont vous parlez. — Avec du temps et beaucoup d'argent, dit van de Weyer, vous réussiriez peut-être; moi, je vous ferais pendre dans cinq minutes et gratis. Ne jouons pas à ce jeu-là. » Et tous deux se prirent à rire et se tendirent la main.

L'accueil que van de Weyer avait reçu à Londres et les services qu'il y avait déjà rendus le désignaient pour représenter la Belgique auprès de la conférence. Il voulut toutefois aller d'abord sonder le terrain à Paris et y pénétrer les pensées intimes du gouvernement français sur le choix du futur souverain. Il se fit donner des lettres d'introduction par M. de Celles, qui avait épousé Mlle de Valence, petite-fille de Mme de Genlis; M. de Celles avait été préfet du Zuiderzée, il était membre du congrès et du comité diplomatique. Van de Weyer partit avec M. Gendebien, qui a donné un récit de cette mis-

sion. « Van de Weyer et moi partîmes dans la nuit du 16 au 17 décembre. Nous arrivâmes à Paris pendant le procès des ministres de Charles X... Le ministère était inquiet; Sébastiani, sans cesse harcelé par les représentans des puissances, était plus inquiet, plus agité que ses collègues. C'est dans ce moment si troublé qu'il nous donna une première audience. Il était très préoccupé et ne paraissait nullement disposé à aborder l'objet de notre mission. A une seconde entrevue, nous trouvâmes M. Sébastiani plus calme, le procès des ministres était terminé; on avait sauvé leur tête de la fureur du peuple. L'accueil fut assez froid, la conversation languissante. M. Sébastiani était évidemment décidé à éviter toute explication sérieuse. M. van de Weyer aborda courtoisement le sujet de notre mission, qu'il développa d'une manière à la fois candide et convaincue, comme si elle ne pouvait soulever aucune objection importante. M. Sébastiani l'écouta avec une attention à la fois sérieuse et bienveillante, puis il répondit : « Je suis très partisan de l'alliance de la France avec l'Angleterre, je suis loin de repousser la triple alliance avec la Belgique; mais la chose est prématurée et ne pourra se faire que lorsque le provisoire sera remplacé par un gouvernement sur la stabilité duquel on puisse compter... Quant à l'alliance de famille entre l'Angleterre et la France pour donner une dynastie à la Belgique, la question est plus délicate; elle se complique de l'intervention du père de famille et aussi des sympathies et des répugnances d'une mère qui est bien peu disposée à sacrifier ses enfans à la politique. Il faudra du temps, beaucoup de temps, pour mûrir et résoudre les très graves questions que soulève votre mission (1). » Sébastiani en continuant alla jusqu'à parler d'un fils du prince d'Orange, feignant d'oublier le décret de déchéance porté contre la maison de Nassau.

Gendebien, passionnément attaché à la France et dégoûté des froideurs de Sébastiani, écrivit au gouvernement provisoire qu'il fallait faire voter par le congrès la réunion à la France et forcer la main au roi. Van de Weyer n'allait point à de telles extrémités; il revit seul le ministre des affaires étrangères, il le tâta vainement et partit en emportant la conviction que Londres était le nœud des difficultés qui restaient à vaincre. Le roi désirait sincèrement voir la Belgique libre et neutre; mais, parmi ses ministres et ses ambassadeurs, il y avait des hommes qui n'étaient point trop pressés de mettre fin aux angoisses de la Belgique, espérant que les événemens pourraient tourner au profit de la France. Sébastiani en 1829 avait eu l'imprudence de dire à lord Palmerston, chez M. le comte de Flahaut, que la France devait pousser sa frontière jusqu'au Rhin.

(1) *Révélations historiques sur la révolution belge de 1830.*

M. de Talleyrand avait dépecé trop de royaumes et d'empires dans sa vie pour en avoir perdu tout à fait l'habitude. Tant de prodigieux changemens, où la fortune avait toujours mis sa main, pouvaient faire excuser un peu de scepticisme. La petite Belgique ne lui semblait guère qu'un enjeu, et l'idée du partage des anciens Pays-Bas autrichiens s'était plus d'une fois présentée à son esprit.

Chaque cour avait ses visées et ses craintes secrètes : le roi Guillaume profitait de ces divisions, les entretenait avec soin; la conférence avait le 20 décembre déclaré que le royaume des Pays-Bas était dissous, mais elle avait eu soin d'ajouter que « les nouveaux arrangemens ne pouvaient affecter en rien les droits que le roi des Pays-Bas et la confédération germanique exerçaient sur le duché de Luxembourg. » Le congrès national, le jour même où il avait proclamé l'indépendance de la Belgique, avait eu soin de faire une réserve pour les relations du Luxembourg avec la confédération. Cette question du Luxembourg était au fond de toutes les difficultés. La Belgique voulait garder tout le duché, et l'acheter au besoin par une limitation de sa souveraineté. M. de Talleyrand et Sébastiani désiraient obtenir quelque chose pour la France, surtout si l'Europe empêchait les Belges de prendre un prince français pour souverain. L'Allemagne prétendait tenir le Luxembourg dans les liens de la confédération germanique. Lord Palmerston ne voulait ni d'un accroissement de territoire pour la France, ni d'un roi des Belges français; quand ces éventualités semblaient prendre un corps, il se laissait tomber du côté de la maison de Nassau; sitôt qu'elles s'éloignaient, il s'échauffait pour la cause d'une Belgique, qu'il entendait soustraire à toute influence française.

Van de Weyer repartit pour Londres le 1er janvier 1831 avec M. Vilain XIIII. Jamais tâche ne fut plus difficile : il fallait obtenir un roi de l'Europe et de bonnes frontières pour le nouveau royaume, ménager toutes les cours, se défendre contre la Hollande, passer habilement du rôle de ministre d'une révolution à celui d'un représentant de l'ordre européen. Van de Weyer était à la hauteur de cette tâche. Il ne fut pas long à pénétrer les sentimens du cabinet whig. Il écrivait après son arrivée au comte de Celles : « Tout ce que nous avons pu recueillir depuis deux jours se résume dans ces quelques mots : l'Angleterre veut que la Belgique soit non-seulement indépendante, mais forte, mais heureuse. C'est, à ses yeux, le seul moyen d'empêcher qu'elle devienne française. En partant de là, il y aura moyen d'amener nos affaires à bonne fin, même pour le Luxembourg; mais aussi je suis plus convaincu que jamais que la question du chef de l'état est la première qu'il faille aborder et décider. Tout est là. » Il ajoutait que sans doute la France était intéressée à ce que la Belgique ne devînt pas trop forte et ne conser-

vât pas le Luxembourg. « Je puis me tromper, disait-il, mais il doit y avoir quelque chose de semblable, une pensée de derrière, comme parlait Pascal, qui fait que la France ne nous est pas favorable dans cette affaire. » Il nous semble qu'il se trompait en effet; si le Luxembourg ne nous appartenait, il valait bien mieux pour la France qu'il fût cédé à la Belgique et ne restât pas une sentinelle avancée de la confédération germanique.

Van de Weyer voyait juste quand il pressentait que les questions territoriales se liaient au choix du futur souverain. Rien d'ailleurs n'était encore plus incertain que ce choix. M. de Celles écrivait à van de Weyer le 31 décembre : « Il nous faut le duc de Nemours avec notre indépendance, ou nous sommes forcés par la nécessité de souscrire aux vœux qui se manifestent pour la réunion à la France. » Lord Ponsonby deux jours après écrivait de Bruxelles à lord Palmerston : « L'opinion du pays n'est pas pour la France. » Van de Weyer eut de longs entretiens avec lord Palmerston; il le trouva d'abord hésitant, au moins en apparence : le duc de Nemours était mineur, il fallait une main ferme pour gouverner un état nouveau; pourquoi la Belgique ne prendrait-elle pas le prince Léopold de Saxe-Cobourg? Il pourrait épouser une fille du roi Louis-Philippe. On pouvait bien objecter la religion du prince, mais l'internonce du pape Cappocini avait été sondé; le représentant du saint-siége avait formellement déclaré qu'il ne considérait pas le choix d'un prince catholique comme indispensable; il fallait même s'attendre à trouver un prince protestant plus enclin à respecter les droits de la majorité et de l'église catholique. La cour de Rome redoutait le duc de Nemours plus que le prince Léopold.

Ces déclarations avaient une extrême gravité, venant surtout d'un homme qui s'aventurait rarement et qui calculait ses indiscrétions. Palmerston fit un pas de plus dans un entretien qui eut lieu le 4 janvier : il déclara sèchement que jamais les alliés ne reconnaîtraient le duc de Nemours. « Et si le congrès le choisit? dit van de Weyer. — Nous inviterons la France à refuser son assentiment, et si elle résiste, une guerre entre elle et le reste de l'Europe pourra en résulter. »

Van de Weyer était encore à ce moment indécis entre la France et l'Europe : il avait des momens de révolte contre les cours, il désespérait de « rebâtir un état nouveau sur les ruines d'un royaume que cinq puissances ont créé. » (Lettre à M. Rogier.) Qui prendre? Le duc de Nemours, à qui van de Weyer savait lord Palmerston si contraire? le duc Auguste de Leuchtenberg, allié aux Bonaparte, dont la France devait repousser le choix? le prince Charles de Capoue, neveu de la reine Marie-Amélie, ou Charles de Bavière, noms jetés un instant dans cette mêlée de rivalités sourdes ou avouées? Van de

Weyer quitta Londres, inquiet, mécontent, disposé à brusquer les choses et à faire une demi-violence à l'Europe. M. de Celles ne cessait de lui écrire que le roi Louis-Philippe n'avait pas au début voulu mettre son fils en avant, qu'il avait résisté aux instances de Talleyrand, mais que la France ne pouvait supporter le voisinage d'un Leuchtenberg; elle ne quêterait pas des voix dans le congrès, elle ne s'engagerait pas d'avance; mais, l'élection faite, elle serait entraînée et marierait sa cause à celle de la Belgique. M. Bresson tenait à peu près le même langage. L'optimisme de M. de Celles était aussi persuasif que dangereux. Il écrivait à M. d'Arschot le 28 janvier : « Si Nemours est choisi, il y aura un peu de diplomatie, *pas de guerre*, et la révolution belge est terminée en six mois. L'Angleterre transigera en désirant que la ville d'Anvers soit de la Hanse, comme Hambourg. »

A l'instant même où van de Weyer et le comité diplomatique du congrès se sentaient ainsi pressés, portés à la candidature du duc de Nemours, lord Palmerston frappait le coup qui devait la ruiner. Le 1er février, la veille de l'élection, Talleyrand vit lord Palmerston et lui fit pressentir la nomination du duc de Nemours. Lord Palmerston, pris de court, répondit sans hésiter qu'il la regarderait comme l'union pure et simple de la Belgique et de la France, et que le gouvernement français n'aurait plus qu'à considérer toutes les conséquences qu'entraînerait l'acceptation de la couronne belge. Le coup était rude pour la France, il l'était plus encore pour la Belgique, qui allait solennellement offrir une couronne à un prince qui ne pouvait l'accepter qu'en déchaînant sur son pays et sur celui qui se donnait à lui tous les malheurs et les périls d'une guerre immédiate.

Le duc de Nemours fut élu le 2 février, à la suite d'un discours de van de Weyer, qui fit valoir avec beaucoup de force les objections que faisait la France au choix du duc de Leuchtenberg. « D'un autre côté, disait-il, vous connaissez l'opinion dominante en France, qui veut que la France reprenne ses limites du Rhin. Eh bien! le gouvernement français calmera les partisans de cette opinion en nous accordant le duc de Nemours, et sa nomination fera tomber le parti qui pousse à la guerre... A mes yeux, le seul moyen de conserver à la Belgique son indépendance et sa nationalité est de faire un choix que le roi de France et que la France elle-même puissent accepter. » Peu de momens après, le duc de Nemours fut nommé par 97 voix contre 95 données au duc de Leuchtenberg.

Lord Palmerston put être fier de son triomphe, quand Sébastiani lui apprit du même coup (le 4 février) la nouvelle de l'élection du duc de Nemours et la résolution prise par le roi de refuser le trône belge pour son fils. Sa victoire n'eût pas été assez complète, si elle ne fût

sortie des limbes diplomatiques et devenue publique. Ses vœux allaient être comblés, car la conférence, pour ménager l'amour-propre de la France et tout en prenant acte dans la séance du 7 février de la promesse du roi Louis-Philippe, prononça l'exclusion du duc de Leuchtenberg; mais qu'allaient devenir la souveraineté embryonnaire de la Belgique et l'indépendance de son congrès national? On lui défendait et le roi qu'elle avait choisi et celui qu'elle n'avait pas choisi. La députation du congrès, qui croyait apporter une couronne à la France, s'étonnait qu'on lui fît faire antichambre; arrivée à Paris le 6 février, elle ne fut reçue du roi que le 17, et apprit de sa bouche que le duc de Nemours ne régnerait pas sur la Belgique.

Van de Weyer avait de sombres pressentimens. « L'inquiétude est générale, écrivait-il à M. de Brouckère, un membre de la députation. Le refus de la France aura les plus tristes conséquences. Notre position est affreuse. Nous tiendrons tête à l'orage, mais comment faire face aux dépenses? Nos caisses sont vides... Les contributions ne se paieront pas, si la Belgique reste sans roi... L'orangisme fait des progrès. Les fonds sont tombés à 39. »

L'opinion publique se tourna presque avec violence contre van de Weyer. On l'accusa d'avoir imprudemment promis le consentement de la France, d'avoir ajouté trop de créance à des agens maladroits, d'avoir compromis la dignité du congrès. Il laissa passer l'orage; il était de ceux qui ne comptent qu'avec leur conscience. Il ne se rebuta point, et resta pénétré de la nécessité de chercher et de trouver immédiatement un roi. Sur sa proposition, on nomma une régence pour bien indiquer que le trône était seulement vide, et pour montrer à l'Europe que la Belgique était pressée d'en finir avec le gouvernement provisoire. M. Surlet de Chokier fut nommé régent, et van de Weyer, appelé comme ministre des affaires étrangères dans son premier cabinet, décela, par ses premiers actes, la vigueur de son caractère. Il rappela de Paris M. de Celles, son ami personnel, parce que l'optimisme confiant de cet envoyé avait contribué à égarer le congrès sur les intentions du gouvernement français. Il fit expulser dans les vingt-quatre heures un ancien diplomate russe, M. de Krudener, qui se mêlait aux intrigues orangistes. Il lutta dans le conseil contre M. de Brouckère, qui persistait à penser que la Belgique ne pouvait se sauver qu'en se jetant dans les bras de la France. Les sympathies du régent lui-même étaient notoirement françaises. Van de Weyer n'attachait plus autant le fil de ses espérances à la France qu'à l'Angleterre et à la conférence; il ne désespérait pas d'en obtenir un roi. La révolution belge avait été une entreprise bien audacieuse, et pourtant l'Europe commençait à s'habituer à l'idée d'une Belgique indépendante. Dans le jeu des affaires humaines, il faut porter les

yeux sur quelque point décisif. Van de Weyer comprit que la candidature anglaise du prince Léopold restait la dernière ressource et deviendrait le salut de son pays.

Il s'était porté avec ardeur à la solution française, il se porta avec une ardeur égale à la solution anglaise; il voulait en finir, et, si on refusait à la Belgique le prince Léopold, il était disposé, avec M. Gendebien et quelques autres, à proposer au congrès la proclamation de la république. Lord Palmerston feignait de se laisser faire violence. Lord Ponsonby, par son ordre, continuait à parler du prince d'Orange; mais il en parlait en des termes qui laissaient bien apparaître que l'Angleterre serait satisfaite de tout ce qui ne serait pas l'union avec la France ou la suzeraineté de la France. On ne voulait à Londres que le bonheur, la prospérité, l'indépendance de la Belgique. Lord Palmerston insinuait que le maréchal Soult était disposé à livrer à l'Angleterre Anvers et Ostende, pourvu qu'on permît à la France de s'étendre vers le nord. Van de Weyer signa le 25 mai, avec 95 autres députés, une proposition où l'on demandait l'élection immédiate du prince Léopold. Il commentait cette proposition dans le congrès, il avouait que depuis longtemps cette combinaison s'était présentée à son esprit; le prince, qui vivait dans un pays constitutionnel, saurait respecter les libertés de son pays d'adoption.

Envoyé à Londres le 4 juin, après l'élection du prince, pour lui offrir la couronne, il écrivit en arrivant, en quarante-huit heures, une *lettre sur la révolution belge, son origine, ses causes et ses conséquences*, qui était faite pour détruire les dernières illusions de ceux qui s'attachaient encore au parti orangiste. Il vit le prince et s'assura qu'une fois sur le trône, il saurait se soustraire à la tyrannie de la conférence, ménager la France, et relever par son attitude la dignité de la Belgique. Il devina en même temps que, donner la couronne à Léopold, c'était s'assurer dans la conférence l'appui énergique de lord Palmerston.

Le prince Léopold déploya en cette circonstance la circonspection et la sagacité qui devaient marquer plus tard tout son règne; il sut, si l'on me permet le mot, se faire désirer, fit ses conditions, et les faire pour soi c'était les faire pour la Belgique. Il prit d'emblée un rôle prééminent, se fit en quelque sorte l'arbitre entre la conférence et le congrès national; il ne voulait point d'une couronne à tout prix et l'avait déjà montré dans les affaires de Grèce, et pourtant les conditions qu'il posait n'étaient point, on le comprit vite, de simples barrières mises entre son ambition et le rôle périlleux que la fortune lui offrait. Les bases de séparation entre la Hollande et la Belgique, posées par la conférence dans ce qu'on nomma alors les dix-huit articles, devinrent en quelque sorte la

dot apportée par le prince à la Belgique. Cette dot, comme il arrive dans la plupart des mariages, parut d'abord insuffisante au congrès; mais le roi n'accepta la couronne qu'après s'être assuré de l'adhésion des puissances aux dix-huit articles.

La conférence faisait en réalité un grand sacrifice au prince Léopold : elle avait au début de ses travaux menacé d'enlever tout le Luxembourg à la Belgique; le traité des dix-huit articles donnait aux Belges non pas l'assurance, mais l'espérance de conserver ce duché tout entier, la question du Luxembourg devant faire l'objet d'une négociation séparée avec le roi de Hollande et la confédération germanique. Les préliminaires de paix leur assuraient aussi une partie du Limbourg et laissaient indécise la question de la souveraineté dans la ville de Maëstricht, que des échanges d'enclaves devaient servir à trancher dans un arrangement direct.

Van de Weyer se prononça pour l'acceptation des préliminaires de paix, et les défendit dans un petit pamphlet : *Jean le Brabançon au bon peuple de Belgique*. Le congrès les vota le 9 juillet, et le 21 juillet Léopold Ier entrait en roi à Bruxelles.

III.

Une vie nouvelle allait commencer pour van de Weyer. Il avait traversé l'ère des épreuves, des dangers, des luttes presque désespérées, l'ère héroïque de sa vie, et le mot n'est peut-être pas trop ambitieux, si l'on songe qu'à certains momens il avait joué plus que le repos, la fortune et la liberté, la vie elle-même. Le sort avait accumulé dans quelques mois de sa jeunesse les agitations d'une vie entière; il lui devait de bonne heure ce qu'il n'accorde d'ordinaire qu'à ceux qu'il a longtemps éprouvés; il ne lui donna pas toutefois du premier coup cette dignité dans le repos, *otium cum dignitate*, qui convient surtout à la vieillesse; quand, trois jours après être monté sur le trône, Léopold Ier nomma van de Weyer son représentant à la cour de Saint-James, le jeune ministre plénipotentiaire savait que la conférence lui laisserait peu de loisirs; il arrivait cette fois, non plus pour chercher un roi, mais pour parler en son nom, pour revendiquer les droits d'un peuple, pour le représenter.

Les premiers temps furent difficiles : des hommes tels que Talleyrand, que Palmerston, n'avaient pas eu de peine à reconnaître les rares qualités de van de Weyer; le monde frivole se contente des surfaces, et mesure un peu l'homme aux dimensions du pays. Lady Holland était alors aussi recherchée que redoutée pour son esprit : tout homme nouveau devait subir l'épreuve de son ironie; elle faisait ou défaisait les réputations. Elle aborda un jour van de

Weyer. « Eh bien! dit-elle familièrement, comment va Léopold? — Léopold, madame? vous voulez dire sans doute le roi des Belges? — Le roi des Belges! J'ai entendu parler des Allemands, des Français, des Italiens; je n'ai jamais entendu parler des Belges. — Madame a-t-elle ouï parler d'un ancien nommé Jules César? — Oui, mais à quoi bon cette question? — Madame sait-elle que ce Jules César a écrit un livre qui se nomme les *Commentaires?* — Sans doute. — Eh bien! madame, vous pourrez, quand il vous conviendra, lire à la première page de ce livre que les Belges sont un des trois peuples de la Gaule, et César ajoute : « Les Belges sont les plus vaillans de ces peuples, parce qu'ils sont continuellement en guerre avec les Germains. » Cette réputation, madame, ils l'ont toujours conservée, et ils espèrent la conserver toujours. » — Lady Holland se tint pour satisfaite, et van de Weyer devint à partir de ce jour un hôte favori de Holland-House.

Des périls sérieux menaçaient encore la Belgique. Le roi de Hollande défendait toujours avec une indomptable ténacité les droits qu'il tenait des traités de 1815; il n'était pas d'humeur à voir s'élever une souveraineté nouvelle en face de la sienne. Le roi, qui avait été jusqu'à s'écrier quand on parlait de donner la Belgique au prince d'Orange : « J'aimerais mieux voir Potter sur le trône, » ne pouvait voir sans colère un Cobourg régner à Bruxelles en nouveau Taciturne que le stathoudérat ne pouvait contenter. Il prit le parti de pousser ses régimens à travers les panneaux de la diplomatie européenne et de courir les chances d'une lutte armée. A peine Léopold était-il arrivé à Bruxelles, Guillaume rompit l'armistice : il avait adhéré aux premiers protocoles de la conférence, mais il déclara que les dix-huit articles avaient mis ces protocoles à néant. L'armée hollandaise avança en trois corps de Maëstricht à Breda. Les Belges n'avaient que deux petites armées. Le roi Léopold alla en hâte, le 8 août, à Arschot prendre le commandement de l'armée de l'Escaut. Il y attendit l'armée de la Meuse : celle-ci, surprise sur la route de Hasselt à Tongres, se replia en désordre. Le roi lui-même dut reculer au-delà de Louvain, où les Hollandais entrèrent après lui. Léopold s'était hâté de demander des secours à la France; le maréchal Gérard était entré en Belgique : le roi Guillaume donna à regret à ses troupes l'ordre de reculer au lendemain de leurs faciles succès.

On vit alors le plus singulier spectacle : la conférence n'eut plus qu'une préoccupation, ce fut de s'approprier en quelque sorte l'intervention décisive de la France afin de la limiter, de lui ôter sa force, d'amoindrir le service rendu à la Belgique. Il fut convenu que les Français ne passeraient point les anciennes frontières de la Hollande, que nous n'irions ni à Maëstricht ni à Venloo. La Belgique

délivrée, l'armée française rentra tranquillement en France, et la conférence se fit rendre compte de sa marche et de sa retraite. Léopold, à peine roi encore, témoin de la panique de Louvain, enveloppé et emporté par des troupes en désordre, obligé de demander des secours et de se défendre contre un secours trop écrasant, trop humiliant pour lui-même, pour son armée défaite et son nouveau pays, dut naturellement chercher dans ces momens difficiles le plus d'appui qu'il put dans la conférence. Le roi Louis-Philippe n'avait pas hésité à jeter le gant à la Hollande, mais il n'abusa point, on peut même dire qu'il n'usa point de ses avantages; il ne pouvait avoir envie de ternir une couronne qui allait se poser sur la tête d'une de ses filles. Il avait en ouvrant les chambres pu annoncer avec orgueil que la conférence consentait à la démolition des forteresses élevées en 1815 contre la France. Personne ne faisait des vœux plus sincères pour la prospérité et le bonheur du peuple belge.

La conférence avait été très scandalisée de la conduite du roi Guillaume, elle n'en avait pas moins subi docilement l'effet de sa vigoureuse démonstration. Elle sentit refroidir son zèle pour la Belgique et le roi Léopold : la conduite de la Hollande avait été peu correcte, mais elle avait eu de si irrésistibles argumens. Elle avait montré sa force en avançant, sa déférence pour l'Europe en reculant. La protection de la France faisait tort au nouveau royaume; on sortit ou plutôt on se glissa peu à peu hors du terrain des dix-huit articles, et l'on songea à reprendre quelque chose sur la dot que Léopold avait cru pouvoir promettre à la Belgique. Van de Weyer vit avec l'œil du moraliste et la perspicacité du patriote ce reflux des volontés, des sympathies de l'Europe. Il fit les plus grands efforts pour l'arrêter sans y parvenir. Il dénonçait la conduite du roi de Hollande qui avait rompu l'armistice dans les termes les plus chaleureux; mais le roi Guillaume put montrer des lettres qui paraissaient indiquer une sorte d'excitation, d'invitation, au moins indirecte, de la Russie. La Prusse muette n'avait pas vu sans satisfaction l'insulte faite au royaume nouveau qui convoitait le Luxembourg : M. de Talleyrand laissait percer l'espérance d'acquérir pour la France quelque lambeau de territoire, le désir d'occuper la Belgique jusqu'à l'issue de toutes les difficultés. Lord Palmerston, devenu l'ami le plus véhément du nouveau roi, avait réclamé avec impatience l'évacuation de la Belgique, mais il ne put sauver les dix-huit articles; la conférence formula le 15 octobre en vingt-quatre articles ses décisions *finales et irrévocables*, en ajoutant que les cinq puissances se chargeaient conjointement d'en assurer l'exécution. — On peut résumer en deux mots ces fameux vingt-quatre articles : ils créaient la Belgique et la punissaient à la fois. Ils la

punissaient d'avoir été surprise et battue, d'avoir été secourue par la France. Ils ne lui laissaient que la moitié du Luxembourg, ils lui enlevaient la partie du Limbourg qui est sur la rive droite de la Meuse, et laissaient ainsi sa frontière orientale toujours menacée par la Hollande.

La Belgique ne porta pas seule le poids de la mauvaise humeur de l'Europe, la France en eut sa part : les places de Menin, d'Ath, de Mons, de Philippeville et de Marienbourg devaient être démantelées; mais la conférence ne voulut pas que la question des forteresses devînt l'objet d'une négociation directe entre la France et la Belgique. L'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Russie négocièrent avec le représentant de la Belgique, sans admettre la France à la négociation. L'irritation du roi Louis-Philippe fut très vive quand il apprit qu'on avait signé la convention des forteresses. « Vous ne ratifierez point, écrivit-il au roi Léopold, la convention que votre plénipotentiaire s'est permis de signer et que nous tenons comme contraire à vos engagemens. » M. de Talleyrand menaça un moment de ne point ratifier le traité du 15 novembre. Cette colère passa vite; le démantèlement des forteresses était une réalité qui devait survivre aux émotions d'un jour. Dans toute négociation, il y a pour ainsi dire des sommets sur lesquels l'œil de l'homme d'état reste attaché : le roi Léopold et le roi Louis-Philippe, à travers mille difficultés, se guidaient vers ces sommets; la France ne pouvait pas rester insensible aux mauvais procédés de l'Europe, mais elle ne prétendit jamais faire acheter trop cher à la Belgique les services qu'elle lui rendait. Van de Weyer sentait plus vivement qu'aucun autre combien le terrain sur lequel il était obligé de se mouvoir était encore peu solide. Il savait que la générosité de la France se lasserait moins aisément que l'appui froid, impérieux et souvent hésitant de la conférence. La Russie, après avoir signé le traité des dix-huit articles, fit attendre longtemps sa ratification, et ne la donna enfin au bout de six mois, le 4 mai 1832, que sous certaines réserves.

Nous touchons ici au tournant le plus difficile de la carrière de van de Weyer. Il s'épuisait depuis six mois à ramener l'opinion incertaine du côté de la Belgique. Il avait écrit à lord Aberdeen une lettre qui est un chef-d'œuvre de style, et où l'on sent passer la flamme du patriotisme. « Croyez-moi, disait-il éloquemment, lorsque les partis, leurs luttes envenimées, leurs misérables querelles, seront plongés dans un profond oubli, lorsque tout ce que l'orgueil aristocratique peut créer de plus pompeux ne sera que cendre et poussière, alors la postérité recueillera les noms de ceux qui auront contribué à l'indépendance. Ce n'est pas un honneur médiocre que d'attacher sa signature à l'acte de renaissance politique d'une

nation qui, pendant plusieurs siècles, a vainement lutté pour ressaisir sa nationalité. » Ces signatures de l'Europe étaient enfin arrivées, mais la ratification russe contenait une réserve qui pouvait offenser la Belgique. Van de Weyer, pressé par lord Palmerston, avait déjà une fois assumé une grande responsabilité; il avait signé *sub spe rati* la convention des forteresses, parce que les plénipotentiaires des cours du nord avaient déclaré qu'ils ne signeraient le traité de reconnaissance (dit des vingt-quatre articles) qu'après avoir obtenu son adhésion. Il avait écrit au roi : « A la lecture de la pièce qu'on offrait à ma signature, je vis des choses trop utiles et trop importantes pour que je ne saisisse pas avec empressement l'occasion de les constater par écrit : d'abord une nouvelle consécration de la reconnaissance, en second lieu la déclaration que sa majesté succède à tous les droits du roi de Hollande. » Cette fois on lui demandait de ratifier au nom de la Belgique un traité que la Russie ne ratifiait que conditionnellement (1). Il se trouva dans la dernière perplexité; le ministère de lord Grey était très menacé, les tories pouvaient d'un jour à l'autre revenir aux affaires et inaugurer une politique orangiste. Il était sans instruction pour un cas aussi délicat, il signa. Le même jour, il écrivait au roi : « Je sens bien, sire, que toutes les déclarations du monde ne valaient pas une ratification pure et simple, la seule que votre majesté était en droit d'attendre; mais rejeter l'acte de la Russie aurait les plus graves inconvéniens; je tiens à la voir liée sur les quatre grands points de notre existence politique : la reconnaissance de votre majesté, celle de notre indépendance, de notre neutralité et du territoire assigné à la Belgique; le reste de l'édifice s'achèvera non sans peine, mais sans difficutés fondamentales. »

Qui oserait dire aujourd'hui que van de Weyer eût tort? Que sont devenues les réserves de la Russie? L'édifice a été achevé, et van de Weyer eut l'honneur d'en poser la première pierre. Il n'y eut pourtant qu'un cri contre lui au premier moment. Le roi Léopold lui-même écrivit le 12 mai à M. Lehon : « La ratification russe, avec les réserves qu'elle contient, a fait un très mauvais effet ici; je dois dire que j'en ai été très peiné, puisque j'y voyais quelque danger pour le traité même. M. van de Weyer a peut-être bien fait de l'accepter, mais il agit contre ses instructions en ne demandant pas des instructions avant que d'échanger. Je l'ai appelé ici pour qu'il se justifie. » Van de Weyer avait en réalité tiré la Belgique

(1) La Russie avait inséré ces lignes : « sauf les modifications et amendemens à apporter, dans un arrangement définitif, entre la Hollande et la Belgique. » Les plénipotentiaires russes déclarèrent verbalement que cet arrangement définitif devait être un arrangement *de gré à gré*.

naissante du gouffre diplomatique où elle s'embourbait. Il n'était pas de ces hommes qui portent la responsabilité comme un fétu et qui ne ressentent jamais les troubles et les remuemens de la conscience : il avait le sentiment le plus vif de ses devoirs, le souci de son pays, de son propre renom, mais il avait aussi éminemment ce qu'on pourrait appeler le courage des crises, vertu politique sans laquelle il n'y a point d'homme d'état digne de ce nom. Lord Palmerston écrivit au roi que, si van de Weyer n'avait accepté la ratification russe, il eût été *inexcusable*.

Van de Weyer arriva à Bruxelles le 16 mai 1832, il ne fit aucune visite aux ministres, mais le 21 mai il lut en leur présence un « mémoire au roi en son conseil ; » il finissait ainsi : « Je réitère l'assurance que je m'imposerai le sacrifice du silence vis-à-vis du public. Je ne constituerai point la Belgique et l'Europe juges entre la chambre, le ministère et moi : je déplorerai en secret la fatale précipitation que l'on a mise à discuter ces négociations diplomatiques aux chambres et les paroles inprudentes que l'on y a proférées; mais la royale approbation de votre majesté viendra, j'espère, adoucir ce que j'éprouve de sentimens pénibles et douloureux. » Il offrit sa démission au roi ; Léopold, qui se connaissait en hommes, n'eut garde de l'accepter; pour donner une satisfaction à l'opinion, il lui demanda simplement de lui adjoindre quelque temps le général Goblet comme plénipotentiaire auprès de la conférence. Quand, peu de temps après, le roi partit pour la France, où il allait épouser la princesse Louise d'Orléans, il dit à van de Weyer : « Vous recevrez une réparation publique. Vous m'accompagnerez à Compiègne. On verra bien ainsi que vous avez toute ma confiance. » Ils firent le voyage dans la même voiture ; à Compiègne, van de Weyer fut accueilli avec la plus grande bonté. Il n'y perdit pas son temps, et il eut avec Louis-Philippe des entretiens importans sur les travaux de la conférence. Il se plaint un peu des ministres dans ses lettres de Compiègne, mais « le roi Louis-Philippe s'est conduit avec une franchise, une droiture, une loyauté parfaites (lettre du 9 août). » Il repartit directement de Compiègne pour Londres, où il reprit ses fonctions.

Après le traité des vingt-quatre articles, que restait-il à faire pour mettre fin à toutes les difficultés qui tenaient l'Europe en suspens? Il fallait amener un arrangement de gré à gré et définitif entre la Hollande et la Belgique. Celle-ci exigeait avant d'entamer une négociation directe l'évacuation d'Anvers et de tout le territoire assigné par la conférence au nouveau royaume. Le roi Guillaume se déclarait prêt à traiter, il fit retentir toute l'Europe de son violent désir de négocier; la conférence, lassée, finit par se plaindre

de l'entêtement des Belges. Van de Weyer insistait vivement auprès du roi, contrairement à l'opinion des ministres, sur la nécessité de donner satisfaction à la conférence, d'ôter à la Hollande le bénéfice d'une apparente modération. Il finit par voir ses vues adoptées quand le ministère Muelenaere fut remplacé par le ministère Goblet; mais, lorsque le plénipotentiaire belge se présenta à la conférence avec ses nouvelles instructions, le plénipotentiaire hollandais, surpris, mis au pied du mur, fut obligé de confesser qu'il n'avait aucune espèce de pouvoir pour négocier.

La colère de la conférence se retourna contre la Hollande, et, avec l'assentiment tacite des cours du nord, la France et l'Angleterre conclurent le traité du 22 octobre 1832 pour imposer par les armes l'évacuation du territoire belge. Le siége de la citadelle d'Anvers fut résolu. On ne relit pas aujourd'hui sans quelque tristesse les lettres et les dépêches qui témoignent des méfiances qui accueillirent le maréchal Gérard. Le général Goblet écrivait à van de Weyer le 19 novembre 1832 : « J'ai ici beaucoup de mal avec les Français; ils veulent entrer dans Anvers, et aucun motif ne le réclame. » Le roi Léopold écrivait de son côté : « Le gouvernement anglais ne peut pas voir d'un bon œil qu'on occupe Anvers quand cela n'est pas nécessaire... Dites beaucoup de belles choses de ma part au prince de Talleyrand. Vous pouvez lui dire que je suis très calme, mais déterminé à me défendre à outrance contre quiconque m'attaquera. » L'espérance d'épargner la ville d'Anvers, de la neutraliser en quelque sorte, était chimérique, et les Français ne voulaient en occuper une partie que pour mener plus vivement le siége. Lord Palmerston, en cette circonstance, usa de son influence pour déterminer le cabinet belge à ne point chicaner le maréchal Gérard. Van de Weyer répondait au roi : « Lord Palmerston pense que tout obstacle, toute difficulté de nature à retarder la reddition de la citadelle serait un très grand mal. » Lord Palmerston écrivit lui-même au roi de faire tout ce qui amènerait un prompt résultat; pour ménager l'amour-propre de l'armée belge, le maréchal Gérard consentit à ce qu'elle restât dans la ville; il n'occupa que les points que le génie avait indiqués comme indispensables à l'attaque de la citadelle. Le 23 décembre, après la plus énergique défense, le général Chassé était réduit à capituler.

Cet événement ne mit point fin au système de persévérance, de lenteurs calculées adopté par le roi Guillaume. Il espérait toujours user la Belgique, profiter des imprudences des chambres belges, susciter des difficultés entre le nouveau royaume et les puissances signataires du traité du 15 novembre. Il maintenait un état qui n'était ni la guerre ni la paix, fermait les bouches de l'Escaut, tenait toujours deux petits forts d'Anvers, Lillo et Liefkenshoek. Les cabi-

nets de Londres et de Paris finirent par lui imposer une convention provisoire (le 21 mai 1833). Cette convention établissait un armistice indéfini, délivrait l'Escaut et laissait à la Belgique le Limbourg et le Luxembourg, sauf les deux chefs-lieux. Elle était, on le voit, très avantageuse pour la Belgique. Le roi Guillaume subit ces conditions uniquement parce qu'elles n'établissaient aucun état définitif; il restait dans le provisoire, il n'abandonnait aucune de ses prétentions. Il laissa subsister cet état anormal pendant six ans, hésitant entre la reconnaissance de la Belgique et les avantages qu'il trouverait en adhérant purement et simplement au traité des vingt-quatre articles. La Belgique avait presque oublié que ces articles lui enlevaient une moitié du Luxembourg et du Limbourg; elle jouissait de sa possession, confiante dans l'orgueil des Nassau. Cet orgueil plia enfin; le 14 mars 1838, le roi annonça à Londres qu'il adhérait au traité du 15 novembre. Cette adhésion, si désirée autrefois, fit, dit van de Weyer dans son *Histoire des Relations extérieures de la Belgique*, tout l'effet d'une catastrophe : « elle signifiait le démembrement du territoire, le paiement d'une dette exorbitante, le versement des arrérages qui montaient à près de 142 millions de francs. Le sentiment national se souleva sur tous les points du pays... Le gouvernement céda au torrent; l'armée fut mise sur pied de guerre. » Il ajoute peu après : « Si l'on avait pu réfléchir de sang-froid, on eût bien vite reconnu l'impossibilité de prévenir le désastre. Les vingt-quatre articles étaient devenus la formule de notre droit international; la France et l'Angleterre les avaient pris en 1832 pour bases de l'exécution; nous-mêmes n'avions cessé d'en réclamer le bénéfice. Encore s'il ne se fût agi que de la Hollande, une transaction eût été peut-être possible; mais c'était la diète germanique qui réclamait la moitié de nos deux provinces; derrière elle étaient la Prusse et l'Autriche, animées plutôt que retenues par la Russie. »

Il fallut céder : lord Palmerston fut inflexible. La France seule s'entremit pour faire adoucir les conditions financières imposées à la Belgique. L'Europe ne pouvait complétement défaire son propre ouvrage, au moment même où la Hollande s'inclinait devant ses décisions. La Belgique dut mettre sa signature au traité du 19 avril 1839. « A plus de trente ans de distance, écrivait van de Weyer en 1873, il nous est permis de juger avec impartialité ce traité, ainsi que l'ensemble de la période diplomatique qu'il était destiné à clore. Depuis 1830 jusqu'en 1839, dès le lendemain des journées de septembre, la révolution belge s'est trouvée en face de l'Europe : c'est avec celle-ci qu'il a fallu compter, c'est sur elle qu'il a fallu conquérir l'un après l'autre les droits de notre indépendance. Le roi Guillaume n'était qu'un ennemi secondaire. L'Au-

triche, la Prusse, la Russie, étaient nos plus redoutables adversaires. La solidarité créée par la révolution dynastique en France, par la révolution parlementaire en Angleterre, était la seule force morale et politique dont la diplomatie belge disposât au dehors. » Van de Weyer, quand il repassait dans sa mémoire les années agitées de 1830 à 1838, pouvait se rendre cette justice, qu'il avait habilement mis en œuvre toutes les ressources dont il disposait; il avait su braver les colères du parlement belge, plier ou résister à propos, choisir ses alliés, pénétrer les faiblesses de ses adversaires, obtenir les respects de tous, et les faire remonter à son roi et à son pays.

IV.

Après la période agitée dont nous venons de rappeler les péripéties, la tâche de M. van de Weyer fut plus facile : il devint la sentinelle vigilante de la neutralité belge, ayant bien compris que l'indépendance de son pays était surtout attachée à cette neutralité perpétuelle. Lord Palmerston goûtait vivement l'énergie que van de Weyer avait déployée dans des circonstances critiques; il avait travaillé avec van de Weyer à *mûrir*, suivant son expression, la conférence, et ne ménageait plus ses sympathies à un pays qu'il avait fini par considérer comme son propre ouvrage. Par la dignité de sa vie, par la sûreté de son caractère, qualité que l'Angleterre prise au-dessus de toutes les autres, van de Weyer avait bien vite conquis l'estime des hommes politiques de tous les partis. Les *tories* s'étaient peu à peu réconciliés avec la Belgique; ils étaient un moment revenus au pouvoir en 1834. Van de Weyer trouva le duc de Wellington dans les meilleurs sentimens à l'endroit de la Belgique et enclin à résoudre promptement ce que le ministère précédent n'avait encore pu achever. Guidé par les conseils du roi Léopold, van de Weyer obtint toute la faveur du duc de Wellington en ne le fatiguant jamais de petites affaires et en se laissant toujours appeler par lui. « Je désire, écrivait le roi à son ministre, que vous soyez d'une grande prudence; ne négligez pour aucune considération ceux qui ont été si bons pour nous, et à la tête desquels se trouve lord Palmerston; mais ne vous montrez pas homme de parti ouvertement. » Les *tories* au reste ne firent que traverser le pouvoir, et bientôt lord Palmerston revint aux affaires. Le roi écrivait à cette occasion à van de Weyer : « On ne peut pas se cacher que nos ennemis avaient particulièrement espéré en un ministère comme celui qui vient de quitter, les uns pour voir mettre fin à nos jours, et les autres pour terminer nos différends avec la Hollande entière-

ment à nos dépens... Il faut que les hommes politiques sortans sachent, par nos bons procédés et notre conduite modérée, qu'on ne triomphe non-seulement pas de leur chute, mais qu'on est reconnaissant pour leurs bons procédés et qu'on a de la confiance en eux... Il est important pour nous que le parti conservateur ait pu cesser de nous considérer comme un tas de rebelles. L'Angleterre doit être notre *principal* soutien. » Van de Weyer n'avait pas besoin d'être pressé bien fort pour s'habituer à cette croyance ; il aimait son pays d'un amour un peu jaloux et soupçonneux; son esprit, nourri de la meilleure littérature française et, on peut le dire, français jusqu'à la moelle, nous cherchait pourtant quelquefois ces querelles sans lesquelles Mme de Sévigné affirme que la grande amitié ne peut vivre. Il préférait nos écrivains à nos ministres, nos philosophes à nos généraux. Lord Palmerston caressait avec soin les inquiétudes et les défiances de son patriotisme. Il était secondé par la société anglaise, qui excelle à faire sien ce qu'elle a intérêt à gagner. Van de Weyer s'en voulait-il à lui-même d'avoir un moment trop demandé à la France? Qui le sait? Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut jamais si complétement rassuré du côté des ambitions françaises qu'il pût se livrer sans réserve à son goût naturel pour notre pays. Le caractère du souverain qui régnait sur la France était de nature à inspirer la confiance à ceux qui avaient pour mission de veiller à la sauvegarde du nouveau royaume; mais la conférence n'avait pas défini d'une manière assez rigoureuse les caractères et les droits de la neutralité belge. Ce qui inquiétait surtout van de Weyer, c'est qu'elle n'avait pas déclaré d'une manière explicite que l'inviolabilité du territoire était la garantie principale de cette neutralité.

Le traité définitif du 19 avril 1839 plaçait la Belgique sous la garantie collective des grandes puissances; mais la définition de cette garantie était restée assez vague. L'Europe ne s'interdisait point d'une manière absolue la permission d'occuper le territoire belge, ni même le droit de s'ingérer dans ses affaires intérieures. Peu après la signature de ce traité, on put croire à une guerre générale. M. Thiers avait fait mine de vouloir porter la guerre sur le Rhin, si la Russie se montrait à Constantinople ou l'Angleterre à Alexandrie.

Le roi Léopold, entrant dans les vues de lord Palmerston, déclara du haut du trône que la Belgique observerait une neutralité « sincère, loyale et forte. » C'est bien de cette façon que van de Weyer comprit toujours la neutralité belge, il la considérait, si l'on me permet le mot, comme une force positive et non comme une force négative. Il voulait une Belgique armée en tout temps pour défendre son territoire; il ne lui convenait pas qu'elle fût simple-

ment sous la garde des grandes puissances. Il devinait bien que ces puissances en viendraient tôt ou tard aux prises : la neutralité devait faire de la Belgique un asile, non un champ de bataille.

Ces grands problèmes sommeillèrent en quelque sorte tant que dura le règne d'un roi dont la paix était la passion, allié au roi Léopold, trop bon patriote et trop plein des souvenirs de l'empire pour sacrifier le bonheur et la sécurité de la France à de coupables ambitions. Le danger éclata quand la révolution de 1848 remua les passions que Louis-Philippe avait contenues, quelquefois difficilement, pendant dix-huit ans. On put croire un moment que tous les trônes allaient tomber les uns après les autres. Van de Weyer fut réveillé pendant la nuit du 26 février : on vint lui demander de la part de lord Palmerston s'il était vrai que Bruxelles avait proclamé la république et que le roi Léopold fût en fuite. « Dites à lord Palmerston, répondit van de Weyer, que je n'en sais rien, mais que cela n'est pas vrai. » L'événement lui donna raison, mais quels ne durent pas être les sentimens de van de Weyer quand il vit arriver en Angleterre les membres de la famille royale de France! Son beau-père, M. Bates, donna quelques jours asile à Sheen au duc de Nemours et à sa famille. « Devais-je revoir ainsi, me dit un jour van de Weyer, le prince dont j'avais voulu faire mon roi? » Claremont, déjà tout plein de deuil, s'ouvrit à des deuils nouveaux. Pendant la période troublée qui suivit ces grandes catastrophes, la Belgique apparut au milieu de l'Europe comme une oasis de paix, de sagesse et de légalité. On s'étonna de voir si ferme un établissement qui avait encore eu si peu de durée. Van de Weyer s'était toujours porté garant de la maturité politique de son pays; toutes ses prévisions furent justifiées. La Belgique, serrée autour de son roi, assista comme de loin aux déplorables luttes de juin et à l'agonie d'une république qui s'était déchirée de ses propres mains avant de succomber sous un coup d'état.

L'avénement de l'empire était de nature à inquiéter le roi Léopold plus que n'avait fait celui de la république. Le temps n'avait fait que refroidir en lui les passions de 1815. Il se souvenait des grandes guerres du commencement du siècle, des rois et des empereurs devenus les vassaux d'un nouveau césar. Il ne fut point la dupe de la formule jetée au monde à Bordeaux : « l'empire, c'est la paix. » Le gouvernement d'un Bonaparte ôtait la liberté à la France et lui devait la gloire, les émotions des grands hasards, les conquêtes. Sans doute le nouveau souverain n'avait point l'esprit implacable, le délire et le génie guerrier de son oncle; mais sa douceur était aussi dangereuse. Il se croyait l'instrument prédestiné de grands desseins; son œil rêveur errait sur le monde entier. Il cherchait les occasions et guettait la fortune. Il parlait sans cesse

d'un droit nouveau qui menaçait les droits historiques. Van de Weyer connaissait mieux que la plupart des hommes d'état le prince qui allait remuer l'Europe : il l'avait vu fréquemment et familièrement dans la maison de son beau-père. Il avait reçu les confidences de cet esprit singulier à une époque où elles ne semblaient que les rêveries d'un aventurier. Le coup d'état du 2 décembre ne l'avait point surpris. Pour complaire au roi des Belges, il dut aller à Paris peu de semaines après; il vit le prince Louis, M. de Morny et quelques-uns des acteurs du drame qui avait servi de pendant plus sanglant au 18 brumaire. Il tint un journal de cette mission confidentielle, qui sans doute ne verra pas le jour de longtemps. Ses fonctions ne lui permettaient pas d'ouvrir publiquement les bras aux victimes qui vinrent demander un asile en Angleterre; mais il en est plus d'une qui doit garder le souvenir de sa discrète et inépuisable bonté. L'atmosphère de réprobation européenne qui enveloppa le second empire à ses débuts se dissipa comme un brouillard, quand la question d'Orient donna à Napoléon l'occasion de choisir ses amis et ses ennemis. Le moment que le roi Léopold avait tant redouté était enfin venu; il écrivait à van de Weyer dès 1834 : « Si nous périssons, ce ne sera que dans une grande convulsion de l'Europe. » Il fit tous ses efforts pour empêcher la guerre, et le prince Albert, qui s'inspirait des mêmes sentimens, risqua courageusement sa popularité dans la même tentative. Lord Palmerston avait encouru la disgrâce de la reine quand il s'était hâté de reconnaître le gouvernement issu du coup d'état, il avait blessé le sentiment public en Angleterre; mais il retrouva bien vite sa popularité quand il entraîna Napoléon III dans une action commune contre l'empereur Nicolas. La grande « convulsion » se fit sans que la Belgique eût rien à souffrir, et, quand la reine Victoria vint solennellement visiter l'empereur, van de Weyer reçut l'ordre de l'accompagner à Paris. Il serait bien intéressant de connaître le journal de ce voyage, qu'il écrivit avec les plus grands détails. L'empereur lui donna sur la Belgique les assurances les plus formelles et les plus favorables, lui parla librement des souvenirs de l'exil, de tant de changemens opérés dans les hommes et les choses. Il se laissa aller jusqu'à comparer certain libéral illustre qui restait éloigné de lui à ces cochers qui regardent en attendant un signe. « Et ce signe, le ferez-vous? — Non, il conduit trop mal. »

Van de Weyer, vivant en Angleterre, subissait plus que le roi Léopold l'influence des passions anglaises; il était sous le regard de lord Palmerston; il avait en diverses circonstances épousé un peu vivement les sentimens du ministre anglais. Il ne put pas ne point jouir du triomphe de l'Angleterre et de la France, et pourtant ce triomphe était gâté pour lui par toute sorte de terreurs. L'alliance

qui servait de bouclier à la Belgique pouvait-elle être éternelle? L'empire, qui avait ouvert les portes du temple de Janus, pourrait-il jamais les refermer? Après la paix à tout prix, la guerre à tout prix allait devenir le système du gouvernement français : comment la Belgique pourrait-elle sortir saine et sauve de conflits dont on n'apercevait ni la fin, ni les forces, ni le but?

Les lauriers de la Crimée étaient encore verts, il fallut en chercher de nouveaux en Italie. Cette fois l'Angleterre ne prenait aucune part à la lutte. Le roi Léopold avait donné sa fille à l'archiduc qui avait tenté vainement de rattacher la Lombardie et la Vénétie à l'Autriche. Rien ne vint soulager les appréhensions que van de Weyer éprouva pendant le second drame militaire que l'empire jouait devant l'Europe. Il ne reconnut pas tout d'abord dans la nouvelle Italie une nation sœur de la sienne, qui cherchait non pas à fonder, mais simplement à retrouver sa nationalité; il fut choqué des détails, des moyens employés, des annexions, d'un si grand dédain pour les petites couronnes, de cette nouvelle diplomatie par étapes qui ne s'arrêtait jamais et qui ne demandait quelque chose aujourd'hui que pour obtenir davantage demain. Il croyait la Belgique assise sur le roc inébranlable d'un traité, et il voyait le mépris des traités érigé pour ainsi dire en doctrine, non plus par les nations, par les souverains et par leurs ministres. Il aperçut les conséquences les plus lointaines de ce droit nouveau, qui rapprochait les peuples de même langue et travaillait à faire une géographie philologique, et il put se demander ce que deviendrait un jour son pays quand les grandes races européennes s'arracheraient tour à tour les provinces qui leur servent de frontière incertaine et douteuse.

L'Angleterre s'était lentement modifiée sous ses yeux. Ce n'était plus celle qu'il avait connue, représentée par le vainqueur de Waterloo, celle qui plus tard, en 1840, pouvait allier encore l'Europe contre la France : elle avait fait comme un suprême effort pendant la guerre de Crimée, et puis s'était laissée choir dans une sorte d'indifférence et de mollesse; trop fière pour laisser paraître ses appréhensions secrètes, elle couvrait sa politique d'effacement de théories et de principes nouveaux; elle applaudissait à ce qu'elle ne pouvait empêcher, elle morigénait encore les souverains et les peuples, mais ses conseils étaient rarement suivis de menaces, et ses menaces prenaient le ton de gronderies. Van de Weyer s'était habitué à la pensée que l'Angleterre saurait protéger la Belgique contre tous les périls, qu'elle avait fait sienne la cause du petit royaume dont un bras de mer seul la séparait; cette idée lui rendait plus cher un pays qui était devenu son pays d'adoption. Il y était enlacé par mille liens; tout ce qui était éminent dans la politique, dans les lettres, dans l'aristocra-

tie, s'honorait de son amitié. Notre temps n'accorde plus de favoris aux souverains; mais plus est glacée l'atmosphère qui les enveloppe, plus ceux qui ont quelque noblesse d'âme doivent apprécier parmi la banalité de tant d'hommages une affection sûre, discrète, constante. La souveraine que van de Weyer avait vue monter sur le trône lui accorda de bonne heure une confiance dont il était bien digne; avec le temps, dans la longue et souvent douloureuse épreuve du pouvoir, cette confiance se changea en un sentiment d'amitié véritable. Il n'était pas jusqu'à la terre anglaise qui n'eût pris en quelque sorte possession de van de Weyer. Non loin de Windsor, sur la lisière de la grande forêt royale, il vivait, quand il n'était pas à Londres, de la vie du gentilhomme anglais. Il aimait à se promener dans les sentiers de ce beau domaine, destiné à devenir la terre patrimoniale de ses enfans et petits-enfans. Il avait posé la première pierre du château de New-Lodge, qui devait être le centre de sa nombreuse famille et recevoir tant d'hôtes illustres. Plus il se sentait, qu'on me passe le mot, devenir Anglais, tenu, attaché par les liens du cœur, de la pensée, par ces influences mystérieuses qui sortent des choses matérielles, par tout ce qui est cher ou doux à l'homme, plus le doute le plus léger sur les sentimens de l'Angleterre devenait douloureux et poignant. Tiendrait-elle toutes ses promesses? Seule, garantirait-elle l'indépendance de la Belgique contre des maîtres du continent? Se réfugierait-elle derrière les clauses qui avaient rendu cette garantie collective? La complaisance que l'Angleterre témoignait en toutes circonstances à son allié de Crimée, au signataire des traités de commerce, aurait-elle toujours des limites précises, inflexibles? Le mépris croissant qu'elle affectait pour les petits états ne finirait-il point par atteindre le petit royaume créé sous son égide? Quand l'ouvrage de la diplomatie était redevenu une toile de Pénélope, irait-on faire la guerre pour quelques mailles rompues?

Que de fois, sous les beaux ombrages de New-Lodge, ces redoutables questions ne sont-elles pas venués se poser devant l'esprit de van de Weyer? Elles hantaient aussi le roi Léopold; il croyait fermement, comme son ministre à Londres, que la neutralité belge devait se montrer armée; il avait dès 1853 fait voter un plan de réorganisation militaire, qui portait l'armée belge à 100,000 hommes. La loi du 8 septembre 1859 décida, en cas de guerre, la concentration de la défense nationale sous Anvers, et affecta 50 millions aux fortifications de cette place. Le roi disait à cette époque : « Tant que je vivrai, je servirai de bouclier à la Belgique; mais il faut que la Belgique subsiste par elle-même. » Il n'avait pas l'ambition du roi qui disait : *L'Italia fara da se;* il voulait seulement conserver, en cas d'invasion, une sorte de cordon ombilical avec la Grande-

Bretagne et avec l'Europe; il espérait rendre Anvers presque imprenable et donner ainsi aux puissances le temps de concentrer leur action. Au fond de son cœur, Léopold ne comptait guère que sur l'Angleterre; il s'enfermait en pensée avec son armée derrière les murs d'Anvers, et voyait arriver la flotte anglaise dans l'Escaut.

Van de Weyer surveillait avec un soin jaloux toutes les péripéties de la politique impériale; en face d'un joueur couronné qui tentait nonchalamment le destin, il voyait, non sans inquiétude, d'autres esprits, également aventureux, plus ardens, plus obstinés, disposés à faire servir le trouble de l'Europe et du monde à des desseins encore obscurs. Il s'irritait secrètement de voir l'Angleterre se préparer au rôle de témoin dans les grands drames dont l'exposition commençait.

Sa colère fit enfin explosion. M. Cobden écrivit le 24 août 1862 à un journal belge une lettre sur les fortifications d'Anvers. « Si j'étais, disait-il, roi des Belges, je dirais à mes puissans voisins : Vous avez proclamé ma neutralité, et j'entends donner à mon peuple le bénéfice de cette situation en en faisant la communauté la plus légèrement taxée et la plus prospère de l'Europe... Or le meilleur moyen de lui procurer ces bienfaits, c'est d'éviter le fardeau des gros armemens... Tel est mon programme politique, et je ne conçois pas qu'un homme d'état puisse agir autrement. » Van de Weyer retrouva la plume de Paul-Louis Courier pour répondre à l'apôtre de la paix à tout prix; son petit pamphlet, *Cobden, roi des Belges*, est un chef-d'œuvre d'ironie; il est pathétique en même temps, on y sent vibrer cette indignation qui fait les poètes, au dire d'un ancien. Retranché derrière l'anonyme, van de Weyer ose dire la vérité; il sait qu'en politique comme en toute chose on ne s'appuie que sur ce qui résiste. « Aide-toi, l'Europe t'aidera, » dit-il à son pays. « La seule chance qu'ait la Belgique de perdre sa nationalité, écrivait Cobden, c'est d'être annexée à la France, et de nos jours ce n'est plus l'habitude d'annexer des provinces sans le consentement de leur population. » Van de Weyer rappelle comment le consentement des populations fut obtenu par la révolution française, peint les souffrances de la Belgique pendant la république et l'empire. « Elle, dit-il, si fière de ses institutions, de ses antiques libertés communales et provinciales, de ses mœurs, de ses habitudes, de son indélébile caractère national, elle qui avait été hypocritement conviée à user, pour son indépendance, de la souveraineté du peuple hautement reconnue, se voit enlever jusqu'à son nom, et par la conscription elle alimente de ses fils, qui ne sont plus Belges, les bataillons mutilés sur tous les champs de bataille pour une cause qui n'est pas la sienne, qui n'est pas même celle de la France. » Avec quelle hauteur il flétrit la politique mercantile,

l'utilité mise à la place du devoir et préparant des ruines effroyables par un aveugle souci des dangers lointains, les grossiers instincts qui se couvrent de philanthropie et de cosmopolitisme! Si l'on parle d'intérêt, y a-t-il un intérêt supérieur à celui de la patrie? On comprend la colère de van de Weyer contre Cobden, quand on sait que celui-ci ne se gênait point pour dire partout que les fortifications d'Anvers n'empêcheraient pas, le moment venu, la France d'aller jusqu'au Rhin, et prédisait que l'annexion trouverait aisément une majorité dans la nation belge. Il cesse d'être juste quand il représente la France comme prête à mettre la main sur la Belgique. « Nulle *idée* (1), écrivait-il, n'est plus populaire. Les historiens la justifient par l'étude du passé; les poètes la chantent, les publicistes en démontrent la nécessité, les militaires la veulent par un habile coup de main, les journalistes par des moyens moraux, c'est-à-dire la propagande sourde, les agens secrets, la corruption. » Non, la France en 1862 ne caressait point l'idée de l'annexion; elle ne rêvait point de conquêtes; elle n'avait aucune part directe dans la direction de sa politique étrangère. Van de Weyer, qui connaissait certains desseins caressés aux Tuileries, prenait trop facilement quelques voix obscures pour la voix de la France.

Van de Weyer n'oubliait rien, il se souvenait que M. de Talleyrand, dans un de ses derniers entretiens avec le roi Léopold à Londres, lui avait fait ce programme de gouvernement. « Sire, lui avait-il dit de sa voix grave et douce, vous allez régner sur des populations dont les mains sont propres aux arts ainsi qu'au labourage; » puis il avait conseillé au roi d'apparaître dans sa capitale sans uniforme, sans grosses épaulettes; un frac, un simple habit noir, annonceraient au peuple un nouveau Médicis de meilleure maison. Point d'armée, source d'impôts; 4,000 ou 5,000 hommes de bonne police! Le roi, raconte van de Weyer, regarda Talleyrand de son œil fin et profond; il ne dit rien, et dès le lendemain de son arrivée il s'occupa des places fortes et de l'armée.

Van de Weyer n'avait jamais espéré que la neutralité belge serait éternellement respectée, si elle ne faisait mine de vouloir se défendre : il voulait que l'art fît pour son pays ce que la nature avait fait pour la Suisse. Avait-il tort? qui pourrait lui reprocher d'avoir eu une foi vivante, ardente, dans sa Belgique, et d'avoir cherché à lui donner d'autres boucliers que la complaisance de l'Europe? La guerre approchait de la Belgique comme par étapes; de Crimée, d'Italie, elle avait atteint le Danemark. On sentait remuer déjà le vieil édifice de la confédération germanique. Le roi Léopold, effrayé de l'avenir, avait essayé d'intéresser le souverain

(1) Allusion à la phrase fameuse : la France ne fait la guerre que pour une idée.

de la France à un membre de sa propre famille : il était entré, plus qu'on n'eût pu attendre d'un esprit aussi sagace, dans les projets qui avaient permis à Napoléon de donner une couronne d'impératrice à la princesse Charlotte; certes le roi Léopold ne pouvait rêver une grandeur nouvelle pour une fille de France alliée à la maison d'Autriche; il espéra sans doute lier Napoléon III à l'avenir des siens, gagner du temps pour la Belgique. Van de Weyer, qui avait des lumières spéciales sur le Mexique (il les devait à son beau-père, M. Bates), essaya vainement d'écarter de la princesse Charlotte le rêve dont on flattait son imagination romanesque; il la vit pour la dernière fois à Londres, quand elle vint faire ses adieux à la reine Marie-Amélie, avec Maximilien, déjà tourmenté du pressentiment de sa fin tragique.

Lord Palmerston, que van de Weyer regardait comme le plus ferme ami de son pays, mourut au mois d'octobre 1865. C'était au moment même où M. de Bismarck avait avec Napoléon III, à Biarritz, des entrevues dont le secret cachait l'avenir de l'Europe. Léopold, depuis longtemps martyr d'une cruelle maladie, s'éteignit le 10 décembre 1865. L'un des derniers survivans d'une époque terrible, il avait vu remonter sur le trône de France un descendant de Bonaparte; il sut pendant trente-cinq ans protéger un royaume nouveau, frêle ouvrage de la diplomatie, contre tous les dangers du dehors et du dedans. Nul n'est grand s'il n'est supérieur à sa fonction, et l'on peut dire de Léopold qu'il fut supérieur même à la fonction royale. Il régna pour ainsi dire du dehors et d'en haut sans se livrer tout entier. Van de Weyer avait entretenu avec lui une correspondance directe et incessante pendant toute la durée du règne : le roi sortait avec lui de la banalité, il devenait parfois presque tendre : « mon bon et fidèle ministre, non, vous n'avez pas votre pareil, » lui accordait sa confiance « affectueuse et illimitée. » Il quittait par instans le ton diplomatique. « Schiller dit, dans *la Fiancée de Messine*, avec une si terrible vérité : « Avec le destin, il n'y a pas de pacte! » Cela m'avait souvent frappé... » Van de Weyer alla à Bruxelles pour assister à l'inauguration du roi Léopold II. Sous le nom de duc de Brabant, celui-ci avait fait plus d'un séjour en Angleterre; van de Weyer avait vu avec bonheur grandir en lui des qualités qui promettaient à la Belgique un digne successeur de Léopold Ier. Il écrivait peu après à M. van Praet : « Vous le savez, j'avais depuis plusieurs années arrêté dans mon esprit que ma vie politique se devait terminer avec la vie du roi. Pendant mon dernier séjour à Bruxelles, je compris que ma retraite ne pouvait avoir lieu le jour de l'avénement de notre second roi, et qu'il me restait encore des devoirs à remplir. Depuis j'ai reçu des avertisse-

mens dont mon âge et l'état de ma santé ne me permettent point de méconnaître la gravité. Le sage, dit La Fontaine, est toujours prêt à partir. Je veux tâcher d'être sage et tâcher d'être prêt. »

Il faut un grand effort pourtant pour s'arracher à l'engrenage des grandes affaires; tout invitait van de Weyer au repos, sa santé ébranlée, l'extrême douceur de sa vie domestique, la tristesse causée par la mort accidentelle d'une fille chérie, la beauté de sa retraite des champs, le plaisir mélancolique qu'on éprouve au déclin de la vie parmi les livres, qui rendent par instans les émotions, les ardeurs, les illusions de la jeunesse; mais la politique le retenait encore, il était comme ces gens qui du bord de la mer regardent venir la marée montante et ne peuvent se détacher de ce spectacle : après la vague qui vient en hurlant expirer sur le bord, une autre avance, puis une autre plus haute. Après la bataille de Sadowa, la Belgique apprit que le gouvernement impérial demandait des compensations territoriales comme récompense de sa neutralité. M. de La Valette, dans une circulaire fameuse (du 16 septembre 1866), sembla prononcer l'arrêt de mort des petits états au profit des grandes agglomérations. « On fait de nous un appât, me disait van de Weyer à cette époque, on nous offre tous les jours. » Quand, au commencement de 1867, l'empereur des Français négocia avec le roi des Pays-Bas la cession du Luxembourg, la Prusse saisit immédiatement l'Europe de la question, et la guerre parut un moment imminente. On put regretter alors que le Luxembourg eût été coupé en deux par la conférence de Londres et n'eût pas été neutralisé dès 1839; la France se contenta de la solution suggérée par M. de Beust : l'autonomie et la neutralité de ce qui restait du duché, avec le démantèlement de la place.

Van de Weyer venait d'obtenir enfin de son souverain la permission de rentrer dans la vie privée. Il avait représenté la Belgique à Londres pendant trente-six ans presque sans interruption; une fois seulement il avait été rappelé à Bruxelles pour former un ministère de conciliation entre les catholiques et les libéraux; mais ce cabinet n'avait eu qu'une existence éphémère. C'est du fond de son repos, si bien mérité, qu'il vit grossir l'orage qui allait éclater sur l'Europe. Mieux que personne, il connaissait les dispositions de la cour de Berlin, il savait que toutes les forces de l'Allemagne étaient tendues par la haine, la terreur et l'ambition; il avait deviné que cette voix qui depuis si longtemps criait à Napoléon III : « Marche, marche ! » le précipiterait enfin sur la Germanie. Au moment même où le rideau se levait sur le grand drame militaire de 1870, le journal le *Times* publia un projet de traité secret, déjà ancien de quatre ans. Dans ce projet, la France livrait l'Allemagne à la Prusse

et ajoutait la Belgique à son territoire. Cette révélation fut désastreuse pour la France, elle fit en quelque sorte le vide autour de nous. Van de Weyer n'en fut point surpris : il savait que plus d'un complot avait été ourdi dans l'ombre contre un peuple ami à qui l'on prodiguait officiellement les assurances pacifiques. Il fut trop vengé quand il vit revenir en Angleterre cet empereur, qu'il avait connu jeune, tourmenté de l'ambition d'un grand rôle, qu'il avait revu au comble de la puissance, arbitre du sort des nations, et qui venait de perdre en quelques jours son armée, son épée, sa couronne. La France n'avait pas signé le traité qui immolait la Belgique; si son humeur guerrière avait pu inquiéter plus d'une fois van de Weyer depuis vingt ans, ces angoisses secrètes furent oubliées devant des infortunes sans nom, car, en dépit de lui-même, il y avait toujours au fond de son cœur une fibre française. Il connaissait notre littérature mieux que nous ne la connaissons nous-mêmes; il s'était approprié toutes les grâces, toute la force de notre langue; les écrits malheureusement trop peu nombreux qu'il a laissés font penser tantôt à Saint-Évremond, tantôt à Paul-Louis Courier, quelquefois à Vauvenargues. Nul étranger n'a, je crois, mieux que lui parlé et écrit l'anglais; mais avec quel plaisir il retombait dans la langue française, avec quel éclat, quel charme il la maniait!

Les derniers entretiens qui suivirent nos malheurs m'ont laissé une impression ineffaçable. Nous ne trouvions pourtant guère, ni lui ni moi, de mots pour peindre nos sentimens; il ne jouissait point de ce qui dissipait ses alarmes, il souffrait de ce qui lui rendait le repos. Moi-même je ne trouvais qu'amertume dans les événemens qui me renvoyaient dans mon pays. Je craignais de ne plus revoir un ami si cher : les lieux où nous avions passé tant d'heures heureuses me semblaient déjà plus vides. La belle étoffe de la vie perd enfin sa soie et ses couleurs, et ne laisse plus voir qu'une trame sombre que la mort vient déchirer. Je ne devais point le revoir en effet; la mort, qu'il attendait comme un sage, avec le même courage qu'il avait montré dans les périls de sa jeunesse, vint le frapper le 22 mai 1874. Il voulut être enterré auprès des siens, dans une chapelle que Mme van de Weyer avait fait élever près de New-Lodge; il pouvait laisser sa cendre à l'Angleterre, il avait assez donné à son pays, toute une vie de fidélité ardente et constante, le bel exemple et le souvenir de toutes les vertus publiques et privées.

AUGUSTE LAUGEL.

UN

ROMAN DE MŒURS

SOUS NÉRON

LE SATIRICON DE PÉTRONE.

I.

Il est difficile aujourd'hui de parler de Pétrone, et l'on ne peut guère s'occuper de lui et de son livre sans commencer par en demander pardon au lecteur. Au XVIIe siècle, on n'avait pas les mêmes scrupules; on le lisait alors et l'on en parlait sans contrainte dans la meilleure compagnie. Le grand Condé en faisait son étude ordinaire, Saint-Évremond le mettait au-dessus de tous les écrivains latins, et Racine, presqu'au sortir de Port-Royal, le citait familièrement dans ses lettres. « C'est un air à présent, disait un des traducteurs du *Satiricon*, et particulièrement entre les personnes de qualité, que d'aimer Pétrone et d'en savoir les beaux endroits; » il prétend même qu'il ne l'a traduit que pour céder aux sollicitations des dames, qui souhaitaient comprendre un auteur dont on leur faisait de si grands éloges. C'est aller sans doute un peu loin que de proposer Pétrone à l'admiration des dames, mais il ne faut pas non plus trop céder aux répugnances qu'il inspire. S'il est très peu moral, il n'en est pas moins fort instructif; l'antiquité ne nous a guère laissé de livre plus curieux, et l'on se priverait, en refusant de le lire, d'une source fort abondante de renseignemens et d'informations.

Par malheur, l'ouvrage de Pétrone nous est arrivé dans un fort

mauvais état. Nous en avons perdu plus des trois quarts (1), et ce qui nous reste a donné lieu à des controverses de tout genre. Nous n'en connaissons pas exactement le titre : celui de *Satiricon*, sous lequel il est connu, ne paraît pas être le vrai, et il est assez probable que l'antiquité lui donnait le nom plus simple et plus général de *Satire* (2). On a beaucoup discuté aussi sur l'époque où il a dû être écrit. Niebuhr le croyait du temps d'Alexandre Sévère; quelques critiques le reculent même jusqu'à l'époque de Constantin, tandis que d'autres veulent qu'il soit de celle d'Auguste. C'est, comme on voit, une différence de trois siècles. Aujourd'hui on s'accorde à croire qu'il a été composé sous Néron. Cette date est celle qu'assignent à l'ouvrage la façon dont il est écrit et les allusions historiques qu'il renferme. A la manière dont l'auteur combat Lucain et dont il imite Sénèque, on ne peut douter qu'il ne fût leur contemporain. Quant au nom qu'il portait, aucun doute n'est permis : les manuscrits et les grammairiens l'appellent tous *Petronius Arbiter*.

Ce nom rappelle aussitôt à l'esprit celui d'un personnage qui joua un certain rôle sous Néron, et dont Tacite nous a raconté la fin. T. Petronius était un de ces débauchés, comme il y en avait alors à Rome, qui consacraient le jour au sommeil, la nuit aux devoirs et aux agrémens de la vie. « D'autres, dit Tacite, vont à la renommée par le travail, celui-là y alla par la mollesse. On ne le confondait pas dans la foule de ces dissipateurs vulgaires qui ne savent que dévorer leur fortune, on le regardait comme un voluptueux qui se connaissait en plaisirs. L'insouciance même et l'abandon qui paraissaient dans ses actions et dans ses paroles leur donnaient un air de simplicité d'où elles tiraient une grâce nouvelle. » Cependant cet efféminé se trouvait être au besoin un homme actif et laborieux. « Proconsul en Bithynie et ensuite consul, on le vit faire preuve de vigueur, et il fut à la hauteur de toutes les affaires. » Après cet effort, il était revenu volontairement à sa vie oisive et voluptueuse. Néron se sentait attiré vers cet esprit ingénieux qui s'était fait un art du plaisir. Pétrone prit un tel ascendant dans cette cour légère qu'on le regardait comme l'arbitre du bon goût (*arbiter elegantiæ*), et ce nom lui resta. L'empereur en était venu à le consulter sur ses fêtes, et

(1) Les manuscrits nous apprennent que les fragmens que nous avons conservés appartenaient aux livres quatorzième et quinzième de l'ouvrage. Ce sont donc treize livres entiers qui sont perdus, sans compter ceux qui suivaient le quinzième, et dont nous ignorons tout à fait le nombre.

(2) C'est sous ce titre de *Satira* que M. Bücheler a publié les fragmens de Pétrone. L'édition qu'il en a donnée à Berlin en 1862 est de beaucoup la meilleure. C'est celle dont je me suis servi. J'ai profité aussi d'un excellent travail publié par M. Studer dans le *Rheinische Museum* (t. II, p. 72 et 19) et qui a renouvelé la critique sur Pétrone.

les divertissemens qu'avait approuvés Pétrone étaient les seuls qui lui semblaient agréables. Cette faveur ne tarda pas à donner de l'ombrage à Tigellin. Comme celui-ci n'était parvenu à plaire à l'empereur qu'en flattant ses passions et qu'il ne se soutenait que par ses complaisances, il craignit son rival et résolut de le perdre. Ce n'était pas bien difficile sous un prince peureux et cruel, surtout au lendemain d'un grand complot qui avait failli réussir. Pétrone n'était assurément pas un conspirateur; mais un homme si répandu et d'un commerce si aisé devait nécessairement avoir quelques connaissances compromettantes. On lui fit un crime d'une de ces liaisons. Il fut signalé comme l'ami d'un des conjurés qui venaient de périr. Un de ses esclaves qu'on acheta servit de délateur. Le reste de ses serviteurs fut jeté en prison, et l'on se mit en devoir, comme c'était l'usage, de le condamner sans l'entendre.

Néron se trouvait alors en Campanie. Pétrone, qui s'était mis en route pour suivre la cour, fut forcé de s'arrêter à Cumes, et il reçut l'ordre d'y attendre qu'on eût décidé de son sort; mais précisément il lui déplaisait d'attendre : ces alternatives d'espérance et de crainte, qui pouvaient durer quelque temps, n'étaient pas de son goût. Il résolut d'y mettre fin et de mourir. Ses dernières dispositions furent bientôt prises, et ce voluptueux se montra plus énergique en ce moment suprême que beaucoup de ceux qui s'étaient conquis par une vie austère un grand renom de fermeté. La plupart des condamnés se croyaient obligés de remplir leurs testamens de flatteries, et, pour conserver à leur famille une partie de leur fortune, ils laissaient le reste au prince ou à ses amis. Pétrone au contraire chercha tous les moyens d'être désagréable à Néron. Il fit briser un vase précieux qui lui avait coûté 300,000 sesterces, pour qu'il ne tombât pas entre les mains de l'empereur, dont il connaissait les manies. Il se trouva ensuite l'esprit assez libre pour composer un écrit qui devait être remis cacheté au prince; il y décrivait, sous les noms de jeunes impudiques et de femmes perdues, les débauches cachées de Néron, et ces inventions monstrueuses par lesquelles ce vieillard de trente ans essayait de ranimer ses sens fatigués. Sa vengeance satisfaite, il eut le soin de briser son anneau pour qu'il ne servît pas plus tard à faire des victimes (1); puis il se prépara à mourir.

La mort de Pétrone est assurément l'une des plus curieuses parmi celles que Tacite nous a racontées : elle a surtout ce caractère

(1) On venait précisément d'employer ce moyen pour que la mort d'un innocent en entraînât d'autres : on avait ajouté une phrase accusatrice au testament d'Annæus Mela, le père de Lucain, qu'on avait condamné à mourir, puis on s'était servi de son anneau pour recacheter le testament, afin de donner à l'accusation une ombre d'apparence. C'est ce que Pétrone voulait éviter en brisant son anneau.

de ne pas ressembler aux autres. Du temps de Néron, si l'on était souvent épicurien de conduite, on l'était moins de principe, et surtout on cessait de l'être quand le dernier moment approchait. On sentait le besoin, dans ces nécessités terribles, de s'attacher à une doctrine plus ferme pour se donner du cœur. L'épicurisme peut aider à vivre; l'expérience prouvait qu'il était insuffisant pour mourir. Scribonius Libo, l'une des premières victimes de Tibère, qui voulait finir comme il avait vécu, avait eu l'idée de charmer son dernier jour en se livrant aux plaisirs de la table; « mais il ne trouva, dit Tacite, qu'un dernier supplice dans ce qui devait être sa dernière jouissance. » Quand on vit que cette façon de quitter la vie ne réussissait guère, on eut recours à une autre. D'ordinaire on demandait le secours d'un sage, on s'occupait des espérances de la vie future. Julius Canus marchait au supplice accompagné par son philosophe (*prosequebatur eum philosophus suus*); Sénèque, pendant que le sang et la vie s'échappaient de ses veines, dictait à un secrétaire ses derniers préceptes de vertu; Thraséa écoutait le cynique Démétrius, qui l'entretenait d'immortalité, et c'est tout plein de ces nobles leçons que, se sentant finir, il invoquait Jupiter libérateur. Pétrone est le seul qui soit mort tout à fait en épicurien. « Il ne voulut pas rejeter brusquement la vie. Il s'ouvrit les veines, puis les referma, puis les ouvrit de nouveau, parlant à ses amis et les écoutant à leur tour; mais, dans ses propos, rien de sérieux, nulle ostentation de courage, et de leur côté point de réflexions sur l'immortalité de l'âme et les maximes des philosophes. Il ne voulait entendre que des vers badins et des poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres. Il se mit à table, il se livra au sommeil, afin que sa mort, quoique forcée, parût naturelle. » Cette façon de quitter la vie a causé une vive admiration à tous les épicuriens du XVIIe siècle. « Ou je me trompe, dit Saint-Évremond, ou c'est la plus belle mort de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin et même de la colère. Le désespoir des affaires de la république, la perte de la liberté, la haine de César, aidèrent beaucoup à sa résolution, et je ne sais si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur quand il déchira ses entrailles. Socrate est mort véritablement en homme sage et avec assez d'indifférence; cependant il cherchait à s'assurer de sa condition en l'autre vie, et ne s'en assurait pas; il en raisonnait sans cesse dans la prison avec ses amis, assez faiblement, et, pour tout dire, la mort lui fut un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne. Nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant : c'est pour lui proprement que mourir est cesser de vivre. »

Ce grand seigneur homme d'esprit, ce consulaire épicurien qui

après une vie dissipée sut mourir avec tant de calme et même d'indifférence, était-il l'auteur du *Satiricon?* Rien ne force à le croire, mais tout porte à le supposer. Cet écrit dont parle Tacite, où, sous des noms inventés, il montrait à Néron qu'il connaissait le secret de ses débauches, semble bien prouver qu'il avait quelque habitude de ces compositions romanesques. Les qualités que l'historien lui attribue, surtout « cette aisance, cet abandon, cet air de simplicité, qui donnaient à ses paroles une grâce nouvelle, » sont celles qu'on remarque le plus dans le *Satiricon.* On peut donc dire que l'œuvre et l'homme se conviennent, et qu'il est naturel de penser, avec le plus grand nombre des critiques, que c'est bien le favori de Néron qui l'a composée.

De l'auteur arrivons à l'ouvrage. Pour le juger équitablement, il faut commencer par nous défaire des opinions de nos jours, et nous rappeler que les Romains ne demandaient pas à leurs romanciers ce que nous exigeons des nôtres. Ils étaient d'abord beaucoup moins rigoureux que nous pour la morale et la décence. Chez nous, tout le monde à peu près lit des romans, et l'on n'est pas trop surpris de les voir aux mains des gens les plus sérieux : c'est dans la société du grave La Rochefoucauld qu'est née *la Princesse de Clèves.* On comprend que le roman ait essayé de se rendre digne de cet accueil qu'on lui faisait en devenant honnête et moral. A Rome, on ne le traitait pas si bien, au moins dans les premiers temps, et, comme on lui témoignait peu d'estime, il lui arrivait aussi de ne se respecter guère. Il ne semblait avoir alors d'autre utilité que d'amuser un moment les désœuvrés; or, tant que durèrent les anciennes traditions, les désœuvrés, les oisifs, passaient pour de mauvais citoyens, qui s'affranchissaient du premier de tous les devoirs, le service du pays : la vie d'un vrai Romain était si remplie d'occupations régulières et minutieuses qu'il ne devait pas avoir de temps à perdre. Ceux qui en trouvaient pour lire des romans, et qui osaient se mettre ainsi au-dessus des lois et des traditions, étaient en général des gens assez peu recommandables : aussi les romans qu'ils préféraient n'étaient-ils pas d'ordinaire les meilleurs. Il s'en trouvait de toute sorte chez les Grecs; la philosophie elle-même et l'histoire en avaient imaginé un grand nombre d'édifians et d'instructifs (1). Ce ne sont pas ceux qui paraissent avoir eu le plus de succès à Rome; on y aimait mieux les récits qui racontaient des aventures d'amour. La Grèce en avait produit en ce genre de fort célèbres qu'on appelait « les fables milésiennes, » du pays où ils avaient pris naissance, sorte de narrations courtes et vives, spirituelles dans les détails, un peu voilées dans les termes, mais pleines au fond de ta-

(1) Ces romans sont énumérés et analysés dans l'*Histoire du roman dans l'antiquité* de M. Chassang.

bleaux licencieux, et dont les *Contes* de La Fontaine peuvent nous donner quelque idée. Les Romains sérieux affectaient d'en parler fort mal ; les autres aimaient beaucoup à les lire, et avec le temps le nombre de ceux qui les lisaient sans scrupule ne tarda pas à devenir très considérable. On nous dit qu'un des officiers qui allèrent combattre les Parthes avec Crassus en avait rempli sa valise. Nous savons par Ovide qu'il y en avait dans les bibliothèques publiques de Rome, et c'étaient sans doute les livres les plus demandés. Ceux qui en faisaient ainsi leur lecture assidue n'avaient pas l'intention de s'édifier en les lisant : ils voulaient seulement s'amuser, et il fallait oser beaucoup pour les satisfaire. C'est ainsi que l'indécence et l'immoralité étaient devenues pour ainsi dire la loi du genre. Aucun des romanciers n'y échappait, et Apulée lui-même, qui avait l'intention d'écrire un roman dévot et théologique, fut obligé d'y mettre des aventures très légères pour contenter son public. On savait donc, quand on ouvrait un de ces livres, à quoi l'on devait s'attendre, et le scandale s'y trouvait au moins diminué de ce qu'y ajoute toujours la surprise. N'oublions pas d'ailleurs que, quelque loin qu'allât un auteur latin, il était justifié d'avance par l'auteur grec qu'il imitait, et qui d'ordinaire était allé plus loin encore. Nous disons que le latin « brave l'honnêteté; » les Latins le disaient des Grecs, et ils n'avaient pas tort de le dire.

Il arrive aussi chez nous que le roman, étant entré dans la littérature sérieuse, s'est trouvé soumis à toutes les règles que subissent les autres genres. On lui demande d'être régulier, suivi, bien ordonné. Les anciens, qui le traitaient avec moins d'importance, lui laissaient plus de liberté. Ils n'exigeaient pas non plus qu'il contînt ces études fidèles de caractères et de passions qu'on veut y rencontrer aujourd'hui. En général toutes ces peintures exactes de la vie bourgeoise n'étaient pas alors aussi goûtées que chez nous. La comédie grecque ne s'avisa de les introduire chez elle qu'après avoir été chassée de la politique, et l'on avait trouvé qu'en le faisant elle s'était fort abaissée. Ces dispositions du public et des critiques permettaient aux auteurs de se mettre à l'aise dans les tableaux qu'ils traçaient de la société et de la vie. Le roman surtout étant fait tout entier pour le plaisir de l'imagination, il semblait naturel d'y laisser dominer la fantaisie. Le fond sans doute était pris à la vie réelle, mais sur ce fond le romancier brodait librement. Les caractères étaient poussés jusqu'à la charge quand ces exagérations devaient amuser le public; les incidens les plus extraordinaires étaient mêlés à des peintures fidèles de la vie, et personne n'était choqué de voir le cours d'un récit interrompu par « ces gaillardes escapades » qui charmaient chez Aristophane.

Voilà ce qu'on permettait d'ordinaire aux romanciers et ce qu'il

faut s'attendre à retrouver chez Pétrone : il est, s'il se peut, encore moins moral que les autres, et ne se pique pas d'être beaucoup mieux ordonné. Un lecteur habitué aux romans d'aujourd'hui trouvera sans doute que les incidens qui composent celui de Pétrone ne sont pas rattachés entre eux par une intrigue assez serrée, et qu'il ne s'est pas donné la peine de créer un ensemble qui eût des proportions régulières. Tantôt le récit se précipite et tantôt il s'arrête. Ici, l'auteur indique à peine la suite des événemens; là, il se plaît à developper sans fin un tableau qui doit plaire à ses lecteurs : c'est ainsi que le repas de Trimalchion, qui n'est en vérité qu'un épisode, a pris une étendue démesurée. Contrairement aux règles de l'art, des personnages nouveaux sont introduits, vers la fin du récit, qui s'emparent tout de suite des premiers rôles. Ce qui frappe surtout, c'est que l'ouvrage est composé d'élémens divers, et qu'on ne paraît pas s'être soucié de les fondre ensemble. On y trouve de petits contes, imités du grec, qui ne tiennent au reste que par un lien très léger, des pièces de vers, dont plusieurs avaient été composées pour d'autres circonstances, des sentences morales dans la bouche des débauchés, et des tirades très sérieuses au milieu des événemens les plus bouffons. Tous les tons et tous les styles y sont mêlés, et c'est là précisément ce qui explique et justifie le nom que l'auteur a donné à son ouvrage : le mot de *satire* chez les Romains ne signifiait primitivement que mélange.

On comprend que l'analyse d'un pareil livre ne soit pas aisée à faire, surtout quand on n'en possède plus qu'une partie, et que ce qui nous reste est sans cesse interrompu par des lacunes. Contentons-nous de dire, pour en donner une idée sommaire, que c'est le récit de la vie vagabonde de quelques aventuriers. Le roman qui s'en rapproche le plus chez nous, c'est *Gil Blas;* mais le héros de Le Sage, quoique fort peu scrupuleux, est un modèle de vertu, si on le compare à ceux de Pétrone. Ce sont en général des affranchis, c'est-à-dire ce qu'il y avait de pire dans la société romaine. Ces gens s'étaient habitués, pendant qu'ils étaient esclaves, à toute sorte de ruses et de basses complaisances pour gagner la faveur de leur maître. La liberté ne les changeait pas : actifs, adroits, déliés (les sots restaient esclaves), dignes d'être au premier rang par leur intelligence, ils étaient souvent relégués au dernier par les préjugés et la misère. On leur avait donné l'instruction sans la moralité; ils étaient pauvres avec tous les vices de la richesse. Sans autre ressource que leur industrie, sans respect pour des lois qui leur avaient fait une existence si dure, forcés de vivre aux dépens des autres et s'y résignant sans peine, ils étaient merveilleusement préparés par leur situation à faire des héros d'aventures. C'est à cette classe d'hommes qu'appartiennent les personnages de Pétrone. Le principal d'entre

eux, Encolpe, celui qui raconte son histoire, est un misérable qui a tué, volé, déshonoré la femme d'un ami, et qui ne paraît pas s'en faire de scrupules. Au moment où commencent les fragmens que nous avons conservés, il court le monde avec son mignon, en compagnie d'un camarade qui ne vaut pas mieux que lui, et bientôt après d'un poète affamé qui s'associe à leur fortune; ils parcourent ensemble cette molle Campanie, peuplée de Grecs efféminés, où la vie est si facile, où l'on n'a souci que du plaisir, et les incidens s'y succèdent vite pour nos gais compagnons. Tour à tour voleurs et volés, mais plus souvent trompeurs que dupes, ils fréquentent les lieux suspects, ils pénètrent dans les musées, ils ameutent les écoliers sous les portiques, ou se cachent au fond de quelque auberge misérable. Quand ils n'ont plus « qu'une pièce de deux as pour acheter quelques pois-chiches, » ils se font inviter à dîner par un parvenu prodigue, qui réunit à sa table des gens qu'il ne connaît pas. Au sortir de ce festin somptueux, ils errent la nuit dans les rues sombres, se heurtent les pieds à chaque pierre et rentrent dans leur taudis, qui n'a pour meuble qu'une couchette. Ils ont des démêlés avec la police, ils se disputent avec l'hôtelier, qui craint qu'ils ne déménagent sans payer, et lui jettent des chandeliers à la tête. On nous les montre tombant sous la table après le repas, poursuivis par les vieilles femmes, « auprès desquelles ils sont aussi froids qu'un hiver des Gaules, » et courant après les jeunes, se disputant ou se partageant les bonnes grâces du mignon qui les accompagne. La fortune ne leur est pas toujours favorable : l'un d'eux essaie de se pendre après une disgrâce amoureuse; un autre, dans un accès de désespoir violent, se frappe d'un coup de rasoir, mais c'est un de ces rasoirs de bois dont on se sert pour l'éducation des barbiers qui débutent. En général, ils supportent avec philosophie leurs mésaventures; ils perdent rarement courage et sont habiles à se tirer de tous les mauvais pas.

C'est précisément après un naufrage où ils ont failli périr, et quand ils viennent d'être jetés presque nus sur le rivage, qu'ils tentent leur plus audacieuse entreprise. Un paysan qu'ils rencontrent leur apprend qu'ils sont près de Crotone, une des plus anciennes villes d'Italie, et, comme ils l'interrogent pour savoir quelles sont les mœurs des habitans : « Mes bons amis, leur répond-il, si vous êtes d'honnêtes négocians, fuyez d'ici, ou cherchez quelque autre moyen de subsister que le commerce; mais, si vous appartenez à ce monde plus distingué qui sait mentir et tromper, vous pouvez venir, votre fortune est faite. Songez que dans cette ville on n'a nul souci des lettres, qu'on s'y moque de l'éloquence, et que l'honneur et la probité n'y obtiennent ni récompense ni estime. La population entière y est divisée en deux classes, les dupeurs et les dupes. Personne ne

s'y fait de famille et n'y élève d'enfans, car quiconque a le malheur de posséder des héritiers légitimes est sûr de n'être jamais invité aux repas ni dans les fêtes, il ne jouit d'aucun des agrémens de la vie et reste confiné dans une obscurité honteuse; au contraire ceux qui ne se sont pas mariés et qui n'ont pas de proches parens sont comblés d'honneurs; on les tient sans conteste pour les meilleurs officiers, pour les hommes les plus braves et les plus vertueux. Cette ville où vous allez entrer ressemble tout à fait à une campagne ravagée par la peste, où l'on ne voit que des cadavres qui sont dévorés et des corbeaux qui les dévorent. » — Voilà au vif cette chasse aux testamens, qui sous l'empire était la seule industrie de tant de personnes habiles, et leur rapportait de si beaux revenus. Nous la retrouvons ici telle que la dépeignent tous les satiriques de ce temps. Il est clair qu'en la décrivant avec tant d'énergie, Pétrone songeait à Rome bien plus qu'à Crotone. — L'occasion est bonne pour Encolpe et ses amis, ils ne la laisseront pas échapper. Ils vont essayer de duper les dupeurs; ils vivront aux dépens de ces gens avides qui ne songent qu'à s'enrichir aux dépens des autres. Leur plan est vite fait : le vieux poète Eumolpe est un Crésus africain qui possède des champs innombrables dans la Numidie; il vient d'avoir le malheur de perdre son dernier fils, un enfant de grande espérance, et il s'était décidé à quitter un pays qui lui rappelait son triste sort quand la tempête a brisé son navire et l'a jeté sur la côte d'Italie. Il a perdu 20 millions de sesterces dans son naufrage, mais il lui reste 300 millions en créances ou en terre « et un assez grand nombre d'esclaves pour assiéger et prendre Carthage, s'il le voulait. » D'autres serviteurs sont en route, qui lui apportent plus d'argent qu'il n'en a perdu, et ils ne peuvent tarder d'arriver. En attendant, il tousse, il gémit, il paraît ne toucher à aucun des plats qu'on lui sert, il parle de sa mort prochaine, il change tous les mois son testament. La ruse a un plein succès. Les coureurs d'héritage, qui flairent une riche proie, s'empressent autour du vieillard et mettent leur bourse à sa disposition. Je laisse à penser si les amis se font scrupule d'y puiser. Chaque jour, c'est un plaisir nouveau qu'ils se donnent; les bonnes fortunes ne cessent pas. Les grandes dames et les gentilles soubrettes leur font des avances, les mères se disputent l'honneur de leur offrir leurs enfans : c'est à qui gagnera leurs bonnes grâces. Eumolpe, que ce jeu amuse, imagine les testamens les plus bizarres; il se plaît à mettre l'avidité de ses héritiers à l'épreuve sans parvenir à les lasser. « J'entends, dit-il, que mes légataires ne touchent ce qui leur revient, quand je serai mort, qu'après avoir coupé mon corps en morceaux et l'avoir mangé devant le peuple. » La condition paraît dure, mais Eumolpe ne manque pas de bonnes raisons pour la faire accepter; il invoque l'histoire, il rappelle à pro-

pos Sagonte et Numance. « Nous savons, ajoute-t-il, que c'est une loi chez certaines nations que les défunts sont mangés par leurs parens, ce qui est cause qu'ils reprochent souvent aux malades, quand ils tardent trop à mourir, de rendre leur chair trop mauvaise... Ne craignez rien de votre estomac, il fera ce que vous souhaitez quand vous lui montrerez les grandes richesses qui paieront ce dégoût d'une heure. Fermez les yeux seulement, et supposez qu'au lieu de manger la chair d'un homme vous dévorez un million de sesterces. D'ailleurs il ne vous sera pas défendu de m'accommoder à la sauce que vous voudrez. Il n'y a pas de viande qui plaise par elle-même. L'art du cuisinier consiste à la déguiser, et ce n'est qu'en la dénaturant qu'on la rend agréable à l'estomac qui n'aurait pu la souffrir. » C'est par ces plaisanteries un peu fortes, dignes d'Aristophane et de Rabelais, que l'ouvrage se termine pour nous. Nous en avons perdu la suite et nous ignorons comment finissait l'aventure; tout ce qu'on peut soupçonner, c'est qu'elle devait finir gaîment, et que nos adroits compagnons s'en tiraient sans dommage.

II.

L'intérêt du roman de Pétrone est moins dans le piquant de l'intrigue ou dans l'agrément du style que dans les souvenirs qu'il renferme de l'époque où il a été écrit. Les querelles littéraires du temps y ont laissé leur trace. L'auteur, qui est un ardent ami des lettres, aime à traiter les questions qui se discutaient autour de lui. D'ordinaire il le fait avec emportement, comme un homme que ces discussions ont passionné. Ce qui est assez curieux, c'est qu'il est partout conservateur et classique. Dès qu'il s'agit des lettres, ce débauché cynique, ce railleur effronté prend le ton d'un censeur austère. Il gronde vertement son siècle et défend les saines traditions contre les témérités des contemporains.

L'ouvrage, en l'état où nous l'avons aujourd'hui, s'ouvre précisément par une querelle de ce genre. Le héros du roman, Encolpe, vient d'entendre un de ces rhéteurs qui depuis Auguste étaient chargés d'enseigner l'éloquence à la jeunesse. Ils le faisaient en déclamant devant elle des causes imaginaires, dans lesquelles ils cherchaient à éblouir les sots par l'éclat des expressions et la recherche des pensées. La déclamation finie, Encolpe emmène le rhéteur sous les portiques qui entourent l'école et lui dit nettement son opinion. Pétrone n'aime pas les déclamateurs, et il donne de son antipathie des raisons excellentes que Tacite a répétées une trentaine d'années plus tard sans leur donner plus de force. Il leur reproche de choisir des sujets ridicules, invraisemblables, qui n'ont aucun rapport avec la réalité et la vie, et ne préparent pas les

jeunes gens à traiter des causes véritables, « en sorte que, lorsqu'ils arrivent au forum, ils semblent être débarqués dans un monde inconnu. » Il les blâme d'apprendre à leurs élèves à négliger l'ensemble pour les détails, à n'être plus sensibles qu'aux agrémens d'une période qui flatte l'oreille ou d'une expression piquante qui réveille l'esprit. « Quand on est élevé de la sorte, dit-il, on n'est pas plus capable d'avoir du goût qu'il n'est possible de sentir bon quand on fréquente trop la cuisine, » et il conclut qu'envoyer les jeunes gens à l'école, c'est le plus sûr moyen d'en faire des sots. Le rhéteur si rudement attaqué ne se défend guère; il répond qu'il faut bien que les maîtres cèdent aux exigences des élèves et de leurs parens, et que, s'ils essayaient de résister, leurs écoles seraient vides. Toute cette discussion est pleine de sens; il n'en est pas moins étrange de voir Pétrone prendre avec tant de feu le parti « de la grande et chaste éloquence, » et de lui entendre dire en vers énergiques que, « si l'on est épris d'un art austère et si l'on a l'âme tournée au grand, il faut d'abord soumettre ses mœurs aux lois d'une honnêteté rigoureuse : » préceptes excellens, mais qui surprennent un peu venant de cet écrivain et placés dans ce livre!

Ailleurs encore Pétrone s'est fait le défenseur des traditions classiques et des usages anciens en attaquant Lucain, coupable de s'en écarter. La polémique entre eux est vive, et l'on y sent que les vanités sont aux prises autant que les principes. C'est un épisode curieux et peu connu de l'histoire littéraire de ce temps : on nous permettra de le reprendre de haut et d'y insister.

Lucain, comme on sait, fut presque un enfant prodige : au sortir des écoles, il était déjà célèbre. Fils d'un riche intendant, neveu d'un ministre, bien vu de l'empereur, poète et prosateur renommé, couronné dans les jeux publics, couvert d'applaudissemens quand il se faisait entendre dans les salles de lecture, il pouvait passer à vingt ans pour l'écrivain à la mode et le favori du grand monde. Sa vanité, qu'il avait très vive, était assurément fort sensible à ces triomphes de salon. Cependant ils ne lui suffirent pas. Il se disait peut-être que le souvenir n'en durerait guère et qu'il lui convenait de chercher une gloire plus solide. Peut-être aussi, malgré les applaudissemens que lui prodiguaient ces gens d'esprit, comprit-il tout ce que leur goût avait d'incomplet et d'étroit. Il y a des sociétés qui n'aiment pas assez les lettres; il y en a d'autres à qui l'on peut reprocher de les aimer trop. Celle au milieu de laquelle vivaient Lucain et Pétrone poussait l'amour de la poésie et des arts jusqu'à la manie. Depuis Auguste, il était à la mode d'écrire : « savans, ignorans, disait le sage Horace, tous, nous faisons des vers au hasard. » Cet excès n'est pas sans danger. Quand tout le monde, et le grand monde surtout, est épris à ce point de littérature, on raffine,

on exagère, on sort du simple et du naturel, on perd cette sorte de naïveté littéraire qui nous livre sans réserve et sans défense à l'admiration des belles choses. La véritable originalité, celle des idées, n'a plus tout son prix; on n'est sensible qu'au délicat, au précieux, au maniéré. Tout le monde se mettant ainsi dans le métier, ce ne sont plus que des qualités de métier qu'on apprécie. Ce qui passionne ces connaisseurs, ces gourmets qui jugent de près, ces gens fatigués et désabusés, c'est l'esprit de détail, la difficulté vaincue, les petits bonheurs d'expression; pour eux, le fond disparaît devant les agrémens de la forme. Le sujet n'est plus qu'un prétexte, et l'on s'attache de préférence à celui qui donne l'occasion d'étaler cette habileté de main et cette finesse de travail dont on est charmé. C'est l'époque où fleurissent le genre descriptif et la poésie didactique. On décrit sans fin le coucher et le lever du soleil, on fait des poèmes sur les oiseaux et sur les poissons, on chante la chasse et la pêche, on met en vers l'art de bien recevoir ses invités ou les complications du jeu d'échecs. Surtout on s'abreuve de mythologie; les *Théséides*, les *Perséides*, les *Héracléides*, abondent, on refait intrépidement l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et l'on recommence sans fin à raconter la guerre de Troie, pour le plaisir de la raconter autrement et d'introduire quelques variations nouvelles dans ce thème usé.

Lucain fit d'abord comme les autres, et céda tout à fait au goût du temps. Il dut son premier succès à la mythologie, mais il ne lui resta pas fidèle. Après avoir écrit une *Iliade* et improvisé un jour un *Orphée* aux applaudissemens du peuple, il résolut brusquement de se jeter en pleine histoire romaine et de composer un poème sur des événemens voisins de son époque. Ce n'était pas sans doute une entreprise tout à fait nouvelle; il ne manquait pas de poètes avant lui qui s'étaient permis de mettre en vers des faits contemporains. Vercingétorix était à peine vaincu qu'on chantait à Rome la guerre des Arvernes, et l'on a trouvé dans une bibliothèque d'Herculanum les fragmens d'un ouvrage sur la victoire d'Actium, qui a dû être écrit au lendemain même de la mort de Cléopâtre; mais en général ces poèmes, romains par le sujet, étaient remplis d'imitations grecques. Depuis Ennius, qui copiait Homère en racontant les guerres puniques, on avait pris l'habitude de ces mélanges, et toutes les épopées, que le sujet en vînt de Rome ou de la Grèce, étaient invariablement composées sur le modèle de l'*Odyssée* ou de l'*Iliade*. Lucain voulut faire autrement; il lui sembla que les contemporains de César devaient être représentés comme ils étaient, avec leurs sentimens, leurs usages, leur façon particulière de penser et d'agir, et qu'il ne fallait pas emprunter, pour les peindre, les traits des héros d'Homère : il résolut d'être entièrement Romain en racontant l'histoire de Rome.

Peut-être eut-il moins de peine à le faire qu'un autre. Son caractère et son milieu le portaient à rompre aisément avec les traditions antiques; en toute chose, cette famille des Sénèque tenait peu au passé et se tournait vers l'avenir. Les nouveautés n'effrayaient pas ces hardis penseurs, venus d'une province éloignée et qui se trouvaient ainsi, par leur origine, dégagés des préjugés dans lesquels on élevait l'aristocratie romaine. Lucain a parlé peu respectueusement de « cette fameuse antiquité qui n'admire jamais qu'elle-même, » et il est disposé à rabattre beaucoup des éloges qu'elle se donne. Après avoir dépeint les retranchemens énormes construits par César pour enfermer Pompée à Dyrrhachium, il s'écrie d'un air de triomphe : « Qu'on vienne maintenant vanter devant nous les murs de Troie, et prétendre qu'ils sont l'œuvre des dieux! » Ce sont ces sentimens qui ont amené Lucain à croire qu'on pouvait trouver la poésie en dehors des sentiers frayés par Homère, et à la chercher résolûment dans la vérité et dans l'histoire. Il n'a pas reculé, pour être vrai, devant des descriptions précises et des détails techniques qui ne semblaient pas susceptibles de trouver place dans un poème. Il nous donne le numéro des légions qui sont en présence; il compte les étapes qu'elles ont faites pour arriver. Silius Italicus suppose qu'à la bataille de Cannes les généraux s'invectivent comme les héros d'Homère, et qu'Annibal et Scipion en viennent aux mains dans un combat singulier, ainsi qu'Hector et Achille. Ces anachronismes ridicules ne se retrouvent plus dans le poème de Lucain; là, les soldats s'abordent avec le *pilum;* ils se servent de balistes et de catapultes, ils n'approchent des places fortes que protégés par des claies d'osier ou couverts de leurs boucliers comme d'un toit : c'est bien ainsi qu'on se battait du temps de César. Lucain a voulu faire une œuvre romaine; voilà l'intérêt et l'originalité de son poème. Les plus beaux morceaux qu'il ait écrits sont ceux où il s'est le plus rapproché de la vérité historique, par exemple ces portraits qu'il trace des principaux personnages, ces discours où il les fait si bien parler, ces larges tableaux qui dépeignent toute une époque en quelques traits et qui ont mérité d'inspirer Tacite. C'est pour s'être ainsi résolûment rattaché à la réalité et à la vie que, malgré d'énormes défauts, il a dépassé tous ces faiseurs de fades épopées dont les gens de cette époque étaient charmés. L'un d'eux, le meilleur de tous peut-être, l'aimable et spirituel Stace, se sent pris d'une sorte de découragement et de terreur au moment d'achever sa *Thébaïde*. Pour s'assurer sur le sort de son œuvre, il éprouve le besoin de rappeler le temps qu'il a mis à la polir, et les succès qu'elle a obtenus avant d'être entièrement livrée au public. « La jeunesse en sait les vers par cœur, Rome est heureuse de l'applaudir quand il daigne en réciter des

fragmens dans les salles de lecture, l'empereur a voulu la connaître. » Cependant tous ces triomphes prématurés ne le tranquillisent pas; il redoute l'avenir, il craint que la postérité ne refuse de ratifier les jugemens des contemporains, et supplie ardemment son poème de lui survivre, *vive precor!* Mais ses prières étaient inutiles, la *Thébaïde* ne devait pas vivre, au moins de cette vie large et populaire qu'un poète souhaite pour ses vers. OEuvre factice et savante, pleine de réminiscences curieuses et d'habiles imitations, elle ne pouvait être tout au plus que le charme de quelques délicats. La *Pharsale* au contraire, attachée aux souvenirs d'une grande époque, racontait des événemens dont on ressentait encore le contrecoup; elle parlait de personnages dont le nom se retrouvait dans toutes les admirations et toutes les haines. Soutenue, animée par ces passions ardentes, elle devait se maintenir dans la mémoire des hommes, et le poète avait quelque raison de prédire avec tant d'assurance qu'elle ne périrait pas :

. . . . . Pharsalia nostra
Vivet, et a nullo tenebris damnabitur ævo!

De toutes les innovations que se permit Lucain, la plus radicale et la moins attendue fut de renoncer au merveilleux d'Homère. Il pensa qu'il devait entièrement s'en abstenir pour éviter des disparates fâcheuses. Quelle figure pouvaient faire ces dieux antiques et naïfs à côté d'indifférens ou d'incrédules comme César ou Cicéron? Était-il possible d'imaginer que Vénus et Minerve s'étaient montrées à des gens qui se moquaient d'elles, et que, dans des guerres où la politique et l'ambition décidaient de tout, on s'était conformé à la volonté de Mars ou d'Apollon? Lucain d'ailleurs, aussi bien que Sénèque, n'avait aucun respect pour le vieil olympe, et il ne manque pas une occasion d'en plaisanter (1). Il aurait eu quelque peine à faire agir ou parler des dieux auxquels on savait qu'il ne croyait pas; il prit donc le parti de ne pas s'en servir, et pour la première fois on put lire une épopée où Mars et Pallas ne paraissent pas dans les batailles, et où Jupiter et Junon ne troublent plus le ciel de leurs querelles.

C'est là évidemment ce qui surprit et scandalisa surtout les partisans des anciens usages. On s'était tellement accoutumé à retrouver les dieux d'Homère dans la poésie épique qu'on ne croyait pas qu'elle pût s'en passer. On s'étonna et l'on s'indigna de la témérité de ce jeune homme qui semblait condamner tous ses devanciers en

(1) Il arrive quelquefois à ce scepticisme religieux de Lucain de se manifester d'une manière assez maladroite. Cornélie, qui vient de voir mourir Pompée, s'écrie : « Je te suivrai jusqu'aux enfers, si pourtant les enfers existent. » Il faut avouer que ce doute est fort étrange dans cette situation.

osant faire autrement qu'eux. Pétrone, qui partageait ces sentimens, se chargea de faire justice du novateur. Il introduisit dans son roman un personnage, le vieux poète Eumolpe, qui devait défendre les saines traditions. Ce poète est fort en colère contre les jeunes vaniteux « qui, dès qu'ils savent mettre un vers sur ses pieds, se croient montés sur l'Hélicon, et qui, rebutés par les difficultés de l'éloquence, se réfugient dans la poésie comme dans un port tranquille où tout le monde peut aborder. » Ils se trompent, s'ils pensent qu'il est facile de faire des vers. La première condition pour y réussir, c'est que « l'esprit soit entièrement saturé de littérature. » C'était déjà se mettre en désaccord avec Lucain : le jeune auteur, qui se piquait d'écrire de génie, n'avait sans doute pas plus de goût pour les connaissances littéraires que son oncle Sénèque, qui parle si mal de toutes les sortes d'érudition. Pétrone demande aussi que le poète s'exprime avec une élégance soutenue, qu'il emploie des expressions qui ne sont pas à l'usage ordinaire du peuple, et que surtout il ne croie pas avoir atteint le comble de l'art quand il a trouvé quelques pensées brillantes qui ressortent du tissu du discours, *ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ*. On ne peut s'y tromper, c'est bien de Lucain qu'il veut ici parler, et il reprend le principal défaut du jeune poète; mais voici où il le désigne plus clairement encore. « Celui qui entreprend de chanter la guerre civile, nous dit-il, ne doit pas se contenter de dire les choses comme elles se sont passées; un historien y réussira mieux que lui. Le poète doit précipiter son récit au milieu d'événemens qu'il complique, ayant recours à l'intervention des dieux et ne se faisant pas faute d'inventer des fables, en sorte qu'on trouve chez lui l'emportement d'une âme qui n'est pas maîtresse d'elle-même, plutôt que l'exactitude d'un homme qui vient témoigner devant un juge. »

Pétrone ne s'en tient pas à ces critiques générales, et, pour achever de confondre Lucain, il a l'idée ingénieuse de refaire son poème; il veut lui montrer combien l'œuvre serait meilleure, si elle était composée d'après les principes de l'ancienne école. Afin que la démonstration soit complète, il suit pas à pas l'auteur qu'il prétend corriger. Il imite et résume, dans un petit poème de deux cent quatre-vingt-quinze vers, les premiers livres de la *Pharsale*, les seuls qui fussent connus du temps de Néron; il ne prend pas la peine de se mettre en frais d'invention, et se contente d'y ajouter un peu de mythologie. Après un tableau de la situation de Rome à l'époque de César, plus vague et moins historique que celui qui ouvre la *Pharsale*, il s'empresse d'introduire les dieux. Entre Naples et Pouzzoles, dans ces champs volcaniques où Virgile a placé l'entrée des enfers, au milieu d'une nature tourmentée, Pluton apparaît, « le visage noirci par la flamme des bûchers, la barbe blanche

de cendres, » et il confie ses chagrins à la Fortune. Il est fort en colère contre les Romains, qui ne savent comment abuser de leurs victoires : ne s'avisent-ils pas de creuser la terre jusqu'en ses fondemens, pour en tirer la pierre et le marbre dont ils construisent leurs palais? S'ils continuent, l'accès aux demeures infernales sera quelque jour découvert, et le soleil pénétrera jusque dans le séjour des mânes. C'est un danger qu'il faut prévenir, un outrage qu'on doit venger. Pluton demande à la Fortune de l'aider à punir ces audacieux ; elle, qui aime le changement, y consent volontiers, et tous les deux s'en vont détruire de concert la puissance romaine. Pétrone s'est sans doute fort applaudi d'avoir imaginé cette scène; il faut pourtant avouer qu'elle n'est guère utile, et que, lorsqu'on connaît les deux ambitieux qui convoitaient l'empire, on n'a pas besoin de supposer un complot des dieux pour comprendre qu'ils aient fini par en venir aux mains. Nous voilà donc avertis que c'est sous l'inspiration de Pluton que César marche sur Rome. A mesure qu'il en approche, Pétrone nous représente, comme Lucain, l'épouvante qui s'empare des habitans consternés; mais ici encore, aux tableaux saisissans de la *Pharsale*, il sent le besoin d'ajouter l'intervention du merveilleux homérique. Il nous montre, ce qui n'est pas très nouveau, la Paix, la Fidélité, la Concorde, qui quittent la terre, et, à leur place, les monstres qui arrivent des enfers, les dieux qui descendent du ciel pour se mêler aux combats des hommes. Vénus, Minerve et Mars soutiennent César; Apollon, Diane, Mercure, Hercule, protégent Pompée. Entre les deux partis circule la Discorde, que le poète essaie de faire aussi terrible qu'il peut. Les anciens lui avaient mis un collier de serpens au cou, Pétrone y ajoute du sang à la bouche, des larmes dans les yeux, une langue qui distille du venin, des dents qui grincent et sont toutes noires de rouille. Se dressant sur le sommet de l'Apennin, d'où elle peut jeter ses torches de tous les côtés, elle appelle l'Italie et le monde aux armes : c'est par ce tableau que se termine le poème de Pétrone.

Ce poème contient assurément de beaux vers, mais, quand on le compare à la *Pharsale*, que l'auteur espérait surpasser, il faut avouer qu'il a grand'peine à soutenir la comparaison. Pétrone a mal réussi dans son entreprise, et l'effet que produit son ouvrage est tout à fait contraire aux principes qu'il voulait établir. Il prétendait prouver que l'épopée ne peut pas se passer de merveilleux, et le merveilleux qu'il ajoute à l'œuvre de Lucain se trouve être entièrement inutile : il n'explique rien, et tout se comprend sans lui. César n'a pas besoin d'être excité par Pluton pour se jeter sur Pompée; la Discorde n'a que faire d'agiter ses torches sur des cœurs que dévore déjà la haine; les Romains peuvent trembler à l'approche du vainqueur, sans que les Furies prennent la peine de venir des en-

fers pour les effrayer : il leur suffit de songer à Marius et de se souvenir des proscriptions. Ainsi aucune beauté n'est ajoutée à l'ouvrage malgré cette accumulation de mythologie; aucun défaut non plus n'en est retranché. En somme Pétrone écrit à peu près comme Lucain; on trouve chez lui de la recherche et des pointes, de l'esprit hors de propos, des pensées brillantes « qui sortent du tissu du discours. » C'étaient les vices du temps; Pétrone pouvait les reprendre chez un rival, il lui était difficile de les éviter quand il écrivait lui-même. Il avait beau maltraiter son siècle, il n'est pas parvenu à lui échapper, et de ce passé qu'il admirait, il n'a reproduit que quelques formes vides. On reconnaît, quand on le lit, combien Lucain eut raison de ne pas gâter les poèmes antiques en essayant d'en faire des imitations maladroites, et de chercher des voies nouvelles; mais il est aisé de comprendre aussi combien cette tentative devait déplaire aux critiques et aux lettrés. Comme ils avaient dans l'esprit un certain type de poésie épique, et qu'ils ne le retrouvaient pas dans la *Pharsale*, ils refusèrent d'y reconnaître une épopée. Pétrone soutenait que Lucain n'est qu'un historien, Quintilien voulait le ranger plutôt parmi les orateurs, et tous les deux s'accordaient à le mettre hors de la poésie; le public les laissait dire. Leurs critiques ne l'empêchaient pas d'acheter la *Pharsale*, de la lire, de l'admirer. « Il y a des gens, fait dire Martial à l'auteur dans une épigramme, qui prétendent que je ne suis pas un poète; mais le libraire qui vend mon livre n'est pas de cette opinion. »

III.

Quand on voit Pétrone traiter si sévèrement Lucain, il vient à la pensée qu'il avait peut-être, en agissant ainsi, quelque désir de plaire à Néron. L'empereur, après avoir été fort lié avec le poète, avait fini par en être jaloux. La passion qu'il ressentait pour la poésie était si vive qu'il n'y souffrait pas de rival, et Lucain était devenu son ennemi mortel pour y avoir trop réussi. Il avait d'ailleurs une raison particulière de ne pas l'aimer : dans la haine qu'il lui témoignait, des rivalités d'école pouvaient se joindre aux jalousies de métier. Tous les césars, jusqu'à lui, avaient affecté d'être irréprochables dans leurs opinions littéraires. Ils étaient classiques, conservateurs, partisans des anciens écrivains et des vieilles maximes. Caligula lui-même, quoiqu'à moitié fou, se moquait spirituellement de Sénèque et de ses nouveautés. C'est aussi aux vieilles écoles et aux principes anciens que se rattachait Néron. La mythologie faisait ses délices, et Stace aurait été son idéal, s'il avait pu le connaître. Ce qui nous reste de ses vers nous montre qu'il aimait l'élégance soutenue, qu'il recherchait la finesse et la grâce. Il veut surtout

charmer l'oreille par une harmonie agréable; ses mots sont choisis avec art, et la façon dont il les oppose ou les rapproche indique un travail curieux. Martial fait quelque part l'éloge « des savantes poésies de Néron; » ce sont aussi des poésies pédantes, des œuvres de bel esprit, des poèmes d'école et d'académie. On comprend qu'avec ces principes et ces préférences il ait été choqué des brusqueries de Lucain, de son harmonie heurtée, de ses expressions violentes; en attaquant la *Pharsale*, Pétrone était donc sûr de flatter à la fois les rancunes personnelles et les goûts littéraires de l'empereur.

Mais a-t-il voulu vraiment le faire? Doit-on penser qu'il ait composé son livre avec le désir arrêté d'être agréable au prince et d'amuser la cour? Il peut sembler téméraire, à la distance où nous sommes de l'ouvrage, de chercher à deviner les intentions de l'auteur. Je crois pourtant que l'examen attentif de quelques scènes du *Satiricon* et l'étude de certains personnages peuvent nous permettre d'entrevoir la vérité.

Parmi ces personnages, Trimalchion est celui peut-être dont Pétrone s'est occupé avec le plus de complaisance : il n'en était pas non plus, dans cette société, qui fût plus intéressant à observer et plus curieux à décrire. C'est l'affranchi devenu riche et resté grossier, qui, ayant passé rapidement de l'extrême misère à l'extrême opulence, se dédommage par des dépenses insensées des privations qu'il a si longtemps souffertes. Pétrone a voulu nous faire comprendre par quelques exagérations plaisantes quelles fortunes immenses ces anciens esclaves pouvaient amasser. Trimalchion possède des domaines si étendus « que l'aile d'un milan se fatigue à les traverser. » Il y entasse des armées de serviteurs qu'il ne connaît pas et dont une partie n'a jamais aperçu son maître. Il n'a besoin de rien acheter, ses champs lui fournissent abondamment tout ce qui lui est nécessaire. On tient chez lui une sorte de journal qui est rédigé sur le modèle du *Moniteur* officiel de Rome et qu'il se fait lire à ses repas pour s'offrir le spectacle de sa richesse. En voici une page détachée qui donne l'idée du reste. « Le 7 avant les calendes d'août, dans la terre de Cumes, qui appartient à Trimalchion, il est né 30 garçons et 40 filles. On a enlevé de l'aire et enfermé dans la grange 500,000 boisseaux de blé; on a réuni dans les étables 500 bœufs de labour. Le même jour, l'esclave Mithridate a été mis en croix pour avoir blasphémé contre le génie du maître. Le même jour, on a fait rentrer en caisse 10 millions de sesterces qu'on n'avait pas pu placer. Le même jour, dans les jardins de Pompéi, un incendie a éclaté qui s'était communiqué de la maison du fermier. » — Ici Trimalchion interrompt et se fâche; ces jardins de Pompéi lui sont inconnus, on en a fait l'acquisition de

ses deniers sans le lui dire, et il entend désormais qu'on l'informe, dans un délai de six mois, des domaines qu'il achète. — Le journal continue en analysant les rapports des préposés aux divers services; rien n'y manque, pas même les faits divers et les récits scandaleux : on y raconte comment un esclave surveillant a répudié son affranchie après l'avoir trouvée avec un baigneur. On nous apprend enfin que les valets de chambre se sont réunis en cour de justice pour entendre et condamner un intendant coupable de quelque méfait. C'est donc vraiment un royaume que gouverne Trimalchion, et dans ses possessions il vit comme un prince. Ses gens imitent ses manières; ils sont insolens pour les étrangers, durs à leurs serviteurs. Esclaves eux-mêmes et souvent maltraités par le maître, ils ont des esclaves qu'ils maltraitent pour se venger. Pétrone nous en représente un qui est prêt à punir de mort un de ses serviteurs. Tout le monde lui demande de faire grâce, mais il se fait prier pour y consentir. « Le coquin, dit-il, m'a laissé voler un habit qu'un de mes cliens m'avait donné pour ma fête. C'est plutôt sa négligence qui m'irrite que la perte de mon vêtement; il était pourtant de pourpre, mais il avait été lavé une fois. Malgré tout, puisque vous m'en suppliez, je veux bien lui pardonner. » De toutes les personnes qui entourent Trimalchion, la seule qui n'ait pas pu se faire à sa situation nouvelle, c'est sa femme Fortunata. « Elle remue les écus à la pelle, » et pourtant elle a conservé au milieu de cette opulence tous ces soins d'économie mesquine qui conviennent aux petis ménages. Elle est toujours en mouvement et quitte la table pendant qu'on dîne pour avoir l'œil sur tout le monde. « Ne la connaissez-vous pas? dit son mari, qui la connaît trop. Elle ne prendrait pas un verre d'eau avant d'avoir serré l'argenterie et partagé entre les esclaves les restes du repas. » Quant à Trimalchion, il est devenu un grand seigneur ou du moins il essaie de l'être. Il a pris les goûts du monde, il veut paraître un ami des lettres et des sciences. « Qui pourrait l'accuser d'être un ignorant? Il a deux bibliothèques chez lui. » Il discourt sur l'astrologie et prouve doctement que les orateurs et les cuisiniers ont dû naître sous la même constellation. Il se permet de citer l'histoire, et, quoiqu'il n'en fasse pas toujours un bon usage et qu'il place Hannibal au milieu de la guerre de Troie, ses convives n'en sont pas moins émerveillés de son savoir. Comme Sénèque a mis la morale à la mode, il moralise à propos de tout, et, pour rappeler à ceux qu'il invite la fragilité de la vie, il fait apporter un squelette dans la salle à manger. Il se pique d'aimer les arts, il veut paraître épris de musique, si bien que le service se fait chez lui au son des instrumens, et que ses valets découpent en cadence. Cependant, lorsqu'il dit toute sa pensée, il avoue qu'en fait d'artistes il ne goûte que les danseurs de corde et les joueurs de cornet. Surtout

il veut être magnifique. Pour avoir beaucoup de monde à sa table, il prend ses convives dans la rue, sans les connaître. Il les éblouit et les fatigue de son luxe, il ne sait qu'inventer pour les étonner. Chaque service est vraiment un chef-d'œuvre d'imagination qui contient des surprises et exige des commentaires. Cependant, au milieu de cette magnificence, à chaque instant se montrent l'ancien esclave et le parvenu. En même temps qu'il comble ses invités, il les insulte. « Buvez ce falerne de cent ans, leur dit-il; je n'en ai pas fait servir d'aussi bon hier, et cependant les gens qui dînaient valaient beaucoup mieux que vous. » A la fin, le vin échauffe toutes les têtes. Chacun oublie de se retenir et revient à son naturel. Un des amis du maître prend Fortunata par la jambe en manière de plaisanterie, et la fait tomber tout de son long sur son lit. Trimalchion, exaspéré par quelques reproches de sa femme, lui jette son verre à la tête, et il se fait un si grand vacarme que la garde du quartier, croyant que le feu est à la maison, enfonce les portes, et pénètre dans la salle avec des haches et de l'eau pour éteindre l'incendie.

Voilà en quelques mots ce dîner de Trimalchion, qui occupe plus du tiers de l'ouvrage de Pétrone. D'où vient l'importance que l'auteur a donnée à ce récit, et pourquoi semble-t-il prendre tant de plaisir à le développer? Est-il vrai, comme l'ont soutenu quelques critiques, qu'en peignant cet affranchi ridicule Pétrone voulait se moquer de l'empereur? Je crois plutôt qu'il voulait lui plaire. Souvenons-nous que Néron était un fort grand seigneur, le dernier des Claudes et des Jules, très fier de sa naissance et de ses aïeux. Il avait toujours vécu dans le meilleur monde. Sa mère et sa femme, Agrippine et Poppée, étaient des personnes d'esprit qu'on remarquait pour la distinction de leurs manières, et il n'y avait pas de causeur plus spirituel que son ministre Sénèque. Dans cette société distinguée que fréquentait l'empereur, il était naturel qu'on se moquât de ces parvenus vaniteux, de ces échappés de l'esclavage, qui voulaient imiter les façons du beau monde. Comme la fortune ne tient pas lieu de tout, ils y réussissaient rarement. L'art de donner à dîner était surtout alors fort important et si compliqué que Varron avait écrit un ouvrage pour l'enseigner à ses contemporains. « L'honnête homme » se reconnaissait à Rome à la manière dont il traitait ses convives et au soin qu'il prenait pour ne manquer à aucun de ces usages minutieux dont le temps avait fait des lois. Ces esclaves enrichis ne les respectaient pas toujours, et les fautes qu'ils commettaient n'échappaient pas à ceux qu'ils humiliaient par leur opulence insolente. On avait grand plaisir à les relever, on ne se faisait pas faute d'en rire. Déjà Horace amusait Mécène des maladresses de Nasidienus; Pétrone égaya Néron des folies des Trimal-

chion. Des deux côtés l'intention est semblable, et le résultat dut être le même. N'oublions pas non plus que Néron détestait son père adoptif, qu'il ne prenait pas la peine de le dissimuler, et que tout ce qu'avait fait ce prince imbécile devenait pour son successeur un objet de risée. On sait que le règne de Claude fut celui des affranchis, et que sous lui ils dominèrent l'empereur et l'empire. Ce pouvoir absolu que Claude leur avait laissé disposait mal Néron pour eux; il était surtout sans pitié pour les anciens favoris de son père. Aussi, s'il fallait essayer de trouver à Trimalchion un modèle, je serais très tenté de croire que Pétrone a voulu peindre ce Pallas, l'amant d'Agrippine, le serviteur préféré de Claude, qui parvint à une si scandaleuse fortune, et mit le sénat et l'empire à ses pieds. Cet ancien esclave poussait la vanité jusqu'à ne plus vouloir parler à ses affranchis, et un jour qu'on l'accusait d'avoir tramé je ne sais quel complot avec eux, il répondit « qu'il ne commandait jamais chez lui que des yeux et du geste, et que, s'il fallait de plus longues explications, il l'écrivait pour ne pas prostituer ses paroles. » Néron, qui lui devait tout, le détestait : il aimait à le poursuivre de ses railleries les plus cruelles, et finit par se débarrasser de lui en l'empoisonnant. Il ne pouvait donc pas être fâché qu'on fît rire aux dépens de ce parvenu ou de quelqu'un qui lui ressemblait, et Pétrone, en traçant le personnage ridicule de Trimalchion, était assuré de ne pas déplaire à son maître.

Il savait bien aussi qu'il ne risquait pas de le mécontenter, tout grand seigneur qu'était Néron, quand il prenait tant de peine pour peindre au naturel des personnages grossiers et représenter des scènes populaires. C'est assurément une des plus grandes curiosités de son livre. L'auteur nous introduit franchement au milieu du plus bas peuple de Rome. Il nous conduit sur le forum le soir, à l'heure où l'on vend les objets volés. Il nous montre un de ses héros aux prises avec les marmitons de son auberge, occupé surtout à se défendre « contre une vieille mégère borgne, coiffée d'un torchon sale et chaussée d'une paire de sabots dépareillés. » Au bruit qu'ils font arrive le commissaire du quartier (*procurator insulæ*), qui de cette voix tonnante qui fait trembler les ivrognes leur adresse un long discours orné de force solécismes. Quand il s'agit de reproduire les entretiens de ces pauvres gens, Pétrone attrape avec une habileté merveilleuse leur façon de plaisanter et de moraliser. Il suit pas à pas tous les caprices de leurs interminables commérages. Il est d'abord question d'un camarade qu'ils viennent de perdre. « Quel brave homme ! dit l'un d'eux (on est toujours un brave homme quand on vient d'être enterré), il me semble qu'hier je lui parlais encore, et je crois toujours m'entretenir avec lui. Pauvres mortels ! nous ne sommes que des outres remplies de vent, et les

mouches ont la vie plus dure que nous. Ce sont les médecins qui l'ont tué... Après tout, il n'a pas lieu de se plaindre, on lui a fait un bel enterrement, il avait une bonne bière et un drap magnifique. Il a eu le temps d'affranchir quelques esclaves avant sa mort, et on l'a convenablement pleuré. Il me semble pourtant que sa femme se force pour verser quelques larmes. Que serait-ce s'il ne l'avait pas comblée de bienfaits! Mais que voulez-vous? une femme c'est une femme, elle tient toujours des oiseaux de proie, il faut se garder de leur faire du bien : c'est jeter de l'eau dans un puits. » Un autre est moins louangeur pour le défunt : il trouve qu'il a fait tous les métiers, qu'il était avide, « et qu'il aurait ramassé un écu dans la boue avec les dents. » Un troisième abandonne le mort pour se plaindre de tout le monde, il est décidément d'humeur morose et regrette en tout le passé. Autrefois le blé était moins cher, les magistrats plus honnêtes, les dieux plus accommodans. « Quand la terre était sèche, les jeunes filles s'en allaient par les rues couvertes de longues robes, nu-pieds, les cheveux épars, l'âme pure, implorant Jupiter; aussitôt il pleuvait à seaux sur la procession, et tous les assistans s'en retournaient mouillés comme des rats. Aujourd'hui les dieux ne feraient plus un pas pour nous, nous ne croyons à rien, et la campagne souffre. » Son voisin est plus disposé à prendre le temps comme il vient, il ne trouve pas qu'en somme on soit trop malheureux. On se plaint partout, et peut-être ailleurs a-t-on plus de raisons de se plaindre. « Si vous allez dans les pays voisins, dit-il, il vous semblera qu'ici les porcs se promènent tout rôtis. » Les jeux publics surtout, pour lesquels il a un goût très vif, l'aident à prendre gaîment la vie. Justement on en prépare en ce moment de magnifiques. On y doit voir des gladiateurs qui ne se feront pas de quartier, des combats de nains et une femme qui sait conduire un char dans l'arène. On y verra aussi, ce qui pique surtout la curiosité publique, l'intendant de Glycon, « qui a été saisi pendant qu'il procurait quelques agrémens à sa maîtresse. » Glycon l'a condamné aux bêtes, et il réserve au peuple le plaisir de le voir dévorer. C'est sans doute un fort agréable divertissement, mais notre homme trouve qu'il n'est pas complet ; il lui faudrait aussi la femme. « Qu'a fait l'esclave après tout? Ce qu'il n'était pas libre de refuser. Celle qui l'a forcé méritait plus que lui de sauter sur les cornes d'un taureau.» C'est l'opinion de beaucoup de monde; aussi verra-t-on le jour de la représentation une bataille s'élever entre les galans et les maris jaloux.

Tels sont les propos qu'échangent entre eux ces bonnes gens entre deux verres. Ce qui est le plus piquant, c'est que Pétrone les fait vraiment parler leur langue. Nous avons, grâce à lui, un échantillon exact de la façon dont on s'exprimait au Ier siècle dans les

rues tortueuses de Suburra. Ces petits marchands, ces manœuvres, ces affranchis qu'il fait parler ont peu de souci de la grammaire. Ils construisent les phrases en dehors de toutes les règles de la syntaxe. Ils confondent les genres, et disent sans se gêner : *vinus, cælus* et *vasus*. Ils allongent les mots ou les abrégent, ils en forment à leur gré de gracieux ou de barbares, ils emploient les voyelles les unes pour les autres, et prononcent intrépidement *Éphigénia* pour Iphigénie et *bubliotheca* pour bibliothèque.

Ne nous laissons pas tromper par ce souci de reproduire exactement la langue et les propos du peuple; gardons-nous d'en conclure que nous avons affaire à quelque écrivain populaire, et qu'il a composé son livre pour la canaille de Rome : ce serait une grande erreur. Tout le monde sait combien il est rare qu'un poète, surtout s'il est sorti des rangs inférieurs, chante sa condition et fasse de son métier le sujet de ses vers. On en a paru quelquefois surpris, et pourtant la raison en est facile à trouver : ce n'est pas la coutume qu'on mette son idéal près de soi; cette vie d'imagination, qui inspire les poètes, et que chacun de nous crée à sa fantaisie, est rarement la vie réelle. Nous n'en serions pas si charmés, si c'était celle de tous les jours; il faut d'abord, pour qu'elle nous plaise, qu'elle nous éloigne de nos habitudes et nous promette des plaisirs que nous ne connaissons pas. Les pauvres gens la placent naturellement au-dessus d'eux; ceux au contraire dont la fortune ne peut plus s'accroître et qui sont arrivés au faîte « aspirent à descendre : » au XVIIe siècle, tandis que les bergers rêvaient d'être princes, le passe-temps de certains princes consistait à se faire bergers. Ce besoin de chercher des divertissemens et des distractions loin du milieu qu'on fréquente est de tous les temps, mais il devient plus vif chez les classes élevées quand elles ont épuisé tous les plaisirs et que l'abus de l'opulence en a fait naître le dégoût. Il ne leur reste plus alors, pour échapper à l'ennui qui les dévore, que de pénétrer dans ce monde inférieur, dont leur fierté les avait éloignées jusque-là, et d'y chercher des spectacles nouveaux, des excitations inconnues. C'est à cette extrémité qu'en était venue, après des excès de tout genre, l'aristocratie romaine du Ier siècle. Quand Messaline sortait le soir de son palais, « accompagnée d'une seule servante, et la tête couverte de faux cheveux blonds, » pour aller courir les bouges honteux de la rue des Toscans, elle était moins poussée par une ardeur de débauche, qu'elle pouvait aisément satisfaire au Palatin, que par un dévergondage de curiosité. C'est aussi la même passion qui poussait Néron à errer la nuit dans les rues de Rome, déguisé en esclave, attaquant les hommes et les femmes, comme un débauché ou un voleur vulgaire, s'attablant dans les cabarets et s'y faisant de méchantes querelles qui finissaient souvent par des coups.

Dans les fêtes qu'il donnait à ses amis, il n'aimait rien tant que de construire des boutiques et des mauvais lieux, devant lesquels il faisait mettre les plus grandes dames de Rome, vêtues en marchandes ou en cabaretières, et qui excitaient les passans à entrer. Il me semble que le *Satiricon* se comprend mieux quand on se souvient de ces fêtes. Il est sorti des mêmes besoins; il donnait aussi quelque satisfaction à ces goûts vicieux et dépravés. Pétrone voulait plaire au prince et à ses amis en dépeignant ce monde inférieur qu'ils aimaient à fréquenter un moment pour se reposer de l'autre, et réveiller par le contraste leur curiosité éteinte et leurs sens épuisés.

Tout indique du reste que c'est bien pour eux qu'il écrivait, et que, malgré le plaisir qu'il prend à peindre la mauvaise société, il appartenait lui-même à la meilleure. Les beaux esprits et les grands seigneurs du XVIIe siècle, qui le pratiquaient si volontiers, ne se trompaient pas quand ils le tenaient pour un des leurs. C'est ce qui se reconnaît partout, et principalement à ce ton d'ironie légère qui est perpétuel dans son livre et trahit l'homme du monde. Pétrone a peu de goût pour ces grands éclats de voix et cette violence d'invectives qui plaisent aux déclamateurs comme Juvénal; il raille finement et d'un mot, sans appuyer et sans crier; mais son ironie, si délicate qu'elle soit, ne ménage rien. Tout ce qu'on respectait à Rome, par habitude et par point d'honneur, y est plaisamment touché. Les héros de son roman témoignent peu de confiance dans les magistrats et dans les lois, et ils sont fort disposés à croire qu'il faut commencer par payer son juge quand on veut gagner son procès. Ils ne se fient guère non plus à la police et seraient gens à redouter presque autant la rencontre des gardes de nuit que des voleurs. Le charmant récit de *la Matrone d'Éphèse* indique qu'ils ne font pas beaucoup de fond sur la fidélité des femmes, et qu'ils croient qu'une veuve inconsolable est fort sujette à se consoler. Ils n'ont pas non plus beaucoup de scrupule à plaisanter sur la religion; ce n'est pas sans un sourire qu'une dévote campanienne déclare « que son pays est si rempli de divinités qu'il est plus aisé d'y rencontrer un dieu qu'un homme, » et qu'elle demande à genoux le secret pour des mystères impénétrables, « qui ne sont guère connus que d'un millier de personnes. » Dans ce roman si peu moral, il est souvent question de morale, et il n'est pas rare d'y trouver des pages qu'on croirait empruntées aux épîtres de Sénèque; mais cette sagesse est souvent si étrangement placée qu'on sent bien que l'auteur ne la prend pas au sérieux. Elle reçoit aussi très souvent de cruels démentis. Trimalchion veut bien s'attendrir un moment sur le sort des esclaves : c'était alors de bon ton. « Ils sont des hommes, dit-il, et ils ont été nourris du même lait que nous, » ce qui ne l'empêche

pas un peu plus tard de menacer un de ses serviteurs, à propos d'une peccadille, de le faire brûler vif.

L'homme du monde se reconnaît encore à sa façon d'écrire. Ce romancier, qui reproduit si fidèlement les propos populaires, avec leurs hardiesses d'incorrection, se sert d'une langue si fine et si châtiée quand il parle pour son compte, que Juste-Lipse disait qu'on n'avait jamais écrit si purement des impuretés (*auctor purissimæ impuritatis*). C'est surtout quand il est question des femmes et de l'amour que ce style s'assouplit et se colore. Il n'y a rien de plus gracieux dans toute la littérature latine que le récit des aventures de Polyœnos et de Circé; mais cette grâce n'est pas exempte d'un peu de manière et de précieux. L'influence du monde s'y fait sentir, on y retrouve cette habitude de raffiner ses pensées et de dire spirituellement les choses tendres, familière aux gens d'esprit qui vivent ensemble. « Ce que Pétrone a de plus particulier, dit Saint-Évremond, c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques odes, il est peut-être le seul de l'antiquité qui ait su parler de galanterie. » C'était en effet une nouveauté, et Saint-Évremond a raison de dire que Virgile par exemple « n'a rien de galant. » Il a dépeint la passion dans sa vérité et dans sa force; Pétrone la montre affaiblie et comme énervée par l'usage de la vie commune et les conventions de la société. Ses amoureux sont toujours assez maîtres d'eux pour avoir de l'esprit même dans les momens les plus tendres; ils s'expriment avec cette nuance d'exagération qui ne va pas sans un sourire et laisse entrevoir une discrète ironie. Quand Polyœnos aperçoit Circé pour la première fois, il est ébloui de sa beauté, ce qui ne l'empêche pas d'en faire un tableau détaillé. « Il n'y a pas de parole, dit-il, qui puisse exactement la décrire. Sa chevelure, frisée naturellement, tombait en grosses boucles sur ses épaules. Son front était petit (1) et bordé par ses cheveux qu'elle relevait en arrière. Ses yeux brillaient comme les étoiles dans une nuit sans lune; ses narines étaient légèrement arquées, et son gracieux petit visage ressemblait à celui que Praxitèle a donné à sa Diane. Que dire de son menton, de son cou, de ses mains, de la blancheur de ses pieds, qui brillait à travers les bandes d'or de son brodequin? Elle faisait honte au marbre de Paros. » Lorsqu'il s'est un peu remis de son admiration, il s'approche d'elle et lui adresse ces paroles galantes que

(1) Un des traducteurs de Pétrone, Nodot, fait remarquer à ce propos que la petitesse du front était pour les anciens une marque de beauté, et qu'ils la regardaient même comme un signe d'esprit. Il ajoute : « On dirait, à entendre parler le peuple aujourd'hui, qu'on n'est plus de cette opinion; cependant les gens de bon goût en sont toujours. J'ai eu même la curiosité de consulter là-dessus quelques-unes des plus belles femmes de France, de la première qualité, des plus spirituelles et des plus galantes, lesquelles m'ont assuré que c'est un défaut considérable d'avoir un grand front. »

Racine aurait bien voulu répéter aux belles dames d'Uzès : « Je vous en conjure, au nom de vos charmes, ne dédaignez pas d'accueillir un étranger parmi vos adorateurs. Vous le trouverez dévot à votre beauté, si vous lui permettez de vous adorer. » Je me figure que cette langue spirituelle et précieuse était celle qu'on devait parler dans la société de Poppée.

Les conclusions auxquelles nous amène l'étude que nous venons de faire du *Satiricon* surprendront peut-être quelques personnes. Les anciens critiques ne jugeaient pas l'œuvre de Pétrone comme nous, et ils en donnaient une opinion différente. Le souvenir du récit de Tacite, qui ne s'oublie pas, les avait trompés. Ils songeaient toujours à cette satire que Pétrone écrivit de sa main à ses derniers momens pour se venger du prince qui le condamnait à mourir. Sans doute il n'était pas possible de la confondre avec ce roman dont il nous reste de si longs débris, et qui ne pouvait pas être écrit en un jour; mais on se laissait aller à croire que le roman et la satire, étant l'œuvre du même écrivain, étaient composés dans le même esprit, que dans tous les deux « l'auteur avait voulu décrire les débauches de Néron, et que ce prince y était le principal objet de son ridicule. » C'est une opinion à laquelle il faut, je crois, renoncer. Le *Satiricon* n'est pas une œuvre d'opposition; il n'est pas possible de penser, comme Saint-Évremond, que « par une agréable disposition de différens personnages, Pétrone y touche diverses impertinences de l'empereur et le désordre ordinaire de sa vie. » Les personnes qu'on y raille ne sont ni le prince ni ses amis, mais plutôt des gens que l'empereur n'aimait pas et dont on se moquait autour de lui; l'auteur n'a pas écrit son livre « dans le temps de ses mécontentemens cachés, » l'ouvrage doit être au contraire de l'époque de sa faveur. Il n'était pas destiné à satisfaire les rancunes de ces politiques de salon qui se transmettaient à la dérobée et dévoraient en cachette les ouvrages suspects : il était fait pour être lu à la cour, dans ce cercle de gens d'esprit corrompus et de débauchés élégans qui entouraient Néron et Poppée, et Pétrone, en le composant, travaillait, comme l'affranchi Paris, « pour animer les plaisirs du prince. »

Gardons-nous pourtant d'aller trop loin; il faut avoir soin, avec ces gens d'esprit, de ne pas forcer les nuances. Ils sont si souples, si adroits, si fuyans, si habitués au monde et à la vie, qu'ils parviennent à éviter les extrêmes et qu'ils savent unir les contraires. C'est ainsi que Pétrone a su mêler quelque indépendance à ses flatteries. On lui ferait tort assurément, si on le confondait tout à fait avec les Paris, les Vatinius, les Tigellin avec tous ces vulgaires scélérats, prêts à tout faire et à tout souffrir, dont cette cour, nous dit Tacite, était plus remplie qu'aucune autre. La fermeté de sa mort

le distingue d'eux, et j'ajoute que le *Satiricon* lui-même, quand on le lit avec soin, nous donne de lui une meilleure idée. Il est remarquable que, même dans les passages où il veut être agréable au prince, ce railleur éternel ne renonce pas à son ironie. Celui qu'il charge d'attaquer Lucain et de refaire la *Pharsale*, c'est un poète ridicule que les enfans poursuivent à coups de pierres quand il se montre dans les portiques, qui est si occupé à faire des vers sur un vaisseau pendant une tempête, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il va périr, et qui accueille par des injures ceux qui viennent l'interrompre pour le sauver. Le choix d'un si médiocre personnage pour une cause où l'amour-propre de l'empereur pouvait être engagé ne cachait-il pas quelque malice? Ne dirait-on pas vraiment que Pétrone tient à nous mettre lui-même en défiance de ses flatteries, et qu'il veut nous faire entendre que sa complaisance n'était pas, comme celle des autres, sans limites et sans réserves? Cette intention, qui, bien que timide et voilée, s'entrevoit dans ce qu'il nous dit, me paraît plus visible encore dans ce qu'il ne dit pas. Parmi les talens du prince dont il tirait tant de vanité, quelques-uns sont délicatement loués chez Pétrone, mais il y en a dont il n'a pas dit un seul mot. Dans ce roman qui touche à tout, il n'est jamais question du théâtre, et l'on n'y trouve pas la moindre allusion à cette manie qui possédait l'empereur de paraître sur la scène et d'y remporter des couronnes en chantant des drames lyriques.

Ce silence est fait pour nous surprendre. Il n'y avait rien dont Néron fût plus fier que de ses triomphes de musicien et de chanteur. Ses courtisans le savaient bien, et ils ne manquaient pas d'offrir sans cesse des sacrifices aux dieux « pour la conservation de sa voix céleste. » Lorsqu'après quelques hésitations, encouragé par la servilité publique, il osa se produire sur un théâtre, ce fut un grand événement à Rome. Il ne faudrait pas croire que tout le monde ait jugé sévèrement cette fantaisie : l'opinion publique se partagea, et jusque dans la société la plus distinguée Néron trouva des approbateurs. Un petit poème de cette époque, qu'on a récemment découvert (1), nous montre le prince dans une de ces représentations solennelles, chantant en grand habit de théâtre ses « chants troyens » sur la scène. « Tel était Phébus, dit le poète, quand joyeux de la mort du serpent il célébrait sa victoire en frappant de son archet sa lyre savante... Filles de Piérus, prenez votre vol, et venez nous trouver au plus vite : c'est ici que l'Hélicon se dresse maintenant; ici vous retrouverez votre Apollon. Et toi, ville sacrée de Troie, sois fière de tes désastres et montre avec orgueil ce glorieux poème à la

(1) Ce sont deux églogues qui ont été découvertes, il y a quelques années, dans la bibliothèque du couvent d'Einsiedeln. Elles sont reproduites dans l'*Anthologie latine* de Riese, aux numéros 725 et 726.

patrie d'Agamemnon. Tes malheurs ont enfin reçu leur récompense. Réjouissez-vous, ô ruines, et rendez grâces à votre triste sort; voilà le descendant des Troyens qui vous relève de vos cendres! » Ce ne sont là, dira-t-on, que des flatteries de poètes, et l'on sait par l'exemple de Martial et de Stace qu'ils n'ont pas épargné les éloges aux césars qui en étaient le moins dignes; mais, parmi ceux qui se montrèrent complaisans à cette passion du prince, il se trouvait aussi de très graves personnages. Au commencement de ce règne, Sénèque avait composé des vers dans lesquels Apollon disait de ce prince de dix-sept ans : « Il me ressemble par le visage et la beauté; par son chant et sa voix, il m'égale. » Louanges imprudentes qui risquaient d'encourager Néron dans ses folies; il était naturel qu'il ne gardât pas pour lui seul des talens que ses amis ne cessaient d'exalter et qu'il souhaitât d'en faire jouir le monde. Quand il s'y décida, il voulut paraître au théâtre entre ses deux ministres, Sénèque et Burrhus, afin qu'on reconnût l'empereur dans le comédien, et obtint d'eux qu'ils donneraient à tous les spectateurs le signal des applaudissemens. A la vérité, Tacite nous dit que Burrhus n'applaudissait qu'en gémissant (*Burrhus mærens ac laudans*); mais c'était un vieux soldat, qui n'avait jamais été qu'un courtisan médiocre : Sénèque devait applaudir de meilleure grâce. Quant aux Grecs qui se pressaient à ces spectacles, ils avaient tant d'estime pour les choses et les gens de théâtre, qu'un empereur histrion n'était pas fait pour les étonner (1) : aussi témoignaient-ils, quand ils l'écoutaient, une admiration si violente, un enthousiasme si bruyant, que Néron les proclamait les plus fins connaisseurs du monde, les plus dignes de l'entendre et de le juger. Seuls les vieux Romains, restés obstinément fidèles aux traditions du passé, qui avaient une si haute idée de l'autorité souveraine et tant de mépris des comédiens, qui mettaient au-dessus de toutes les vertus le respect du *decorum*, furent indignés. Ce qui nous semble surtout un grand ridicule leur paraissait un grand déshonneur, et Juvénal s'est fait l'interprète exact de leurs sentimens quand il reproche plus durement à Néron de s'être montré sur la scène que d'avoir tué sa mère. Au milieu de ce conflit d'opinions diverses, de quel côté se rangeait Pétrone? Il ne l'a pas dit, au moins dans la partie de son livre qui nous reste, et où il a trouvé l'occasion de dire tant d'autres choses. Si dans un roman composé pour plaire au prince et « animer ses plaisirs » il n'a fait aucune allusion à sa passion insensée pour le théâtre, c'est qu'il ne l'approuvait pas. Ce silence est sans

(1) On a retrouvé dans les ruines d'une petite ville d'Asie-Mineure un décret du peuple de ce pays en l'honneur d'ambassadeurs étrangers qui avaient chanté en public en s'accompagnant de la cithare. Ce qu'on louait chez les ambassadeurs ne pouvait pas beaucoup choquer chez le prince.

doute une protestation bien timide, mais il suffit à nous montrer Pétrone sous un meilleur jour. Au milieu de ce concert d'éloges, il y avait peut-être quelque mérite à se taire, et je ne crois pas qu'il soit trop téméraire d'en conclure que dans ses rapports avec ce terrible maître, si exigeant et si soupçonneux, cet homme d'esprit devait garder quelque dignité, que, tout favori qu'il était du prince, il ne s'est pas résigné à encourager indistinctement tous ses caprices, et qu'enfin il n'a pas attendu de mourir pour se montrer plus ferme et plus fier que tous ceux qui servaient et flattaient avec lui.

Après nous être tant occupés de l'auteur, peut-être conviendrait-il de parler un peu plus de l'ouvrage; mais il est de telle nature qu'il faut renoncer à y introduire un lecteur qui se respecte. A l'exception des passages que nous avons cités ou résumés, le reste échappe à l'analyse. Comment faire connaître ces scènes où l'auteur prend plaisir à décrire tout ce qu'on tient d'ordinaire à cacher, où l'immoralité est comme assaisonnée et relevée par l'élégance, où les passions les plus contraires à la nature sont exprimées d'un ton si vif et si naturel? C'était évidemment un monde différent du nôtre que celui où ces choses pouvaient se dire et s'écouter sans embarras; je ne veux pas prétendre assurément que tout le monde du temps de Néron vécût comme Encolpe et Ascylte : il est probable qu'alors comme aujourd'hui les romanciers s'attachaient plutôt à dépeindre l'exception que la règle; mais, si les mœurs que décrivait Pétrone n'étaient pas celles de toute la société de son temps, cette société s'amusait de ses récits, et ils permettent au moins de juger combien elle avait la curiosité malsaine et l'imagination dépravée. Pétrone marque le point culminant de l'immoralité romaine, puisque Tacite nous dit qu'à partir de Vespasien les mœurs devinrent plus réglées et la vie plus honnête. Et nous n'avons pas la ressource de croire que son livre fut composé pour être lu en secret par quelques débauchés obscurs : on vient de voir que très probablement il était fait pour le grand monde et la cour. Quand on connaît la situation qu'occupait Pétrone auprès de l'empereur et dans quelle intention il écrivait, quand on sait que le *Satiricon* a dû être la lecture favorite du prince et de ses amis, on est disposé à faire plus d'attention à ces récits légers qu'il renferme; on y cherche le tableau des mœurs et des opinions de ce temps, on s'y instruit de ces mille détails curieux que l'histoire ne daigne pas raconter; on s'en sert pour pénétrer dans ces recoins obscurs qu'une époque ne montre pas volontiers à celle qui la suit, et qu'on a tant d'intérêt à découvrir quand elle n'est plus; on en tire enfin le même profit que de ces romans de Diderot et de Crébillon qui achèvent de nous donner une idée de la société du XVIII[e] siècle.

GASTON BOISSIER.

SÉBASTOPOL

ET LA CHERSONÈSE

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Sébastopol n'est pas encore relié à la Russie par un chemin de fer en activité; mais d'Odessa à la baie du Sud c'est en bateau à vapeur l'affaire d'une vingtaine d'heures. Quand la mer est calme, le voyage a son charme. Les repas en commun, les causeries sur le pont, établissent bien vite une certaine intimité entre les voyageurs : en quittant le bateau, j'avais des amis sur tous les points de la presqu'île. Il faut garder un peu de son temps et de son attention pour les passagers de troisième et de quatrième classe. Ils sont la plèbe de la « cité flottante; » mais ils ont conservé les types et les costumes nationaux. Assis, couchés pêle-mêle sur des nattes ou des peaux de mouton, ils représentent toutes les races de l'Europe orientale. Voici le Juif en longue lévite, avec ses bottes éculées, avec ses *oreilles de chien* en avant des tempes, ces rides multiples du front, ces singuliers plis de la bouche qui indiquent à la fois la souffrance et la réflexion; au matin, il ne manque jamais de revêtir le voile noir et blanc, de s'attacher sur le front le phylactère et de psalmodier à mi-voix les versets du Livre. Accroupi avec sa longue pipe, son turban, ses larges braies, ses gros pieds et ses jambes demi-nues, avec sa figure à la fois placide et farouche, un Turc semble rêver aux vicissitudes du croissant. Des Tatars, il y en a de plus d'une sorte : ordinairement les traits réguliers sous le hâle, le profil hellénique, les grands yeux noirs semblent protester contre cette origine : beaucoup des Tatars du sud en effet ne le sont que de nom et de religion; ce sont les descendans islamisés des anciennes peuplades grecques ou barbares de la Tauride. Voici deux femmes turques enveloppées de voiles d'une blancheur douteuse; sans se cacher

précisément le visage, elles évitent les regards du public; en revanche elles ne se font pas faute de montrer leurs orteils, qu'abandonnent à tout moment les babouches, et qui sont rougis de henné. De tout le jour et de toute la nuit, elles n'ont bougé de place. Voici des Grecques, bien reconnaissables malgré le costume occidental. Enfin, assise dans un coin sur ses talons, avec une robe d'indienne rose, un pantalon rose qui se serre à la cheville, des babouches à bout recourbé, un profil en lame de couteau, noire comme on pourrait l'être à Ceylan, une vieille bohémienne, une *tsigane*, sa courte pipe en terre entre ses dents noircies, agite dans ses mains fatidiques des fèves et de petits cailloux, et dit la bonne aventure aux soldats et aux paysans russes qui l'entourent.

Quand on perd de vue Odessa, on est en pleine mer, — nulle terre à l'horizon; mais au matin du second jour les rivages escarpés de la Crimée, avec leurs teintes fauves, couleur de feuilles d'automne, commencent à émerger. Bientôt apparaît la petite ville d'Eupatoria, disposée tout entière sur le rivage comme pour ne laisser rien perdre d'elle-même. L'œil est séduit par une assez belle coupole qui semblerait devoir appartenir à quelque Sainte-Sophie; c'est une des seize mosquées de la ville. Eupatoria est aussi peu russe que possible : sur ses 7,000 ou 8,000 habitans, il y a moitié de musulmans, plus 200 israélites orthodoxes, plus 1,200 ou 1,300 juifs de la secte *karaïmite*, fort répandue en Crimée, plus des catholiques et des arméniens, qui les uns et les autres ont leur église. Dans la campagne, les Tatars forment les six septièmes de la population. A droite du port, nous voyons tourner les ailes et les roues d'une infinité de moulins; on m'explique qu'un des objets principaux du commerce d'Eupatoria, c'est l'envoi à Constantinople du blé russe réduit en farine. Nous levons l'ancre. Le rivage affecte la forme d'un haut plateau par les brèches duquel s'échappent le Boulganak, l'Alma, le Belbeck, la Katcha, petits ruisseaux désormais fameux; nous approchons de Sébastopol.

I. — SÉBASTOPOL ET LA KARABELNAÏA.

A entendre ce grand nom voler de bouche en bouche parmi les passagers, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. Inkermann, Balaklava, Traktir, le Mamelon-Vert, Malakof, tout un monde de souvenirs glorieux et terribles vous envahit l'imagination. Ce qu'on voit d'abord de Sébastopol, c'est une grande pyramide solitaire au milieu des landes : cette pyramide est une église, et ces landes sont un cimetière. Quand on arrive à l'entrée de la baie, on a devant soi, étalée en amphithéâtre, une cité à l'aspect, aux teintes étranges. Pas de toits aux tuiles éclatantes, pas de coupoles d'or,

nul bruit, nulle couleur. Avant d'avoir entrevu aucun détail, on a comme une impression funèbre, et à mesure que l'on distingue les longues files de maisons en ruines, les monumens effondrés, les pans de murailles croulans, les rangées de fenêtres sans vitres, la première impression ne fait que s'accroître. Ce n'est pas une ville qu'on a sous les yeux, c'est un de ces « cadavres de villes » dont parle Cicéron. Groupés sur le pont, les passagers contemplent ce mélancolique panorama. Les habitans qui reviennent chez eux, les officiers de marine désignent aux étrangers l'église en construction de Chersonèse, tout emmaillottée d'échafaudages, la nouvelle cathédrale de Sébastopol, encore inachevée, le monument de Lazaref, le bastion fameux de Malakof. A notre gauche sont les fortifications du côté nord : le fort Constantin qui commande l'entrée de la rade, le fort Michel un peu plus loin, massives constructions en pierres de taille avec un triple rang de batteries. Constantin a cent dix embrasures, Michel quatre-vingt-dix. Ils ne semblent pas avoir souffert du siége : les matelots racontent que leurs murailles de granit repoussaient le boulet; la vérité est qu'ils n'ont pu être attaqués sérieusement. En revanche, sur le côté sud, les forts Nicolas et Paul, qui leur faisaient face, ont totalement disparu : il n'en reste que des amas de terre et de décombres. Nous avons franchi l'endroit où s'étendait, du fort Nicolas au fort Constantin, la chaîne du port, puis le point où furent engloutis, pour fermer l'entrée de la rade, six bâtimens russes. Le souvenir de plusieurs d'entre eux, comme les *Douze-Apôtres*, auquel se rattache une légende, vit encore dans la mémoire du peuple. Beaucoup plus avant dans le golfe sont ensevelis les derniers navires de la flotte : le *Vladimir*, le *Chersonèse*, l'*Odessa*, détruits par les Russes le jour de l'évacuation. Depuis lors on a essayé de débarrasser le port de ces débris qui l'obstruaient. Il y a quelques années, un industriel américain et plus récemment un négociant russe se sont mis à l'œuvre. On n'a pu enlever que la partie supérieure et la garniture des bâtimens, la cale et la quille sont restées au fond. Parfois, en vous promenant sur la rade, vous rencontrez une barque montée par des gaillards nus comme des statues, rouges comme de la brique, et dont le hâle et l'eau de mer semblent avoir tanné la peau : ce sont des plongeurs, des pêcheurs d'épaves.

Comme le *steamer* est obligé de décrire un arc de cercle pour passer de la grande rade dans la baie du Sud, qui est perpendiculaire à la rade, à mesure qu'il accomplit son évolution, le point de vue change continuellement. Tour à tour le regard plonge jusqu'au fond des baies secondaires, celles de l'Artillerie et de la Karabelnaïa. Les églises, les grandes ruines, se montrent à nous sous des aspects différens; à tou moment on est désorienté. Enfin nous arri-

vons au débarcadère de la Compagnie, sur la berge occidentale de cette baie du Sud qui sépare nettement la ville proprement dite de la Karabelnaïa. En mettant pied à terre, on se trouve presque sur la place Catherine, — c'est le nom de l'impératrice qui donna la Crimée à la Russie. Sur la place Catherine prennent naissance les deux artères principales de Sébastopol, qui, après avoir cheminé presque parallèlement, vont se rejoindre à une autre place, celle du Théâtre. La rue Catherine suit le rivage de la baie; la rue de la Mer s'éloigne de la baie pour parcourir la ville. Les autres rues de Sébastopol sont plutôt des ruelles, mal alignées, encore plus mal nivelées, qui grimpent et descendent, tournent et s'enchevêtrent sur le flanc de la colline qui porte Sébastopol. Les rues Catherine et de la Mer étaient autrefois synonymes de richesse, de magnificence architecturale. Là étaient les belles maisons, les luxueux magasins, les grands édifices. Quand les habitans de Sébastopol vous racontent ces splendeurs disparues, on peut craindre de leur part un peu d'exagération. L'imagination, le souvenir, embellissent et colorent tout ce qu'ils touchent. « Ici, dit M. Kondaraki en parlant de la place Catherine, ici se réunissait la plus brillante société; ici retentissaient les orchestres de musiciens; ici, sur les degrés de marbre, s'asseyaient des femmes enchanteresses; ici resplendissaient les chefs-d'œuvre de la statuaire. Il y avait encombrement d'équipages, tandis qu'au pied de l'escalier de marbre se balançaient les coquettes gondoles dont la fantaisie variait les formes... Non loin de là s'élevait le magnifique hôtel du Club, qui pouvait rivaliser avec les plus beaux de l'Europe. Dans la rue Catherine, à pied, à cheval, en voiture, s'ébattaient les heureux enfans de cette Palmyre taurique. Les maisons en belles pierres de taille, sorties des carrières d'Inkermann, avec leurs façades sculptées, sans viser ni à la masse ni à la hauteur, séduisaient cependant tous les regards par la beauté de leur architecture, une irréprochable symétrie, par le fini du travail. Presque toutes étaient ombragées d'arbres, partout des jardins, partout des rigoles d'eau fraîche... » Pour l'habitant de l'intérieur, habitué aux maisons, aux cités de bois de la Grande-Russie, Sébastopol et les villes de la Nouvelle-Russie en général ont une beauté singulière. Elles sont en pierre! Odessa, Kertch, Nikolaïef, excitent les mêmes enthousiasmes. C'est « l'Europe de pierre, » suivant l'expression de M. Solovief, qui se révèle ici à « l'Europe de bois. » Ce que le Moscovite admire encore à Sébastopol, et ce qui est admirable en effet, c'est la rade. La mer est toujours une nouveauté, une surprise pour qui vient de l'Oka ou de la Kama. Ce qui reste des édifices détruits justifie en partie ces regrets et ces admirations; mais ce sont précisément les beaux quartiers qui ont le plus souffert. Ceux du peuple et du petit commerce, le *Bazar* par

exemple, ont été moins exposés aux projectiles, mieux garantis par la hauteur qui les domine. Ce sont les pauvres aussi qui ont reconstruit le plus vite leurs modestes habitations : les riches demeures, par la disparition presque totale des classes riches, restent désertes et désolées.

J'entre dans cette fameuse rue Catherine : à droite, à gauche, des pans de murs, des tas de moellons, des empilemens de vieilles poutres. Vingt ans se sont écoulés depuis l'expédition de Crimée, et le spectacle que j'ai sous les yeux est celui qu'offrait à Strasbourg le *faubourg de pierre* au lendemain de la capitulation. Or Strasbourg, Thionville, Longwy, Saint-Cloud, les villes les plus maltraitées par le pétrole et l'artillerie prussienne, se sont relevées, quelques-unes plus belles, de leurs décombres; à Sébastopol, il semble que le dernier projectile vient de tomber, que le dernier incendie vient de s'éteindre. Ce sont les horreurs de la guerre vingt ans après la guerre. Ces ruines n'ont même pas ce qui console, ce qui cache un peu la nudité des ruines : pas d'herbe, pas de lierre, pas de plantes grimpantes. Comme sur certains points de la ville on commence à rebâtir, la poussière blanche qui s'élève des constructions se mêle à la poussière grise qui sort des décombres. Par les plus beaux jours, elle emplit l'atmosphère à vous gêner la respiration. Dans cette poussière, on enfonce jusqu'à la cheville. C'est elle qui donne à toute la ville, aux maisons qui se construisent comme aux édifices détruits, cette teinte uniforme, ce glacis crayeux qui caractérise si singulièrement Sébastopol. Sans elle, la coupole de la nouvelle église serait bleue, et celle de l'ancienne serait verte; sans elle, le panorama serait égayé par le vermillon de quelques toits, par la verdure des arbres contrastant avec la blancheur des pierres d'Inkermann. Au reste, les tons jaunâtres des bastions et des hauteurs environnantes s'harmonisent assez bien avec les tons pâles de la ville. Ce n'est pas un paysage, c'est une grisaille. Une palette serait de trop pour peindre Sébastopol, le crayon suffit; la photographie même lui donne un éclat que n'a pas la nature. Ces ruines, comme toutes celles que fait notre siècle, sont assez prosaïques. Pourtant, quand vous les mettez entre la rade et vous, que leurs silhouettes se détachent sur ces beaux flots, que les fenêtres disjointes encadrent de magnifiques carrés d'azur, il semble qu'on soit transporté sur quelque rivage fameux de la Grèce ou de l'Italie méridionale. « Cela ressemble à Pompéi, » aurait dit un visiteur auguste.

La première maison de la rue Catherine, c'est ce club de la noblesse, qui « pouvait rivaliser avec les plus beaux de l'Europe. » Il n'en reste que les murs. Les églises de Saint-Nicolas et de Saint-Michel, sur le rivage de la baie, ne sont si fraîches que parce qu'on

les a reconstruites. Cette autre ruine fut la bibliothèque des officiers. Sur ses anciennes splendeurs, les descriptions ne tarissent pas. Des sphinx accroupis aux deux côtés du large perron, des statues de marbre sur la terrasse italienne, des bas-reliefs de Ramazanof, des escaliers de marbre avec des rampes de bronze, des armoires d'une seule pièce, en bois des îles,... nos bombes, puis la torche des Russes, ont tout détruit. Quand ceux-ci évacuèrent la ville, ce fut l'incendie de cet édifice qui donna le signal de l'embrasement général : à la bibliothèque, à la cathédrale, on avait préparé des bûchers, de même que sous les magasins et les casernes on avait préparé des tonneaux de poudre. Heureusement que les livres et les collections précieuses avaient été d'assez bonne heure expédiés sur l'intérieur. Pirogof trouva la place libre pour y installer sa principale ambulance, le théâtre de ses redoutables opérations. Presqu'à l'autre bout de la rue, sur la hauteur à droite, s'élève une ruine presque classique. On dirait un parthénon ou un theseum : une colonnade ionienne entoure le *naos*, et, si le toit s'est effondré, l'architrave est restée. Ce temple est une église, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul. L'orthodoxie s'accommode, surtout dans la Russie méridionale, de cette architecture païenne. Ces monumens helléniques sont si bien à leur place dans ce pays à moitié grec, sur ces hauteurs nues comme des montagnes de l'Attique, baignées par une mer bleue comme l'Archipel! J'ai vu des églises semblables à Théodosie et à Kertch, l'ancienne Panticapée. En continuant l'exploration de cette rue, autrefois si vivante et où je me trouve presque aussi seul que sur la grande route, j'arrive aux ruines du théâtre et bientôt à la rue de la Mer. Celle-ci n'a pas été moins maltraitée que la première. Pendant le siége, les projectiles y tombaient si dru qu'on l'avait surnommée la *Vallée de la mort*. Elle paraît cependant un peu plus animée : c'est une voie moins aristocratique, plus commerçante. On me signale des établissemens français et un magasin anglais assez bien fourni. Parfois derrière une grande façade toute délabrée se cachent deux ou trois masures construites à la hâte pour des familles du peuple. Elles vivent là dans leur trou comme des rats qui ont fait leur nid dans les décombres d'un palais.

Entre la rue Catherine et celle de la Mer s'élève une terrasse étroite et allongée qu'on appelle le *Boulevard*. C'est une sorte de jardin qui ne semble pas avoir 100 mètres de long et sur lequel on monte par un escalier assez raide. On y trouve un café, un club et une colonne surmontée d'une trirème en bronze. C'est le monument dédié à Kazarski en mémoire du combat qu'il soutint avec un simple brick contre deux vaisseaux turcs (1829). Avant d'engager cette lutte inégale, tout l'équipage avait juré de faire sauter le navire plutôt que de se rendre; on avait préparé la mèche avec laquelle

le dernier survivant devait mettre le feu aux poudres. « En exemple à la postérité! » porte l'inscription. Le Sébastopol de 1854 ne s'est pas montré indigne de Kazarski. La végétation de ce jardin suspendu est souffreteuse comme celle des boulevards d'Odessa : de maigres arbrisseaux au feuillage poudreux; mais la vue est magnifique. Le soir, il y a société dans le jardin et les salons du club; cette année même, grâce aux jeunes officiers du camp, on a pu organiser des bals tous les dimanches. On ne peut blâmer les Sébastopolites de danser ainsi sur le volcan éteint; pendant le siége, ils se réunissaient autour de ce même monument et écoutaient la musique militaire en dépit des bombes et des fusées à la congrève.

L'église inachevée qui domine Sébastopol et par-dessus les bastions regarde au loin dans la campagne est dédiée à saint Vladimir, prince de Kief. Sous sa coupole reposent les trois grands amiraux qui moururent pendant le siége : Kornilof, Istomine, Nakhimof. Tous trois tombèrent presqu'à la même place, sur ce bastion qui porte le nom du premier et que couronne la tour Malakof. Kornilof y eut la cuisse emportée, Istomine la tête broyée par un boulet, Nakhimof le front percé d'une balle. Ces morts tragiques comptèrent parmi les grands événemens du siége. Les trois amiraux étaient pour le marin, pour le soldat, pour l'habitant, un exemple continuel d'intrépidité; on les voyait toujours aux endroits les plus exposés, ils affectaient de mépriser toute précaution. « On ne peut se cacher d'un boulet, » répétait encore Istomine un instant avant d'être frappé. Nakhimof s'était arrêté près d'une embrasure : une balle française vint ricocher près de lui. « Ils ne tirent pas mal, » dit-il froidement. Une seconde balle l'atteignit mortellement.

Si nous passons à la Karabelnaïa, les ruines se dressent à la fois plus désolées et plus imposantes. Là sont les débris de ces docks qui excitèrent en 1834 l'admiration du duc de Raguse, et qui ont coûté à la Russie plus de 18 millions. Pour remplir les bassins, on avait fait un canal qui allait chercher l'eau de la Tchernaïa aux sources mêmes de cette rivière, et qui comprenait dans son parcours 621 mètres de tunnel et 219 mètres d'aqueducs. La construction ne fut terminée qu'à la veille de la guerre; naturellement la démolition commença presque aussitôt. Ces immenses bâtimens à trois étages qui dominent à la fois la baie du Sud et celle de la Karabelnaïa sont les casernes de la marine, qui pouvaient loger 6,000 hommes. Plus de toit, des fenêtres vides; leur masse énorme les a seule préservées d'une destruction totale. Les casernes ne se trouvaient couvertes contre nos projectiles ni par le quatrième ni par le troisième bastion. Il y avait là un défaut dans la cuirasse de Sébastopol; entre ces deux collines passait continuellement un ouragan de fer. C'est devant ces casernes que s'élève aussi haut qu'elles

la gigantesque statue de Lazaref. L'amiral Lazaref, qui commanda la flotte de la Mer-Noire pendant dix-sept ans, de 1834 à 1851, fut le véritable fondateur de Sébastopol. Sans doute, il eut de dignes prédécesseurs, et il est piquant d'avoir à citer parmi les créateurs d'une ville que devait détruire une expédition anglo-française un Français et un Anglais, le marquis de Traverse et l'amiral Mackensie. C'est sous Lazaref que s'élevèrent, à l'entrée de la rade, ces redoutables forts qui, à chaque salve, pouvaient accabler de 600 boulets une flotte ennemie engagée dans le port; c'est sous lui que furent commencés les docks et le grand aqueduc, que fut bâtie la nouvelle amirauté, que la baie de la Karabelnaïa fut approfondie et agrandie, que les casernes colossales mirèrent dans la baie leurs centaines de fenêtres. Il fit une chose plus grande encore : il créa la flotte de la Mer-Noire; il lui donna non-seulement un excellent matériel, mais cet esprit de corps, ces habitudes d'ordre, de discipline, de célérité dans les opérations, qui firent d'elle une des plus admirables corporations maritimes de l'Europe. Si donc Sébastopol fut, ville et flotte, corps et âme, la création de Lazaref, si Lazaref fut en quelque sorte l'âme de Sébastopol, il était juste de lui dresser une statue au promontoire le plus apparent, là où sa masse de bronze, noire silhouette encore indistincte, frappe tout d'abord les nouveaux arrivans. L'érection de ce monument avait été décidée avant la guerre de Crimée, elle n'eut lieu qu'après. Lazaref devait se dresser sur Sébastopol debout, jouir de sa puissance et de sa gloire, se complaire dans cette création florissante, comme ces héros protecteurs auxquels les cités grecques élevaient des statues colossales. Maintenant ce n'est pas la splendeur, c'est la désolation de Sébastopol qu'on lui donne à contempler. Il semble se pencher mélancoliquement sur sa ville incendiée, sur sa rade veuve de vaisseaux. Il reste toujours le génie et l'âme de la cité, mais un génie qui semble pleurer sur des ruines, une âme en peine, arrêtée parmi des tombeaux, expiant par un chagrin d'outre-tombe quelque péché d'orgueil. Si nous en croyons les anciens, on vit parfois les statues des immortels, les figures de bronze et de marbre, se mouiller de larmes plus qu'humaines. Pareille chose dut advenir à Lazaref lorsque dix ans après sa mort on dressa sa statue sur le haut piédestal de la Karabelnaïa, et qu'on le força de mener le deuil de la cité morte. Dans ce grand cimetière de Sébastopol, le monument de Lazaref semble bien un monument funèbre.

Sébastopol avant la guerre ne devait pas avoir plus de 8,000 âmes de population. Pour arriver au chiffre de 45,000 que donnent quelques écrivains, il faut y ajouter 37,000 soldats ou marins. Aujourd'hui elle n'a plus que 6,000 âmes, et cette fois il faut comprendre dans ce chiffre environ 2,500 militaires en activité de service; les

soldats en congé définitif forment, avec leurs familles, plus de 2,000 âmes. Que reste-t-il pour la population purement civile? Beaucoup d'anciens soldats et marins qui ont servi dans la flotte de la Mer-Noire ou dans l'armée de 1854 se sont fixés à Sébastopol, soit par attachement pour une ville dont ils avaient partagé les souffrances, soit qu'ils n'aient pas eu les moyens de se transporter ailleurs. Les gens du peuple auxquels j'ai eu affaire, cochers, bateliers, commissionnaires, petits marchands, gardiens de monumens, étaient presque tous, comme nous disons nous-mêmes, de vieux *Criméens*. Avec ces élémens, on comprend que Sébastopol ne soit pas très animé. Il n'a en somme ni commerce, sauf celui de détail, ni industrie, sauf une fonderie. Ce n'est pas une ville universitaire, puisqu'on n'y a même pas un gymnase. Il n'y a plus de théâtre, sauf une scène de société où jouent des amateurs. Je ne sais si on y trouverait une imprimerie, mais j'ai vainement cherché un libraire. En fait de presse locale, je n'ai jamais rencontré que *le Messager d'Odessa*. L'éclairage est médiocre et rappelle celui de nos villages : d'ailleurs à quoi bon un luxe de becs de gaz parmi ces démolitions? Sébastopol n'a pas de présent, il ne vit que de son passé. Du coup qui l'a frappé il s'est affaissé, replié sur lui-même. Les souvenirs de 1854 y sont d'hier comme les ruines. C'est de la guerre que s'entretiennent le plus volontiers les gens qui se cherchent dans cette nécropole. Adressez-vous à n'importe qui : vous êtes assuré de faire votre récolte d'anecdotes et de souvenirs inédits. L'hôtelier chez qui je suis descendu me racontait comment il avait reçu une décoration pour les soins donnés aux blessés. Son hôtel est un monument historique : c'est là que demeurait Nakhimof. Çà et là une lampe montée sur un obus, un biscaïen qui sert de presse-papier, un boulet encastré dans un mur, sont une occasion de récits. Cette ferraille est à la mode après vingt ans, comme elle le fut chez nous au lendemain de la guerre prussienne. Dans une société, surtout s'il y a des étrangers, vous entendrez parler du général Khroulef, de l'amiral Nakhimof, du soldat Kochka. Si vous attrapez au vol ces mots-ci : « sévère pour les officiers,... les soldats l'adoraient, » c'est de l'amiral qu'il s'agit; on vous contera tous ces traits d'audace, toutes ces bizarreries qui faisaient de lui comme un autre Souvarof, l'idole des masses. Si l'on rit, si l'on répète souvent : « Quels bons tours il jouait aux Anglais! » c'est de Kochka qu'il est question. Qui ne connaît Kochka à Sébastopol? Arrêtez le premier venu et mettez-le sur ce chapitre; il vous dira que Kochka était un ivrogne et une mauvaise tête, mais quel audacieux! quel gaillard! Un jour on aperçut sur le revers des tranchées anglaises le cadavre d'un officier de marine russe tué dans une des surprises de la nuit. Ce spectacle affectait péniblement les marins, car ils ont un culte

pour les morts. Kochka était là : il demande et obtient non sans peine la permission d'aller reprendre le corps. Avant le lever du jour, il revêt un sac à terre, se met à ramper lentement, lentement comme un vrai chat (*kochka*) qu'il était, se confondant avec la couleur jaunâtre du terrain. Il arrive ainsi derrière les ruines d'une ferme occupée par les Anglais. Le soleil se levait; plus possible d'avancer! Il attendit tout le jour, tout un long jour sans pain, ayant négligé d'emporter avec lui des provisions. Le soir venu, il saisit le moment où les Anglais changeaient les postes, rampe activement vers la tranchée, enlève vivement le cadavre, et, le chargeant sur son dos, se met à courir. Un sac à terre qui court, un mort qui prend la fuite, c'était plus qu'il n'en fallait pour étonner une sentinelle britannique. Kochka était déjà arrivé à moitié du chemin quand la fusillade éclata. Cinq balles tombèrent dans le cadavre, Kochka n'eut pas une égratignure, et l'amiral Pamphilof lui décerna la croix de Saint-George. Un autre jour, il aperçoit entre les deux lignes un cheval échappé, un magnifique cheval anglais que personne n'osait aller prendre. Kochka se charge de l'aventure. Il simule une désertion; du rempart, on tire à poudre sur lui; les Anglais au contraire lui font des signes d'amitié. En effet il court, il court vers leurs tranchées; mais brusquement il fait un crochet, attrape le cheval par la crinière, l'enfourche prestement, et, penché sur la croupe, revient au galop vers les siens, aiguillonné par la fusillade. On m'a dit que Kochka vivait encore; je ne sais trop si le reste de sa carrière a répondu à d'aussi brillans débuts.

Il serait intéressant de savoir quel souvenir les habitans de cette ville si maltraitée ont gardé des envahisseurs et en particulier des Français. La haine a-t-elle survécu à la guerre? n'est-elle pas ravivée sans cesse par le spectacle de tant de désastres? Dans une petite brochure sur Sébastopol, qui est d'ailleurs une assez médiocre compilation d'ouvrages meilleurs, on trouve une série de provocations au fanatisme religieux. On y maudit les Français et les Anglais, qui se sont faits contre la sainte Russie les champions du méprisable, de l'odieux turban. C'est par leur crime que les chrétiens d'Orient gémissent encore sous le joug des Turcs, qui les accablent d'avanies. Tout musulman, comme on sait, a le droit d'obliger un chrétien à lui céder le haut du pavé, à descendre de voiture pour le saluer. Il a le droit de lui prendre sa femme et sa fille, et ne le traite jamais que de *giaour*, c'est-à-dire de *chien*. Les auteurs de cette guerre sacrilége ont reçu leur châtiment : la France a été écrasée et humiliée par les « intelligens Prussiens, » justes ministres des vengeances divines; Napoléon III, honteusement chassé de sa patrie, est allé mourir en exil, etc. Je ne crois pas que ce soit là le sentiment qui domine. Les gens instruits savent que cette guerre si cruelle a été

faite loyalement, que le Turc n'est pas si noir, et que les Russes ont allumé beaucoup des incendies qu'on met à notre charge. Quant à la masse, elle sent instinctivement que la guerre de Crimée sert de point de départ à cette transformation de la Russie dont on ressent les effets bienfaisans même parmi les ruines de Sébastopol. Un homme du peuple me disait en propres termes : « Après tout, nous avons des obligations aux Français; sans cette guerre, nous aurions peut-être encore le servage. Et quelle abomination que le servage! On vendait les gens comme des bêtes, on donnait vingt paysans pour un chien de chasse! »

Parmi les rares constructions nouvelles de cette ville, on remarque dans la rue Catherine un gracieux édifice à l'italienne. C'est la maison du célèbre général Totleben, qui en a fait le musée militaire de Sébastopol (1). Même en son absence, la maison est constamment ouverte aux visiteurs. Dans la cour sont exposés des mortiers, des canons de fonte, des projectiles de toute sorte, depuis les boîtes à mitraille jusqu'aux fusées à la congrève. Les salles sont ornées des portraits, photographies ou lithographies, de tous ceux qui ont contribué à la défense. On n'a oublié ni les sœurs de charité, ni les grandes dames ou actrices illustres qui se sont assises au chevet des blessés, ni les chirurgiens en renom, comme Pirogof. Kochka y figure au milieu d'un groupe de ses camarades. Les empereurs Nicolas et Alexandre II, les grands-ducs qui sont venus encourager les troupes à la veille d'Inkermann, ont les honneurs de la peinture à l'huile. Ici des modèles de vaisseaux russes ou alliés; là, sous un globe, la casquette blanche de Nakhimof déchirée par la balle qui le tua. Sur les tables sont étalés des plans, des cartes, des albums de vues. L'un de ces derniers, d'origine française, est intitulé *les Ruines de Sébastopol*, et porte à la première page, comme portrait d'auteur, celui de Napoléon III. Les murailles sont tapissées de gravures, françaises, anglaises, russes, allemandes, représentant des scènes de la guerre d'Orient. On y trouve à la fois des caricatures occidentales contre l'armée russe et les gravures destinées à échauffer le patriotisme moscovite : voici dans une *isba* de paysans *la Bénédiction du conscrit par ses vieux parens*, le portrait du vétéran de 1812 qui donna l'exemple de s'enrôler dans les milices, etc.; puis des batailles, charges de cavalerie, assauts, enlèvemens de redoutes. A voir tant de fusils braqués, tant de sabres levés, une telle animosité sur le visage des combattans, on est tout surpris de ne

(1) J'ai déjà dit que le grand-duc, fils aîné de l'empereur, s'est proposé de fonder au Kremlin de Moscou un musée de Sébastopol (voyez, dans la *Revue* du 1er avril, *les Russes à Sébastopol*). Depuis, cette idée a pris du développement, et cette collection ne sera qu'une section d'un grand musée historique et archéologique qui sera placé sous le patronage de l'héritier du trône.

plus comprendre ces colères, et l'on sent combien ces temps sont loin de nous, combien le monde a changé depuis 1854. Enfin une bibliothèque assez complète renferme les auteurs de toute nation qui ont écrit sur la guerre d'Orient, depuis Kinglake jusqu'au maréchal Niel, depuis les grandes études militaires de Totleben jusqu'aux souvenirs de tranchées et de bivouac dus à nos guerriers littérateurs.

II. — SUR LA RADE. — LE CÔTÉ NORD ET INKERMANN.

Sébastopol et la Karabelnaïa sont séparées du côté nord, qui resta jusqu'à la fin au pouvoir des Russes, par toute la largeur de la rade. Il faut se rendre au Port du Comte, embelli par Lazaref d'un magnifique perron et d'une colonnade à la grecque. Le prix du passage en barque est assez modique : l'administration a pris soin de le taxer. Le passage de la rade est en effet, comme le pain, une dépense de première nécessité : il faut songer qu'à Sébastopol il n'y a de pont ni sur la rade, ni sur la baie du Sud, et que des centaines de bourgeois, d'ouvriers, de soldats, de paysans, ont quotidiennement à faire la traversée. Pour l'étranger, il n'y a rien à voir au côté nord que le cimetière russe, à moins qu'il ne s'intéresse aux fortifications, aux casernes ou aux *slobodes* qu'habitent les familles d'ouvriers et de marins. Le cimetière se déploie en un polygone irrégulier sur le flanc d'un mamelon. On peut dire qu'il s'y étale, car on le voit de partout. La Russie a tenu à ne pas cacher son deuil ni ses regrets. Les gens du peuple ne parlent de cette sépulture qu'avec une remarquable expression de sérieux. Ils l'appellent le « Cimetière des cent mille hommes. » A les entendre, les Russes auraient fait des pertes bien plus terribles encore. « Songez donc, me disait l'un d'eux, cent mille hommes rien que dans un cimetière! C'est par millions que les nôtres sont morts! » L'arithmétique du peuple n'est point avare de zéros; cependant il est certain que bien d'autres sont morts de leurs blessures dans les ambulances de Simphéropol, de Baktchi-Séraï, de Nikolaïef. Qui pourrait compter ceux qui périrent de froid et de faim dans les steppes de la Crimée septentrionale? On n'a enseveli au côté nord que ceux qui succombèrent dans Sébastopol. Chaque jour, on allait chercher leurs corps au côté sud. Là, près du fort Paul, on apportait les morts de la Karabelnaïa, du bastion Malakof, du Grand-Redan; près du fort Nicolas, ceux de la ville proprement dite, ceux du Bastion-Central, du bastion du Mât, de la Quarantaine. Ces deux points du rivage méridional étaient un funèbre rendez-vous : des chariots ou des civières amenaient les cadavres, des barcasses venaient les y prendre. Arrivés au côté nord, on les ensevelissait dans de grandes fosses

creusées çà et là. Après la paix, on procéda à l'exhumation de tous ces corps, et l'on concentra en un seul tous ces cimetières dispersés. A l'entrée de ce champ du repos, de chaque côté de la grille en fer, des canons de fonte semblent monter la garde. Le cimetière est bien entretenu : sur toutes les tombes des fleurs, des arbres partout, une variété infinie de monumens. Un vieux gardien vous fait les honneurs de ce musée funèbre. Voici d'abord le buste du général Khroulef, un des héros du bastion Malakof : des traits accentués, une expression énergique, celle qu'il devait avoir en ramenant au combat pour la dernière fois ses soldats ébranlés. Blessé sur la brèche, il ne devait mourir cependant qu'en 1860. Le gardien me montra encore le monument du général de cavalerie Read, tué à la bataille de Traktir, du général Timoféi, mort de ses blessures en juin 1855, du général Adlerberg, qui repose là avec son fils. L'épitaphe est en allemand, comme pour la plupart des officiers originaires des provinces baltiques. De grandes tombes, dont quelques-unes, formées de blocs juxtaposés, semblent des constructions préhistoriques, portent cette inscription : « tombes fraternelles. » Ce sont celles des simples soldats, peuple anonyme de héros trépassés, dont on a ici réuni, par soixante, par cent hommes, les ossemens. Les fleurs sont entretenues avec le même soin sur ces modestes sépultures que sur les plus illustres. La plus remarquable est celle de l'ancien général en chef de l'armée russe, le prince Gortchakof, mort en 1861, cinq ans après la paix. Ce monument a la forme d'une petite chapelle ouverte, tournée vers Sébastopol et vers la mer; elle est ornée des images du Christ et de saint Michel en style byzantin. « Le défunt, dit l'inscription russe, en exécution de ses dernières volontés, a été enseveli parmi les braves qui n'ont pas permis à l'ennemi de s'avancer sur le sol de la patrie plus loin que la place où sont leurs tombeaux. » Enfin tout en haut du cimetière, dont la pente est assez raide, s'élève l'église en pyramide. On l'aperçoit de plusieurs lieues aux environs. Sur chacune des quatre faces, il y a deux grandes plaques de marbre noir portant le chiffre des pertes que chaque régiment a éprouvées à telle ou telle période du siége. Ces huit plaques constituent le martyrologe de l'armée russe. Une image du Christ en mosaïque orne l'entrée; sur la face opposée, on voit l'ange debout auprès du tombeau de Jésus, et annonçant aux saintes femmes que « celui qu'elles cherchent n'est point ici. » A l'intérieur, les parois portent également des plaques de marbre sur lesquelles sont gravés ou des noms illustres ou des numéros de corps. A la gauche de l'autel sont les régimens de l'armée de terre, à sa droite les équipages de la flotte. L'une d'elles ne porte que ces trois noms, partout inséparables : Kornilof, Istomine, Nakhimof. L'église, qui n'a guère que cinq ans d'existence, est ornée de belles

peintures modernes; toutes semblent parler le même langage que l'ange du sépulcre. C'est Ézéchiel debout au milieu du champ plein d'ossemens : déjà « les os se rapprochent des os, » et « le souffle entre en eux; » c'est le Christ sortant glorieusement du tombeau, c'est le genre humain tout entier s'éveillant pour le jugement dernier. Dans ce temple dédié à la mémoire des morts, on a voulu que tout parlât de résurrection.

L'église est entourée d'une esplanade : il y a là sept gros canons de fonte enlevés, paraît-il, aux Anglais. On a tout badigeonné en gris, la pièce et l'affût : le badigeon conserve les trophées. Il y a là aussi un petit canon français avec cette inscription : R. F. 1849. Je ne sais d'où il vient. De l'église et du cimetière, on a une vue splendide sur la ville, sur les forts, sur la rade. Les héros russes dorment en vue du champ de leurs exploits; ils n'auraient qu'à se soulever un peu sur leur couche funèbre pour reconnaître l'un Malakof, l'autre le Redan ou les hauteurs d'Inkermann, et contempler la place où ils tombèrent. Si le souffle d'Ézéchiel passait sur eux, si « l'armée innombrable se levait sur ses pieds, » ils n'auraient qu'un pas à faire pour reprendre le poste de combat.

A quelque distance, j'aperçois un village avec une petite église. Le gardien me raconte qu'à l'époque du bombardement un grand nombre d'habitans se réfugièrent sur le côté nord. A l'abri des projectiles, ils se bâtirent des huttes et des baraques. Quand vint la paix, l'argent ou le courage leur manqua pour relever dans la ville les maisons incendiées. Ils se fixèrent donc aux lieux qui leur avaient servi d'asile, et, comme c'est une terre de la couronne, personne ne les inquiéta. Depuis, leur installation s'est un peu améliorée, le campement est devenu un village, la *slobode* Barténief. Le toit de l'église, dédiée, si je ne me trompe, à saint Pierre et saint Paul, a été construit ou reconstruit du bois trouvé dans les baraquemens français de Kamiesch. Qui sait si ce ne sont pas les planches de notre théâtre qui sont venues là se sanctifier?

Si en descendant du cimetière on tourne sa barque vers le fond de la rade, au bout d'une heure à la rame ou d'un quart d'heure à la voile, on arrive à l'embouchure d'une petite rivière dont le nom a retenti deux fois dans nos bulletins des batailles. C'est la Tchernaïa, la *Noire*. Elle est à peine large comme un ruisseau, mais elle n'en a point la limpidité. A force de charrier de la vase et du sable, elle a formé à son embouchure un grand marécage inondé pendant les crues, desséché pendant les chaleurs, assez mal odorant et où des chasseurs bottés jusqu'aux hanches cherchent la bécasse dans les roseaux. Il est probable que dans l'antiquité la rade s'avançait au moins à deux kilomètres plus loin, au pied des rochers d'Inkermann, et que c'est le limon de la *Noire* qui l'a refoulée. Cette pe-

tite rivière occupe le fond d'une très large vallée qui sépare deux masses bien distinctes de montagnes : d'un côté, le Sapoun-Gora, avec ses profondes carrières, ses mamelons couverts de taillis ou plutôt de broussailles de chêne; sur son flanc descend par une pente assez raide, malgré plusieurs lacets, la route de poste, elle vient traverser la Tchernaïa sur un petit pont de bois, auprès duquel nous amarrons notre barque. Sur l'autre rive, les hauteurs du côté nord viennent se joindre aux hauteurs d'Inkermann. Dans ces montagnes, on voit paraître et disparaître, s'enfoncer dans des tunnels, circuler parmi les rocs taillés à pic, la ligne du *railway*. On voit d'ici un pont de fer, porté à une hauteur prodigieuse sur deux tours de fer qui s'élancent du fond d'un ravin. De loin, il paraît s gracieux, si fragile! Ce malheureux railway, on ne voit que lui, on le retrouve partout. Il court sur le côté nord, il reparaît à Inkermann, il s'en va vers Tchorgoun; on le croit disparu, mais le voici encore sur le Sapoun-Gora, cheminant côte à côte avec l'ancien aqueduc. Lui qu'on attend depuis si longtemps, il semble qu'il ne puisse pas se décider à arriver à Sébastopol. Il est vrai qu'il a un formidable détour à faire; puisqu'il ne peut franchir la rade, il faut bien la contourner, et de fort loin. Sur la baie du Sud, on voit une gare toute neuve qui semble se demander pourquoi elle ne voit rien venir. Dans ce sol rocheux et rocailleux de la Tauride, le tronçon de Simphéropol à Sébastopol a coûté des travaux énormes.

La ligne passe justement au pied du monastère d'Inkermann; avec son remblai de calcaire elle le souligne comme d'un trait de crayon blanc. Ce couvent est dans une situation fort originale : sur la coupole de sa petite église surplombe un immense rocher, et ce rocher est lui-même percé de haut en bas, sur une longueur d'un kilomètre environ, d'une multitude de cavernes capricieusement disposées. On dirait un nid de frelons avec ses alvéoles ouvertes. Ce sont précisément ces grottes qui ont donné à Inkermann son nom (*in*, grotte, *kermen*, forteresse en tatar). Au sommet du rocher apparaissent les ruines d'une forteresse qui fut célèbre en son temps : tour à tour elle fut entre les mains des Tauro-Scythes, des Grecs, de Mithridate, des Romains, des Byzantins, des Génois, des Tatars et des Turcs. Tout le monde s'est disputé ces tours et ces murailles crénelées; il n'est pas étonnant qu'elles soient si malades. Au siècle dernier, on distinguait encore sur le plateau une mosquée et quelques habitations. Il y avait donc là une haute citadelle, assise sur la ville troglodyte, qui de ses rocs menace d'écraser l'établissement chrétien. Trois étages de civilisation et d'histoire! Je finis par découvrir un vieux moine qui se fait avec empressement mon cicérone. Le monastère et l'église qu'on voit de si loin n'ont rien de remarquable : ils ne datent que de 1867. Il n'y a d'ancien que le

puits : comme certaines sources du pays, il est l'objet d'une vénération traditionnelle aussi bien pour les musulmans que pour les chrétiens. Les Tatars lui attribuent une vertu curative miraculeuse. La communauté est peu considérable; elle ne se compose que de six personnes et n'a que des revenus médiocres : aussi l'higoumène est-il fort occupé de sa terre et de son bétail. Je lui ai entendu faire une belle philippique contre un des frères servans qui avait égaré une vache sur le Sapoun-Gora; j'ignore si la fugitive a reparu. Ce qu'il y a d'infiniment curieux à Inkermann, ce sont les églises-cavernes creusées dans le roc vif et qui ne font qu'un avec la montagne. L'une d'elles est dédiée à saint Clément, ce pape de Rome qui fut, dit-on, exilé en Tauride par Trajan et noyé ensuite au pied des rochers de Cherson. Cette église est contemporaine des premières générations chrétiennes de la Crimée, peut-être même du pape dont elle porte le nom. Longtemps on y conserva dans des cercueils certaines reliques mystérieuses, anonymes. Même aux Tatars qui habitaient en haut elles inspiraient une terreur superstitieuse. Un jour, ils pénétrèrent en force dans le sanctuaire, en arrachèrent les reliques et allèrent les enfouir au loin dans la steppe, ayant soin de n'être point suivis par les chrétiens : le lendemain, elles se retrouvèrent à leur place habituelle. Ils recommencèrent cette sacrilége épreuve : une seconde fois elles reparurent à leur place. La troisième fois ils placèrent des gardes autour de la fosse qu'ils avaient creusée pour elles; au matin, quand les chrétiens ouvrirent les cercueils, elles y étaient encore. Un des barbares, possédé sans doute du diable, prit les saints corps et les jeta par la fenêtre de l'église qui domine de 50 toises le précipice. En rentrant chez lui, il trouva sa famille tuée et sa maison rasée par le feu du ciel. Quant aux reliques, elles seraient toujours là.

L'*église-caverne* de Saint-Clément a été déblayée plus soigneusement après la guerre de Crimée par l'architecte Stroukof. On enleva les décombres accumulés par le temps sur le sol. Alors une pierre, qui n'avait semblé être d'abord qu'une simple dalle, se trouva, quand on l'eut dégagée, être un autel. Derrière l'autel, sur la paroi de rocher, on distingua les restes d'une peinture qui représentait Jésus-Christ. On mit à jour des cercueils remplis d'ossemens. En pénétrant dans la grotte voisine, qui n'était séparée de celle-ci que par une cloison de roc vif, on vit qu'elle était également une église, plus ancienne même que la précédente. Après la seconde, une troisième où l'on avait dû célébrer le culte au Ier siècle de notre ère. On la dédia à saint Martin, autre pape romain déporté en Crimée par l'empereur grec Constant. Ces trois cryptes ont jour sur la vallée par de petites fenêtres creusées dans le flanc à pic du rocher, et par une porte à laquelle on a adapté un

balcon de bois suspendu sur l'abîme. Pendant la bataille d'Inkermann, les alliés, ayant aperçu dans les ruines de la forteresse un détachement russe, dirigèrent sur lui un feu d'artillerie et de mousqueterie. Plus d'un projectile tomba dans ces églises. L'iconostase de saint Clément reçut quelques balles, un boulet s'enfonça dans la paroi intérieure; quant aux parois extérieures, elles sont toutes écaillées des coups de feu. En sortant de l'église, nous prenons un chemin creusé dans le roc, et nous voilà circulant par les galeries, les escaliers, les cellules, les alvéoles de pierre qui constituent la *cité-caverne*, et qui, pour la plupart, sont d'un travail assez régulier. Le moine me signala sur le flanc des rochers l'emplacement d'autres églises : des espèces de niches qui conservent des traces de peinture en formèrent sans doute les absides; mais la partie antérieure a disparu dans le vide. On compte jusqu'à six églises de ce genre qui furent comme les paroisses aériennes de cette ville étrange. Du reste, les rochers forés et fouillés comme par une république de termites ne sont pas rares en Crimée. Au Tchatyr-Dagh, à Baktchi-Séraï, à Tchoufout-Kalé, en vingt endroits, on trouve de ces cavernes par centaines. Des populations entières ont dû travailler à creuser ces asiles. Les légendes grecques, scandinaves, germaniques, bretonnes, qui nous montrent les cyclopes habitant les antres de l'Etna, les nains forgeant dans les montagnes du nord des armes enchantées, les korigans sortant le soir de dessous les dolmens pour s'ébattre sur la bruyère, trouvent leur réalisation en Tauride. La vie troglodyte a dû être, aux âges primitifs, l'état social de la presqu'île. Même dans les temps historiques, tous les proscrits, tous les vaincus cherchèrent un abri dans ces forteresses naturelles. Les premiers chrétiens en firent leurs catacombes. Aujourd'hui encore les pèlerins qui accourent au monastère pour faire leurs dévotions à saint Clément, les ouvriers qui travaillent à la ligne du chemin de fer, s'installent volontiers en famille dans ces pénates des hommes préhistoriques.

De l'autre côté de la vallée, la base du Sapoun-Gora est également criblée de grottes. Le soir de la bataille d'Inkermann, elles regorgèrent de morts et de blessés. Il y a là un cimetière russe, et tout auprès une antique *église-caverne* que l'on voudrait restaurer, ne fût-ce que pour honorer la mémoire de ceux qui moururent ce jour-là pour l'orthodoxie. Malheureusement l'existence même de ce sanctuaire est menacée par le pic des carriers. Déjà la meilleure partie des cavernes d'Inkermann a péri; la ville troglodyte, on l'enlève par tranches. De tout temps, cette belle pierre blanche, qui se coupe et se scie comme celle de Paris, et qui durcit à l'air, a séduit les constructeurs. Les Grecs ont avec elle bâti Cherson, les Russes Sébastopol. Mon guide me montrait une carrière qui date-

rait, suivant lui, de l'empereur Trajan, et d'où serait peut-être sorti plus d'un monument de la Rome antonine. Quand on quitte le monastère et qu'on traverse la vallée pour monter au Sapoun-Gora, on se trouve sur le chemin que suivirent les colonnes du général Pavlof quand elles escaladèrent ces pentes broussailleuses pour surprendre les Anglais. Sur les hauteurs sont encore visibles les tranchées, les batteries qui foudroyèrent les assaillans. Si l'on arrive enfin sur le plateau, à l'endroit où se donna le premier choc, on peut lire sur le « monument d'Inkermann, » en anglais et en russe, cette noble inscription, qui semble réconcilier tous les combattans dans une gloire commune : « à la mémoire des Anglais, des Français et des Russes qui succombèrent dans la bataille d'Inkermann le 5 novembre 1854. »

III. — MALAKOF ET LE BASTION DU MAT. — LES CIMETIÈRES.

Pour visiter les autres environs de Sébastopol, ce qu'il y a encore de plus simple, c'est de prendre un *isvochtchik*, c'est-à-dire un cocher de *drojki*. Ce véhicule, dans la Russie méridionale, est traîné par deux chevaux, dont l'un est attelé en *limonier*, et l'autre, attaché simplement à côté du premier, peut bondir, caracoler et galoper à sa fantaisie. Cette liberté d'allure est nécessaire ici. Comme la route est souvent étroite et inégale, il faut que le cheval *de côté* puisse sauter sur les talus, descendre sur les revers et se frayer son chemin comme il l'entend. La première visite est naturellement pour le bastion Malakof. On le distingue de loin à une maisonnette blanche qui est celle du gardien. Quand on arrive à Sébastopol, on s'attend ordinairement à voir de vrais bastions, des remparts de maçonnerie, des embrasures, des meurtrières, que sais-je? des créneaux, peut-être; mais, si vous demandez Malakof ou le Grand-Redan, on vous montre des espèces de collines allongées, qui se distinguent à peine des hauteurs environnantes. Comme il n'y a plus ni parapets, ni gabionnades, vous pourriez chercher longtemps les fortifications de Sébastopol. Heureusement mon *isvochtchik* avait vu et se souvenait. Il avait été marin à l'époque du siége, et on voyait qu'il avait l'habitude de faire le cicérone. Il ne se considérait pas comme un cocher ordinaire. « Tel autre, disait-il parfois, vous conduirait bien là-bas pour 4 ou 5 roubles; mais il ne saurait rien vous dire, ou, s'il vous dit quelque chose, comptez que ce sont des sottises. Faudrait voir s'ils ont servi! »

Nous contournons la baie du Sud, nous arrivons à l'extrémité de la Karabelnaïa, derrière les docks, et nous voilà au pied de Malakof. Des maisons qui étaient sous sa *protection* immédiate, il n'est pas resté pierre sur pierre. Là il faut monter à pied un sentier assez

âpre que les réserves russes ont escaladé bien des fois au pas accéléré, sous une grêle de projectiles. On arrive sur un plateau où il n'y a pas grand comme la main de surface intacte. Tout est fouillé, bouleversé, retourné; trous de bombes, abris de tirailleurs, débris de traverses,— un vrai chaos! Un petit sentier circule dans ce labyrinthe. Un enfant sort de la maison de garde pour m'offrir des balles coniques et un assortiment de biscaïens. Je rencontre un couple russe qui revenait de la Tour; nous échangeons quelques mots, et ils ajoutent courtoisement qu'ils ont éprouvé un vif chagrin à voir ce champ de bataille où leurs soldats se sont entre-tués avec les nôtres. Je trouve enfin le gardien, un débris de la grande lutte. Il me fait entrer dans la Tour, qui en 1854 a été rasée par les Russes eux-mêmes au niveau des parapets du bastion. Ce qui en reste est une espèce de rez-de-chaussée qui a peu souffert; c'est là qu'après l'enlèvement de la position par la division Mac-Mahon, une soixantaine de Russes, tirant par les meurtrières, obligèrent les Français à faire un nouveau siége contre eux. Au-dessous une cave voûtée, un magasin à poudre qui ce jour-là renfermait de quoi envoyer les vainqueurs dans les airs, si un hasard providentiel n'avait fait découvrir les fils électriques qui communiquaient avec la ville. Derrière nous, un fossé encore assez profond : c'est la fameuse gorge de Malakof; l'escarpement étant précisément du côté de la Tour, elle nous servit de défense contre le retour offensif des Russes et empêcha la reprise du bastion. En face de nous, une série de levées de terre parallèles ou en zigzags, fort visibles encore, mais dont le temps a singulièrement altéré le relief. Ce sont les tranchées françaises. On est surpris de voir combien courte était la distance entre les attaques et la défense : assiégés et assiégeans pouvaient presque converser ensemble. Sur certains points, il y a tout au plus 25 mètres à parcourir. Une minute suffit à nos soldats pour bondir hors de leurs tranchées et se trouver dans les fossés de la place, d'où ils sautèrent sur les parapets. C'est ici que s'engagea la lutte corps à corps, à coups de crosse, d'écouvillon, à coups de pierres. Le *kourgane* domine la ville de si haut que l'on comprend assez comment la prise de Malakof a été la chute de Sébastopol, et comment ce long drame de batailles et d'assauts eut ici son dénoûment. Ce sol a été littéralement trempé du sang des braves. Les fastes militaires de toutes les nations ne pourraient pas nous signaler un lieu plus auguste, un coin de terre plus héroïque que ce petit mamelon. On fait bien de ne pas y élever de monument : Malakof se suffit à lui-même. Ce serait le profaner que d'y gâcher le mortier et d'y effacer en quelque sorte la trace des héros.

Du côté de la campagne, de quelque côté que l'on porte la vue, on ne voit que terres remuées, tranchées, batteries françaises et

anglaises. Celle qui se montre encore là-bas sur la hauteur, c'est la batterie Victoria, qui faisait brèche à 1,800 mètres. Le gardien parle encore avec un mélange d'admiration et d'effroi des formidables effets de cette artillerie perfectionnée. A notre droite, le Grand-Redan : c'était à lui que nos alliés avaient affaire ; non loin de là, un monument britannique parle des morts anglais qui jonchèrent ses glacis. A notre gauche, le ravin de Kilen-Balka, qui aboutit à la baie du même nom et qu'enfilèrent plus d'une fois les boulets des vaisseaux russes pour se mêler à la mitraille des bastions. Ces trois tertres couverts d'une herbe jaunie sont les fameuses redoutes de Kamtchatka, de Volhynie, de Selinghinsk. Rendons-leur leurs dénominations françaises, et les noms de Mamelon-Vert et d'Ouvrages-Blancs évoqueront en notre mémoire quelques-uns des épisodes les plus sanglans du siége.

Après Malakof, le bastion n° 4, que nous appelions le bastion du Mât et qui est de l'autre côté du Redan, mérite une visite. Il fut l'objet d'un siége spécial et qui a son originalité. C'est contre lui surtout que l'on fit la guerre de mines : elle fut conduite avec habileté et énergie par le commandant Tholer, qui en a écrit la relation à la fin de l'ouvrage du maréchal Niel. On aura peine à se figurer cette lutte ténébreuse, qui se poursuivit à dix pieds, à vingt pieds sous terre, si on ne consulte les planches de l'atlas qui accompagne cet ouvrage. Pendant qu'en haut on échangeait les coups de fusil, les boulets, les paquets de mitraille, en bas, comme deux armées de taupes, le mineur français et le mineur russe poussaient leurs galeries, multipliaient les rameaux, creusaient des puits et des escaliers. Il y avait deux étages de galeries. Toujours plus loin, toujours plus bas, telle était la devise du génie. On respirait à l'aide de ventilateurs. Nous avons eu sous le quatrième bastion 1,251 mètres de cheminement ; les Russes atteignirent au chiffre énorme de 5,360 mètres. Tout cela était soutenu par des madriers et souvent revêtu de lambris de chêne. Sous terre, on ne se fusillait pas, mais on cherchait à étouffer l'adversaire sous ses propres galeries. On faisait jouer mines, pétards, camouflets. On s'écrasait, on s'asphyxiait mutuellement. De temps à autre, une trombe de feu, de rocs et d'argile jaillissait du sol et laissait après elle un trou béant. C'est ce qu'on appelait « creuser un entonnoir. » On se disputait ensuite ces entonnoirs, et, quand les Français avaient le dessus, ils s'en servaient pour augmenter le développement de leurs tranchées. C'est ainsi que furent créées les troisième et quatrième parallèles, et qu'on parvint à 50 mètres du bastion.

Aujourd'hui, si l'on vient de la ville, on chemine longtemps à travers le terrain chaotique du bastion. Arrivé à l'angle saillant, on trouve un sentier fort abrupt, par lequel on descend dans le

fossé; en s'aidant des pieds et des mains, on peut remonter sur le bord opposé. Ce fossé est encore profond malgré la chute des remblais et des gabionnades; 3 ou 4 mètres au moins de profondeur sur 15 de largeur, dans un sol rocailleux qui a dû exercer la patience du travailleur russe. Sur le revers du fossé, en face de l'angle du bastion, on voit comme cinq ou six cavernes qui ont la hauteur d'un homme. Bien que l'entrée en soit comblée, la direction est assez bien indiquée. Comme elles semblent descendre, elles doivent être l'entrée des galeries russes, *descensus Averni*. En suivant le sentier qui nous mène sur le glacis, on chemine sur un sol retourné comme par une série d'éruptions volcaniques. Partout de larges trous en entonnoir, des espèces de petits cratères, sur le bord desquels branlent d'énormes blocs de granit. C'est l'effet de nos explosions : à plusieurs reprises, il a fallu briser par la poudre de grands bancs de roche qui se trouvaient sur la tête de nos mineurs. Voilà donc les entonnoirs que se disputaient les francs-tireurs russes et français, et d'où devaient s'élancer au dernier moment les colonnes d'assaut. Il n'y a pas bien longtemps encore, le relief de ce sol était plus accusé; les entrées de mines étaient encore visibles; les gens du peuple y pénétraient pour en arracher les planches et les madriers. Depuis lors, tout s'est tassé, affaissé, comblé sous l'action du temps et de la pluie. En creusant bien, on retrouverait quelques sections de galeries où se rouille la pelle oubliée de quelque mineur. Encore maintenant on peut étudier sur le terrain, comme sur un plan, tout le système des attaques françaises.

Non loin du quatrième bastion, sur le Champ-des-Bécasses (*Koulikovo pole*), un camp russe est installé. Quatre régimens d'infanterie, une brigade d'artillerie et je ne sais combien d'escadrons. Les tentes blanches sont dressées sur le sol blanchâtre, qui rappelle celui de notre camp de Châlons. Là sont les abris pour tenir au frais les tonneaux d'eau; ici les parasols fixes où, sous peine d'insolation, s'abritent les sentinelles. Plus loin de coquettes baraques, clubs ou maisons pour les officiers. Le fantassin russe semble fort à l'aise dans son costume d'été, képi de coutil, tunique et pantalon de coutil, sans parler des inévitables bottes; il n'étouffe pas comme le nôtre sous une tunique rembourrée. Il y avait revue ce jour-là; les sonneries de tambour et de trompette, les hourrahs prolongés, éveillaient des échos oubliés dans les ouvrages déserts.

La visite aux cimetières français et anglais me fait faire plus ample connaissance avec la nature taurique. On dit qu'elle est verdoyante au printemps; mais rien ne peut donner une idée de son aridité quand l'été a passé sur elle. Depuis qu'il n'y a plus à Sébastopol la société d'autrefois, on ne trouve plus de villas dans ses

environs, et le désert commence à la sortie de la ville. Un nuage de poussière enveloppe la voiture et se répand sur une végétation sauvage: des bruyères, des chardons, des absinthes, des armoises, partout des herbes piquantes et ligneuses; pas d'arbre, pas d'autre ombre que celle des poteaux télégraphiques qui suivent la route de poste. Les chemins sont violemment accidentés; je plains les blessés de 1854 qui durent reposer leurs membres endoloris sur les charrettes non suspendues. Pour lointain, ces montagnes de Crimée, d'une blancheur crayeuse, avec un peu de verdure sombre, dessinées à l'encre de Chine, ravinées, déchirées en tout sens par les eaux de pluie. Si l'on voit une plaque verdoyante dans la campagne, c'est un carré de vigne, débris de l'ancienne prospérité. De loin en loin une *khoutore*, c'est-à-dire une ferme isolée, dont une partie tombe presque toujours en ruine; des chiens aux jambes longues et nerveuses, au museau allongé comme des loups, s'en élancent pour harceler les chevaux, car ils ne sont pas habitués à voir beaucoup de monde sur la route. Ce qu'on rencontre par ces chemins, c'est un officier en casquette blanche, aux favoris blancs de poussière, que la *télègue* de poste cahote jusqu'à Simphéropol, ou bien encore une charrette tatare attelée de bœufs aux longues cornes. Elle crie à faire pitié, cette charrette, sur ses roues de bois grossièrement travaillées, assemblages de pièces mal jointes qui forment un polygone plutôt qu'un cercle, — plainte aigre et monotone; on croirait entendre un cortége de pleureuses. Les conducteurs, avec leurs bonnets de peau de mouton, leurs gilets étroits, leur ceinture orientale, leur large pantalon, semblent gens assez paisibles. Les femmes, s'il y en a sur la voiture, sont toujours soigneusement voilées.

Le cimetière français se remarque de loin à ses massifs de verdure. Nous y entrons : partout des allées bien alignées, des fleurs, des arbres, des acacias, de la vigne avec ses grosses grappes. C'est moins un cimetière qu'un jardin, presque le seul jardin du pays. Je ne m'étonne plus que les habitans de Sébastopol en aient fait un but pour leurs promenades du dimanche. Au centre s'élève une grande chapelle carrée, sur les quatre faces de laquelle sont gravés les noms des officiers-généraux qui périrent dans cette guerre. Tout autour, des chapelles funéraires plus petites, d'un modèle uniforme; chacune d'elles est une sépulture collective. Ici la ligne, les chasseurs à pied, les zouaves, la légion étrangère; là les hussards, les dragons, l'artillerie, etc. Je fais ouvrir une de ces chapelles : à l'intérieur comme à l'extérieur, même ordre, même régularité, on peut dire même discipline dans la mort. Sur les parois, les noms des officiers; leurs ossemens reposent, me dit-on, en des niches pratiquées dans la muraille. Sous nos pieds, le caveau où sont ceux des

soldats. Le principal défaut serait un peu trop de régularité. Le cimetière russe, par la variété de ses monumens, est un Père-Lachaise militaire; celui-ci fait songer à un état de situation bien aligné par colonnes et par paragraphes, et dont le sergent-major dit avec orgueil à la salle des rapports : « c'est réglé comme papier de musique. » Mais la beauté de cette sépulture, la fraîcheur des arbres, ces fleurs toujours renouvelées, disent éloquemment que la France n'oublie pas ses enfans. En lisant ces noms héroïques, ces numéros de régimens fameux, on revoit ces soldats alertes, « agiles comme des panthères » un jour d'assaut; on les revoit avec leur teint bronzé, leur figure noire et maigre, leurs traits énergiques, fortement accentués, qui devaient contraster avec les larges et pleines figures du fantassin moscovite. Leurs compagnons d'armes, revenus parmi nous après avoir bravé tant de périls, ont subi la loi de la nature, ils ont vieilli; mais ceux-ci, par un privilége glorieux, on se les représente toujours jeunes, ardens, tels qu'ils furent il y a vingt ans sur le bastion Malakof ou sur les hauteurs d'Inkermann.

Mon *isvochtchik* ne parlait de ce cimetière qu'avec enthousiasme. « Ce n'est pas comme ceux des Anglais, » ajoutait-il; mais où sont les cimetières anglais? pour mieux dire, où ne sont-ils pas? On n'en compte pas moins de 126 dans la petite presqu'île de Chersonèse. Il y en a de grands, il y en a quantité de petits et de moyens. A quelques pas du nôtre, je trouve sous un arbre, près d'une métairie, la tombe du major-général Bucknall-Bucknall Estcourt. J'y relève une inscription en russe qui rappelle les touchantes supplications qu'on lit parfois sur les stèles antiques : « la veuve du général défunt fait prière instante de respecter les restes périssables de son époux. » Cette prière jusqu'ici a été exaucée. Un cimetière anglais est ordinairement entouré d'un enclos, et ce luxe de pierres m'explique pourquoi l'on ne trouve presque plus trace de l'ancien mur que les Grecs avaient élevé de la baie du Sud à Balaklava pour protéger la Chersonèse contre les barbares. Dans ces enclos, on ne trouve que les rudes herbes, pleines de petits coquillages desséchés, qui couvrent la plaine environnante. Souvent il y a une brèche, et on voit que des moutons sont venus tondre l'aride gazon. Mon Russe parle avec indignation de ces violations de clôture, que naturellement il attribue aux Tatars. Peut-être ont-ils cru pouvoir, sans sacrilége, reconquérir pour le libre pâturage le terrain séquestré par la piété anglaise. Quelques stèles sont renversées; sur d'autres, par l'action du temps sur cette pierre trop tendre, les inscriptions ne sont plus lisibles. Cet état de choses a dû affliger bien des cœurs au-delà du détroit. Il y a quelques années, un officier anglais vint inspecter ces sépultures, et l'on parla d'imiter les Français et les Russes, de réunir en un seul cimetière les restes

dispersés suivant les hasards de la guerre ou du campement. On n'a pas donné suite à ces projets.

Pour moi, je trouve aux sépultures anglaises de Crimée une certaine poésie. On les rencontre partout, à chaque détour du chemin, dans chaque repli de terrain; elles encombrent littéralement le sol de la Tauride. Sur la tombe des braves, ni fleurs, ni ornemens; l'herbe sauvage croît sur eux. Est-ce un motif pour troubler leur sommeil et remuer leurs cendres, pour exproprier des sujets britanniques de leur dernière demeure? L'immense étendue du terrain qu'ils couvrent, l'ubiquité de ces cimetières, donnent une idée immense, exagérée, des pertes de l'Angleterre. Un seul Anglais tient maintenant autant de place sur la terre de Crimée que tout un régiment français. Les soldats de la reine ont gardé tout le pays qu'ils ont un moment occupé. Ils le garderont, ils y tiendront jusqu'à la fin des temps une funèbre garnison. Comme des conquérans, enveloppés dans leur habit rouge ou leur plaid écossais, ils dorment sous la glèbe de leurs champs de bataille. Cette sépulture négligée va bien à cette terre sauvage qui les a dévorés. Il y a des stèles renversées, des inscriptions effacées : vaut-il mieux pour le défunt être confondu dans une des tombes fraternelles du cimetière russe ou dans un des caveaux du cimetière français? Les dégâts depuis vingt ans sont en somme peu considérables. Ce sol, qui est à tout le monde et à personne comme aux premiers jours de l'humanité, conserve longtemps les tombeaux : témoin les *kourganes* de la Crimée orientale, qui tiennent bien autrement de place que les cimetières anglais. Pourquoi donc les morts ici seraient-ils à l'étroit? L'indigène, quoique barbare, a un respect instinctif pour une tombe, — surtout quand il n'y soupçonne pas de trésors. La superstition respectable des Turcs a longtemps préservé les tumulus de la Troade contre les recherches de nos archéologues. Celle des Tatars montera la garde autour des enclos britanniques. Ils sauront vaguement que là sont les cendres d'anciens braves. Dans cent ans, comme après ces vingt ans écoulés, je doute que le nombre des cimetières anglais ait beaucoup diminué, — à moins que la civilisation ne vienne bouleverser le pays. Dans cent ans, la pluie et le soleil auront effacé quelques inscriptions; mais à ce moment est-ce la pierre seule qui aura oublié ces noms? Les monumens dureront bien autant que la mémoire des hommes.

IV. — LE MONASTÈRE DE SAINT-GEORGE ET BALAKLAVA.

Le monastère de Saint-George a eu pendant la guerre d'Orient une certaine célébrité : c'est là que fut longtemps notre quartier-général. Il est renommé dans toute la Russie par son antiquité et sa

situation pittoresque sur la Mer-Noire; mais lorsque, par une brûlante journée de septembre, après avoir parcouru les landes arides et poudreuses, on arrive enfin au couvent, on éprouve d'abord une désillusion. Chose singulière, on est à deux pas de la mer et on ne la devine pas. Tout ce qu'on voit, c'est une église, une grande maison en pierre de tuf, qui ressemble à n'importe quoi. J'entre dans le couvent, je prends un petit corridor : arrivé à l'extrémité, je suis ébloui du spectacle que j'ai sous les yeux. A 300 mètres plus bas, presque à pic, brusquement se découvre la mer étincelante; on s'étonne que son murmure puisse monter jusqu'ici, tant est haut le rivage qui la domine. A droite s'élance de la mer, mais d'un seul jet, le cap Fiolent, une roche énorme, noire silhouette au tragique contour. A moitié isolée, arrachée de la falaise, elle semble braver et menacer. Cet écueil de basalte est entouré d'autres écueils presqu'à fleur d'eau, qui auraient bien des drames à raconter. Sur notre gauche, mais à 8 ou 10 kilomètres, une masse imposante de blocs rougeâtres, d'un chaud coloris, comme les rochers de nos grandes Vosges : c'est la Sainte-Montagne. Nous la retrouverons à Balaklava. Pour descendre d'ici à la plage, un petit sentier en casse-cou, à chaque détour duquel on croit trouver le précipice. Le couvent est maintenant sur notre tête; avec son architecture de corps de garde, il a pourtant bon air, tant il est fièrement campé sur l'abîme, accroché au flanc des roches. Ce nid d'aigle contraste avec sa pieuse destination. Sur cette pente si rapide, mais que des travaux intelligens ont disposée en terrasses successives, est le jardin des moines. On croirait être passé dans un autre monde, sous un autre ciel. Là-haut l'aridité de la steppe; ici la splendide végétation des rivages du midi, le citronnier, la vigne, l'amandier. L'esprit est tout récréé de cette verdure et de cette mer. Là-haut, on ne peut s'empêcher de penser à l'Arabie, à la Syrie; ici tout rappelle la Grèce. Voilà bien cette grande mer, vraiment hellénique, qui a mérité tour à tour les épithètes d'*Axénos* et d'*Euxénos*. Aujourd'hui ses flots mollement poussés ne font que caresser les écueils. Elle se ride d'une façon si engageante! elle a bien ce « sourire infini de la mer » dont parle Eschyle. Un trois-mâts, toutes ses voiles gonflées, se balance paresseusement et ne semble point pressé d'avancer; à l'horizon, un trait de fumée blanchâtre dénonce la fuite d'un bateau à vapeur. Si nous n'étions pas si haut, on pourrait voir les dauphins, les «porcs de mer,» comme on les appelle ici, bondir à la surface des eaux comme de grosses bouées que les flots couvrent et découvrent tour à tour. Bleue est la mer, bleu est le ciel, et à l'horizon ils semblent se confondre dans un azur plus pâle; mais que demain le vent du sud bouleverse l'Euxin, que les grands bancs de brume s'étendent sur les ondes révoltés, nul océan n'est plus ter-

rible. Les marines anglaises et françaises se souviendront longtemps de la tempête du 14 novembre 1854. On vit alors les vagues s'élever aussi haut que les rochers de Balaklava; rien ne put tenir contre cette furie; le *Henri IV* eut ses trois ancres successivement arrachées et fut jeté à la côte d'Eupatoria; le *Pluton* fut enlevé à pic par une montagne d'eau et retomba assommé sur un trois-mâts. Alors c'est la mer *noire* des navigateurs génois, la mer *inhospitalière* des Grecs, l'océan « aux profonds abîmes » d'Homère. Comment ne pas répéter souvent le nom des Hellènes auprès de ce Pont-Euxin qui fut leur, qu'ils cernèrent de leurs florissantes colonies, qu'ils poétisèrent de leurs légendes? N'est-ce pas ici que passa le vaisseau Argo avec son équipage de demi-dieux? N'est-ce pas ici, dans le nord brumeux, dans les mornes prairies des Cimmériens, qu'Ulysse s'entretint avec les ombres errantes des morts? Le sombre rocher de basalte qui est à notre droite, c'est celui qui porta le temple de Diane taurique, et qui vit les embrassemens d'Oreste et d'Iphigénie. Le professeur Brunn, d'Odessa, a établi d'une façon positive l'identité du cap Fiolent et du Parthénium. On voyait encore sur la plage, il y a quelque vingt ans, des débris de colonnes grecques. Comment ne pas reconnaître cette « hauteur à pic » dont nous parle Hérodote, et du haut de laquelle on précipitait les victimes après les avoir tuées à coups de casse-tête? Cette roche aventureuse, du haut de laquelle les Scythes pouvaient épier au loin sur la mer, convenait merveilleusement au bris des vaisseaux, surtout si le navigateur se laissait tromper par les feux qu'y allumaient sans doute les barbares, comme autrefois nos *naufrageurs* bas-bretons. La plage étroite forme au pied des falaises comme un petit port qui, même par le beau temps, pouvait tenter les marins grecs : ils pouvaient aisément y tirer leurs barques pour les mettre au sec. Faudrait-il aller bien loin pour trouver les anfractuosités dont Pylade parle à Oreste dans l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide? « Quittons notre vaisseau, cachons-nous dans un de ces antres que la noire mer lave de son écume, loin du vaisseau, de peur qu'on ne l'aperçoive, que nous ne soyons dénoncés aux princes et que nous ne perdions la vie. »

Pendant que je regardais la mer et les rochers, un vieillard, qui arrivait d'en bas et qui escaladait lestement le sentier raboteux, m'aborda. Je ne savais trop d'abord qui il était. Rien dans son costume, sa grande houppelande de laine, son chapeau de feutre et ses bottes ne dénotait un moine. Il s'excusa de son négligé, il venait de prendre son bain de mer quotidien. Il se mit à me promener partout de point de vue en point de vue. C'était un de ces religieux de Saint-George qui ont pris la place des farouches sacrificateurs de la *vierge* scythique. Il me montra où était la grotte qui fut la pre-

mière église du pays, une église que sa situation rendait inaccessible comme un château féodal et qui a survécu à toutes les révolutions de l'Orient. Il me parla de la Mer-Noire et de ses colères; mais, « quand on a la foi en saint George, ajouta-t-il, on ne court aucun péril; si on n'a pas la foi, rien à faire, on est perdu. » Et à quelque distance de la plage il me montra une grande pierre isolée : c'est le rocher de l'apparition. Un jour, un navire grec fut assailli par la tempête; une force inéluctable le chassait vers cet écueil, qui a dû éventrer plus d'une carène. Les passagers appelèrent à grands cris saint George, le grand martyr et le porte-victoire. Soudain une figure bien connue resplendit sur cette roche dans son armure divine, et miraculeusement la tempête s'apaisa. On trouva sur la pierre une icône : le saint avait laissé son portrait. Les Grecs la prirent, montèrent à l'église remercier leur libérateur, et en mémoire de lui fondèrent ce monastère. L'image n'est plus ici; après bien des vicissitudes, il paraît qu'elle est passée chez les Grecs de Marioupol. Cependant le monastère existe toujours; il est entretenu par la couronne, est pensionnaire de l'état, avec 3,000 roubles de revenus et un millier d'hectares à prendre sur le désert. Tout compris, il n'a guère qu'une douzaine d'habitans. Une eau limpide sort du rocher au-dessous du couvent et contribue sans doute à entretenir la verdure de ces jardins suspendus. Sa fraîcheur me tentait, mais j'hésitais à en boire. « Buvez, me dit mon guide, jamais elle ne fait de mal, elle est miraculeuse! » Sur le couvercle d'un puits, je vis des boulets et des biscaïens : ils nous ramenèrent à la guerre d'Orient. Le brave moine, encore plein des souvenirs d'alors, ne parlait qu'avec colère des Turcs. Ils avaient tiré sur le monastère et commis toute sorte d'excès; au contraire les Français les avaient chassés, avaient protégé les moines. L'état-major était installé au couvent, mais laissait aux religieux et aux familles réfugiées leurs cellules. On avait pu continuer le service divin : c'étaient les Français eux-mêmes qui procuraient l'encens, le vin et la fleur de froment. Si les chefs entraient dans l'église, ils se tenaient debout, comme les orthodoxes, dans une attitude respectueuse. Un jour, Omer-Pacha voulut y entrer aussi: les Français ne le laissèrent passer, à ce qu'on raconte, que s'il consentait à retirer son fez. Le vieux moine se souvenait de Pélissier : « un peu vif, disait-il, mais point méchant. » J'étais au mieux avec mon nouvel ami; il me fut impossible de quitter le couvent sans avoir visité sa cellule, — bien simple et bien modeste, mais quelle admirable vue de la petite fenêtre!

Sur la mer qui se gonflait à l'horizon comme un grand bouclier d'or bruni, se brisaient, en reflets éblouissans, les rayons du soleil couchant. Il fallait se hâter, si je voulais arriver à Bala-

klava. Il y a 7 ou 8 kilomètres à faire, mais toujours en descendant. Comme accidens de terrain, des cimetières anglais, des tranchées, des batteries : la terre de Crimée semble ne pas produire autre chose. Nous traversons la ligne de l'ancien chemin de fer anglais. Bientôt nous avons à notre droite la plaine qui fut le champ de bataille de Balaklava et où manœuvre aujourd'hui un escadron de cosaques; elle fut le tombeau de cette superbe cavalerie anglaise qu'un malentendu précipita sur les batteries russes chargées à mitraille. Le sol trembla ce jour-là sous le galop éperdu des dragons, des hussards, des lanciers britanniques; bien peu en revinrent. Un monument, avec une inscription anglaise et russe, consacre la place où les autres tombèrent. Nous traversons le village de Kadykoï : à partir d'ici, le sol est jonché de débris de bouteilles et de cruchons à bière. C'est tout ce qui reste de la cité de bois qu'installèrent ici les Anglais. La petite ville de Balaklava est disposée de telle façon sur sa baie qu'on l'aperçoit seulement quand on y arrive. Ce qu'on voit d'abord, ce sont les tours en ruines qui couronnent la hauteur, et qui étagées sur ses flancs semblent descendre processionnellement au vallon; puis une sorte d'étang, une flaque d'eau au fond d'un ravin, sans communication apparente avec la mer : c'est le port de Balaklava. La route tourne assez court, et brusquement nous voilà en ville. En face, un groupe de masures à demi détruites; en haut, dans les rochers, une grande maison qui par-dessus la ceinture de rochers contemple la pleine mer. C'est celle du capitaine Manto, dont ce lieu rappelle les exploits. Nous sommes sur le théâtre même du combat livré par les Grecs de Balaklava à l'armée anglaise le 25 septembre 1854. Les Anglais arrivaient par cette route, les Grecs étaient embusqués dans ces maisons et dans ces ruines. Ceux-ci avaient d'abord l'avantage de la position, mais ils étaient une centaine d'hommes contre plusieurs milliers, de plus ils se trouvèrent pris à revers par les navires anglais qui pénétraient dans le port et leur envoyaient des bordées. Le *bataillon grec* fut bientôt forcé partout. Quand on demanda au capitaine Manto, blessé et fait prisonnier, s'il s'était imaginé pouvoir avec une poignée d'hommes arrêter une armée, il répondit simplement : « Si j'avais livré la ville sans combat, j'aurais mérité les reproches de mes supérieurs et même votre mépris; maintenant ma conscience est tranquille. J'ai fait mon devoir. » La « ville » de Balaklava n'a guère que quatre-vingt-quinze maisons et environ 400 habitans; elle n'a qu'une rue et deux églises, l'une avec coupole dédiée à saint Nicolas, l'autre, qui n'est qu'une chapelle, aux douze apôtres. Les habitans descendent des réfugiés de l'Archipel que la flotte de Catherine amena en Crimée. On se sent ici à mille lieues de la Russie à voir ces yeux noirs, tous ces profils aquilins. Trois villages des environs,

Kadykoï, Kamara et Karani, complètent la colonie : cela fait un millier d'âmes en tout, parmi lesquels se recrutait le bataillon grec licencié en 1859. Cette poignée d'Ioniens a suffi cependant à tenir en respect depuis un siècle la population indigène.

Le port de Balaklava est petit : 700 toises de long sur 100 à 120 de large; mais les parois de rocher tombent perpendiculairement dans la baie et lui donnent partout une telle profondeur que toute la flotte anglaise a pu s'y abriter. Les deux rochers qui forment les *portes de Balaklava* isolent si bien ce havre que les eaux y sont tranquilles même quand la tempête sévit au dehors; pourtant celle du 14 novembre fut tellement effrayante, les vagues de la Mer-Noire formèrent de telles montagnes d'eau, que les navires cuirassés s'entre-choquèrent violemment dans la rade et s'infligèrent mutuellement des avaries. Un batelier grec s'offre à me conduire à ces *portes*, dont les massifs piliers sont à peine distans de 60 toises, Sur celui de l'est, on a écrit en grosses lettres, afin que personne n'en ignore : « Cap Balaklava. » Une fois les *portes* franchies, la ville disparaît. De la pleine mer, sans la maison du capitaine Manto, qui est si haut perchée, on ne soupçonnerait même pas Balaklava derrière ses rochers. La découverte de ce port par les premiers navigateurs ne dut pas se faire du premier coup. Pourtant Homère semble en parler déjà; c'est ici qu'il placerait les géans lestrygons qui mirent à la broche les compagnons d'Ulysse. Comment ne pas reconnaître ici les lieux décrits par l'*Odyssée?* N'est-ce point là ce « port superbe autour duquel règne de toutes parts une roche à pic et dont l'entrée est resserrée par deux promontoires? N'est-ce pas ce « port à l'entrée étroite, » λιμὴν στενόστομος, dont nous parle Strabon, et dont il fait le quartier-général de la piraterie tauroscythe? Les traditions lestrygones, comme on le voit, ne s'étaient point perdues. La forteresse génoise, dont les ruines dominent la ville, doit être cet oppidum de Palakion (Balaklava) où le chef indigène, Scilure, et ses fils résistèrent aux troupes du grand Mithridate. Mon batelier grec me fit remarquer une grande caverne marine, qui peut bien avoir 15 toises de profondeur. C'est près de là que se brisèrent huit navires anglais qui, le 14 novembre, n'avaient pu trouver à temps l'entrée du port. Pendant longtemps, me dit-il, les gens du pays repêchèrent au pied du rocher des balles de plomb, des armes, de la quincaillerie, jusqu'à des montres. Plus loin est la Sainte-Montagne : dans une de ses grottes, au dire de mon Grec, vivait il y a bien longtemps un saint ermite. Chaque soir, il allumait une lampe pour guider les navires. Un jour, il s'en est allé, on ne sait où. Maintenant il n'y a plus d'ermite, plus de phare. « Et à quoi bon? ajouta-t-il avec un air de tristesse. Qui est-ce qui a jamais besoin de venir à Balaklava? » Je

vis que l'occupation anglaise lui avait laissé un profond souvenir. Il avait peut-être combattu avec le capitaine Manto; mais il ne tarissait pas en détails sur ce Balaklava de bois improvisé par les Anglais, sur cette masse de navires qui encombraient le port aujourd'hui désert, sur ce chemin de fer qui allait de la baie aux approches du Grand-Redan, sur ces fabriques installées par nos alliés, sur cette vie et ce bruit qui emplissaient alors la silencieuse bourgade. « Ah! si Balaklava était en France ou en Angleterre aussi bien qu'il est en Crimée, ajoutait-il, quel port ce serait! » Quand je lui demandai pourquoi ils avaient démoli les baraques et les maisons construites par les Anglais : « A quoi bon des maisons, répondit-il, quand il n'y a pas d'habitans? » La ville a une école, mais on n'y enseigne que le russe; il en résulte que ces fils de l'Archipel ne savent même pas lire le grec. En revanche, ils parlent couramment ces deux langues, sans compter un peu de turc et de tatar. De son origine, de ses ancêtres helléniques, mon homme avait une idée assez vague; on lui avait dit que cette colonie était venue de la Grèce. Sur l'ancienne histoire du pays, il ne savait rien. Quand je lui parlai des anciens brigands, il me dit qu'en effet il y avait eu en Crimée des janissaires qui étaient de fameux pirates. Voilà tout ce qu'il avait retenu des légendes antiques; le nom d'Homère lui était inconnu autant que celui d'Omer-Pacha lui était familier. Nous rentrons dans la ville, qui est occupée, comme les trois autres localités grecques, par un escadron des cosaques du Don. Je commence à craindre pour la pureté du sang hellénique. Il paraît que les Tatars sont assez mécontens de la nouvelle loi militaire, et qu'on a trouvé utile d'augmenter l'effectif des troupes en Crimée. Je retrouve mon *isvochtchik* occupé, à déguster le vin du pays chez un débitant grec. En chemin, je voulus savoir si à ces Hellènes il disait *vous* ou simplement *tu*, comme il avait l'habitude de le faire avec les Tatars et les paysans russes. Il m'expliqua que le tutoiement ne convenait pas à tout le monde, que le mot *vous* sonnait plus agréablement à l'oreille, que le *tu* était bon pour des paysans, mais non pas pour les gens cultivés, et que ces Grecs étaient des gens cultivés, puisqu'ils savaient tous lire et écrire. C'est une supériorité qu'ils ont sur le pauvre Russe, qui, malgré ses années de service dans la marine et son intelligence assez éveillée, est resté absolument illettré. Cela ne l'empêcha pas un beau jour de me dire solennellement : « Si vous imprimez quelque chose sur Sébastopol, n'oubliez pas de dire que c'est Gouchtchine, ancien bosseman de tel équipage de la flotte, qui tel et tel jour de septembre vous a servi de cicérone. » L'homme qui avait ces préoccupations littéraires n'est pas capable de déchiffrer la plaque qui est clouée sur sa voiture.

V. — KAMIESCH ET CHERSON.

Le jour suivant, nous partons pour Kamiesch. Si le Balaklava anglais excite l'admiration des Grecs, cette ville française, bâtie en quelques mois sur la plage de Crimée, disparue ensuite comme un palais enchanté des *Mille et une Nuits*, a vivement frappé l'imagination russe. On voit bien que dans tout *niëmetz* (Allemand ou Occidental) il y a un diable, comme dit le proverbe moscovite. Pas un homme du peuple qui ne s'en souvienne et qui ne vous fasse l'histoire de Kamiesch ou plutôt sa légende. C'était comme une petite Moscou, vous diront-ils. Des rues toutes droites, de beaux magasins avec des dames pour servir; un monde d'acheteurs, des Français, des Turcs, des Italiens, des Anglais; les uniformes de je ne sais combien de nations; des restaurans, des cafés-chantans, un théâtre qui contenait autant de monde que celui de Sébastopol. Partout les Français avaient semé des légumes, planté des arbres, créé des jardins. Dans la rade, une forêt de mâts. De la hauteur voisine, un aqueduc leur amenait de l'eau douce jusque sur le pont des vaisseaux. Et comme ils se gardaient bien! pas moyen d'y aller voir. Tout autour, des retranchemens, des bastions, des batteries. Après la paix, quand les Russes arrivaient chez eux, on leur faisait fête : aux officiers du champagne, aux soldats du cognac. Tout Sébastopol y allait en partie fine. Le jour où ils sont partis, ils n'ont emporté que leurs sacs. Alors on vendait le champagne meilleur marché que le *kvass*. Les gens sont venus et ont pris ce qu'ils ont voulu, les toiles, les planches, les cordages. Un beau jour, plus de ville... Allons voir ce qui reste de ces merveilles.

On sort de Sébastopol entre le cinquième et le sixième bastion (celui de la Quarantaine). On voit d'abord la *slobode* de la Quarantaine, c'est-à-dire une rangée de douze ou quinze maisons qui ne se sont pas relevées, puis un cimetière que les Russes et les Français se sont disputé avec acharnement en avril 1855, et qui a fini par être compris dans le réseau de nos tranchées. Il est aujourd'hui restauré, et l'église semble neuve. A deux kilomètres de là, une ligne de levées de terres prolongée à perte de vue, avec parapets et fossés parfaitement conservés et que dominent, encore menaçantes, les masses de nos batteries. Ce sont les défenses de Kamiesch. Bientôt la mer se découvre, et déjà miroitent au soleil la baie des Cosaques, la baie Sablonneuse et celle de Kamiesch. A partir de ce moment, ce ne sont que maisonnettes ruinées. Je m'arrête pour considérer les assises de pierre sur lesquelles s'élevait en bois le théâtre français. Le bois a été enlevé, car il a son prix en Crimée; la pierre a été négligée comme étant de nulle valeur. C'est

le contraire qui se serait passé dans la Grande-Russie. Ces assises sont encore à hauteur d'homme. Et voyez comment passe la gloire humaine : à part ces quelques pans de mur, tout ce qui reste de *Vautourville*, c'est, comme à Balaklava, des amas de bouteilles cassées. Rien de plus résistant que ces débris de verre : c'est plus dur que la brique et les poteries grecques; cela ne tente la cupidité de personne. Dans des centaines d'années, les Schliemann de l'avenir qui étudieront ce siége de Troie retrouveront comme indices de notre passage sur la terre de Crimée des tessons de *bordelaises*.

La baie de Kamiesch, qui nous fut si utile pendant la campagne, et qui après la tempête de novembre mérita le nom de port de la Providence, n'est pas très étendue. Les rivages en sont bas; par endroits, les roseaux qui lui ont donné son nom (*kamych*, roseau) ne permettent pas d'en approcher. Des deux côtés de ce port, les groupes de ruines se succèdent : ruines des batteries qui formaient l'entrée de la baie, ruines de notre club, de notre arsenal, de nos magasins, restes de notre aqueduc de bois. Il faut bien le reconnaître, le pays lui-même est ruiné. Les ceps de vigne, arrachés pendant l'hiver de 1854 pour nos feux de bivouac, n'ont pas été replantés, tandis que chez nous on vendange déjà, sur les coteaux parisiens, les vignes refaites depuis l'invasion. Les arbres fruitiers, là-bas, n'ont pas été remplacés; on a laissé périr ou dégénérer les survivans, ceux que nous-mêmes avions plantés. Il y a des ruines qui sont postérieures à la guerre, comme celle d'une *khoutore* que j'ai visitée et qu'on laisse tomber faute de réparation. Cette terre est encore sauvage, la civilisation et la culture n'ont fait à de longs intervalles que l'effleurer. Il faut un effort continuel pour l'apprivoiser et la faire produire : c'est cet effort qu'on ne fait plus.

En revenant de Kamiesch à Sébastopol, on rencontre sur son chemin le monastère de Chersonèse. Le corps de logis et l'église sont modernes. On va tout droit à cette grande cathédrale en construction, qui semble emprisonnée dans ses échafaudages comme dans une cage de bois; elle renferme les ruines d'une petite église dédiée à la mère de Dieu. Ce sont là peut-être les reliques les plus vénérables du passé russe. C'est ici que le grand-prince Vladimir aurait reçu le baptême; c'est ici qu'il aurait épousé la princesse Anna, sœur des empereurs grecs Basile et Constantin. Ici finit la Russie varègue et idolâtre, ici naquit la Russie byzantine et chrétienne. Ce Vladimir était pourtant un singulier néophyte. Vrai fils des pirates du nord, il ne voulut du baptême qu'à la condition de le ravir comme un butin. Avant de courber sa fière tête de Sicambre, il enleva Cherson aux empereurs et tint à se convertir dans sa conquête. Lorsqu'il rendit la cité, il l'avait soumise à un pieux pillage; il en emportait pour décorer la nouvelle église qu'il voulait élever dans

Kief tout ce qui lui tomba sous la main en fait de reliques, d'icônes, de vases sacrés et d'ornemens d'église. En suivant le rivage escarpé de la mer, on trouve les restes d'un autre sanctuaire; le seuil, les fondations, une partie du parvis se sont conservés, et l'on enjambe çà et là des fûts de colonnes, des chapiteaux de marbre, qui tantôt ressemblent à ceux des temples païens, tantôt sont ornés de croix et de monogrammes byzantins. On prétend que d'autres églises se sont abîmées dans la mer avec une partie de cette falaise rocailleuse que les flots rongent incessamment. Dans les fouilles qu'a nécessitées la construction de la cathédrale, on a mis à jour une quantité d'ossemens humains. On les a réunis pêle-mêle dans des espèces de grottes qui datent des temps primitifs, et, laissant à Dieu le soin de reconnaître les siens et de distinguer entre chrétiens et païens, on a planté la croix sur le tout.

Cherson a été, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une puissante colonie héracléote, une des plus florissantes cités helléniques du Pont-Euxin. Fondée d'abord dans les environs du monastère de Saint-George, on l'a transportée ici, et, pour la protéger contre les barbares, on a isolé la Chersonèse par une sorte de muraille chinoise qui allait de Balaklava à la baie du Sud. Cherson, défendue en outre par une enceinte et des tours puissantes, a dû avoir jusqu'à 5,000 maisons et 50,000 habitans. Dans les baies nombreuses de ce rivage fourmillèrent les vaisseaux marchands d'Athènes, de Byzance, de Rome, de la Syrie et de l'Égypte. L'ancienne église de la Mère-de-Dieu occupe le centre de l'*agora*, où les citoyens discutaient les lois et les traités de commerce, décidaient la paix ou la guerre avec les Scythes ou leurs rivaux à demi grecs de Panticapée. Sur cette place, qui s'élevait comme une terrasse entre la mer et le reste de la cité (celle-ci occupait une dépression de terrain), de grands orateurs obscurs ont dû remuer les passions, enflammer les patriotiques colères. Cette liberté républicaine, que depuis les Grecs cette terre n'a plus revue, se conserva pendant toute la durée de l'empire romain et sous les *vassilis* de Byzance. Cherson a été l'alliée, la vassale, si l'on veut, non la sujette de Constantinople. L'empereur Constantin Porphyrogénète, au x[e] siècle, ne voit qu'un moyen de punir les Chersonésiens de leurs *rébellions :* c'est de saisir leurs vaisseaux dans les ports de l'Asie-Mineure et d'interdire les envois de blé en Chersonèse. Cette dernière prescription prouve qu'alors, pas plus qu'aujourd'hui, la Crimée n'était très fertile en céréales : Cherson, comme maintenant Sébastopol, dépendait d'autrui pour sa subsistance. Le même écrivain nous initie à cette existence active, souvent troublée, des Chersonésiens. Il nous apprend l'histoire de leurs magistrats, qui, suivant son expression, *portaient la couronne*, comme de vrais souverains. Tels furent les

rois-citoyens Byscos, qui battit les Panticapéens (ceux de Kertch) à Caffa, Pharnacos, qui tua le roi Sauromate en combat singulier, Lamachos, dont la fille, Gycia, sauva la république en brûlant dans sa propre maison son mari, traître à la patrie. En récompense de ce dévoûment antique, elle obtint que tous les citoyens s'engageassent par serment à lui accorder une sépulture dans l'enceinte même de la ville. Rien n'était plus contraire aux usages des Grecs. Pour éprouver leur bonne foi, elle fit courir le bruit de sa mort et se coucha sur le lit de parade. Les citoyens ne purent se décider à tenir leur parole et la firent conduire hors des murs pour être brûlée; mais alors elle se dressa sur sa couche funèbre, consterna les Chersonésiens de cette terrifiante résurrection et les força à se lier par un nouveau serment, plus terrible que le premier. Plus tard, son tombeau, ses statues, firent l'ornement de la splendide cité.

Le comte Alexis Ouvarof, dans ses fouilles de 1853, nous a révélé bien d'autres secrets de la vie publique et privée de ces colons grecs. Il a ouvert les caveaux creusés dans le roc où reposaient leurs os; il a étudié les fragmens, malheureusement peu nombreux, de leurs inscriptions funéraires. Sur l'une de ces pierres, on voit une matrone grecque avec un enfant dans ses bras : l'inscription porte qu'elle fut « la plus noble des femmes. » Une autre stèle nous montre une dame, dont la tête est couverte d'un voile et dont les pieds reposent noblement sur un escabeau. Ailleurs c'est un homme qui est représenté avec le vrai costume du citoyen grec, la *khitôn* et l'*himation*. Un disque d'argent trouvé dans un tombeau, les figures représentées sur leurs monnaies prouvent que, comme les Grecs de la métropole, ils honoraient tous les exercices du corps, la lutte, la course, la balle, le jet du disque et du javelot. Ces *sportsmen* accomplis devaient être d'excellens militaires : ils avaient gardé l'énergie physique et morale de leurs ancêtres, et sans doute, comme ces Grecs d'Olbia dont parle Dion Chrysostome, ils marchaient au combat en chantant les vers de l'*Iliade*. On aime à se représenter, dans la cité décorée de toutes les merveilles des arts, cette race énergique, intelligente, la première du monde ancien, où l'on était à la fois artiste et négociant, orateur et guerrier, où l'être humain atteignit cette plénitude de développement que nous envions encore aux Hellènes; mais trop rares sont les vestiges de cette brillante civilisation, qui n'a pas encore eu de rivale en Chersonèse. La conquête russe porta à ces ruines le coup fatal : on exploita Cherson comme une carrière pour construire Sébastopol; ce qui restait des temples, des colonnades, des portes triomphales, fut employé à bâtir la Quarantaine. Pourtant Mouravief-Apostol put voir encore en 1820 des vestiges de murailles, de tours et de fossés. En 1854, les Français, pour conduire leurs attaques contre le sixième bastion,

furent bien obligés d'occuper le cap Chersonèse : le couvent et l'église furent rasés par l'artillerie russe ou par la pioche de nos travailleurs (les bâtimens actuels ne datent que de 1857). Là-bas, du côté de la Quarantaine, ce qui fut le mur grec, ou le palais de Vladimir, ou la tranchée française, est mêlé et confondu dans le même chaos.

C'est pourtant au nom sacré de Cherson, au nom de « cette terre bénie où saint Vladimir reçut l'eau du baptême, » que le clergé et les généraux russes enflammaient l'ardeur des paysans et des soldats et les poussaient à la guerre de Crimée comme à une croisade. Cette crise a du moins contribué à réveiller l'attachement des Russes pour ce rivage sacré. Presque aussitôt après la paix on releva le couvent, on commença la cathédrale, dont l'empereur Alexandre II posa la première pierre en 1861. Il reste encore beaucoup à faire, surtout pour la science. Cette terre, qui est le cimetière d'un grand peuple, est comme saturée d'ossemens et de débris antiques; mais les antiquités qu'on y a déjà recueillies sont dispersées dans les musées de la Russie : il faudrait à Cherson même un musée de Cherson; on ne peut donner ce nom à une centaine de pierres sculptées, d'importance secondaire, qu'on a réunies dans une petite serre du couvent. On a de grands projets pour l'avenir : on voudrait construire ici un plus vaste monastère qui serait un des premiers de la Russie, y créer une bibliothèque, un musée, une académie ecclésiastique, une *confrérie*, semblable à celle de Kazan, pour la conversion des Tatars; mais l'argent manque; si l'on n'a pu encore relever Sébastopol, comment s'occuper de Cherson?

VI. — LE SÉBASTOPOL DE L'AVENIR.

Inkermann, Saint-George, Balaklava, Kamiesch, Cherson, nous ramènent toujours au souvenir de la guerre d'Orient à Sébastopol. Sébastopol est le centre de cette épopée dont on trouve des chants dispersés dans tous les coins de la presqu'île. C'est ce nom que répètent les vieux monastères, les tours des forteresses génoises, les ruines des acropoles grecques, les cavernes de l'âge primitif. Toute cette contrée a suivi et suivra toujours les destinées de la cité qui est bâtie sur la mer, que ce soit la ville grecque, Cherson, ou la ville russe, Sébastopol. Ces campagnes ont vécu de la puissance de Sébastopol, elles sont pauvres de sa ruine, elles peuvent revivre de sa régénération. Qu'était-ce que Sébastopol avant la guerre de Crimée? Plus puissante peut-être, moins complète que Cherson, ce n'était qu'une ville de guerre. Aussi la guerre n'a-t-elle rien laissé d'elle, aussi végète-t-elle aujourd'hui, petite bourgade au milieu de ruines grandioses. Son aristocratie se composait d'états-majors et d'administrations; les villas, les fermes, les vignobles des

environs devaient leur prospérité aux amiraux, aux officiers amoureux de villégiature. Quand Sébastopol vaincu perdit sa garnison, les capitaux manquèrent non-seulement pour relever les maisons, mais pour remettre en culture la campagne. Voilà pourquoi les ceps et les arbres arrachés n'ont pas été replantés et pourquoi la Chersonèse, comme avant l'arrivée des Héracléotes, 500 avant Jésus-Christ, est une grande friche. Sébastopol, le poste avancé de la Russie, avait été comme jeté au milieu d'un désert que n'avait pas encore entamé l'émigration slave. Cette ville était à cinq ou six journées de la Russie, avec laquelle elle ne pouvait communiquer que par la mer ou par la steppe. Il fallait pourtant que la Russie la fît vivre. Toute la subsistance de Sébastopol découlait du budget de la guerre. Sa fortune, c'était la solde des marins et des militaires, la dépense des nombreux fonctionnaires, les allocations de l'état pour la construction des édifices militaires. Tout cela lui a manqué à la fois; ne tirant rien d'elle-même, puisqu'elle n'a qu'une faible population civile, rien du pays environnant, puisque Sébastopol n'a pas cette ceinture de villages opulens qui entoure Paris, rien de l'état, puisque le traité de 1856 ôtait à la Russie l'empire de la mer, — cette ville est tombée dans la misère. La guerre l'avait démolie, mais c'est la paix qui l'a ruinée.

Ce qui frappait dans Sébastopol prospère, c'étaient des casernes et des forts. Ce qui domine dans Sébastopol abattu, ce sont des tombeaux. Là l'église en pyramide qui couronne le cimetière des « cent mille hommes; » ici la cathédrale qui s'élève sur la cendre des trois amiraux; ce qu'il y a de curieux dans les environs, ce sont encore des cimetières. Qu'est-ce que la rade elle-même, sinon le tombeau de la flotte russe? Qu'est-ce que Sébastopol enfin, sinon le tombeau de Sébastopol? Et pourtant dans ce corps mutilé, dont on pourrait dire comme du maréchal Rantzau que « Mars ne lui a rien laissé d'entier que le cœur, » on sent maintenant comme un immense désir de vivre. Il passe sur ces ruines comme un souffle de résurrection prochaine. Depuis que la cité a son gouverneur particulier, — M. Péréléchine, un intrépide défenseur du troisième bastion, — l'espérance est revenue. J'ai été étonné de la quantité de maisons qui se bâtissaient à la fois dans une ville où l'on n'a pas bâti depuis vingt ans. « Une vraie maladie, » me disait mon hôte, — qui bâtissait lui-même. Ce qui surexcite les constructeurs, c'est l'attente d'une inauguration prochaine du chemin de fer. Déjà on a trouvé à la petite banque locale des allures un peu séniles et routinières, et l'on parle de fonder une grande société de crédit. Le conseil municipal est en marché avec une compagnie pour amener dans les fontaines de Sébastopol l'eau des sources voisines; mais cet effort pour vivre a besoin d'être aidé par le gouvernement. Il peut déclarer

qu'en vertu des nouveaux traités il a le droit de relever sa grande forteresse maritime, et alors il n'y a plus qu'à reconstruire des forteresses et des vaisseaux et à refaire la cité guerrière. Ou bien il peut dire que Sébastopol ne sera plus une ville exclusivement militaire et que sa rade, de 6 kilomètres de long sur 900 mètres de large, l'une des plus belles de l'Europe, est ouverte au commerce de toutes les nations; mais le gouvernement hésite. On prétend que la prospérité d'Odessa souffrira de celle de Sébastopol, de même que les petites villes de Crimée, Kertch ou Féodosie, ont souffert du développement d'Odessa. Cette théorie n'est applicable qu'aux pays où les élémens de prospérité sont peu considérables; or les bras et les capitaux peuvent être appelés bientôt sur les bords de la Mer-Noire avec une telle énergie que non-seulement Sébastopol, mais Odessa même, mais les plus petites villes de la Crimée en auront leur part. Une période historique nouvelle peut commencer pour la Crimée, celle de la colonisation par les Russes; l'émigration tatare semble lui préparer les voies. Sébastopol, devenu port de commerce, en moins de dix années, ne serait plus reconnaissable. De grands établissemens industriels remplaceraient bientôt dans la rue Catherine les hôtels détruits. Le port se repeuplerait, et dans son développement indéfini on peut prévoir que Balaklava, relié à la baie du Sud par un *railway*, formerait une sorte de port auxiliaire, la Ciotat d'une Marseille taurique. La mise en activité du chemin de fer conduira en Crimée comme partout à la construction de routes et de chemins. L'agriculture et la viticulture, trouvant enfin les débouchés qui leur manquent, prendraient une nouvelle énergie. Une aristocratie commerciale pourrait bâtir ses maisons de plaisance dans ces landes de Chersonèse où s'élevèrent dans l'antiquité les villas des Grecs et, il y a vingt ans, les *datchas* des officiers russes. Un centre florissant communiquerait une vitalité inconnue à toute la Crimée, et cette terre, sans cesse relapse dans la barbarie, serait définitivement conquise à la civilisation. La ville n'a aujourd'hui que 6,000 âmes, mais quel chiffre n'atteindrait pas la population d'une cité où les intérêts ne demandent qu'à se fixer dès qu'ils seront un peu rassurés sur l'avenir! A certains égards, Sébastopol est mieux situé qu'Odessa, plus rapproché de Constantinople et de l'Asie. S'il avait la chance de jouir, comme en a joui pendant quelque temps Odessa, d'un port franc, sa prospérité serait certaine. Alors l'ancienne cité grecque de Cherson revivrait dans Sébastopol, et la côte héracléote reverrait les navires marchands de Constantinople et de l'Anatolie.

C'est une situation bien étrange que celle de notre ancienne ennemie. Sur les frontières de la France et de l'Allemagne, des villes

aussi maltraitées, des ruines plus récentes, se sont relevées; son infortune à elle survit à la guerre, aux passions mêmes et presque au souvenir de cette guerre. Les Russes se plaisent à l'appeler le « grand martyr Sébastopol, » le « héros Sébastopol; » mais si nous lui prêtons les sentimens d'un héros, quelle doit être la couleur de ses pensées? « Je ne comprends rien à tout ce qui se passe. Ces Anglais, avec lesquels j'ai échangé tant de milliers de bombes et de boulets, sont fêtés à Saint-Pétersbourg. J'entends parler de fiançailles, de mariages. Tout le monde est d'accord; on dirait que c'est par un malentendu qu'on m'a mis dans cet état. En attendant j'y suis; me voilà étendu depuis vingt ans sur le rivage de ma rade déserte, aussi brisé qu'au soir de la dernière bataille, criblé de blessures dont personne n'a souci. Si la sainte Russie a encore besoin de mon dévoûment, sans doute je suis prêt à tout braver; mais alors qu'on me rende mes bastions, mes hauts vaisseaux de ligne, qu'on me rende mes vieux loups de mer, mes amiraux, qui se promenaient sous la mitraille en lorgnant les Anglais. Qu'on voie encore s'accumuler ici les milliers d'hommes et de canons, et au bout de la Russie toute la force de la Russie. Si ce n'est point de cela qu'il s'agit, pourquoi ne pas me donner, comme à un vieux brave, mon congé définitif? Voyez : mes marins et mes soldats de 1854 ont trouvé à quoi s'occuper, la guerre finie. L'un a sa barque, l'autre son fiacre, le troisième son débit de liqueurs. Moi aussi, je me fais fort de gagner ma vie. Je ferais le commerce, et j'accueillerais bien, sans rancune, les négocians de Londres et ceux de Marseille. Seulement je suis las d'étaler mes plaies comme un soldat qui mendierait, las de faire pitié. » Ainsi semble parler le « héros Sébastopol. » De son ancienne armure de bastions, il pourrait conserver, ainsi qu'un retraité conserve son sabre rouillé, accroché à un clou de la muraille, les forteresses que la guerre a épargnées. Les forts Constantin et Michel auraient bon air dans son nouveau blason, semblables à ces portes crénelées qui figurent dans les armoiries de nos villes. Dans le développement nouveau du port de commerce, ils raconteraient le passé glorieux, comme cette tour de François Ier, qui fut longtemps l'orgueil du Havre. J'ai déjà dit qu'au début du siége une rumeur bizarre courut dans le peuple; le factionnaire du puits de la Quarantaine avait eu une vision. Trois cavaliers, l'un rouge, l'autre noir, le troisième blanc, lui étaient apparus. Le rouge annonça que Sébastopol serait incendié, le noir qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre, le blanc que la cité renaîtrait plus belle de ses ruines. Les deux premières prophéties se sont assez bien réalisées : l'accomplissement de la troisième se fait attendre.

ALFRED RAMBAUD.

LES

DÉCOUVERTES MARITIMES

ET LA GRANDE ARMADA

I.

Après avoir fait connaître ce que la navigation dut aux progrès des sciences mathématiques pendant le xve et le xvie siècle (1), il me reste à exposer à quelles sources les marins de cette mémorable époque puisèrent leurs inspirations et l'audace de leurs entreprises. L'ardeur des découvertes maritimes n'est pas chose nouvelle en ce monde. L'antiquité avait eu la Colchide et le jardin des Hespérides; le moyen âge eut les trésors de l'Inde et le pays des épices; mais ici l'analogie s'arrête. Hercule ne franchissait la redoutable enceinte gardée par le dragon que pour y aller ravir les fruits qui tentèrent Atalante. Argo, « la nef à voix humaine, » ne courait, sous la conduite de Jason, qu'à la conquête de la toison d'or; les intrépides navigateurs qui montaient les caravelles espagnoles et portugaises se promettaient, en même temps que l'acquisition de grandes richesses temporelles, un résultat plus important encore à leurs yeux : la conversion des idolâtres et l'extermination des infidèles. Dès les premières années du xiiie siècle, quand la chrétienté aux abois cherchait de tous côtés des alliés contre les belliqueux sectateurs de l'islamisme, il courait en Europe les bruits les plus étranges sur la puissance et les merveilleuses richesses de deux potentats, dont l'un était chrétien, et dont l'autre aspirait, disait-on, à le devenir. Le premier de ces potentats s'appelait le

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er septembre, *la Navigation hauturière.*

prêtre Jean (1), le second était le grand-khan de Tartarie. On n'avait qu'une idée très vague du lieu où résidait le prêtre Jean, bien qu'on s'attendît généralement à le rencontrer en Éthiopie. Quant au prince tartare, on savait déjà par les récits de trois religieux envoyés de 1246 à 1253 pour travailler à sa conversion qu'il habitait les confins les plus reculés de l'Asie. En 1295, on vit revenir en Europe un voyageur qui avait été pendant seize ans son conseiller privé. La relation de ce « grand traverseur de voyes périlleuses, » publiée en 1307, ne pouvait manquer d'attirer l'attention des cosmographes. Marco Polo, citoyen de Venise et ancien gouverneur, pour Koubilaï-Khan, de la ville chinoise de Yang-tcheou, confirmait avec une autorité incontestable les rapports des trois missionnaires. Descendus des hauts plateaux, berceau de leur race et domaine héréditaire de leur famille, les petits-fils de Gengis-Khan avaient fondé au Cathay, — partie septentrionale de la Chine, — une dynastie mongole. De la ville de Kambalù (2), siége de leur empire, on n'atteignait pas, sans avoir voyagé vers l'occident pendant plusieurs mois, les contrées mentionnées par Ptolémée. L'extrémité orientale du continent asiatique devait donc être reportée bien au-delà des embouchures de l'Indus et du Gange. En rapprochant ces renseignemens de ceux que le moyen âge recevait journellement des marchands persans et arabes, Toscanelli se crut en droit de conclure qu'il ne restait plus à connaître qu'un tiers environ de la circonférence de la terre. Pour combler cette dernière lacune, il suffirait, pensait-il, de parcourir en ligne directe de Lisbonne à la province de Mangi, — côte méridionale de la Chine, — la distance de 1,333 lieues. Lorsque Colomb eut conçu le dessein de naviguer, non plus au sud comme les Portugais, mais droit vers l'occident, il s'en ouvrit au savant géomètre. La réponse de Toscanelli porte l'empreinte d'une conviction profonde. « L'expédition que vous voulez entreprendre, écrit-il à Colomb, n'est pas si difficile que bien des gens s'obstinent à le croire. La traversée de l'Europe aux Indes des épices est sûre, en suivant les chemins que je vous ai désignés. Vous en seriez persuadé, si, comme moi,

(1) Il y a eu dans l'Inde et en Afrique plus d'un prêtre Jean, c'est-à-dire plus d'un prince, souverain et pontife à la fois, dont les croyances offraient quelque analogie avec celles des sectes chrétiennes qui s'étaient séparées de l'église catholique. Ce mythe tient une grande place dans l'histoire du moyen âge, une plus grande encore dans l'histoire de la navigation, dont il stimula les entreprises. On ne peut dire qu'il ait été tout à fait dépourvu de fondement. Le monarque existait. Marco Polo l'avait supprimé dans l'Inde en le faisant succomber sous les coups de Gengis-Khan; les Portugais crurent le reconnaître en Afrique sous les traits du négous d'Abyssinie. Il n'y avait de fabuleux que sa prétendue puissance et ses richesses.

(2) La ville du khan, aujourd'hui Pékin.

vous aviez eu occasion de fréquenter un grand nombre de personnes qui ont été dans ces pays. »

Dans son premier voyage accompli en moins de huit mois, Colomb avait bien, suivant les prévisions de Toscanelli, rencontré la terre après une traversée facile et courte, mais il n'avait pu, conformément au désir des monarques catholiques, « faire scruter les dispositions du grand-khan de Tartarie en faveur de la religion chrétienne. » Il se flatta d'être plus heureux dans une seconde campagne. Sorti de Cadix le 27 septembre 1493 avec dix-sept navires, il rentrait en Espagne le 11 juin 1496 sans avoir mieux réussi que la première fois à remettre aux mains du potentat mongol les lettres d'Isabelle et de Ferdinand. Il estimait cependant n'avoir pas été à plus de 100 lieues de la grande cité de Quinsai (1). Cuba ne pouvait être que l'extrémité de l'Asie; quatre-vingts personnes l'avaient affirmé sous serment le 12 juin 1494. « Qui avait en effet jamais entendu parler d'une île de 335 lieues de long, d'une île dont il est impossible d'atteindre la fin? » Le 30 mai 1498, nouvelle expédition; Colomb cette fois touche enfin à un continent, mais non pas au continent qu'il cherchait. La côte basse aperçue le 1[er] août par le 10[e] degré de latitude était un des puissans deltas du Nouveau-Monde, — celui que forment, en se déversant à la mer, les nombreuses branches de l'Orénoque. Colomb avait trouvé de l'or à Haïti; sur cette côte, il put se procurer des perles. « De l'or et des perles, écrivit-il, la porte est déjà ouverte; les épices et les pierres précieuses auront leur tour. » Pendant ce temps, les Portugais doublaient le cap de Bonne-Espérance, et la flotte d'Emmanuel cinglait vers Calicut.

Le 29 août 1499 fut l'éclatante revanche du 5 mars 1493. Ce jour-là, ce n'était plus Colomb, c'était Vasco de Gama qui revenait des Indes, non pas de ces Indes occidentales, « terre de déception et de vanité, tombeau de la noblesse de Castille, » mais des Indes, où, suivant le rapport de tous les voyageurs, « devait naître le poivre, se récolter la cannelle et la rhubarbe. » Au mois de juillet 1501, l'expédition de Cabral rapportait dans le Tage des chargemens dont un seul était évalué à plus de 100,000 ducats. Drogues, épices, porcelaine, diamans, rubis de 7 carats, rien n'y manquait de ce qui pouvait éblouir les yeux de l'Europe. C'est du Portugal que l'Égypte et l'Italie vont désormais recevoir les épices. « Ainsi va le monde! » s'écriait avec une résignation philosophique Améric Vespuce. Le Portugal était en effet entré dans une veine heureuse; au *Prince parfait*, mort en 1485, avait succédé le *Roi fortuné*. Lisbonne allait voir, comme Rome le vit jadis au temps

(1) Aujourd'hui Hang-tcheou.

des empereurs, des rhinocéros et des éléphans combattre dans ses cirques; son roi ne lui apparaîtrait plus, aux jours des entrées solennelles, qu'entouré de la pompe des souverains asiatiques.

Le gouvernement portugais avait défendu, sous peine de mort, l'exportation de toute carte marine qui indiquerait la route de Calicut. Le secret de cette découverte ne fut pas cependant si bien gardé que le reste du monde n'en apprît quelque chose. Voici ce qui commençait à transpirer en Europe dès l'année 1502 : « Le cap de Bonne-Espérance, figuré jusqu'alors sur la côte d'Éthiopie, était en réalité situé 10 degrés au sud du tropique du Capricorne, par 35 degrés environ de latitude australe. Au-delà de ce cap se trouvaient le commencement de l'Asie, l'Arabie-Heureuse et les états du prêtre Jean. L'Afrique était séparée de l'Asie par le Nil. Pour se rendre dans l'Inde, il fallait laisser ce fleuve à sa gauche. Sur la côte, qui s'étend du Cap à la Mer-Rouge, s'élevaient des villes riches et commerçantes; les Arabes y avaient établi depuis longtemps des comptoirs. » L'itinéraire, on en conviendra, était encore bien vague; ce qui ne l'était pas, ce fut ce renseignement important, qu'Améric Vespuce obtenait à la même époque de l'indiscrétion d'un marin portugais : l'Inde elle-même n'était pas la patrie des épices, elle n'en était que l'entrepôt. Chaque année arrivaient sur la côte de Malabar des navires d'une énorme grandeur, des *jonques*, ainsi nommées parce que le jonc remplaçait le chanvre dans la confection de leurs voiles, le fer dans la construction de leur coque. Plus loin que Sumatra et Ceylan, plus loin même que la Chersonèse-d'Or, existaient les Moluques, ces îles que Ptolémée avait groupées autour de la Taprobane. Quant aux états du grand-khan, à cet immense empire dans lequel, au témoignage de Marco Polo et de Nicolo di Conti, « les provinces étaient des royaumes, les fleuves des avenues bordées de deux cents villes, le gouvernement l'apanage des hommes les plus lettrés, » on ne les entrevoyait qu'à demi voilés par les brumes d'un horizon qui semblait reculer sans cesse devant les caravelles venues du cap de Bonne-Espérance. En fallait-il davantage pour exciter le grand navigateur qui avait découvert les Lucayes, Haïti, Cuba, la Jamaïque, les Antilles, les bouches de l'Orénoque, à ne pas se lasser « de chercher l'Orient par l'Occident? » La lice était ouverte. On verrait bien qui pourrait arriver le premier au Cathay et à la patrie des épices, — *al nacimiento de la especeria.*

Vicente-Yañez Pinzon venait de débarquer au cap Saint-Augustin, d'explorer l'immense estuaire du fleuve qui devait porter un jour le nom de rivière des Amazones; il avait traversé le golfe de Paria, pénétré dans celui du Mexique. Un autre Espagnol, Rodrigo de Basti-

das, s'était avancé jusqu'au havre où fut fondé plus tard l'établissement de Nombre-de-Dios. « Tous, jusqu'aux tailleurs, demandaient à aller découvrir de nouvelles terres. » Colomb se sentit piqué au jeu. A l'âge de soixante-six ans, la vue fatiguée par ses longues veilles, le corps déjà rongé par la goutte, il entreprit, le 9 mai 1502, son quatrième et malheureusement son dernier voyage. Il revit les Antilles, Haïti, la côte méridionale de Cuba, et vint atterrir sur le cap Honduras. Là, il lui fallut quarante jours de lutte pour franchir une distance de 70 lieues. Quand il eut doublé le cap Gracias-a-Dios, longé la côte des Mosquitos, Costa-Ricca, Veragua, jeté l'ancre dans le havre spacieux de Porto-Bello, il finit par s'arrêter à la pointe qu'avait déjà reconnue deux ans auparavant Rodrigo de Bastidas. « Ses ancres étaient perdues, ses gens découragés, ses vaisseaux percés par les tarets d'autant de trous qu'un rayon de miel. » Le 7 novembre 1504, l'immortel découvreur rentrait au port de San-Lucar. Il n'avait pas trouvé le chemin des Moluques; il croyait s'être avancé « jusqu'à dix journées de chemin du Gange. »

Améric Vespuce, Juan de La Cosa, s'y trompèrent comme Christophe Colomb; pour eux, le Nouveau-Monde resta jusqu'à la découverte de l'Océan-Pacifique « le commencement de l'Asie. » L'assurance imperturbable de Colomb ne fut donc pas un effet « de sa finesse génoise. » Les cosmographes lui avaient inculqué une erreur; sa foi robuste s'y opiniâtra. Si le Seigneur lui avait départi « de la science des astres ce qui pouvait suffire, » s'il lui avait accordé de surcroît « le talent de dessiner des sphères, d'y placer avec dextérité les villes, les rivières, les montagnes, » il lui avait par bonheur refusé cet esprit supérieur de critique qui eût pu ébranler sa confiance dans les calculs de Toscanelli. Colomb n'était ni un homme de science, ni un homme du monde, — *non doto en letras y hombre mundanil;* — il était dans toute la force du terme un marin, — *lego marinero.* Améric Vespuce, Sébastien Cabot, étaient des astronomes qui s'éprirent de la navigation à un âge assez avancé. Colomb en 1492 avait déjà passé vingt-trois années sur mer; il avait vu « le Levant, l'Occident et le Nord, visité l'Angleterre et l'Islande, accompli maint voyage de Lisbonne à la côte de Guinée. » C'est avec ce bagage qu'à l'âge de cinquante-six ans il se lança dans la carrière aventureuse des découvertes. « Vigoureux, de grande taille, dur à la fatigue, » il ne comptait laisser à personne le soin de veiller pour lui. « Il faudra, écrit-il en partant de Palos, que j'oublie pendant ce voyage comment on dort. » Aussi, malgré ses cinquante-six ans, sera-t-il le premier, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, à discerner la terre. Le 13 septembre, il avait constaté le changement de déclinaison de l'aiguille aimantée.

S'il nous restait encore des voyages de découvertes à faire, ce

n'est pas à d'autres qu'à ces habiles et hardis navigateurs du xvie siècle qu'il nous faudrait demander des leçons. J'ajouterai même qu'il ne sera pas inutile de prendre conseil de leurs sages pratiques, de leur pénétrante clairvoyance, chaque fois qu'on se trouvera conduit par les hasards de lointaines croisières dans des parages d'où une exploration rapide n'a pu rapporter que des renseignemens incomplets. J'en ai fait l'épreuve à une époque où le contour des côtes septentrionales de la Chine semblait avoir été tracé par des hydrographes contemporains de Marco Polo. Ce que Colomb craignait par-dessus tout, c'était l'indiscipline et la foi chancelante de ses compagnons, et cependant, malgré les impatiences qui l'entourent, il ne consent jamais à négliger aucune des précautions que lui suggère le souvenir des épreuves passées. Vers ce monde inconnu qui peut à chaque instant se dresser sur sa route, le marin génois s'avance avec une résolution indomptable, mais il s'avance aussi à pas comptés. On le voit supputer anxieusement le chemin parcouru, mettre en panne chaque nuit dès qu'il croit à certains indices avoir flairé la terre. L'océan a ses oiseaux de grand vol qu'il ne faut pas s'émouvoir de rencontrer flottant en quelque sorte dans l'air et prenant leur repos au sein de la tempête; d'autres oiseaux au contraire ne sauraient se montrer autour du navire sans éveiller immédiatement l'attention du marin. A qui sait mesurer la portée de leur aile, l'apparition de ces compagnons de route évidemment impropres aux voyages de long cours indiquera sur-le-champ le voisinage assuré de la côte. L'augure n'est pas le même, qu'il s'agisse de l'albatros, du damier, du pétrel, du quebranta-huesos, ou du goëland et du mouton du Cap. Tous ces pronostics dont se composait jadis la science si compliquée de la navigation, Colomb en avait la connaissance complète. Un moins bon marin aurait pu sans doute découvrir comme lui le Nouveau-Monde; il est très probable qu'il ne serait pas revenu nous le dire. Les récifs des Lucayes, aussi impitoyables que ceux de Vanikoro, garderaient encore aujourd'hui ce secret dans leurs profondeurs.

A trente ans, Colomb avait les cheveux blancs; à soixante-deux, « ses yeux étaient tellement enflammés que la plupart des choses il ne pouvait plus les noter que d'après les rapports des pilotes. » Ses remarques sur les phénomènes de tout genre que chaque jour continue de faire éclater sous ses pas n'en gardent pas moins l'empreinte d'un esprit attentif, d'un esprit adonné de bonne heure à l'observation et qui sait, suivant une expression heureuse, s'étonner à propos. Assez d'autres avant moi ont jugé ce grand homme; je ne veux apprécier ici que le marin. L'homme de mer chez Colomb se peut admirer sans réserve. Au milieu de cette génération qui produisit tant de navigateurs de premier ordre, Colomb seul

reste un maître : les Pinzon, les Solis, les Cabot, les Améric Vespuce, ne sont que des disciples. Si nous le comparons aux marins de nos jours, à Cook lui-même, à Vancouver, à Wallis, à La Pérouse, à Bougainville, à d'Entrecasteaux, on dirait un géant de cent coudées. Voilà pourtant l'homme qui à soixante-dix ans s'éteignit dans l'oubli et dans l'indifférence publique. Quand il fallut en 1520, quatorze années seulement après sa mort, désigner par une appellation unique toutes « ces terres cachées » dont il avait le premier enseigné au vieux monde le chemin, ce ne fut pas son nom qui vint naturellement s'offrir à l'esprit des cosmographes; on lui préféra, sans mauvais dessein et sans qu'aucune brigue paraisse y avoir eu part, le nom plus connu d'un *piloto mayor*, d'un astronome « expert, au dire de Sébastien Cabot, dans la détermination des latitudes. »

II.

Au xve siècle, la chrétienté ne reconnaissait dans ses différends qu'un arbitre, le chef spirituel qui siégeait à Rome. Une bulle du pape Nicolas V avait en 1454 concédé à l'infant dom Henrique « les mers, terres et mines » qui pourraient être acquises le long des côtes de Guinée. En 1493, Alexandre VI traçait d'un pôle à l'autre une ligne imaginaire qu'il faisait passer à travers les Açores et les îles du Cap-Vert. A l'est de ce méridien était le domaine réservé au Portugal, à l'ouest le chemin ouvert aux entreprises de la Castille. En 1494, on reporta d'un commun accord la ligne de démarcation de 370 lieues vers l'occident. Ce fut ainsi que le Brésil échappa aux mains de l'Espagne. Le Portugal pouvait en effet se mouvoir du 48e degré de longitude ouest au 132e degré de longitude est (1). Fernambouc et Rio-Janeiro, les Moluques et les Philippines, la moitié même de la Nouvelle-Guinée, entraient dans la part qui lui était faite, mais on l'ignorait alors; on ne soupçonnait même pas l'existence des contrées que la convention de Tordesillas venait tacitement d'adjuger. Le point essentiel était de séparer les dominations, d'indiquer aux deux nations rivales la voie que leurs navigateurs devraient suivre pour arriver, sans se contrarier dans leur route, au rendez-vous commun qui leur était assigné. On réglerait plus tard les questions de détail. Pour le moment, on ne songeait en Espagne, comme en Portugal, qu'à toucher le but le plus tôt possible, et ce but n'était autre que la région lointaine des îles orientales et du Cathay.

Quand la séve est en travail, un rameau arraché ne semble

(1) Ces degrés sont comptés à partir du méridien de Paris.

donner que plus de force aux autres. Colomb était mort le 20 mai 1506. En 1508, Vicente-Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis avaient déjà reconnu les côtes du Nouveau-Monde de l'équateur au 40e degré de latitude australe. En 1513, Balboa, débarqué dans le golfe du Darien, atteignait le sommet de la cordillère qui sépare les deux mers. Du haut d'un arbre sur le tronc duquel on avait pratiqué des entailles, il aperçut d'un côté l'Océan-Atlantique d'où il venait, de l'autre la Mer du Sud, où quelques jours plus tard il entrait l'épée à la main, de l'eau jusqu'aux genoux. A dater de ce jour, il ne fut plus question d'arriver par la terre de Veragua aux états du grand-khan, « de revenir de Cuba par terre en prenant la route de l'Éthiopie, de Jérusalem et du port de Jaffa. » On comprit qu'entre les terres découvertes par Colomb et celles décrites par Marco Polo il devait y avoir toute l'étendue d'un immense océan. Des communications s'étaient établies à travers l'isthme; un entrepôt avait même été fondé à Panama. On voulait y construire des navires qui de là se rendraient aux îles orientales. Il fallut ajourner l'exécution de ce dessein. Dans l'isthme du Darien, « il y avait plus d'or que de santé et de nourriture; l'insalubrité de l'air était comme inscrite sur la figure de ceux qui en revenaient. » Le Nouveau-Monde en somme menaçait de dépeupler l'Espagne; il ne l'enrichissait pas. Une colonie avait été fondée à Haïti; au bout de sept années, on n'en avait pas encore exporté plus de 2,000 marcs d'or. Qu'elle passât au milieu ou à 21 degrés dans l'ouest des îles du Cap-Vert, la ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI semblait toujours laisser aux Portugais le meilleur lot. L'Espagne avait la charge ingrate de faire mettre en valeur par une race indolente, pour laquelle tout travail était une nouveauté des plus dures, les vastes territoires qui lui étaient échus; le Portugal trouvait au contraire un sol en plein rapport. Pour dériver les eaux de ce Pactole vers Lisbonne, un honnête négoce eût à la rigueur pu suffire. La place par malheur était déjà occupée, et la nécessité de chasser les Arabes obligea bientôt les Portugais à subjuguer les Hindous. Contre leur gré peut-être et à coup sûr contre leur intérêt, ils durent accepter dès l'année 1502 tous les embarras de la conquête.

En 1521, au moment où Jean III montait sur le trône, l'Océan indien, du cap de Bonne-Espérance aux rivages de la Chine, ne reconnaissait qu'un maître. Ce que le Portugal n'occupait pas directement par ses troupes était, grâce aux divisions habilement exploitées des princes indigènes, soumis à son influence. Quel chemin prodigieux ont fait ces navigateurs qui, cent ans auparavant, n'osaient pas franchir le cap Noun! Fernand Perez d'Andrade a laissé derrière lui la Taprobane et la Chersonèse-d'Or, tout ce monde

que Gama et Albuquerque ont retrouvé, mais que connaissaient déjà les anciens, et qu'exploitaient depuis plus de cinq cents ans les Arabes. Il franchit le détroit qui sépare la péninsule malaise de l'île de Sumatra, côtoie en passant le royaume de Cambodge, se rend à Chiampa, à Patane; dans un second voyage, il atteint Canton. Marco Polo, Mandeville, Nicolo di Conti, avaient visité les états du grand-khan; lui, Perez d'Andrade, il réalise le rêve de Colomb. Il arrive au Cathay par mer. Presqu'à la même époque, dom Rodrigo de Lima retrouve en Abyssinie le prêtre Jean, ce souverain chrétien qui avait partagé si longtemps avec le grand-khan la sollicitude de l'Europe. En 1524, le gouverneur de Malacca envoie le capitaine Antonio de Brito aux Moluques. On touche enfin à la terre des épices! En moins de trente ans, les Portugais sont arrivés au terme de leur domaine, ils ont parcouru les 180 degrés qui leur avaient été alloués.

Les années qui suivirent furent employées par les successeurs d'Albuquerque à consolider leur puissance sur les côtes, à pénétrer de toutes parts plus avant dans les terres. Aux Moluques, à Ceylan, ils ont définitivement pris pied. Sur la côte d'Afrique, leur empire s'étend de Sofala au port de Mélinde; l'île de Mozambique en est devenue le centre. Francisco Barreto y ajoute en 1556 le royaume de Monomotapa. Chassés des rives du Che-kiang, les Portugais s'établissent au pied du rocher de Macao. Nous voici parvenus au terme d'un grand règne; Jean III va rejoindre dans la tombe en 1557 Emmanuel, qui avait ébauché la conquête de l'Inde, Jean II le seigneur de Guinée, Alphonse V l'Africain, Édouard le protecteur des lettres, Jean le Grand le fondateur de la dynastie, et cet admirable prince Henrique, ce noble président de l'académie de Sagres, sans lequel peut-être tout l'épanouissement du vieux monde n'aurait jamais eu lieu.

Durant cette période si glorieuse pour les sujets du roi Jean, que faisaient les sujets de l'empereur Charles-Quint? — les Espagnols? Ils conquéraient le Mexique, le Pérou, le Chili, et, qui plus est, ils arrivaient aussi de leur côté aux Moluques. Des calculs inexacts avaient donné à penser que ces îles n'étaient pas en dehors des limites de la concession faite par Alexandre VI à l'Espagne. On ne parvenait pas à trouver de détroit qui permît de traverser par mer le nouveau continent; on songea naturellement à le tourner par le sud, comme les Portugais avaient tourné l'Afrique. Un ancien compagnon d'Albuquerque, Fernando Magalhaens, s'offrit à Charles-Quint, alors âgé de dix-neuf ans et à l'aurore même de son règne, pour tenter cette périlleuse entreprise. Charles-Quint accueillit avec distinction le transfuge. Le 20 septembre 1519, cinq navires espa-

gnols partaient de San-Lucar, sous les ordres du capitaine portugais, qui devait les conduire en effet bien près des Moluques, mais qui n'était pas destiné à les ramener en Europe. Ils allèrent lentement, s'arrêtant des mois entiers pour se ravitailler, pour se radouber, pour se refaire; ils allèrent jusqu'au 52e degré de latitude, affrontant des climats de jour en jour plus âpres. Là, tout à coup, le 21 octobre 1520, la côte leur manqua brusquement; ils avaient rencontré la brèche que l'on cherchait en vain depuis le commencement du siècle. Le détroit auquel Magellan a donné son nom s'ouvrait devant eux.

Ce détroit avait 110 lieues de long. Les Espagnols employèrent trente-sept jours à le franchir. Quand l'Océan-Pacifique les reçut enfin, de cinq navires qu'ils avaient au départ, il ne leur en restait plus que trois. L'un s'était perdu, l'autre s'était égaré ou séparé volontairement de la flotte. Magellan put heureusement, à l'issue même du détroit, remonter avec une grande rapidité vers le nord. Bientôt il lui sembla qu'il avait retrouvé un second « golfe des Dames. » C'est ainsi qu'on appelait alors dans l'Atlantique la paisible région des vents alizés. La température était douce, et le vent, qui soufflait d'une haleine égale et légère, ne cessait pas un instant d'être favorable. Remarquée pour la première fois dans le coin du ciel qu'elle occupe sous ces latitudes, la croix du sud remplaçait l'étoile polaire. Que manquait-il donc aux heureux navigateurs? Il leur manquait de l'eau et des vivres. Pour tromper leur faim, ils étaient obligés de mâcher le cuir qui sert à garantir des effets du frottement les cordages; pour apaiser leur soif, ils n'avaient de ressource que l'eau salée. Ils étaient cependant bien loin d'être fixés sur la distance qu'il leur faudrait parcourir avant d'atteindre ainsi les îles orientales ou le Cathay. L'incertitude était sans doute moins grande qu'au temps du premier voyage de Christophe Colomb; elle était plus cruelle peut-être, car elle agissait sur des corps épuisés et sur des esprits affaiblis : 20 hommes moururent avant que trois îles, en apparence fertiles, élevassent leurs sommets boisés à l'horizon. Ces îles étaient habitées; sous Philippe IV, on les appela, en l'honneur de la mère de Charles II, les Mariannes. De cet archipel à la côte la plus voisine, il y avait encore près de 400 lieues. C'était peu de chose pour des navigateurs qui venaient d'en faire plus de 3,000. Le 7 avril de l'année 1521, l'escadre mouillait dans le port de Zebù; elle avait reconnu un second archipel, mais cette fois un archipel immense, un archipel dont l'ensemble l'eût à peine cédé en étendue à un continent. L'Espagne le possède encore aujourd'hui. Ce fut longtemps l'archipel de Saint-Lazare; en 1568, il devint l'archipel des Philippines. Un esclave natif de Sumatra, embarqué sur

l'escadre, put servir aux Espagnols d'interprète. La chaîne était donc renouée; par l'est aussi bien que par l'ouest, on était arrivé au pays des Malais.

Mieux encore qu'à son teint et à son langage, les Espagnols auraient pu reconnaître à sa fierté native la race belliqueuse et farouche que les Portugais avaient rencontrée les premiers dans les états du sultan d'Achem. Matan est une île voisine de Zebù. Magellan voulut la plier à ses exigences; il y perdit la vie. Après un long combat, ses compagnons le virent succomber sous les coups des indigènes : 8 Espagnols avaient eu le sort de leur chef; 22 étaient blessés. Ils revinrent à Zebù, croyant y trouver des secours; malheureusement leur prestige était évanoui, ils ne rencontrèrent que la trahison. Fugitive et désorganisée, l'escadre dut aller chercher un refuge à l'île de Bohol. Les équipages étaient tellement réduits qu'il fallut brûler un des vaisseaux (1) pour garder le moyen de manœuvrer les deux autres. On erra ainsi pendant de longs mois de Mindanao à Soulou, de Soulou à Palawan, de Palawan à Borneo. Enfin le 8 novembre 1521, on finit par aller jeter l'ancre à Tidore; 47 Européens survivaient seuls de toute l'expédition.

Tidore est une des Moluques; Ternate est en face. Ces deux cônes volcaniques forment pour ainsi dire les deux rives d'une même rade. Les autres îles se nomment Motir, Batchian et Makian. Comme Tidore et Ternate, elles sont échelonnées sur la côte occidentale de la grande île de Gilolo. Les Espagnols purent en moins d'un mois se procurer un complet chargement d'épices, mais, au moment du départ, une voie d'eau se déclara à bord de la *Trinidad*. Il fallut laisser ce bâtiment à Tidore. Sébastien del Cano partit sur la *Vittoria* et se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance; 21 hommes succombèrent encore dans cette traversée; 18 seulement rentrèrent à San-Lucar le 6 septembre 1522, après une absence de trois ans et un voyage de 14,000 lieues.

Le tour du monde était pour la première fois accompli; Sébastien del Cano avait démontré pratiquement la sphéricité de la terre. Dans ce long parcours où les Espagnols, marchant de l'est à l'ouest, ne cessèrent pas un instant de fuir devant le soleil, chaque midi nouveau constaté par eux les mettait en retard de quelques minutes sur l'horloge de leurs compatriotes. Quand ils débarquèrent en Espagne, ils remarquèrent, non sans quelque étonnement, qu'ils n'étaient plus d'accord avec le calendrier national. A force de s'ar-

(1) « Le vaisseau de ligne » ou plus simplement « le vaisseau, » comme nous l'entendons aujourd'hui, est un navire considérable, à deux ou trois batteries couvertes Dans le sens que le moyen âge attachait à cette expression, le mot de « vaisseau » comprend au contraire des bâtimens de toute sorte et de toutes dimensions. Il comprend jusqu'à des barques.

riérer d'une heure au fur et à mesure que leur longitude s'accroissait de 15 degrés, ils avaient fini par se trouver arriérés d'un jour.

En 1526 et en 1527, les Espagnols retournèrent à Tidore; ils y retournèrent même par deux voies différentes. Don Garcia Jofre de Loaysa, ayant sous ses ordres Sébastien del Cano, partit de la Corogne (1); Alvaro de Saavedra équipa ses navires sur les bords de l'Océan-Pacifique. Au même moment, dom Jorge de Meneses arrivait de Malacca pour gouverner les Moluques au nom du Portugal. Les hostilités ne pouvaient tarder à s'ouvrir. Les Portugais exerçaient une suprématie absolue à Ternate; les Espagnols appuyèrent les prétentions du sultan de Tidore. En 1529, l'empereur Charles-Quint vida le différend; il céda au Portugal ses droits sur les Moluques pour la somme de 350,000 ducats. Cette cession impliquait-elle un renoncement absolu à tout établissement sur les autres groupes de la zone qu'une astronomie incertaine laissait en litige? Le vice-roi du Mexique ne le pensa pas. En 1542, Ruy Lopez de Villalobos conduisait par ses ordres une expédition espagnole aux Philippines; en 1565, Miguel Lopez de Legaspi accomplissait la conquête de Luçon.

Il était facile de se rendre des côtes occidentales de la Nouvelle-Espagne aux grands archipels de l'Asie; il n'y avait pas encore de route connue pour en revenir. Pendant que la *Vittoria* avec Sébastien del Cano prenait le chemin du cap de Bonne-Espérance, la *Trinidad*, laissée en arrière, essayait de remonter de l'ouest à l'est l'Océan-Pacifique. Il lui fallut, après avoir maintes fois côtoyé le naufrage, revenir découragée sur ses pas et rentrer dans le cercle où l'attendaient les navires portugais. Alvaro de Saavedra n'eut pas en 1527 un meilleur succès. Il se vit à son tour rejeté par les vents et par les courans contraires vers les Moluques. Ce fut un moine, le célèbre Fray Andrès de Urdaneta, qui eut la gloire d'enseigner à ses compatriotes la route qui devait, pendant près de deux siècles, ramener les galions de Manille au Mexique. Urdaneta avait fait partie de la seconde expédition de Sébastien del Cano; il accompagnait Legaspi en qualité d'astronome et de cosmographe. L'impossibilité de lutter contre les vents alizés était constatée; elle l'était du moins pour des galions et pour des caravelles. Urdaneta alla chercher des vents favorables jusqu'au 40e degré de latitude nord. Parti de Zebù le 1er juin, il arrivait à Acapulco le 3 octobre. Plusieurs voyages entrepris par le détroit de Magellan avaient eu, depuis l'année 1520, une fâcheuse issue. Les communications entre l'Espagne et ses colonies asiatiques prirent définitivement un autre

(1) Don Garcia et Sébastien del Cano succombèrent pendant le voyage; ce fut Alonzo de Salazar qui conduisit l'escadre de la Mer du Sud à Tidore.

cours : elles s'établirent à travers le continent américain, et le détroit de Magellan ne revit plus de caravelles espagnoles. On croyait cette porte à jamais fermée, et on la laissait à dessein se rouiller sur ses gonds. Des ennemis envieux se chargèrent de la rouvrir. En 1578, le passage qui avait livré à Magellan l'accès des Moluques amenait les Anglais au cœur de la domination espagnole.

III.

Le pape avait laissé à l'Espagne le chemin de l'ouest, celui de l'est au Portugal; on ne songeait pas encore au chemin du nord. En 1496, avant même que les Portugais eussent touché le rivage de Calicut, Henri VII délivrait des lettres patentes à Jean Cabot et à ses trois fils pour qu'ils allassent chercher vers l'occident un passage au Cathay; il ne leur imposait pour conditions que de se maintenir au nord des dernières découvertes espagnoles. En 1498, en 1517, Sébastien Cabot renouvelait à deux reprises différentes cette tentative. Ce fut ainsi qu'on eut pour la première fois connaissance de l'île de Terre-Neuve et de toute la côte qui s'étend de la baie d'Hudson à la Virginie. En 1526, Sébastien Cabot entrait dans la Plata; il y arrivait après Juan de Solis, mais il poussait jusqu'au Paraguay. C'était se mettre en contradiction flagrante avec la décision du suprême arbitre que de venir, quand on s'avouait sujet de Henri VIII, chercher fortune en de pareils parages. Tout au plus cette audace eût-elle été permise lorsqu'en 1533 Henri VIII eut rompu avec le saint-siége. Nous voyons cependant sous le règne d'Édouard VI, vingt ans après la proclamation du schisme, — en 1553, — les Anglais revenir au dessein plus avouable d'Henri VII, — preuve manifeste, à mon sens, du respect général qu'inspiraient encore ces sentences si longtemps tenues pour l'indiscutable base du droit européen. Le chevalier Hughes Willoughby et Richard Chancellor dépassèrent alors avec trois vaisseaux les îles danoises et l'extrémité de la Norvége. Le premier mourut sur les côtes de Laponie, le second n'arriva pas aux états du grand-khan; il se rendit par terre à la cour du grand-duc de Moscovie. En 1556, Étienne Burrough atteignait la Nouvelle-Zemble, et cherchait vainement le détroit de Weygats; Arthur Pet et Charles Jackmann trouvaient ce passage en 1580; ils ne réussissaient pas à le franchir. Rebutés par tant d'essais infructueux, les Anglais tournèrent leurs visées ailleurs. Martin Forbisher partit, le 12 juin 1576, de Gravesend pour aller, à l'exemple de Sébastien Cabot, chercher par le nord-ouest un chemin vers la Chine. Qu'on s'y rendît par le nord-ouest ou par le nord-est, le plus court était évidemment de s'y rendre par les régions qui avoisinent le pôle. C'est là réellement que le monde en se

contractant semble justifier le mot si souvent cité de Colomb, et devient « peu de chose. » Forbisher contourna le nord de l'Écosse; le 28 juillet, il avait atteint le 62e degré de latitude. En ce moment, il aperçut la terre et ne s'émut pas de la trouver entourée de glace. On ne s'était jamais flatté en se maintenant sous ces hautes latitudes d'arriver au Cathay par un chemin facile. La côte escarpée, rocailleuse, qu'on avait en vue, un marin portugais, Cortereal, l'avait découverte avant Forbisher. En l'année 1501, il la nommait « la terre de Labrador. » Forbisher remonta jusqu'au-delà du 63e degré, et finit par reconnaître un détroit, le détroit qui porte aujourd'hui son nom. Il y revient plein d'espoir l'année suivante; en 1578, il y amène quinze voiles, mais c'est en vain qu'il s'enfonce de plus de 30 lieues dans les terres. Les glaces l'arrêtent encore, et, de nouveau déçu, il se résigne enfin à regagner le port. Ainsi reste une fois de plus en suspens la question que la science vient à peine, il y a quelques années, de résoudre.

Où l'Angleterre s'obstinait, la France aurait eu grand tort de s'abstenir. Pas plus qu'Henri VIII, François Ier n'entendait renoncer à sa part d'héritage dans la riche aubaine que la Providence envoyait à l'Europe. Il avait des marins, des navires, — Jean Ango sous son règne osa, dit-on, bloquer avec ses corsaires l'embouchure du Tage; — il n'avait pas, semble-t-il, d'astronome, car il fit venir Giovanni Verazzani de Florence, comme Henri VII avait appelé Jean Cabot de Venise. Verazzani partit sur un navire de Dieppe. Du 34e degré de latitude, il se porta au nord jusqu'au 50e degré. Les cosmographes connaissaient déjà la Nouvelle-Espagne; il leur fallut donner place sur leurs cartes à une Nouvelle-France. Les Dieppois avaient reconnu en un seul voyage près de 700 lieues de côtes. En 1534, l'expédition française ne partait pas de Dieppe; elle partait de Saint-Malo. Jacques Cartier la commandait. Passant entre l'île où Sébastien Cabot avait abordé en 1497 et la terre ferme, Cartier découvrit l'embouchure du Saint-Laurent; en 1535, il remontait ce fleuve jusqu'à la ville indienne de Hochelaga. En 1542, le Nouveau-Monde comptait deux vice-rois. Le vice-roi français se nommait Jean-François de La Roche, comte de Roberval, gouverneur de Saguenay et Hochelaga. Avançons rapidement et laissons de côté tout ce qui n'intéresse pas directement l'histoire de la navigation. Transportons-nous d'un bond de l'année 1555, où Villegagnon entreprend d'implanter une colonie française dans la baie de Rio-Janeiro, à l'année 1562, où Jean Ribault découvre l'Acadie. Deux ans plus tard, en 1564, Laudonière s'aventure à construire un fort sur les côtes de la Floride. Les Espagnols n'attendirent pas les ordres de leur cour pour réprimer l'audacieuse atteinte portée à leur privilége; ils détruisirent l'établissement français. Gourgues en 1567

ne venge que trop bien ses compatriotes. Ce précurseur de la grande flibusterie tue sans quartier les Espagnols partout où il les rencontre. « Qui terre a guerre a; » ce proverbe n'est pas moins vrai pour les rois que pour les particuliers. Villegagnon, Ribault, Laudonière et Gourgues ne faisaient que marcher sur les traces des Dieppois qui faillirent intercepter l'escadre de Colomb en 1498, des corsaires plus aventureux encore que Jaquez trouva, en 1516, coupant du bois de teinture sur les côtes du Brésil.

Moins occupés que nous en Europe, les Anglais ne tardèrent pas à porter au commerce et aux colonies de l'Espagne des coups bien autrement sensibles que ceux qui pouvaient leur venir des vaisseaux de François I[er], de Henri II ou de Charles IX. Ce fut à ce métier de contrebandiers et de forbans que se formèrent les meilleurs capitaines de Henri VIII et d'Élisabeth. On les vit à la fois apparaître à droite et à gauche de la ligne de démarcation, aussi peu respectueux des droits du Portugal que de ceux de l'Espagne. En 1551, Thomas Windham tente un premier voyage sur les côtes d'Afrique; en 1554, Jean Lock et Guillaume Towerson en rapportent de l'or et de l'ivoire; John Hawkins en 1562 y va chercher des nègres. Les premiers esclaves noirs à cheveux crépus avaient été amenés à Séville par des navires catalans vers l'année 1406. En 1442, les Maures du Rio do Ouro livraient aux Portugais des habitans de la Sénégambie, en échange d'esclaves appartenant à leur propre race. De 1471 à 1574, la baie de Biafra devint le centre du commerce de l'or; celle de Sierra Leone du commerce des esclaves. Ce fut dans la baie de Sierra Leone que le capitaine Hawkins alla mouiller. Il s'y procura « par l'épée ou par d'autres moyens » des noirs qu'il vint offrir à la colonie espagnole de Santo-Domingo. Le travail des mines avait rapidement dépeuplé Haïti. La reine Isabelle, qui s'indignait à si juste titre en 1499 du sans-façon avec lequel Colomb expédiait en Espagne, à défaut des richesses promises, des chargemens entiers de ses nouveaux sujets, s'était vue cependant contrainte d'autoriser dans les Indes le travail forcé. Elle contribua ainsi involontairement à l'anéantissement de la population indigène. Pour sauver ce qui restait des Indiens, Las Casas recommanda de les remplacer par des nègres; mais les nègres étaient la propriété exclusive du Portugal. La descendance de Cham devint l'objet d'un commerce interlope, et l'on vit la piraterie suspendre un instant ses rapines pour se livrer presque tout entière à ce trafic.

On n'introduit pas des forbans dans ses ports sans s'exposer à subir quelques avanies. En 1567, Hawkins prend et saccage la ville de Rio de la Hacha, dont le gouverneur fait difficulté de commercer

avec lui. L'escadre de Hawkins se composait alors de six navires. Elle fut assaillie par un coup de vent sur la côte de Floride et dut chercher refuge au port de Saint-Jean d'Ulloa. Les Anglais occupaient la rade; une flotte espagnole se présente à son tour pour y jeter l'ancre. Aux yeux de Hawkins, la prétention semble étrange. Il lui faut des sûretés avant qu'il consente à laisser les Espagnols rentrer chez eux. Il avait déjà jugé bon de retenir des visiteurs en otages; il réclame maintenant l'île fortifiée qui commande le port. Les Espagnols étaient fort perplexes; leur flotte valait 6 ou 7 millions, ils se souciaient peu de la compromettre. Leur résignation apparente endormit probablement la vigilance des Anglais, et Hawkins, attaqué à l'improviste, faillit payer cher son arrogance. Des six navires qu'il commandait, quatre furent détruits, après avoir, il est vrai, coulé bas l'amiral espagnol; deux seulement parvinrent à s'échapper : le *Minion* et la *Judith*. Sur le *Minion* se trouvait Hawkins; la *Judith* avait pour capitaine Francis Drake. Hawkins, Drake, Forbisher, voilà trois noms que les Espagnols auront sujet de ne pas oublier.

Drake était le fils d'un honnête marin de Tavistock. L'aîné de douze garçons, il fut élevé par les soins de son parent John Hawkins. A dix-huit ans, il avait déjà visité la Zélande et la France; il compléta son éducation dans le commerce de la côte de Guinée. La surprise de Saint-Jean d'Ulloa avait eu lieu au mois de septembre 1568; en 1572, Drake débarquait à Nombre de Dios avec cent cinquante hommes. L'Angleterre et l'Espagne étaient alors en paix; Drake s'en inquiéta peu. Il avait, pensait-il, un grief particulier à venger. La découverte des mines du Potosi au Pérou, celle des gisemens de Zacatecas au Mexique étaient enfin venues dédommager les Espagnols de leurs longues déceptions. Depuis l'année 1545, l'argent coulait à flots vers la péninsule ibérique. Débarqués à Panama, sur l'autre rive de l'isthme, les trésors du Pérou étaient apportés jusqu'à Nombre de Dios à dos de mulet; ils ne s'y arrêtaient pas. Nombre de Dios était alors ce que Porto-Bello est devenu depuis : l'entrepôt où s'échangeaient les marchandises de la Vieille-Espagne contre les produits des mines du Nouveau-Monde. Cette ville insalubre, à travers laquelle filtraient tant de richesses, ne compta jamais plus de trente maisons. Drake l'attaqua dans la nuit du 22 juillet 1572; il l'attaqua sans motif et sans sommation. Éveillés en sursaut, les Espagnols s'enfuirent d'abord vers la montagne; quatorze ou quinze seulement se rallièrent, et, armés d'arquebuses, se portèrent sur le lieu de l'action. Leur exemple rendit du courage aux autres; la panique au contraire se mit dans les rangs des Anglais. Drake, blessé, dut regagner ses canots à la nage. Ce

premier coup de main n'avait pas été heureux; Drake voulut sur-le-champ prendre sa revanche. Rien ne dénote mieux l'homme de guerre qu'une pareille élasticité. Les plus vaillans officiers peuvent rester abattus sous un revers ou sous un naufrage; ceux qui rebondissent, qui font succéder, comme Nelson, Aboukir à Ténériffe, sont faits d'un métal qui finit tôt ou tard par lasser les coups de la fortune. Ce serait du reste un triste aventurier celui qui se retirerait après la première aventure d'où il est sorti sans butin. Au temps de Drake, les corsaires ne comptaient ni leurs insuccès ni leurs blessures. Drake laissa ses bâtimens mouillés dans le golfe du Darien et partit, suivi d'une centaine d'hommes, pour aller intercepter dans les bois le trésor qui, de Panama, s'acheminait en ce moment vers Nombre de Dios. Arrivé, le douzième jour après son départ, au sommet de la cordillère, il gravit à son tour l'arbre du haut duquel Balboa, cinquante-neuf ans auparavant, avait découvert l'Océan-Pacifique. Le convoi annoncé se fit peu attendre. Drake l'assaillit et se trouva du coup en possession de plus d'argent que ses hommes n'en pouvaient emporter. Chargé de ces dépouilles, il les avait à peine mises en sûreté à son bord que trois cents soldats espagnols se présentèrent sur la plage. La fortune le seconda jusqu'au bout; sa traversée de retour fut rapide. Vingt-trois jours après avoir quitté la Floride, il atteignait les Sorlingues. Déjà en 1525 deux caravelles espagnoles étaient revenues en vingt-cinq jours de Santo-Domingo à San-Lucar. Passer d'une rive de l'Atlantique à l'autre était devenu un jeu; la grande navigation commençait au-delà du Cap de Bonne-Espérance.

Drake arrivait à Plymouth un dimanche; le peuple quitta en masse le service divin pour courir au-devant du pirate qui rentrait à son aire après quatorze mois d'absence. Le pirate était riche; il équipa trois de ces barques longues connues alors sous le nom de frégates et suivit en Irlande Walter, comte d'Essex, le père de l'infortuné favori d'Élisabeth. Les services que Drake rendit alors contre les rebelles lui valurent l'honneur d'être présenté à la reine. La Grande-Bretagne n'est pas la terre des élévations subites. Bien que les rangs de son aristocratie ne soient jamais fermés, il faut d'ordinaire dans ce pays patient le travail de plusieurs générations pour introduire au sein de la noblesse une nouvelle famille. Cette règle rigoureuse admet cependant des exceptions. Quelques siècles plus tôt, Drake eût pu songer à se conquérir un fief; il n'était certes pas de plus humble naissance que la plupart des compagnons de Guillaume. Au temps d'Élisabeth, c'était déjà une ambition assez haute de vouloir s'appeler *sir* Francis Drake. Pour en arriver là, Drake conçut un projet qui montre bien jusqu'où les marins de cette époque pouvaient pousser l'audace. Il résolut d'aller

chercher les Espagnols au centre même de leur puissance coloniale, de les aller chercher dans le Pacifique en franchissant le détroit périlleux que ceux même qui l'avaient découvert s'étaient empressés d'abandonner. Surprendrait-on ainsi les conquérans du Pérou et du Chili, les possesseurs de ces mines dont la richesse venait de bouleverser le système économique de l'Europe? La chose était au moins probable, car les Espagnols ne pouvaient guère soupçonner une telle témérité, mais il faudrait revenir du Pacifique, et au retour l'agresseur devait s'attendre à trouver les conquérans qu'il comptait dépouiller assemblés en force pour lui barrer le passage. Quand on combat, comme Drake allait combattre, avec la corde au cou, qu'on ne peut se promettre ni merci ni pitié, il est bien permis de songer à la façon dont on opérera sa retraite. Drake ne désespérait pas de rejoindre Forbisher à travers le continent américain. Il se proposait de pousser, au sortir du détroit de Magellan, droit au nord, de suivre ainsi la côte jusqu'au point où devait exister la rupture que Forbisher cherchait du côté de l'Atlantique. S'il ne la trouvait pas, il reviendrait, à l'instar de Sébastien del Cano, par le Cap de Bonne-Espérance. Tout était donc prévu dans ce dessein d'une audace si grande, tout, excepté des misères et des contrariétés que ne connut pas Magellan lui-même.

Drake avait rassemblé quatre navires dont le plus fort jaugeait à peine 100 tonneaux. Avec ces quatre navires et pour éclairer leur marche, il emmenait aussi une pinasse, — autant vaudrait dire une embarcation pontée. On appelait cela au XVIe siècle une escadre, et celui qui commandait en chef prenait sans hésiter le titre d'amiral. Le vaisseau que montait Drake s'appelait le *Pelican;* Drake lui donna plus tard le nom de *Golden-Hind,* — la *Biche d'or.*

Le 13 décembre 1577, l'escadre partit de Plymouth; le 25, elle mouillait sous l'île de Mogador. On naviguait alors par petites étapes, et on saisissait la côte, dès qu'on pouvait s'en rapprocher sans trop allonger sa route. Le 30 janvier 1578, les Anglais rencontrèrent près des îles du Cap-Vert un navire portugais chargé pour le Brésil. Tout navire sorti des ports de la péninsule, on pourrait presque dire tout navire étranger, était facilement réputé par les corsaires anglais de bonne prise. L'animosité mutuelle des deux races, l'antipathie des deux religions, ne se seraient peut-être pas manifestées avec autant d'énergie, si les galions eussent été moins richement chargés. Drake s'empara sans scrupule du bâtiment que la fortune envoyait sur sa route. Il n'y trouva pas seulement une cargaison de beaucoup de valeur, il y trouva, ce qui était infiniment plus précieux, un excellent pilote de la côte du Brésil. On ne possédait en 1578 aucune carte de cette partie du Nouveau-Monde. Ceux qui auront par hasard jeté les yeux sur les croquis qu'élaborait à la

même époque Mezquita Perestrello pour guider les Portugais dans la navigation des mers de l'Inde ne plaindront guère l'amiral anglais d'avoir quitté les ports de la Grande-Bretagne sans emporter le secours d'une semblable cosmographie; ils apprécieront mieux la portée du service que lui rendait la Providence en mettant à sa disposition les conseils d'une mémoire fidèle. Nuño da Silva, le pilote portugais conservé par Drake, ne lui fut pas moins utile que Malemo Canaca, le pratique Maure du Guzerate, ne l'avait été dans sa première expédition à Vasco de Gama. Le 14 avril 1578, Drake mouillait à l'entrée de la Plata. Je ne m'appesantirai pas sur les détails de son long itinéraire, sur les épisodes de tout genre qui jalonnèrent sa route. Je tiens surtout à montrer la physionomie des marins de cette époque, à étudier les mœurs, le caractère de ces êtres primitifs dont nous sommes les descendans amollis et dégénérés.

Arrivé au 37e degré de latitude australe, Drake avait dû détruire un de ses bâtimens dont le fâcheux état eût pu l'embarrasser; 3 degrés plus au sud, il retrouvait le port Saint-Julien, visité en 1520 par Magellan; il retrouvait aussi le gibet où Magellan avait pendu quelques-uns de ses compagnons. Le lieu était fatal. Drake eut à s'y défendre contre des attaques étrangères et contre la mutinerie intérieure. Le canonnier et un officier de l'escadre, John Winter, perdirent les premiers la vie dans un conflit avec les indigènes. Un autre officier, Thomas Doughty, traduit devant une cour martiale, fut déclaré coupable d'avoir fomenté un complot. Son rang seul le sauva de la hart; il devait avoir la tête tranchée. Le lendemain de la sentence, Drake partagea la communion avec le condamné; il le fit ensuite dîner avec lui. En sortant de table, Doughty tendit son cou à l'exécuteur. « J'espère maintenant, dit Drake à ses compagnons terrifiés, que désormais nous allons vivre en paix. Dimanche vous recevrez la communion; recevez-la avec l'esprit qui convient à des frères et à des amis chrétiens! » Qu'on juge de l'émotion d'une semblable scène dans le lieu désert où s'exerçait avec cette solennité triste et grave la justice impitoyable des hommes!

Il ne restait plus de l'escadre anglaise que trois navires. Le 6 septembre 1578, ces trois bâtimens entrèrent dans la Mer du Sud; ils avaient franchi le détroit de Magellan en moins de quinze jours. Jamais navire espagnol n'avait fait traversée si rapide. Les contrariétés pour Drake n'étaient qu'ajournées. A diverses reprises, il se vit rejeté violemment vers le sud, entraîné jusqu'au 55e, jusqu'au 56e et même jusqu'au 57e degré de latitude, c'est-à-dire à plus de 20 lieues au-delà du cap Horn. Il perdit sa chaloupe avec 8 hommes de son équipage; un de ses bâtimens disparut dans la tourmente, un autre rentra involontairement dans le détroit, et prit le parti d'en sortir par l'est pour regagner l'Angleterre au mois de juin 1579.

Le 25 novembre 1578, après dix mois de lutte, dix mois de tempêtes et de misère, Drake, n'ayant plus de toute son escadre qu'un navire, la *Biche d'or*, venait jeter l'ancre sur la côte du Chili. Le 4 décembre, il faisait sa première prise. 60,000 piastres d'or, des joyaux précieux, des marchandises de toute sorte, déridèrent le front des corsaires et leur firent dès ce jour oublier leurs peines. Non contens de ce riche butin, ils se jettent sur l'église de Valparaiso, la dépouillent, mettent la ville au pillage et vont jusqu'au 19 janvier 1579 se refaire au port de Coquimbo. Tarapaza, Arica, ont à leur tour la visite inattendue des Anglais. Le 13 février, Drake arrive enfin sur la rade du Callao. Plusieurs navires y étaient mouillés. En un tour de main, la *Biche d'or* fait rade nette; le 24 février, elle passe la ligne; le 1er mars, elle capture le grand, le riche galion de Panama. La cargaison de ce bâtiment valait à elle seule près de 400,000 piastres.

Capturant et pillant toujours sur sa route, Drake n'en songeait pas moins à trouver le détroit qui devait le ramener par le nord en Angleterre. Il remonta ainsi jusqu'au 48e degré de latitude. Le mois d'août était venu, le froid se faisait déjà sentir, et les vents se maintenaient presque constamment contraires. Drake prit sans hésiter sa résolution. Du nord, il se tourne brusquement vers l'ouest et lance la *Biche d'or* à travers l'Océan-Pacifique. Pendant soixante-huit jours, il ne vit que le ciel et l'eau. Le 20 octobre 1579, il mouillait à Mindanao, le 3 novembre à Ternate : le 9, sa cale était bondée jusqu'aux barrots du pont de piastres, de bijoux et de clous de girofle. La *Biche d'or* ce jour-là quittait les Moluques; elle calait alors 13 pieds d'eau. Comment eût-elle pu continuer à naviguer ainsi sans danger au milieu des bancs de sable ou de corail qui naguère se tenaient si loin de sa quille? Elle faillit rester sur un des récifs de la mer de Célèbes. Une saute de vent presque miraculeuse la sauva. Le 15 juin de l'année 1580 vit Drake doubler le Cap de Bonne-Espérance, le doubler sans s'y arrêter, car Drake était trop chargé de butin pour ne pas fuir soigneusement de nouvelles rencontres. Il ne voulut toucher qu'à Sierra-Leone. Le 26 septembre, la *Biche d'or* arrivait à Plymouth après un voyage qui avait duré deux ans et dix mois. Comme les compagnons de Magellan, Drake avait perdu un jour; il se croyait encore au dimanche 25, quand les habitans de Plymouth dataient déjà du lundi 26.

Ce retour de Drake produisit en Angleterre un effet prodigieux. La crédulité publique exagérait encore les richesses que la *Biche d'or* avait rapportées. Voir revenir avec de tels trésors ce corsaire qu'on avait cru tant de fois englouti, il y avait bien là de quoi frapper l'imagination populaire. Le pirate heureux fut appelé à la cour, mais les plaintes de l'Espagne devinrent bientôt si vives qu'il fallut

se résoudre à mettre les pillages de Drake sous séquestre. Au bout de quelques mois, la satisfaction donnée à Philippe II fut jugée suffisante; la reine Élisabeth avait pris son parti. Le 4 avril 1581, elle vint dîner à bord de la *Biche d'or*, mouillée en ce moment dans le port de Deptford. Le soir même, Drake, mettant un genou en terre, recevait de ses mains royales l'ordre de la chevalerie. Le fils de l'honnête marin de Tavistock s'appellera désormais sir Francis Drake. Hawkins et Forbisher ne gagneront leurs éperons que sept ans plus tard; ils les trouveront sur le champ de bataille du 26 juillet 1588.

Le moment approche où l'astre de la Péninsule va pâlir, mais quel éclat cet astre vient de jeter! Je n'aurai plus guère à m'occuper que de son déclin. Quand la mort du roi Sébastien aura confondu deux fortunes qui étaient restées jusque-là distinctes, les ennemis du nord auront plus beau jeu pour les abattre à la fois d'un seul coup. Un autre esprit ne tardera pas à prévaloir dans le monde. De la bataille de Las Navas de Tolosa à la bataille d'Alcazar-Quivir, il s'est écoulé moins de quatre cents ans. Ces quatre siècles ont vu ce que l'humanité a connu de plus grand : des chevaliers et des navigateurs comme nous n'en reverrons plus.

IV.

L'esprit des croisades persistait encore dans la Péninsule, que depuis longtemps déjà il s'était complétement éteint dans le reste de l'Europe. La foi ardente, le besoin de prosélytisme, s'y nourrissaient de l'irritation et, jusqu'à un certain point, des craintes qu'inspirait aux populations de l'Andalousie et des Algarves la domination menaçante assise sur la rive africaine du détroit de Gibraltar. Le petit-fils du roi Jean III et le fils de Charles-Quint avaient pris possession presqu'à la même époque de leur héritage, l'un en 1557, l'autre en 1559. La fortune du Portugal commençait à fléchir dans les Indes, la glorieuse administration de dom Jean de Castro en avait marqué l'apogée; celle de l'Espagne grandissait au contraire à vue d'œil dans le Nouveau-Monde. La force vive de cette monarchie ne consistait pas dans l'immense étendue des états qui la composaient, elle résidait surtout dans les 7 millions d'Espagnols qui gardaient fidèlement l'enthousiasme religieux et l'esprit chevaleresque des anciens jours. Ces Espagnols n'avaient pas moins en horreur l'hérésie que les Maures; ils trouvèrent dans le roi Philippe II un souverain dont l'âme se mit sans peine d'accord avec les sentimens dominans de ses sujets. Il est facile de blâmer les souverains qui répriment; l'histoire est-elle plus indulgente pour ceux qui cèdent? Je crains bien qu'en réalité elle ne garde ses faveurs pour ceux qui

réussissent. Il fut un temps où l'on n'admettait pas plus l'anarchie religieuse que nous ne voudrions accepter de nos jours l'anarchie politique. Ce n'est pas uniquement sous le règne du fils de Charles-Quint, c'est aussi sous le règne de Louis XIV qu'on a pu voir les plus grands esprits accueillir avec un déplorable enthousiasme des persécutions qui devaient assurer le triomphe de l'orthodoxie, et qui ne firent qu'enraciner plus profondément le principe de la liberté de conscience. Philippe II était un souverain appliqué, de dévotion austère, pénétré de ses droits tout autant au moins que de ses devoirs. Lorsque commencèrent les troubles des Flandres, il reçut avec indignation les premières représentations qui lui furent faites. En 1567, il envoyait dans les Pays-Bas le duc d'Albe. C'était la plus cruelle réponse qu'il pût faire aux révoltés. Les deux principaux chefs de la ligue des seigneurs, le comte de Horn et le comte d'Egmont, ne tardèrent pas à porter leur tête sur l'échafaud. Ainsi délivré de tout contrôle, le duc usa de ses pouvoirs avec une telle rigueur que beaucoup d'habitans, réduits au désespoir, cherchèrent un asile dans la piraterie.

Un pays conquis sur la mer avait dû s'adonner de bonne heure à toutes les industries maritimes. Dès le XIII[e] siècle en effet, on construisait des navires en Zélande. En 1512, lorsque l'empereur Charles-Quint, d'accord avec le pape et la république de Venise, s'apprêtait à faire la guerre aux Turcs, les Hollandais avaient pu armer cent vaisseaux; ils en firent figurer quarante dans le cortége naval qui accompagna Philippe II en 1559 à son départ de Flessingue. Tous ces navires attendaient les mutins; la plupart leur appartenaient. L'insurrection s'en fit une sorte de patrie flottante. On crut flétrir les rebelles en les appelant *les gueux de mer;* mais sur toutes les côtes des Pays-Bas on trembla bientôt à ce nom. Adrien de Berghes, Ladislas de Brederode, Albert d'Egmont, se mirent à la tête de ces pirates, désavoués par l'Europe, secrètement assistés par tout ce qui s'intéressait à la cause de la réforme. Les gueux de mer se retiraient à La Rochelle devenue la citadelle du calvinisme et en Angleterre, où les ennemis de l'Espagne étaient toujours assurés de rencontrer un appui. C'est là qu'ils allaient se ravitailler et déposer le fruit de leurs brigandages. Les forces du plus grand empire s'usent vite quand elles s'attaquent à une insurrection nationale. En 1569, la rébellion des Flandres semblait abattue sous le bras de fer du duc d'Albe. Dix ans plus tard, après une cruelle alternative de succès et de revers, sept des provinces insurgées se liaient par l'union d'Utrecht, et déclaraient le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas. L'action des flottes, plus encore que celle des armées, décida de ce grand événement. La prise de La Brille par les gueux de mer donna une place forte à la rébellion. Maîtres de cette

ville, qu'ils occupèrent en 1572 au nom du prince d'Orange, les pirates secouèrent à la fois le joug de la domination espagnole et celui de l'église romaine; plusieurs villes suivirent leur exemple. Dès ce jour, la confédération des provinces-unies se trouva fondée. Le duc d'Albe fit armer sur mer de toutes parts; il essaya vainement de reprendre La Brille. Les plus sanglans combats eurent lieu dans la mer intérieure. Victorieux sur le lac de Harlem, le comte de Bossu fut complétement battu et fait prisonnier dans le Zuiderzée. Le sieur de Beauvoir ne fut pas plus heureux : sa flotte, armée à Anvers, fut dispersée par la flotte de Zélande. On vit même, dans le cours de cette longue et impitoyable lutte, la guerre de terre ferme se convertir soudain en guerre maritime par la rupture inattendue des digues. Dans la plaine inondée, au milieu des arbres, des maisons, des villages devenus tout à coup des îlots, manœuvrèrent alors les navires et les barques. Ce fut de cette façon que le prince d'Orange obligea en 1574 les Espagnols à lever le siége de Leyde.

Ces rudes campagnes avaient fini par fatiguer le duc d'Albe; elles usèrent deux autres généraux de renom, don Luis de Requesens et don Juan d'Autriche. En 1578, le prince de Parme, Alexandre Farnèse, succéda au vainqueur de Lépante. Il trouva dans les Pays-Bas des états-généraux assemblés, une confédération tacitement reconnue par la plupart des souverains de l'Europe. La guerre des Flandres prit alors un autre caractère; elle perdit de son acharnement et devint la première école de stratégie de l'Europe. Le duc de Parme y déploya les plus rares talens militaires.

En Portugal, on n'avait pas à faire la guerre aux hérétiques, — l'inquisition y avait mis bon ordre; — on n'avait pas cessé de vouloir la faire aux Maures. Un roi de vingt-quatre ans, un jeune roi « sans bonheur, » suivant la triste expression du poète, entreprit en 1578 d'effectuer une descente en Afrique. La sage politique de Jean III avait enrichi ses états; par une conséquence presque inévitable, elle y avait affaibli l'esprit militaire. Il fallut emprunter des troupes à l'Espagne, recruter des reîtres et des lansquenets allemands pour se mettre en mesure de réaliser la nouvelle croisade. Le 4 juin 1578, la flotte portugaise emportait de Lisbonne 18,000 soldats. Débarqué sur la plage d'Arzilla, le roi dom Sébastien vit sa petite armée enveloppée par une nuée d'Arabes, dès qu'il tenta de marcher sur Larache. Ce prince héroïque dont les historiens ont blâmé, non sans quelque amertume, l'imprudence, et dont ils ne se seraient pas fait faute d'exalter le succès, disparut au milieu de la déroute d'Alcazar-Quivir. Tout fait présumer qu'il trouva la mort le jour même sur le champ de bataille; mais le peuple, qui l'aimait, s'attendit, pendant plus de vingt ans, à le voir reparaître. Dom Sébastien emportait avec lui l'indépendance nationale. La couronne

tombait en effet entre les mains d'un prêtre et d'un prêtre de soixante-six ans, le cardinal dom Henrique. Après ce cardinal, Philippe II avait des droits d'étroite parenté à faire valoir; il chargea le duc d'Albe de les appuyer. Le 25 août 1580, 20,000 soldats d'infanterie et 2,000 chevaux résolurent la question. Lisbonne capitula, et ses faubourgs furent livrés au pillage. Il n'en existait pas moins encore un prétendant, le prieur de Crato, dom Antonio, petit-fils illégitime d'Emmanuel. Le Portugal eût volontiers épousé la cause de ce compétiteur, qui seul le pouvait soustraire à l'absorption dont la bataille d'Aljubarrota et la dynastie d'Aviz avaient préservé en 1385 l'héritage de dom Fernando; mais les temps étaient bien changés. Les sympathies d'un peuple n'étaient pas de force à prévaloir contre les vieilles bandes de Castille. Après s'être défendu quelque temps avec vigueur dans Porto, et avoir erré fugitif de province en province, le prieur parvint à gagner la France au mois de janvier 1581. Il se vantait d'avoir des intelligences aux Açores; Catherine de Médicis lui fit donner une flotte de soixante vaisseaux. On y embarqua 6,000 hommes dont le colonel Strozzi eut le commandement et le comte Charles de Brissac, fils du maréchal de ce nom, la lieutenance. Charles Landereau, « gentilhomme de beaucoup de valeur, » prit les devans avec neuf vaisseaux et 800 soldats. Le reste de la flotte fit voiles quelque temps après, ayant à bord dom Antonio et le comte de Vimiosa, qui s'attribuait la qualité de connétable de Portugal. La descente s'effectua dans l'île de Saint-Michel. Six jours après paraissait la flotte d'Espagne commandée par le marquis de Santa-Cruz. Cette flotte se composait de cinquante galions, cinq pataches et douze galères. « Ce furent les premières galères qu'on vit s'engager si avant sur l'Océan. » Le combat commença par une canonnade à outrance; il finit comme il devait finir à cette époque : par l'abordage. Sur la flotte de Philippe II se trouvaient 6,000 Espagnols et 500 Allemands. Le succès, dit-on, fut longtemps douteux; il resta aux plus gros navires et aux plus gros bataillons. Strozzi fut blessé à mort; il expira au moment où on le présentait à l'amiral vainqueur. Le comte de Vimiosa succomba également à ses blessures; le comte de Brissac ramena en France les débris de la flotte. Les Français avaient perdu 1,500 hommes; 600 prisonniers étaient tombés aux mains de Santa-Cruz. L'amiral de Philippe II ne voulut voir dans ces ennemis vaincus que des pirates; il les fit sans pitié mettre à mort. Pendant ce temps, dom Antonio se trouvait en sûreté dans l'île de Tercère. De cet asile, il réussit encore une fois à gagner la France, et, ce qui a lieu de surprendre, il y obtint de nouveaux secours. Au mois de mai 1583, le commandeur de Chaste débarquait dans la ville d'Angra à la tête de 500 hommes. Le gouverneur, dom Emmanuel de Silva, n'avait pas cessé de tenir

la place au nom du roi Antonio, dont il se proclamait le lieutenant-général. Le marquis de Santa-Cruz amena de nouveau sa flotte dans ces parages; en quelques jours, il fut maître de la ville et fit chèrement expier à dom Emmanuel de Silva sa fidélité honorable. Le gouverneur de Tercère pour le roi Antonio eut la tête tranchée.

Tout semblait donc sourire à Philippe II. En dépit de quelques brigandages qu'il lui fallait subir, sa suprématie navale demeurait incontestée. Il était impossible cependant qu'il vît sans quelque ombrage et sans quelque inquiétude grandir en face des provinces insurgées une puissance maritime toujours prête à leur tendre la main. La marine anglaise avait pris un rapide développement depuis le jour où les réfugiés flamands étaient venus lui apporter leur concours et les secrets de leur industrie. Jusqu'alors, l'Angleterre avait dû tirer sa poudre à canon des Pays-Bas; elle apprit à la fabriquer sur ses propres rivages. Non contente de soutenir les prétentions de dom Antonio au trône de Portugal, celles du duc d'Alençon à la couronne de Brabant, la reine Élisabeth venait de décerner les honneurs de la chevalerie au pirate qui avait si audacieusement porté le pillage et la dévastation dans les colonies espagnoles. Quel défi plus sanglant pouvait-elle jeter à ce puissant monarque dont elle avait refusé la main, et qui se vantait encore à la face de l'Europe de lui avoir sauvé la vie au temps où sa propre sœur la reine Marie Tudor et Gardiner complotaient en secret sa perte? Philippe II, calme et froid, ruminait sa vengeance. Le duc de Parme reçut l'ordre de se procurer une description exacte « des ports, châteaux, rivières et routes de l'Angleterre. » C'était dans leur île que le roi d'Espagne voulait aller attaquer les Anglais. Il se flattait d'y trouver de nombreux partisans et d'y rallumer aisément le flambeau mal éteint de la guerre civile. De pareils desseins ne peuvent être longtemps tenus secrets; ils exigent trop de préparatifs. La reine Élisabeth, informée de ce qui se tramait contre elle, n'hésita pas à prendre les devans. Il lui était facile de frapper sans se découvrir. Sir Francis Drake était là, enrichi, anobli, mais toujours aussi entreprenant. Pour le lancer sur les Espagnols, la reine n'eut à lui fournir ni vaisseaux, ni soldats, elle n'eut qu'à fermer les yeux. Drake sortit des ports d'Angleterre avec vingt-cinq voiles; le 17 novembre 1585, anniversaire du jour où Élisabeth était montée sur le trône, il jeta pendant la nuit un millier d'hommes sur la principale des îles du Cap-Vert et s'empara de la ville de Santiago. Sans s'arrêter, il traverse l'Atlantique, pille Saint-Christophe et La Dominique, occupe pendant plus d'un mois Santo-Domingo, va rançonner la ville de Carthagène, ravager la côte de Floride, et finit par ramener en Angleterre les débris de la malheureuse colonie de

Roanoke, fondée l'année précédente sur les côtes de la Virginie par sir Walter Raleigh. En 1586, il fait route avec une autre flotte non plus pour les Indes occidentales, mais pour Lisbonne même et pour Cadix. Les Espagnols se voient avec stupéfaction attaqués dans ceux de leurs ports qu'ils croyaient à bon droit les plus sûrs. Drake y brûle en une seule expédition les navires par centaines. Le fameux galion des Indes orientales, le *Saint-Philippe*, était attendu à Tercère. Drake s'établit en croisière au milieu des Açores, et y supporte des privations incroyables plutôt que d'abandonner son dessein. Sa patience est récompensée, il ramène en Angleterre la plus riche capture qui ait jamais été faite.

Philippe II supportait tous ces coups, je ne dirai pas sans se plaindre, mais sans vouloir rompre encore ouvertement. Par les soins habiles de Walsingham, conseiller privé d'Élisabeth, ses traites venaient d'être protestées à Gênes. Walsingham retarda ainsi d'une année les projets d'invasion. L'orage cependant continuait de s'amasser en silence. Le duc de Parme s'emparait peu à peu sur les côtes de Flandre des places du littoral, et tous les ports de la monarchie équipaient des galions. La grande armada ne va pas tarder à entrer en scène; c'est l'histoire militaire de la marine moderne qui commence.

D'autres expéditions ont été préparées avec autant de maturité; aucune n'a mieux mérité de réussir que la grande entreprise de 1588. L'invasion devait venir des côtes de Flandre. Le duc de Parme avait rassemblé d'Espagne, de France, de Savoie, d'Italie, de Naples, de la Sicile, de l'Allemagne et même de l'Amérique, une armée de 40,000 fantassins et de 3,000 cavaliers. Il voulait franchir le détroit avec 30,000 hommes au moins et 800 chevaux. Des forces navales supérieures lui fermaient le passage; il n'attendait pour partir que d'être débloqué; en attendant, il avait cantonné ses troupes. Près de Nieuport se trouvaient trente compagnies d'Italiens, dix de Wallons, huit d'Écossais, autant de Bourguignons, — à Dixmude, quatre-vingts compagnies de Néerlandais, soixante d'Espagnols, soixante d'Allemands. 700 transfuges anglais, écossais, irlandais, s'étaient rassemblés sous le commandement de sir William Stanley et de Charles Nevil, comte de Westmoreland; 12,000 hommes campaient avec le duc de Guise sur la côte de Normandie. L'Angleterre allait donc avoir à combattre la première infanterie du monde, commandée par le meilleur capitaine de l'Europe. Pour effectuer le transport de ses troupes, le duc de Parme avait à Dunkerque trente-huit navires de guerre montés par des marins de Brême, de Hambourg, d'Emden et de Gênes; à Nieuport, deux cents bateaux de moindres dimensions. Flotte et flottille, tout

était encore très insuffisant. Le duc fit construire à Anvers, à Gand et jusque dans la rivière de Watten (1), des bateaux plats et de nouveaux navires. Après avoir construit ces barques, il fallait les amener de l'intérieur à la mer. On cura les rivières, on creusa des canaux de Gand à Ysendyck, à Sluys, à Nieuport. Sur ce dernier point, on embarquerait des fascines; à Gravelines, on prendrait vingt mille barriques destinées à former des ponts de débarquement. Cent hourques chargées de provisions viendraient par les canaux de Bruges dans les ports de Flandre. Tels étaient les préparatifs qui avaient lieu directement en face de l'Angleterre; au loin, il s'en faisait de plus considérables encore.

Le duc de Parme ne pouvait rien tant qu'une flotte espagnole n'aurait pas éloigné la croisière combinée qui, sous les ordres de Justin de Nassau, amiral de Zélande, de lord Seymour et de sir William Winter, surveillait de près ses mouvemens. Le sort de la campagne se déciderait donc en premier lieu dans la Manche. Philippe II ne doutait pas que sur ce terrain il n'eût facilement l'avantage. Montée par 32,000 hommes, armée de trois mille canons, jaugeant près de 60,000 tonneaux (2), sa flotte comprenait 132 navires et lui coûtait par jour plus de 30,000 ducats. Il avait mis à bord 7,000 mousquets, 10,000 hallebardes et pertuisanes, 1,200,000 boulets, 5,600 quintaux de poudre, 800 mules pour le service de l'artillerie de campagne et six mois de vivres. Pour commander en chef l'expédition, il fit choix de don Alfonso Perez de Guzman, duc de Medina-Sidonia; pour conduire la flotte, il s'en reposa sur la vieille expérience de don Juan Martinez de Recalde.

La reine Élisabeth ne commença ses préparatifs de défense que le 1[er] novembre 1587. Ce fut son honneur pendant un long règne, on peut même ajouter que ce fut sa grande habileté d'être avant tout une reine économe. En cette occasion cependant, elle paraît avoir poussé l'économie trop loin, car elle faillit se laisser surprendre. L'élan populaire racheta heureusement l'imprudence de la souveraine. Le peuple anglais n'est pas de ceux qui laissent tout à faire à leur gouvernement; dès qu'il vit son territoire menacé, il courut aux armes et ouvrit ses coffres. Le 20 décembre, la flotte, en

(1) Watten est une petite ville de la Flandre française, située à 34 kilomètres sud-sud-ouest de Dunkerque.

(2) Je me suis livré à de très longs et très minutieux calculs pour arriver à estimer l'importance de chacune des deux flottes. Le *tonnage* n'est qu'une mesure de convention destinée à établir approximativement la capacité du navire. Ce mode de mesurage a souvent varié. Il n'y a de mathématiquement exact que le calcul du *déplacement*, c'est-à-dire le mesurage géométrique du volume d'eau déplacé par la partie immergée de la carène. La différence entre le déplacement du bâtiment lége et du bâtiment prêt à prendre la mer constitue ce qu'on appelle *l'exposant de charge*. — *Jauger* un bâtiment, c'est en évaluer, suivant les règles de douane, le tonnage.

qui résidait l'unique espoir du protestantisme, se trouva en état de prendre la mer. Le grand-amiral d'Angleterre, Charles lord Howard d'Effingham, la commandait. On lui donna pour vice-amiral sir Francis Drake, pour contre-amiraux John Hawkins et Martin Forbisher. Cette flotte comptait cent quatre-vingt-dix-sept navires. Le chiffre des bâtimens qui la composaient ferait illusion, il le faut compléter par un autre : l'Angleterre, en réalité, n'opposait que 30,000 tonneaux environ à 60,000, et moins de 16,000 hommes à plus de 30,000 (1). Une défaite navale était à prévoir. Tout eût-il été pour cela perdu? L'Europe et Philippe II le pensaient, la noblesse anglaise était trop fière pour vouloir l'admettre. Vingt mille hommes se tenaient sur les côtes méridionales d'Angleterre, prêts à s'opposer au débarquement; 1,000 chevaux et 22,000 fantassins, sous les ordres de Robert Dudley, comte de Leicester, étaient campés à Tilbury, près de l'embouchure de la Tamise. Une autre armée, commandée par Henry Carey (lord Hunsdon), comprenait 34,000 fantassins et 2,000 cavaliers; ce corps était spécialement destiné à garder la personne de la reine. On se méfiait du roi d'Écosse, qui avait à venger la mort de sa mère. Le duc de Parme le sollicitait vivement d'opérer une diversion. La politique n'a pas de rancunes; elle n'a que des intérêts. Il fut facile de persuader à l'Écosse que la perte de l'Angleterre compromettrait gravement son indépendance. Le roi Jacques céda aux caresses d'Élisabeth ou à la pression de ses conseillers; il déclara les Espagnols ennemis de son trône et offrit son concours aux juges de Marie Stuart.

V.

Tout était prêt enfin en Espagne et en Italie. Philippe II lança son manifeste, le pape Sixte-Quint excommunia la reine. Il la déclara illégitime et usurpatrice, dégagea ses sujets du serment de fidélité, et promit indulgence plénière à quiconque seconderait le duc de Parme. Le 19 mai 1588, la flotte espagnole sortait du Tage et se dirigeait vers la Corogne. Tel était le lieu choisi pour le rendez-vous général. A la hauteur du cap Finistère, une tempête dispersa l'armée; un tiers seulement put atteindre le port. Le bruit se répandit alors en Angleterre que la flotte espagnole était en partie détruite et qu'elle ne pourrait rien entreprendre de cette année. Élisabeth crut le moment venu de réduire ses dépenses. Walsin-

(1) Dans l'appréciation des forces, c'est toujours à cette époque le tonnage et non le nombre des navires qu'il faut considérer. Sur cent quatre-vingt-dix-sept bâtimens, la reine n'en avait fourni que trente-quatre. Cette escadre n'en constituait pas moins, avec ses 12,000 tonneaux et ses 6,900 hommes, plus du tiers de la totalité des forces réunies sous la bannière de lord Howard.

gham fit sur-le-champ savoir à lord Howard que, suivant le bon plaisir de la reine, il eût à renvoyer au port quatre de ses plus gros vaisseaux. L'amiral résista : s'il le fallait, il prendrait à sa charge l'entretien de ces bâtimens; il se garderait bien de s'en séparer. La nouvelle qu'on lui transmettait exigeait tout au moins confirmation. Howard voulut aller reconnaître lui-même les ports de la Galice; le 10 juillet, il n'était plus qu'à quarante lieues des côtes d'Espagne. Le vent tout à coup passa au sud. Ce vent pouvait porter la flotte ennemie sur la côte d'Angleterre. Howard craignit de s'y voir devancé; il retourna sur-le-champ à Plymouth. Ce fut à ce mouillage qu'un corsaire écossais vint lui annoncer, le 19 juillet, l'approche de la flotte espagnole. Le 20, les deux armées étaient en présence. Les Anglais sortaient en louvoyant de la baie de Plymouth; l'armée espagnole défilait lentement devant Eddystone et remontait la Manche toutes voiles déployées.

On vit passer d'abord douze galions portugais placés sous le commandement particulier du généralissime, le duc de Medina-Sidonia. Ces douze galions portaient près de 8,000 tonneaux, 389 canons, 1,242 matelots et 3,086 soldats. Le galion-amiral était un navire de 1,000 tonneaux, armé de 50 canons (1). Puis vint la flotte de Biscaye, commandée par don Juan Martinez de Recalde, avec ses quatorze bâtimens, ses 5,861 tonneaux, ses 302 canons, ses 906 matelots, ses 2,117 soldats. La flotte de Castille, sous les ordres de don Diego Florez de Valdez, se présenta la troisième; elle comptait seize navires, 8,054 tonneaux, 474 canons, 1,793 matelots, 2,924 soldats. Trois autres divisions se succédèrent : l'escadre d'Andalousie, l'escadre du Guipuscoa et la flotte du Levant. L'escadre d'Andalousie avait pour chef don Pedro de Valdez. C'était la plus forte escadre, bien qu'elle ne se composât que de onze navires. Son tonnage total était de 8,692 tonneaux, son armement de 315 canons servis par 776 matelots et 2,359 soldats. Le plus gros de ses navires portait 1,550 tonneaux, le plus faible 569 (2). L'escadre du Guipuscoa, confiée à don Miguel de Oquendo, pouvait mettre en ligne 12 navires, 7,000 tonneaux, 296 canons, 608 matelots et 2,120 soldats; elle semblait cependant presque chétive à côté de la flotte du Le-

(1) 1,000 tonneaux de jaugeage correspondaient alors à un déplacement total de 1,500 tonneaux. C'était la capacité d'un vaisseau de 60 canons dans la flotte de Tourville, celle des frégates de 44 au commencement de ce siècle, la *Clorinde*, par exemple, dont le déplacement était de 1,743 tonneaux, ou l'*Armide*, qui en déplaçait 1,391. Dans la division du généralissime, on comptait aussi bien que dans les autres de gros et de petits galions. Les moindres jaugeaient 166 tonneaux, portaient 14 canons, 50 matelots et 60 soldats. Un de nos bricks de 20, le *Palinure*, aurait offert un déplacement au moins double.

(2) L'un, sous le rapport du déplacement, eût pu être comparé à nos frégates de 52, telles que la *Zénobie*; l'autre à nos corvettes de 30 construites sur le type de l'*Ariane*.

vant, commandée par don Martinez de Vertendona. Dans cette dernière flotte en effet, composée de 10 navires, on ne rencontrait que des montagnes mouvantes, des bâtimens comparables, par leurs dimensions, à nos grandes frégates ou à nos corvettes (1). Il y avait là un groupe rassemblant sous une forme très compacte 8,632 tonneaux de jauge, 319 canons, 844 matelots et 2,792 soldats. A la droite de ces six divisions de combat naviguaient les hourques et les pataches. Les hourques, c'était le convoi; les pataches tenaient lieu d'escadre légère. Monté sur le *Grand-Griffon*, don Juan Lopez de Medina dirigeait les premières, au nombre de 23 navires; 24 pataches obéissaient aux ordres de don Antonio de Mendoza. Quatre galéasses, grosses galères de Naples, montées chacune par 130 matelots, 270 soldats et 300 galériens, suivaient la bannière de don Hugo de Moncada; 4 galères de Portugal, plus alertes, mais plus faibles aussi d'échantillon, n'ayant à bord chacune que 106 matelots, 110 soldats et 222 esclaves, reconnaissaient pour amiral don Diego de Medrana. Ces huit navires à rames, amenés jusque dans la Manche, pouvaient en temps de calme y rendre les plus grands services.

Voyons maintenant ce qu'étaient les forces anglaises : la flotte de la reine, composée de 34 navires, montée par 6,279 hommes, jaugeait 11,850 tonneaux. Le plus fort bâtiment de cette flotte était le *Triumph*, de 1,100 tonneaux avec 500 matelots à bord. La moyenne du tonnage, — 347 tonneaux, — celle des équipages, — 185 hommes, — indiquait un corps de bataille où chaque unité avait sa valeur. C'est là que tous les pavillons de commandement avaient trouvé un navire digne de les porter. Le grand-amiral, Charles Howard, s'était placé sur l'*Arche-Royale*, de 800 tonneaux; le comte de Cumberland sur l'*Elizabeth-Bonaventure*, lord Henry Seymour sur le *Rain-Bow*, lord Thomas Howard sur le *Lion d'or*, lord Edmond Sheffield sur l'*Ours blanc*, sir William Winter sur le *Van-Guard*, sir Francis Drake sur le *Revenge*, sir Robert Southwell sur l'*Elizabeth-Jonas*, John Hawkins sur le *Victory*, sir Henry Palmer sur l'*Antelope*, Martin Forbisher sur le *Triumph*, sir George Beston sur le *Dreadnought*. Six divisions formées de navires nolisés, une division de gabares, complétaient l'armée navale d'Angleterre (2).

(1) A la *Forte* par exemple, de 2,043 tonneaux de déplacement, ou à l'*Ariane*, de 1,050.

(2) On se fera aisément une idée de la force de ces divisions nolisées qui ne comprenaient pas moins de 163 navires, si l'on place en regard des chiffres que j'ai déjà cités les moyennes suivantes : pour la première division appartenant au grand-amiral 75 tonneaux et 24 hommes; pour celle de sir Francis Drake 160 tonneaux et 73 hommes; pour les navires fournis par la Cité de Londres 161 tonneaux et 72 hommes; pour les trois divisions de caboteurs et de volontaires 96 tonneaux et 48 hommes. Les esca-

Les divisions espagnoles, dès qu'elles eurent dépassé le rocher d'Eddystone, se groupèrent autour du généralissime, et cette flotte immense continua sa marche formée en croissant; son front seul occupait un espace de près de 7 milles. Les Anglais ne pouvaient songer à lui disputer le passage; ils voulaient conserver l'avantage du vent, suivre l'ennemi de près, et, quand l'occasion s'en présenterait, l'inquiéter sur ses derrières.

On n'avait pas encore oublié les traditions de l'antique chevalerie. En guise de héraut d'armes, lord Howard envoya le 21 juillet, vers neuf heures du matin, sa pinasse (1) faire sur les Espagnols une décharge de tous ses canons. C'était la réponse au manifeste de Philippe II, la déclaration de guerre à l'étranger qui osait, sans saluer de son pavillon, pénétrer « dans les mers étroites. » Immédiatement après, le grand-amiral ouvrit lui-même le feu sur le galion d'Alfonso de Leva. Recalde avec sa division se porta au secours de ce bâtiment. Sir Francis Drake, John Hawkins, Martin Forbisher, accoururent à leur tour. Recalde se replia en bon ordre vers le gros de la flotte. Il avait perdu 15 hommes dans cet engagement. La nuit vint, nuit noire et tempêtueuse; la mer grossit beaucoup. Le galion que montait don Pedro de Valdez aborda un autre vaisseau espagnol; dans cet abordage, le vaisseau de Valdez craqua son mât de misaine et son beaupré; le lendemain 22 juillet, il tombait entre les mains de sir Francis Drake. L'escadre espagnole continuait toujours sa route. C'était la seconde nuit qu'elle passait dans la Manche. Le jour la trouva au-delà du cap Start. Drake avait reçu l'ordre de conduire l'armée anglaise. Lancé à la poursuite de quelques hourques allemandes, il se trouva bientôt hors de vue. La majeure partie de la flotte anglaise restait en panne, ne sachant plus qui suivre. Howard, lui, suivait le feu de l'amiral espagnol, se figurant marcher dans les eaux de Drake. Au jour, il n'apercevait plus que le haut des mâtures de sa flotte; il était au milieu de la flotte ennemie. Deux navires seulement, l'*Ours blanc* et le *Mary-Rose*, avaient partagé sa fortune. La situation pouvait être critique, mais l'armada tendait avec trop d'énergie à son but pour vouloir s'en laisser détourner. Elle préférait faire encore une fois la part du feu. Medina-Sidonia avait perdu un galion, il en sacrifia un autre,

drilles que les Grecs opposèrent dans la guerre de 1821 à 1828 aux escadres ottomanes pourraient seules être assimilées à cette flottille marchande. On y rencontrait, à côté de galions de 200 et 300 tonneaux, des barques qui en jaugeaient à peine 30, 40 ou 50.

(1) *Pinnace, pinace, pinasse,* « petit bâtiment à poupe carrée qui va à voiles et à rames et qui porte trois mâts. » La pinasse devait être une espèce de lougre ou de chasse-marée. Les navires côtiers ont peu changé de forme ou de voilure depuis cinq cents ans.

endommagé cette nuit même par un incendie. Déjà un messager était parti pour aviser le prince de Parme de la position de la flotte; le calme malheureusement survint; la fortune commençait à hésiter. Le 23 juillet, ce n'était plus par le calme, c'était par le vent contraire qu'on se trouvait arrêté.

Du moment qu'ils ne pouvaient plus avancer, les Espagnols ne demandaient pas mieux que de combattre. Ils étaient alors arrivés à la hauteur de Portland. Ils virèrent de bord et se portèrent sur la flotte anglaise. La canonnade, à cette époque, ne pouvait rien résoudre; il fallait en venir à l'abordage. Les Espagnols tentèrent plusieurs fois d'aborder. Plus agiles, les Anglais réussirent constamment à se dérober à leur étreinte. Une action assez vive et très confuse s'engagea. L'*Arche-Royale*, le *Non-Pareil*, l'*Elizabeth-Jonas*, le *Victory*, se mirent en demeure de répondre aux galions. Le *Triumph*, le *Merchant-Royal*, le *Centurion*, le *Margaret and John*, le *Mary-Rose*, le *Lion d'or*, eurent affaire aux galères. Pendant une heure et demie, les navires anglais tinrent ces bâtimens à rames en échec. La brise vint encore une fois changer la face des choses. Elle passa successivement au sud-est, puis au sud-ouest. Les Espagnols se formèrent en demi-cercle, placèrent leurs meilleurs navires en dehors, ceux qui avaient souffert dans l'intérieur du croissant, et, ainsi rangés, ils reprirent leur chemin vers Calais. Les Anglais reprirent de leur côté leur poursuite. Un grand navire de Venise qu'ils étaient parvenus à désemparer tomba dans cette journée en leur pouvoir. La flotte de lord Howard commençait à manquer de poudre. L'amiral en envoya chercher dans le port le plus voisin. Malgré la perte de trois bâtimens, l'avantage n'en restait pas moins à la flotte espagnole, puisqu'elle continuait imperturbablement sa route et approchait insensiblement de son but. Le 25 juillet, au matin, les deux flottes se retrouvèrent à la hauteur de l'île de Wight. On se battit cette fois à 100 mètres environ de distance. Il faisait presque calme. Les Anglais se faisaient remorquer par leurs embarcations, les Espagnols s'aidaient de leurs galères. On vit dans cette journée le *Non-Pareil* et le *Mary-Rose* amener leurs huniers, — c'est ainsi qu'au XVIe siècle on mettait en panne, — et braver à eux seuls toute la flotte espagnole. Le duc de Medina-Sidonia s'était de sa personne porté à l'arrière-garde. Son grand-mât fut abattu; il eût été pris, si Mexia et Recalde ne se fussent empressés de venir le couvrir. L'amiral anglais ne courut pas moins de danger. Un changement de vent le dégagea et lui permit de rallier autour de lui sa flotte dispersée par le calme. Le 26 juillet, Charles Howard d'Effingham appelait à l'ordre lord Thomas Howard, lord Sheffield, Roger Townsend, John Hawkins, Martin Forbisher. C'étaient les héros

du combat de la veille. Sur le pont de l'*Arche-Royale*, le grand-amiral d'Angleterre leur conféra, au nom de la reine, les honneurs de la chevalerie.

La brise cependant avait fraîchi et se maintenait au sud-ouest. Un second messager fut détaché au prince de Parme. Medina le pressait de sortir, de venir le rejoindre à tout prix. Bien qu'ils se soient vantés de pousser devant eux l'ennemi comme un troupeau, les Anglais ne pouvaient méconnaître à cette heure l'imminence du danger. Ils rappelèrent les vaisseaux de lord Seymour, ceux de sir William Winter, détachés sur la côte de Flandre, et demandèrent à l'Angleterre menacée des renforts. Il était inutile de stimuler le zèle de la noblesse et de la *gentry*. Les volontaires s'engageaient en foule, nolisaient des navires et venaient à chaque instant grossir les rangs de l'armée. Là se confondirent avec les vieux corsaires les plus beaux noms de la Grande-Bretagne : les comtes d'Oxford, de Northumberland et de Cumberland, lord Dudley, sir Thomas, sir Robert et William Cecil. Quand il eut été rallié par Henry Seymour et par sir William Winter, le Lord d'Effingham se trouva entouré de cent quarante navires, tous en bon état et bien ravitaillés, commandés par les plus vaillans capitaines et montés par les plus vigoureux matelots qui aient jamais mis le pied sur un navire. Les juges de paix des comtés maritimes, le comte de Sussex, sir George Carey, les capitaines des forts et des châteaux envoyaient à l'envi des hommes, des vivres et des munitions. Quinze ou seize navires seulement avaient été jusqu'alors engagés; le grand effort restait encore à faire.

Enfin le 27 juillet, dans la soirée, la flotte espagnole jeta l'ancre devant Calais. Tout dépendait désormais du duc de Parme. Qu'il chassât devant lui les vingt-cinq vaisseaux hollandais qui prétendaient encore le bloquer, et l'Angleterre se trouvait envahie. Le duc ne possédait, il est vrai, pour déboucher en mer que deux issues, le port de Dunkerque et celui de Nieuport; son devoir n'en était pas moins de tenter la sortie. Il ne la tenta pas. « Ses bateaux plats faisaient eau; ses matelots, retenus si longtemps contre leur gré, avaient déserté en grand nombre; ses vivres n'étaient pas encore rassemblés. Il ne pourrait sortir avant le 4 août. » Telle fut la réponse que reçut Medina-Sidonia, et pendant ce temps l'escadre anglaise venait mouiller près de la flotte espagnole, presqu'à portée de coulevrine.

Le 28 juillet, le lendemain du jour où les deux flottes avaient jeté l'ancre, lord Howard reçut l'ordre de la reine de choisir huit de ses moins bons navires et de les convertir en brûlots. Ce moyen d'attaque avait été déjà employé avec le plus grand succès au siége d'Anvers. Deux capitaines, dont l'histoire a gardé les noms, Young

et Prowse, acceptèrent la mission de conduire à portée de canon de la flotte espagnole les engins incendiaires. Vers deux heures du matin, ils les abandonnèrent au vent et au courant après avoir mis le feu à la mèche. En un instant, les brûlots furent en flammes; le désordre se mit dans la flotte espagnole. Peu de navires prirent le temps de lever leurs ancres; la plupart se hâtèrent de couper leurs câbles. La confusion sans doute en ce moment fut grande, mais le dommage fut moins considérable qu'on eût eu sujet de le craindre. La flotte espagnole avait été naturellement dispersée; elle se rallia le 29 juillet vis-à-vis Gravelines. Ce même jour, le duc de Parme, ayant fait ses dévotions à Notre-Dame de Halle, entrait à Dunkerque. Il fit punir les fournisseurs qui auraient dû en temps opportun approvisionner la flotte; il n'essaya pas de prendre la mer. L'expédition venait d'avorter.

La flotte espagnole n'avait été ni équipée ni construite pour combattre au milieu des bancs de la côte de Flandre. Les Anglais avaient dans de tels parages tout le bénéfice de leurs faibles tirans d'eau, de leurs coques plus légères. Ce fut sir Francis Drake, suivi de son escadre, qui attaqua le premier; le gros des Anglais vint ensuite, puis bientôt arrivèrent les Hollandais et les Zélandais. Tout vaisseau désemparé tombait sur les bancs. Ainsi furent capturés ou périrent un grand galion de Biscaye, le *Saint-Mathieu*, de 800 tonneaux, commandé par don Diego de Pimentelli, le *Saint-Philippe*, monté par don Francisco de Tolède, un vaisseau de Castille, de 400 tonneaux, et deux vaisseaux vénitiens. Malgré tant de désastres, il restait encore au duc de Medina-Sidonia cent dix ou cent douze navires dont la coque et le gréement avaient, il est vrai, beaucoup souffert. Que pouvait faire Medina-Sidonia sans le duc de Parme? Opérer sa retraite en tenant autant que possible l'ennemi à distance. Il l'eût fait sans doute, et eût emporté du moins dans ce grand insuccès l'honneur d'avoir courageusement et fidèlement accompli sa tâche, si le ciel ne se fût brusquement tourné contre lui. Le vent s'éleva du nord-ouest avec grains et fortes rafales. Ce contre-temps ne fermait pas seulement aux Espagnols la route vers le détroit de Douvres, il menaçait de les pousser vers les côtes de Zélande. Les Anglais ne songèrent plus qu'à leur propre sûreté, ils levèrent la chasse et firent force de voiles pour s'éloigner de ces dangereux parages. Le vent passa heureusement au sud-ouest; Medina en profita pour virer de bord et pour faire route au nord-est. Le soir la flotte espagnole tint conseil. Les navires étaient encombrés de blessés et de malades, les provisions commençaient à s'épuiser, on se trouvait à court d'eau, et on avait laissé la majeure partie des ancres sur la rade de Calais. D'un avis unanime, le conseil déclara qu'il fallait rentrer en Espagne, et qu'il y fallait rentrer par le nord de l'Écosse.

Revenir sur ses pas avec des gréemens avariés, des équipages harassés, un vent qui menaçait d'être constamment contraire, pendant qu'une flotte ennemie, ardente à la poursuite, obligerait chaque jour à suspendre la route pour repousser ses assauts, fut considéré à juste raison comme une manœuvre tout à fait impraticable. Quelle traversée cependant on allait entreprendre, — sans cartes, sans pilotes, sans connaissance des côtes, des vents et des marées! Les Espagnols s'imposaient ainsi le devoir de recommencer leur ancien métier de découvreurs; mais ce n'était plus avec des barques de 50 ou de 60 tonneaux, c'était avec des galions presque aussi gros et assurément beaucoup plus lourds que nos frégates. « Combien ils auraient voulu à cette heure, disait Drake, se retrouver sous leurs orangers! » Ce sont là des insolences de vainqueur. Les Espagnols avaient montré plus d'une fois, même avant l'expédition de Magellan, qu'ils savaient naviguer, eux aussi, par les hautes latitudes; seulement tout concourait en 1588 à leur rendre plus que jamais périlleuse la navigation des mers boréales.

Pour épargner leur eau, ils jetèrent à la mer les chevaux et les mules; puis, favorisés par le vent, ils firent route sous toutes voiles vers la pointe septentrionale de l'Écosse. Les Anglais les suivirent; ils furent loin de trouver des gens aussi intimidés que leurs historiens l'ont prétendu. Maintes fois ces vaincus amenèrent leurs huniers pour défier et attendre un ennemi qui triomphait trop tôt. Lord Howard n'alla pas au-delà du 55ᵉ degré de latitude. Il jugea suffisant de laisser à quelques avisos le soin d'observer l'ennemi et s'en fut jeter l'ancre sur la rade de Yarmouth. Quelques-uns des vaisseaux de sa flotte mouillèrent à Harwich, d'autres rétrogradèrent jusqu'aux Dunes.

Vingt-cinq navires suivaient le duc de Medina, quarante étaient groupés autour de Recalde. La flotte espagnole passa ainsi entre les Orcades et Fair-Isle par 59° 30′ de latitude nord. Le 23 août 1588, soixante-dix-huit navires s'étaient réunis. Jamais ces affreux parages n'avaient eu un tel spectacle.

Le duc n'avait plus d'attaques à redouter; il voulut laisser à ses capitaines toute liberté pour regagner le port. La tempête leur réservait un périlleux retour. Du 23 août à la fin de septembre, les coups de vent, les brumes, ne cessèrent de se succéder. Ces contretemps amenèrent enfin la déroute. Les Anglais, comme le proclamait fièrement Philippe II, n'avaient pas vaincu l'invincible armada. Ils l'avaient tenue en échec, lui avaient fait subir des pertes considérables; ce fut le duc de Parme qui fit avorter son dessein, et la colère céleste qui entraîna sa ruine. A Lough-Foyle (1), il se perdit

(1) Lough-Foyle, sur la côte nord d'Irlande, par 55° 13′ de latitude nord, 9° 15′ de longitude ouest.

un vaisseau avec 1,100 hommes; trois vaisseaux et 1,500 hommes périrent à Sligo-Haven (1). *Notre-Dame du Rosaire,* amiral de l'escadre du Guipuscoa, était un galion de 1,000 tonneaux. Ce galion s'échoua sur les roches de Blasket-Sound (2). De 500 hommes, un seul parvint à se sauver. Neuf autres bâtimens furent jetés à terre entre les rivières de Lough-Foyle et de Lough-Swilly (3). Quelques-uns, repoussés par les vents d'ouest jusque dans la Manche, eurent de nouveau à y combattre les Anglais. On en vit arriver de mésaventure en mésaventure jusqu'au Havre-de-Grâce en Normandie. Vers la fin de septembre, les débris de la flotte espagnole étaient rassemblés à Santander; le duc de Medina-Sidonia rentrait en Espagne avec vingt-cinq vaisseaux. La perte totale de l'expédition paraît avoir été de 35 navires et de plus de 13,000 hommes; 2,000 furent faits prisonniers en Irlande et dans les Pays-Bas. Il n'y eut pas une famille noble en Espagne qui n'eût à déplorer la perte d'un fils, d'un frère ou d'un parent. Le deuil fut si général que le roi, par une proclamation, dut en abréger la durée. Telle fut l'issue de la formidable entreprise que les Espagnols avaient mis trois ans à préparer.

De toutes parts, on se plut à railler ce désastre. On le raille encore aujourd'hui sur la foi de récits légers ou empreints d'une exagération évidente. La monarchie qui avait si longtemps fait trembler l'Europe ne pouvait s'attendre dans son malheur à de la justice ou à de la pitié. Il appartient aux marins d'être plus équitables envers des marins malheureux. Quelle escadre de nos jours, et à plus forte raison au temps de Louis XIV ou de Louis XV, eût mieux résisté aux épreuves de tout genre que la grande armada eut à subir? Medina-Sidonia amena ses vaisseaux jusque devant Calais. L'empereur Napoléon Ier n'en demandait pas davantage à Villeneuve.

Pendant que l'Espagne pleurait le sort funeste de sa flotte, l'Angleterre et les Provinces-Unies s'abandonnaient aux transports de leur allégresse. La Zélande faisait frapper une médaille d'argent avec cet exergue : « La gloire n'appartient qu'à Dieu; » au revers, on voyait figurée la flotte d'Espagne, au-dessous étaient écrits ces mots : « elle est venue, elle s'en est retournée, elle n'est plus. » En Angleterre, un jeûne public fut ordonné pour remercier Dieu; le jour de jeûne fut suivi du plus éclatant des jours de fête. Le 29 novembre 1588, la reine Élisabeth, portée sur un char de triomphe

(1) Sligo-Haven, sur la côte occidentale d'Irlande : latitude 54° 21', longitude 11° ouest.

(2) Blasket-Sound, côte occidentale d'Irlande : latitude 52° 14' nord, longitude 12° 42' ouest.

(3) Lough-Swilly sur la côte nord d'Irlande, par 55° 16' de latitude nord, 9° 58' de longitude ouest.

d'où pendaient les pavillons enlevés aux ennemis, accompagnée du parlement et des grands-officiers de la couronne, se rendit en habit de cérémonie de son palais à l'église de Saint-Paul. Toutes les rues par où elle devait passer étaient « tendues de drap bleu et bordées de bourgeoisie sous les armes. » Accourue à ce spectacle, la multitude acclamait la reine avec frénésie, et ne cessait de témoigner par ses cris de joie et de reconnaissance que c'était à elle seule que l'Angleterre sauvée voulait attribuer son bonheur.

Il était permis de triompher; il eût été plus sage peut-être de songer à tirer parti de la victoire, car Philippe II n'était pas homme à se laisser abattre par un seul revers; mais la reine Élisabeth tenait avant tout à ménager ses finances. Ses revenus ne s'élevaient guère au-dessus de 15 millions de francs, et elle avait à peine 4 millions de sujets. L'Angleterre se reposa six ans. Pendant ce temps, le roi d'Espagne reprenait peu à peu des forces. On apprit bientôt qu'il méditait une sérieuse revanche. Élisabeth ne pouvait différer plus longtemps d'aviser; Drake proposa une expédition aux Antilles. C'était d'Amérique que venaient les trésors à l'aide desquels Philippe II équipait ses galions et soldait ses troupes; c'était en Amérique qu'il fallait frapper. Drake et Hawkins s'associèrent; la reine leur fournit six vaisseaux, ils en armèrent vingt et un à leurs frais et partirent de Plymouth au mois d'août de l'année 1595. La flotte emmenait 2,500 matelots et soldats.

On espérait surprendre au mouillage de Porto-Rico le galion du Mexique. Un des bâtimens de Hawkins se laissa par malheur capturer en route; le projet des Anglais se trouva ainsi éventé. Hawkins en conçut un violent chagrin, et ce chagrin paraît avoir abrégé ses jours. Le 12 novembre 1595, au moment où la flotte arrivait devant Porto-Rico, le vieux corsaire rendait l'âme. Le trésor du Mexique avait échappé aux ennemis de l'Espagne; restaient les richesses du Pérou. Drake n'avait pas oublié le chemin de ces ports, où, vingt-sept ans auparavant, conduit par Hawkins, il portait le pillage; il se souvenait de Nombre de Dios, où les Espagnols en 1572 lui avaient fait un si rude accueil. Cette fois il était en force. Rio de la Hacha, La Rancheria, Sainte-Marthe, Nombre de Dios, d'autres places encore furent réduites en cendres. Partout où il passait, il fallait rebâtir les villes. Toutes ces dévastations nuisaient plus à l'ennemi qu'elles ne profitaient au vainqueur. Drake voulut faire enlever la ville de Panama par un détachement de 750 hommes. Cette troupe se fondit dans l'isthme et ne réussit pas à le traverser. Ce fut le tour de Drake d'éprouver les cruels effets du désappointement. Une fièvre lente le saisit; le 28 janvier 1596, il expirait à Porto-Bello. Ce héros, — car il fut à la fois un héros et un pirate,

— avait droit au tombeau du marin. Ses compagnons enfermèrent ses restes mortels dans un cercueil de plomb et les confièrent à l'océan. Ainsi finit à l'âge de cinquante et un ans un des plus vaillans hommes de mer qu'ait produits ce pays, qui devait se vanter un jour de « régner sur les flots. » On avait dit de Colomb qu'il était « avisé et beau parleur; » Drake aussi avait la parole facile. De petite taille, mais bien proportionné, la tête ronde, la poitrine large, le teint coloré, l'air ouvert, les yeux grands et vifs, il était fait pour entraîner à sa suite ce peuple qui commençait à trouver sa ruche trop étroite.

Philippe II laissait ravager ses colonies; il rassemblait sa flotte dans la baie de Cadix. Déjà se trouvaient réunis sur rade soixante-cinq gros vaisseaux de guerre, deux galéasses, un grand nombre de navires de transport, des frégates. C'était une nouvelle armada qui se préparait. La reine Élisabeth résolut cette fois d'aller au-devant du danger. Le grand-amiral d'Angleterre, lord Howard, partit de Plymouth le 13 juin 1596 avec cinquante-six vaisseaux de guerre; cinquante vaisseaux de charge portaient les troupes et les munitions. Le jeune comte d'Essex, brillant, plein d'ardeur, commandait cette armée. La flotte espagnole était rangée en bataille dans le golfe. Les Anglais se jetèrent sur sa ligne d'embossage, et, par l'impétuosité de leur attaque, portèrent le désordre dans ses rangs. La confiance n'existait plus dans cette marine d'où la faveur céleste s'était retirée. Les vaisseaux se hâtaient de couper leurs câbles et s'allaient échouer sur les vases de Puerto-Real et de Santa-Maria. Howard ne put s'emparer que de deux galions; il en brûla deux autres. Le dommage était peu de chose sans doute, mais la ville n'était plus couverte par la flotte. Les Anglais l'assiégèrent et la prirent. Le comte d'Essex était d'avis qu'on gardât au moins le château. Il s'offrait à y demeurer avec 400 hommes; l'amiral préféra livrer Cadix au pillage et démolir les forts. On ne respecta que les églises. Le 5 juillet 1596, la flotte anglaise quittait les côtes de l'Andalousie, ne laissant derrière elle que des décombres.

Les Espagnols étaient désormais hors d'état de tenir la mer. Un premier échec les avait affaiblis; le second les terrassa. Philippe II venait de descendre dans la tombe, en 1598, quand une flotte anglaise pilla les Canaries et prit Porto-Rico. Sous son successeur, en 1602, un galion portant plus de 6 millions de francs fut enlevé à l'embouchure du Tage. La puissance de l'Espagne n'effrayait plus personne; ses richesses excitaient les convoitises de tout le monde.

E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

L'HISTOIRE

DU DROIT DE PUNIR

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES.

I. *Histoire du droit criminel des peuples anciens*, par M. Albert Du Boys, ancien magistrat, 1 vol. in-8°. — II. *Histoire du droit criminel des peuples modernes, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la France*, par le même, 6 vol. in-8°, 1858-1874. — III. *Rapport sur le régime des établissemens pénitentiaires*, par M. le vicomte d'Haussonville, membre de l'assemblée nationale, Paris 1874.

Les subtiles doctrines de philosophie morale qui, en Angleterre et en France, essaient de se substituer aux grandes traditions du genre humain ont abouti récemment à des conclusions fort étranges; des esprits ingénieux, pénétrans, des penseurs qui ne sont nullement à dédaigner, ne craignent pas de contester à la société le droit de punir les délits et les crimes. Telle est en effet leur façon de comprendre la conscience et la liberté de l'homme qu'il ne peut plus y avoir ni crimes ni délits. A les entendre, quand la société condamne à mort un homme convaincu d'assassinat, elle se trompe sur la nature de l'arrêt qu'elle prononce; elle n'a pas le droit de déclarer que cet homme est un criminel, elle a seulement le devoir de le faire disparaître comme un danger public. Cet homme est une anomalie, une monstruosité; le salut de l'espèce veut qu'il soit mis hors d'état de nuire. On ne frappe pas en lui un être libre, un être moral, qui aurait violé des lois éternelles, car tous ces mots, d'après les docteurs dont il s'agit, sont entachés de mysticisme; on ne

fait autre chose que supprimer un obstacle. Comme il appartient à un ensemble de créatures réunies en société, il faut bien, tout en plaignant son sort, lui appliquer les règles d'une responsabilité sociale; quant à la responsabilité morale, la société n'a pas le droit d'en parler. Qu'elle frappe, mais qu'elle se taise.

Les théories très diverses qui, en transformant, parfois même en déguisant à force de science et de subtilité les vieilles erreurs du matérialisme, sont arrivées à de tels résultats, ont été ici même l'objet d'un examen approfondi. Il n'est pas nécessaire de rappeler aux lecteurs de la *Revue* la belle et lumineuse étude de M. Caro sur la responsabilité morale et le droit de punir dans les nouvelles écoles philosophiques (1). Nous voulons seulement signaler un livre qui nous semble tout rempli de pièces justificatives à l'appui de ses hautes doctrines. Notre collaborateur a discuté avec force toutes les objections qu'on oppose au droit de punir; l'histoire du droit de punir est précisément le sujet de l'ouvrage dont il s'agit. Les premiers volumes, publiés il y a une quinzaine d'années, ont été annoncés à cette date par un écrivain que la mort nous a enlevé dans la force de l'âge et du talent (2). M. Louis Binaut, avec son goût des antiques traditions, son culte des origines sacrées du genre humain, avait été singulièrement frappé de toutes les richesses que renferme ce livre, de tant de faits, de renseignemens, d'idées, sur les commencemens du droit pénal dans toutes les civilisations. Il sentit qu'il y avait là comme les premières assises d'une œuvre considérable, il félicita l'auteur d'avoir poussé sa laborieuse investigation jusque vers la fin du moyen âge, et déclara que pour l'étude de l'histoire sociale, la seule qu'il eût envisagée, on y trouverait beaucoup de secours. Aujourd'hui les dernières parties viennent de paraître; l'œuvre entière est devant nous; elle ne forme pas moins de sept volumes. Si l'auteur, M. Albert Du Boys, pressé sans doute par la crainte de ne pas arriver au terme d'une si vaste entreprise, n'avait pas cru devoir publier l'une après l'autre les différentes sections de son ouvrage en variant les titres et les sous-titres, l'unité du livre apparaîtrait aujourd'hui avec plus de précision. Il faut un certain effort pour relier ces fragmens. En réalité, c'est une histoire universelle du droit pénal chez les peuples anciens et modernes que M. Du Boys a eu l'ambition d'écrire; mais, si la pensée de l'ensemble est manifeste, la disposition des matières ne paraît pas y répondre suffisamment. Il y a un enchaînement général qui fait défaut. On dirait les matériaux d'un monument plutôt que

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1873.
(2) Voyez la *Revue* du 1er août 1859.

le monument entrevu dans l'éclair d'une généreuse ambition. Qu'importe après tout? Si l'art, qui a toujours sa place et son prix même en des œuvres d'érudition austère, n'a pas réalisé ici tout ce qu'il devait, les fragmens que nous regrettons de ne pas voir plus fortement soudés n'en ont pas moins de valeur. Cette histoire du droit criminel dans l'antiquité, au moyen âge, chez les modernes, cette histoire qui nous conduit en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, chez les Slaves et les Scandinaves, avant de s'établir en France comme au cœur de l'Europe, cette histoire en définitive, malgré ses divisions trop peu équilibrées, nous présente une immense enquête sur le développement de la justice et de la civilisation. C'est un arsenal de documens et d'argumens, la philosophie sociale peut y puiser à pleines mains pour sa démonstration du droit de punir.

On connaît le grand argument des nouvelles écoles contre l'idée du droit pénal, telle que la conçoivent les sociétés modernes; selon les docteurs positivistes, cette idée est le produit d'une évolution, d'une combinaison successive d'élémens de plus en plus raffinés, tandis qu'à l'origine il n'y avait pas autre chose qu'une pensée d'indemnité grossière, l'indemnité d'argent, le prix du sang versé, la rançon du meurtre, le *wergeld* (1). Ce que nous appelons crime, disent-ils, n'était considéré alors que comme un dommage. Le dommage voulait une réparation; l'offenseur devait donc une rançon à l'offensé, le meurtrier devait une rançon aux parens de sa victime. Dans tout cela, aucun indice d'une obligation supérieure s'imposant à la liberté de l'homme et engageant sa responsabilité morale; l'intérêt seul était en jeu. On voit aisément quelle serait la portée de cette théorie dans l'intention de ceux qui la produisent; pour les docteurs que nous combattons, il s'agit avant tout de détruire partout l'idée de la loi première, de la loi non écrite, de celle que Dieu même a gravée au cœur de l'homme. Je sais bien que dans la théorie du *wergeld*, c'est-à-dire de la compensation pécuniaire, prise pour point de départ de l'idée de justice, une analyse pénétrante découvrirait encore cette trace du divin que l'athéisme essaie vainement de faire disparaître. Qu'est-ce que l'idée de tort, de dommage, de compensation? Qui a décidé que le meurtrier devait une somme d'argent aux enfans de la victime? Comment le meurtrier, soit qu'il acquitte cette dette, soit qu'il s'y refuse, admet-il les réclamations qu'on lui adresse? Évidemment ces seuls mots, *devoir*,

(1) On écrit souvent *wehrgeld*, la vraie orthographe est *wergeld* d'après les étymologies germaniques. Le maître des maîtres en ces matières, M. Jacob Grimm, fournit à ce sujet des preuves qui ne laissent aucun doute. Voyez *Deutsche Rechtsalterthümer*, von Jacob Grimm, 2e édition; Gœttingue 1854, p. 661

dette, *paiement*, impliquent une notion de justice, notion encore bien vague, bien confuse, notion élémentaire, mais qui n'existerait pas sans une loi antérieure et supérieure à la race humaine. N'importe; il ne faut pas même laisser à nos adversaires cette apparence d'un argument tiré de l'histoire : l'histoire au contraire, ici comme partout, inflige à leurs doctrines un éclatant démenti. Ils disent que la compensation pécuniaire est la première forme sous laquelle apparaît ce qu'on appellera plus tard droit et justice; rien de plus faux. La compensation pécuniaire, la rançon, le *wergeld*, toutes ces choses qui tiennent en effet une si grande place dans les législations primitives, ne sont pas du tout un point de départ, elles ne sont qu'un épisode amené par des circonstances particulières, épisode que l'enquête de M. Albert Du Boys a remis dans tout son jour.

Le premier volume de l'ouvrage, *Histoire du droit criminel des peuples anciens*, ainsi que les deux volumes qui suivent, *Histoire du droit criminel des peuples européens*, *Histoire du droit criminel des peuples modernes*, nous fournissent un nombre considérable de textes d'où il résulte qu'aux âges primitifs, dans les sociétés les plus rudimentaires, dès la première atteinte portée à un être humain par son semblable, l'idée de justice se manifeste aussitôt, étroitement liée à celle de châtiment. Un acte injuste a été commis; celui qui a commis l'injustice mérite d'être châtié. Il y a donc des choses justes et des choses injustes, il y a donc une loi qu'il n'est pas permis de violer. L'humanité primitive a senti d'instinct que toute violence faite à l'un de ses membres était la violation d'une loi universelle. Elle avait même un instinct si vif de cette loi divine, elle la sentait si bien en elle, autour d'elle, au-dessus d'elle, elle la voyait partout si vigoureusement empreinte, que le premier châtiment infligé aux grands malfaiteurs est précisément de s'être mis eux-mêmes hors la loi. A lire ces documens des vieux âges, dans le monde barbare comme dans le monde antique, il semble que la conscience humaine ait dit : « Celui-ci a violé la loi, la loi ne le protége plus; il a détruit ce qui devait le défendre; il est condamné, il est maudit; quiconque le trouvera sur son chemin pourra le tuer. » Ce sont les paroles de Caïn au quatrième chapitre de la *Genèse* : « Seigneur, vous me chassez de dessus la terre, je m'irai cacher de devant votre face, je serai fugitif et vagabond, quiconque me trouvera me tuera. » Voilà le premier des maudits, de ceux qui se sont mis eux-mêmes hors la loi. Voyez maintenant, bien des siècles plus tard, le recommencement des sociétés humaines après la décomposition du vieux monde. Dans l'Europe germanique et scandinave, la loi populaire, écho de l'éternelle conscience, jettera aussi

hors du droit commun celui qui aura rompu la paix. Écoutez la loi islandaise : « S'il se trouve quelqu'un d'assez insensé pour commettre un meurtre après avoir juré la paix, qu'il soit proscrit et marqué de l'anathème céleste, partout où les hommes poursuivent le loup, où les chrétiens visitent les églises, où les païens font des sacrifices, où les mères donnent le jour à des enfans et où les enfans appellent leurs mères, partout où le feu brûle, où le Finnois patine, où le sapin croît et où le faucon vole au jour du printemps, quand le vent vient enfler ses deux ailes et l'emporter dans les airs. » Est-ce qu'on n'entend pas retentir en ce poétique anathème le cri que le sentiment de l'ordre violé arrachait à Caïn? N'est-ce pas là aussi le vagabond chassé de toute la terre, obligé de fuir partout la face de Dieu? Il ne lui reste pas une place où il puisse marcher, s'asseoir, respirer l'air du matin, jouir de la clarté des cieux. Il est mis hors la loi, c'est-à-dire hors du monde.

Ainsi, l'idée de justice et l'idée de châtiment, attachées l'une à l'autre d'une façon indissoluble, voilà le point de départ de toutes les transformations que le droit criminel doit subir à travers les siècles. Nous avons dit le caractère auguste que présente cette première apparition de la loi d'en haut; il est tout naturel pourtant que ces deux idées, malgré ce qu'elles ont de sublime, subissent longtemps de grossiers alliages au sein des sociétés informes. A l'idée de châtiment par exemple se joindra l'idée de vengeance. De là les ressentimens implacables, les haines héréditaires, les guerres privées de famille à famille se perpétuant de génération en génération; de là aussi de nouveaux crimes engendrant des violences nouvelles. Cet homme mis hors la loi, le Caïn de la *Genèse*, l'*outlaw* des Anglais, l'*homo faidosus* de la loi frisonne, ce criminel exposé aux *vengeances permises* est comme une tentation offerte à d'autres malfaiteurs. Les lois des premiers temps s'efforcent bien de restreindre le droit de vengeance aux fils ou aux plus proches parens de la victime (*ultio proximi*); mais cette restriction même, qu'il a été nécessaire d'édicter, montre assez quels désordres résultaient de cette justice irrégulière, justice vagabonde comme celui qu'elle pourchasse. Alors s'établit peu à peu la coutume du rachat du crime. C'est la seconde étape, et point du tout la première, dans ce développement confus des premiers âges. On en trouve encore la trace dans l'histoire de Caïn. Lorsque le meurtrier d'Abel, se sentant *chassé de toute la terre*, obligé de *fuir partout la face de Dieu*, lui crie avec désespoir : « Donc quiconque me trouvera me tuera, *omnis igitur qui inveniet me occidet me*, » le Seigneur lui répond : « Non, cela ne sera pas. Quiconque tuera Caïn en sera puni au septuple. *Nequaquam ita fiet, sed omnis qui occiderit Caïn septu-*

plum punietur. » Et le Seigneur mit un signe sur Caïn afin que ceux qui le trouveraient ne le tuassent point. — Après quoi, le maudit s'éloigne, il prend femme, il a des enfans, il bâtit une ville. C'est la rançon du crime ici-bas, le voilà en paix avec les hommes; Dieu s'est réservé le droit de le punir. Pareillement, dans les lois germaniques et scandinaves, au fond de ces temps barbares d'où sortira l'humanité moderne, le rachat du meurtre, la composition pécuniaire, le *wergeld*, mettra fin aux vengeances privées et rétablira la paix parmi les hommes.

La paix, ce terme qui revient si souvent dans les vieilles législations barbares, marque nettement la principale préoccupation des sociétés primitives, le besoin de réprimer les vindictes particulières. Il y a toute sorte de paix, la paix du tribunal, la paix de l'armée, la paix du domicile, la paix des saisons, c'est-à-dire des temps consacrés à l'agriculture, la paix des lieux saints, c'est-à-dire des sanctuaires païens d'abord et ensuite des églises chrétiennes, enfin, et par-dessus tout, la grande paix du roi qui finit par absorber toutes ces trêves particulières. Eh bien! le *wergeld*, espèce de paix individuelle, composition pécuniaire d'homme à homme, promesse de concorde ou tout au moins d'oubli entre celui qui a reçu l'offense et celui qui l'a faite, — le *wergeld* est l'ébauche des institutions qui ont préparé l'établissement des lois civiles. La forme en est grossière autant que bizarre, elle prête aux interprétations les plus fausses, elle peut faire croire à l'historien superficiel que l'homme des premiers temps n'avait pas la moindre notion d'une loi supérieure, et que l'intérêt brutal lui tenait lieu de justice. Le savant tableau tracé par M. Albert Du Boys est la réfutation de ces erreurs, réfutation d'autant plus forte que l'auteur ne se préoccupe pas des écoles positivistes; il n'écrit pas une thèse, il ne défend pas une cause, il rassemble impartialement les faits sans autre souci que de les expliquer par les transformations incessantes des sociétés humaines et de montrer en dernière analyse, malgré les faux pas ou les retours en arrière, le développement progressif des législations.

Il nous serait impossible de suivre M. Albert Du Boys dans tous les détails de cette histoire, indiquons au moins quelques-uns des résultats les plus curieux de son enquête. Un de ces résultats, c'est que parmi les lois ou procédures pénales les plus justement condamnées aujourd'hui, parmi celles-là même dont nous ne prononçons le nom qu'avec horreur, la plupart ont marqué un progrès à l'époque où elles furent établies. Elles ne sont devenues odieuses que pour avoir été détournées de leur application primitive et employées à un usage auquel le législateur ne les destinait pas.

Que de fois une loi pénale, une règle de procédure criminelle, excellente par l'intention, mais conçue avec imprévoyance ou rédigée d'une main maladroite, a fourni des armes contre la cause qu'elle devait servir! Que de fois une réforme judiciaire née d'une inspiration libérale s'est tournée en instrument de tyrannie! De même que la période du *wergeld*, malgré l'apparente grossièreté de ce système, a été un progrès sur la période de la mise hors la loi, de même dans les siècles qui ont suivi ces premiers temps du moyen âge, il n'est pas de coutume, pas de méthode, pas d'institution qui n'ait été, à l'origine et dans la pensée des fondateurs, la réforme plus ou moins habile des abus constatés, un élan plus ou moins efficace vers une justice meilleure. Les premières législations barbares qui autorisaient encore les guerres privées, et permettaient à l'offensé de se faire justice à lui-même, ne s'occupaient de l'homme qu'à l'état individuel sans songer à l'intérêt de la communauté; la législation féodale a été un progrès manifeste, puisqu'elle a commencé à rassembler les intérêts, à grouper les hommes, à faire des seigneurs et des vassaux une même famille où chacun, à des degrés divers, avait ses droits et ses devoirs. Tel est le principe et l'idéal de cette législation à l'heure où elle paraît. Cependant la législation féodale ne tarde guère à laisser éclater tous les vices dont elle renfermait le germe; elle devient inique, oppressive, odieuse, elle le serait bien plus encore, si l'église n'intervenait en faveur des faibles. Le droit canonique, nouveau progrès, va tenir en échec le droit seigneurial. Rien n'est plus beau assurément que cette première inspiration de la justice ecclésiastique, l'esprit soumettant la force, l'amour désarmant la violence; prenez garde pourtant : la justice ecclésiastique, elle aussi, aura ses mauvais jours, elle succombera aux tentations coupables, elle sera ambitieuse, cupide, despotique; oubliant les préceptes de son divin maître, elle convoitera des pouvoirs que l'Évangile lui refuse. Alors il y aura un roi, un saint, pour la rappeler à l'ordre.

C'est une grande page dans l'histoire du droit que la scène de saint Louis et de l'évêque Guy d'Auxerre, si bien racontée par Joinville. On sait quelle arme était l'excommunication au moyen âge. La terrible sentence, qu'elle fût prononcée par le pape ou par l'évêque, pouvait entraîner les conséquences les plus graves dans l'ordre temporel. Ceux qu'elle atteignait, dit très bien M. Albert Du Boys, étaient comme frappés de mort civile. Ils ne pouvaient plus être ni témoins ni juges; au bout d'un an et un jour, leurs biens étaient mis sous le séquestre, et ce séquestre durait jusqu'à ce qu'ils fussent réconciliés avec l'église. Que de périls dans cette application séculière d'une loi toute religieuse! Que de tentations offertes soit aux cupi-

dités mondaines, soit aux passions fanatiques! On a employé d'abord cette pénalité pour réprimer les violens, on prétend bientôt s'en servir pour dominer la terre. On donne des ordres aux sergens du roi, on veut que les sergens du roi deviennent les exécuteurs de la sentence épiscopale; si l'excommunication, avec toutes les conséquences qu'elle entraîne, n'est pas menée à bout par les sergens du roi, on dit que le roi perd la chrétienté.

Tel est le reproche qui fut adressé à saint Louis. Saint Louis perdait la chrétienté! L'évêque Guy d'Auxerre le lui notifia un jour au nom de tous les prélats du royaume: « Sire, ces archevêques et évêques qui sont ici m'ont chargé de vous dire que la chrétienté déchoit et fond entre vos mains, et décherra encore plus, si vous n'y mettez ordre, parce que nul aujourd'hui ne craint les excommunications. Ainsi nous requérons, sire, que vous commandiez à vos baillis et à vos sergens qu'ils contraignent les excommuniés d'un an et un jour à faire satisfaction à l'église. » Le roi ayant demandé que la sentence lui fût d'abord communiquée, afin qu'il pût savoir « si elle était droiturière ou non, » les évêques, après s'être consultés, répondirent qu'ils ne communiqueraient pas la sentence en ce qui afférait à la religion. « Moi donc, reprit le roi, je ne donnerai pas ordre à mes sergens et baillis de poursuivre ceux que vous excommuniez, car, si je le faisais, je ferais contre Dieu et contre droit. » M. Albert Du Boys, qui signale avec raison cette mémorable scène, y voit le premier exemple d'une distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. La merveille en cette affaire, c'est qu'un tel progrès ait été introduit par saint Louis. Et comment saint Louis a-t-il osé franchir ce pas devant lequel tant d'autres eussent reculé? Est-ce une théorie préconçue qui l'inspira? Non; ce fut, dit M. Du Boys, ce sens pratique des affaires qu'il possédait à un degré si haut, cette vue si claire du juste et de l'injuste « qui semblait être pour lui comme un reflet de la sagesse divine. »

Ainsi, de la justice barbare à la justice féodale, de la justice féodale à la justice ecclésiastique, de la justice ecclésiastique à la justice royale, il y a un progrès qui ne s'arrête pas, et des choses même que réprouve aujourd'hui un sentiment unanime ont pu être à leur date un bienfait public. C'est désormais une vérité banale que pour être équitable envers le passé il faut, par la science et l'imagination, s'efforcer de vivre de sa vie. L'étude des détails est pleine de révélations. Par exemple, quel usage plus barbare que celui du duel judiciaire? On sait gré à saint Louis, à Philippe le Bel, d'avoir porté les premiers coups à cette institution, de l'avoir réglée, c'est-à-dire restreinte, et par là d'avoir préparé les esprits à l'abolition complète d'une procédure inique. Eh bien! chose curieuse, le duel

judiciaire lui-même, à la date où il s'introduit dans les mœurs, avait été une sorte de progrès. Avant qu'on eût recours à ce jugement de Dieu, la grande preuve en justice était le serment. Or voici ce qu'on trouve dans le préambule d'une constitution donnée à l'Italie, sur la demande des seigneurs, par l'empereur d'Allemagne Othon Ier : « Il s'est introduit depuis longtemps une détestable coutume; si la charte de quelque héritage est arguée de faux, celui qui la présente fait serment sur les Évangiles qu'elle est vraie, et sans jugement il se rend propriétaire de l'héritage. Ainsi les parjures sont assurés d'acquérir. » Ces paroles se rapportent à la fin du xe siècle. A partir de cette date, le duel judiciaire vient corriger dans une certaine mesure les iniquités de la preuve par serment. Il est facile de se parjurer, il n'est pas aussi facile d'affronter une épée loyale, quand on se sait coupable d'un mensonge et que la conscience fait trembler la main. Oui, sans doute, mais la conscience peut s'endurcir, la main peut s'affermir, le faussaire peut emporter de haute lutte par le glaive ou la lance ce qu'il dérobait jadis par le parjure. Othon Ier, au xe siècle, n'avait pas eu tort de laisser le duel judiciaire se substituer à la preuve par serment; trois siècles plus tard, saint Louis eut bien autrement raison de le restreindre à des cas très particuliers, et de chercher avec ses jurisconsultes, Beaumanoir et Fontaines, un système de preuves qui laissât moins de place à l'injustice.

Ce système de preuves exposé par Beaumanoir, le sage et austère jurisconsulte du temps de saint Louis, est la première ébauche de ce qu'on a nommé plus tard les preuves légales. La loi se chargeait de juger à la place du juge. Elle déterminait des cas, des circonstances, qui devaient nécessairement avoir force de preuve, force souveraine et obligatoire, si bien que le juge ne pouvait s'y soustraire, quels que fussent d'ailleurs les incidens de la cause. Veut-on un exemple de ces jugemens imposés au juge par la loi? Beaumanoir cite un certain nombre de *présomptions graves* qui doivent forcément être considérées comme *preuves;* or, parmi ces présomptions graves, il y en a une qui est résumée de la manière suivante : « Si quelqu'un menace son ennemi d'un malheur et que ce malheur s'accomplisse, l'auteur de la menace est nécessairement l'auteur du fait. » Certes, voilà une jurisprudence d'une naïveté atroce; à combien d'accusés a-t-elle coûté la vie? Beaumanoir signale à ce propos une odieuse histoire, et il ne la donne pas comme un avertissement qui doit mettre le juge en garde contre l'erreur, il la donne au contraire comme un exemple qui fera mieux comprendre l'application de la règle. Une femme de La Villeneuve-en-Gès, qui est ou se croit lésée par son voisin, lui crie avec emportement en présence de plusieurs

témoins : « Ah! vous me prenez ma terre, vous mettez dans votre grange le blé qui a poussé chez moi; vous n'en jouirez pas longtemps, je vous enverrai les rouges charpentiers. » Six mois après, le feu est mis à cette grange. On arrête la femme, on l'interroge et sur le fait de l'incendie et sur les menaces qu'elle a proférées. Elle nie tout, mais les témoins sont là qui ont entendu les menaces; la malheureuse est condamnée au feu; « ele fut jugié à ardoir e fut arse. » Par un tel jugement, ajoute Beaumanoir, on peut comprendre combien il y a péril à faire des menaces. L'historien jurisconsulte du XIX[e] siècle trouve cette moralité du vieux légiste tout à fait incontestable; ce qui l'est beaucoup moins à son avis, c'est la nécessité d'un lien entre les présomptions qui existaient dans la cause et la culpabilité de l'accusée. Il conclut donc en ces termes : « Un accusé maladroit qui croit devoir tout nier pour ne pas se compromettre, et qui se compromet par là même bien plus encore, ne doit pas être victime de sa sottise. » Rien de plus juste, c'est le bon sens qui dit cela; je crois pourtant que cette conclusion n'a aucun rapport avec le récit qui précède. M. Du Boys semble croire que la malheureuse eût échappé au supplice, si, niant le fait de l'incendie, elle eût avoué le fait des menaces. C'est contredire tout ce qu'il vient d'exposer lui-même. Par cela seul que l'incendie avait suivi les menaces, l'accusée, d'après la jurisprudence du XIII[e] siècle, était nécessairement responsable du crime. C'est précisément par ce motif qu'elle s'obstinait à nier ses paroles; les avouer, c'était se perdre. Devant un tribunal de nos jours, l'accusée se serait défendue en expliquant ce propos incendiaire par un emportement de fureur; il y a loin d'un cri de colère à un crime, surtout quand six mois les séparent. Devant la justice dont Beaumanoir a tracé les règles, l'accusée n'avait pas cette ressource; innocente ou coupable, elle était forcée de mentir pour se sauver.

Dans les petites choses comme dans les grandes, on voit combien chaque progrès du droit pénal est laborieusement acheté. Le système des preuves légales qui, en se modifiant il est vrai, durera jusqu'au XVIII[e] siècle a été une réforme utile, même à l'époque où il produisait les conséquences barbares qu'on vient de lire : il substituait en bien des cas les prescriptions inflexibles de la loi à la passion ou au caprice des juges. L'exemple le plus extraordinaire de ces vicissitudes en matière de droit et de procédure pénale, c'est celui de l'inquisition. Le système propre à l'inquisition a commencé à être appliqué dans la première période du XIII[e] siècle à l'occasion de la guerre des albigeois. Or l'inquisition, avant cette date, était surtout une procédure, et même, chose difficile à croire, bien que parfaitement authentique, une procédure libérale. Dans

un temps où le faible était si peu protégé contre le fort, il était presque impossible que l'homme de condition humble, bourgeois ou manant, osât, je ne dis pas accuser de son chef un criminel de haute lignée, mais seulement faire acte de témoin contre lui. Eh bien! en opposition à la *procédure accusatoire* du droit féodal, le droit canonique avait institué la *procédure secrète*. Le juge féodal voulait qu'on vînt à lui tête haute, visière levée, et que l'accusateur fût prêt à soutenir son affirmation en champ-clos; accusation publique, duel judiciaire, ce sont choses qui vont ensemble dans la société du moyen âge. C'était fier, mais quels privilèges pour les violens! Quelles assurances d'impunité pour la tyrannie! L'honneur du droit ecclésiastique est d'avoir songé à la défense des faibles; voilà comment il a établi la procédure secrète, l'examen des faits criminels, sans que les plaignans se montrent, sans que les témoins se nomment, la recherche opérée librement, à loisir, dans l'ombre, l'*enqueste*, l'inquisition. Tel est le point de départ. La procédure inquisitoriale était si bien un progrès sur la procédure accusatoire, elle était si bien regardée à l'origine comme une garantie de justice que des maîtres de l'école de Bologne, jaloux de cette innovation hardie, en ont réclamé la gloire pour le droit romain. Roffredus de Bénévent, qui enseigna le droit à Bologne, puis à Arezzo, dans la première moitié du XIIe siècle, a écrit à ce propos de curieuses paroles. « Sachez, dit-il, que la procédure inquisitoriale est usitée pour les crimes dans le droit civil aussi bien que dans le droit canonique. » Et il énumère les cas où cette procédure est employée, il s'attache à prouver qu'elle n'appartient pas en propre au droit ecclésiastique, qu'il faut en chercher le principe dans le droit romain, qu'elle est inscrite dans tels et tels passages du *Digeste*. Il cite ces passages, les commente, puis ajoute avec fierté : « Par ces exemples et d'autres encore que l'écolier studieux saura bien découvrir, je prouverai jusqu'à l'évidence que l'inquisition est tirée du droit civil. Les professeurs de droit canonique nous font injure sans motif quand ils prétendent que l'inquisition est une invention de leur droit. » L'inquisition avait donc été à ses débuts une conquête de l'esprit de réforme; on sait trop ce qu'elle est devenue en Espagne aux plus sombres jours de l'ancien régime.

C'est une chose intéressante de voir comme les discussions philosophiques de ces derniers temps à propos du droit pénal se retrouvent sous forme concrète dans les expériences laborieuses du genre humain. Il est bien reconnu aujourd'hui que l'idée d'expiation ne doit pas entrer pour la moindre part dans l'idée du droit de punir. C'est pour avoir ignoré ce principe que les anciennes législations ont établi des pénalités dont le souvenir nous révolte. « La

punition, dit excellemment M. le duc de Broglie (1), n'est point chargée de régler le compte de l'homme avec la loi morale, ni d'égaler les souffrances à la perversité des actes. Qu'elle prévienne les plus importans des actes pervers, qu'elle les prévienne au degré suffisant pour le maintien de la paix, pour l'essor du perfectionnement individuel et social, voilà son œuvre. » De toutes les pénalités atroces fondées sur la doctrine de l'expiation, la plus atroce est la torture. Est-ce seulement à un fonds tenace de barbarie qu'il faut attribuer la persistance de ces pénalités effroyables pendant un si grand nombre de siècles? Peut-être une philosophie attentive découvrirait-elle dans ce fait une nouvelle preuve de ce droit de punir que les sociétés humaines ont toujours reconnu. L'humanité se trompait sur la nature et les limites de son droit, ce droit même lui paraissait incontestable. On ne s'expliquerait pas autrement que de telles horreurs aient pu se transmettre d'âge en âge et survivre à tant de révolutions. Quoi qu'il en soit, le principe de la torture se retrouve à presque toutes les pages de l'histoire du monde. L'antiquité en a gardé la marque; les vieilles théocraties l'ont transmis aux états les mieux ordonnés. En Égypte, en Asie, en Grèce, il est partout. Ne va-t-il pas disparaître enfin devant les grands jurisconsultes de Rome? Non, la *raison* écrite n'a point rejeté ce legs épouvantable; il y a un chapitre du *Digeste* intitulé *De quæstionibus et tormentis*. Le droit romain à son tour, avec l'autorité de son génie, impose au moyen âge l'horrible tradition. Du moyen âge, elle passe au monde moderne; si quelques états la repoussent, les autres, c'est le plus grand nombre, s'en arrangent parfaitement comme d'un droit naturel, et, faute de ce moyen de défense, se croiraient en péril! Ah! quelle longue traînée de sang! que de cris! quelle géhenne! Il n'y a pas encore cent ans que, dans notre généreuse France, la torture a été abolie par Louis XVI.

Ici se présente un fait considérable que M. Albert Du Boys, avec ses ressources de savoir, aurait dû mettre plus vigoureusement en lumière. Ame chrétienne, esprit philosophique, il était digne de traiter ce sujet dans toute son ampleur et d'y attacher son nom. Savez-vous à quelles époques de l'histoire on voit s'interrompre la tradition dont nous venons de parler? D'abord aux premiers temps du moyen âge, ensuite au XVIII[e] siècle. Voilà des périodes qui ne se ressemblent guère, et pourtant, sur ce point spécial qui nous occupe, on ne saurait méconnaître l'affinité qui les rapproche. C'est qu'à travers les barbaries du haut moyen âge il y avait un profond

(1) Voyez dans les *Discours et récits* de M. de Broglie le beau travail intitulé *Du Droit de punir*.

sentiment de mansuétude chrétienne, et que sous les légèretés impies du XVIIIe siècle il y avait l'inspiration très profonde aussi d'un christianisme inconscient. Par son ardent amour de l'humanité, le XVIIIe siècle a fait souvent des œuvres chrétiennes; il les a faites sans le vouloir, sans le savoir, qu'importe? Ce spectacle n'en est que plus instructif pour qui cherche avec impartialité la philosophie de l'histoire moderne. Que de fois, interrogeant sans parti-pris cette grande crise du genre humain, nous sommes frappés de voir que les innovations les plus hardies, les réclamations les plus généreuses avaient leur principe dans l'Évangile! Ces novateurs, qui se moquaient du christianisme, ne faisaient qu'en appliquer les doctrines, non pas certes au point de vue de la conscience individuelle, mais au point de vue de la vérité sociale. Dans toutes leurs erreurs, on retrouve l'ignorance et le mépris de la religion du Christ; dans tout ce qu'ils ont fait de bien, on s'aperçoit qu'ils lui obéissent à leur insu. Ils protégent le faible, ils prennent parti pour l'opprimé; comment donc s'étonner que sur ce point, et malgré tant de différences, le XVIIIe siècle puisse rencontrer les premiers âges chrétiens? En fait, il est certain que la torture, usitée dans le monde antique et consacrée par le *Digeste*, a été longtemps repoussée par la justice du moyen âge. La première mention qui en est faite chez nous se trouve dans une ordonnance royale de 1254; le roi y défend qu'on applique la question à des personnes honnêtes et de bonne renommée, pauvres ou riches, n'importe, surtout si l'accusation n'est appuyée que sur la déposition d'un seul témoin à charge. Cette ordonnance, il est vrai, prouve que la torture n'avait pas disparu des procédures judiciaires, puisque l'autorité royale était obligée d'intervenir afin d'en restreindre l'emploi; mais à qui s'adressait l'interdiction de 1254? A la France du midi ou plutôt à quelques villes du Languedoc restées fidèles aux traditions du droit romain. Dans le nord, à cette date, la torture est inconnue; on n'en trouve la trace ni dans les *établissemens de saint Louis*, ni dans la *coutume de Beauvoisis*. Cent ans après, l'usage de la torture est redevenu général; l'autorité du droit romain, dont les principaux textes viennent d'être remis en lumière par l'école de Bologne, l'emporte sur l'influence de l'Évangile. Pendant quatre cents ans, la torture sera un système de procédure parfaitement reconnu; il aura son code, ses règles, sa casuistique, et les jurisconsultes les plus savans discuteront ces détails avec une entière sérénité d'esprit. C'est le XVIIIe siècle qui aura l'honneur de reprendre la tradition chrétienne du moyen âge.

Parmi les casuistes de la torture, il faut citer surtout les grands criminalistes du XVe et du XVIe siècle, les uns approuvant le système

sans nulle réserve, les autres essayant de l'adoucir, mais tous également favorables au principe même. En Italie, Ange de Gambiglioni, Augustin de Rimini, Hippolyte de Marsigli, Giulio Claro, Farinace, ont protesté plus d'une fois contre la cruauté des juges qui abusaient de la torture; tous pourtant en ont reconnu et justifié l'usage. En Hollande, Damhouder professe les mêmes doctrines. En Allemagne, Carpzow, auteur d'un grand traité de droit criminel qui excita l'admiration générale, signale comme un progrès l'ingénieuse invention de tourmens tout nouveaux. La méchanceté des hommes croissant toujours, il fallait, dit-il, que la répression fût mieux armée (1). Nous pouvons être fiers de notre part dans cette délibération séculaire; à travers les tâtonnemens et les reculades, c'est chez nous, c'est en France, que les premières protestations ont retenti non pas contre l'abus de cette procédure inhumaine, mais contre l'idée même d'y avoir jamais recours. M. Du Boys signale ici quelques lignes de l'un des Étienne, Robert III, qui, traduisant la *Rhétorique* d'Aristote et rencontrant au chapitre XV du livre Ier les pages sur la torture, prend tout à coup la parole pour insérer dans son texte même des objections bien plus fortes que celles du Stagirite. Il y a là une erreur qui a déjà été relevée; le seul mérite de Robert Étienne est d'avoir rétabli un passage supprimé dans l'édition des Aldes. Les objections qu'on lui attribue sont d'Aristote lui-même (2). Cette rectification, que nous devons faire en passant, n'enlève rien à la beauté du noble concert qui ne s'interrompt pas durant une période de deux cents années. C'est Montaigne jetant ce cri énergique : « Combien ai-je vu de condamnations plus criminelles que crimes ! » C'est Dumoulin, c'est Laroche-Flavin, c'est Pierre Ayrault, lieutenant-criminel au siége présidial d'Angers, qui appellent la réforme du droit pénal. Ce dernier, qui écrit du temps des Valois, ne parle-t-il pas déjà comme un contemporain de Voltaire quand il proteste contre la question et les procédures secrètes? Sous Louis XIV, un magistrat franc-comtois, Augustin Nicolas, compose une dissertation dont voici le titre : *Si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets ;* il la dédie au roi lui-même, l'adjurant « d'extirper dans son royaume, par son pouvoir absolu,

(1) « Sæculo enim hoc nostro, crescente lite et malitia, nova creverunt tormentorum genera, in quibus excogitandis ingeniosi volunt audire, uti sunt laminæ, compedes, nervi, catenæ, carceres, minellæ, pedicæ, aqua frigida, taxilli, cuneus, sibillæ, vigiliæ, *Dœnischer Mantel, Spanische Kappen, Englische Jungfrau, Braunschweigische Stiefeln,* et centum alia inter quæ poletrum quo carnes scinduntur. »

(2) C'est M. Norbert Bonafous, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, qui a élucidé ce point avec beaucoup de précision dans son excellente traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, 1 vol., Paris 1856. Voyez p. 415, notes du livre premier.

et d'inviter par son exemple les autres princes chrétiens à corriger dans leurs états tant d'injustes moyens de venir à la connaissance et au châtiment des crimes. » Il est vrai que la dédicace d'Augustin Nicolas ne parvint pas directement à son adresse; l'auteur n'obtint pas la permission de publier son livre en France, il fut obligé de recourir aux presses d'Amsterdam. Cela se passait en 1682; six ans après, La Bruyère écrira ces mots : « la question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et sauver un coupable qui est né robuste. » Commentant lui-même cette terrible ironie par un trait plus mordant encore, il ajoutera : « Je dirai presque de moi : je ne serai pas voleur ou meurtrier; je ne serai pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment. » On sent déjà les approches du XVIII[e] siècle.

Comment parler du XVIII[e] siècle sur ce point sans penser aux grands-jours? On sait ce qu'étaient les grands-jours dans l'ancienne monarchie : une magistrature extraordinaire qui allait siéger dans telle ou telle province selon les circonstances, cassant les arrêts iniques et rétablissant le droit commun. Il y eut des grands-jours dès le XIV[e] siècle; les derniers eurent lieu au XVII[e]. Ceux qui furent tenus à Clermont en 1665 ont été rendus célèbres par ces spirituels mémoires de Fléchier retrouvés il y a trente ans, et dont la publication a été un véritable événement littéraire. Or les grands-jours de Clermont avaient réparé tant d'injustices, réprimé tant de tyrannies locales, que Louis XIV fit graver une médaille avec ces mots : *salus provinciarum, repressa potentiorum auctoritas*. C'est à l'histoire elle-même de frapper une médaille pour les réformateurs du XVIII[e] siècle et d'y graver cette légende : salut du droit commun, répression de l'injustice et de la tyrannie des parlemens. On y lirait les noms de Montesquieu, de Beccaria, de Servan, d'Élie de Beaumont, surtout le nom de Voltaire. L'homme qui réhabilitait Calas, qui sauvait la famille Sirven, qui flétrissait les juges du chevalier La Barre, qui vengeait l'honneur de la France auprès de l'Europe en adressant au marquis de Beccaria sa *Relation du procès d'Abbeville*, qui prenait en main la cause du comte Lally-Tollendal, qui jugeait son procès, sa condamnation, sa mort, qui aidait le fils de la victime, le jeune comte Lally, à obtenir la cassation de l'arrêt inique, et qui, informé du succès sur son lit de mort, se ranimait tout à coup pour dicter ce billet : « Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle, il embrasse tendrement M. de Lally, il voit que le roi est le défenseur de la justice, il mourra content, » — certes un tel homme a droit à la reconnaissance non-seulement des âmes libérales, mais des âmes chrétiennes, puisqu'il a réalisé parmi nous quelque chose de la divine parabole du Samaritain. Et ce n'est pas en lui un élan de

charité qui demain peut-être ne se renouvellera pas, l'épreuve a duré seize ans pour Voltaire. C'est en 1762 que l'horreur du meurtre juridique de Calas transforme le vieillard en tribun; de cette date à sa mort, de 1762 à 1778, il poursuit cette œuvre de justicier, il est le défenseur des opprimés, il est le réformateur du droit criminel, il préside les grands-jours du XVIIIe siècle. *Repressa potentiorum auctoritas.*

L'amour de l'humanité, la haine de l'oppression, voilà les deux sentimens qui, à défaut de croyances plus hautes, inspiraient les réformateurs du XVIIIe siècle. Au fond, ce qui révoltait le plus leur instinct, c'était la doctrine de l'expiation implicitement contenue dans le système des pénalités sauvages. M. le duc de Broglie l'a dit excellemment : il n'appartient pas à la loi pénale de régler tous les comptes de l'homme; prétendre égaler les souffrances du corps à la perversité des intentions, c'est usurper sur le juge infaillible et commettre une sorte de sacrilége. De là les condamnations, comme dit Montaigne, *plus criminelles que le crime lui-même.* Cette idée, dernier reste des vieilles théocraties renversées par l'Évangile, a été définitivement éliminée par le XVIIIe siècle. Au contraire il y a une autre idée qui se dégage peu à peu des expériences du genre humain dans cette longue histoire du droit de punir, c'est l'idée de corriger le coupable, de relever l'être déchu. La révolution en ses meilleurs jours eut l'honneur de consacrer ce principe. On le voit apparaître pour la première fois dans les discussions de l'assemblée constituante. Le rapporteur de la loi pénale du mois de juillet 1791, Le Pelletier Saint-Fargeau, n'est que l'interprète des sentimens unanimes de son temps lorsqu'il écrit ces mots : « Il faut que les peines soient humaines et justement graduées, dans un rapport exact avec la nature du délit, égales pour tous les citoyens, exemptes de tout arbitraire judiciaire, qu'elles ne puissent être dénaturées après le jugement dans le mode de leur exécution, qu'elles soient répressives principalement par des gênes et des privations prolongées, par leur publicité, par leur proximité du lieu où le crime a été commis, *qu'elles corrigent les affections morales du condamné...* »

Il faut remarquer ici un nouvel exemple de ce fait déjà signalé plus haut, à savoir que le progrès même le plus légitime ne s'accomplit guère sans payer tribut à l'erreur. La législation pénale de 1791 fait certes le plus grand honneur à l'assemblée constituante, elle a établi des règles qui sont à jamais consacrées; eh bien! la préoccupation si ardente de l'égalité devant la loi a été cause qu'une des prérogatives les plus libérales de la couronne, le droit de grâce, fut supprimée. Le législateur de 1791, si la passion ne lui avait pas ôté sur ce point la claire vue des choses, aurait compris que, la

loi s'imposant toujours au magistrat malgré l'infinie variété des circonstances, il est bon de constituer un pouvoir suprême, désintéressé, ayant le droit de tempérer la peine suivant les cas. L'inflexibilité de la peine légale, en bien des occasions, ne peut-elle pas devenir une chose barbare? Le législateur aurait compris en même temps que le droit de grâce est un des moyens les plus efficaces pour *corriger les affections morales du condamné*; supprimer le droit de grâce, n'est-ce pas enlever aux criminels la perspective de la plus grande récompense promise au repentir? Ainsi l'assemblée constituante méconnaissait elle-même le principe qu'elle venait de proclamer. Au fond du bagne, au fond de l'abîme, pénétrait encore un rayon qui pouvait aider le misérable à se relever; la loi de 91 éteignit cette lueur bienfaisante.

Après avoir rappelé une partie de ces faits, M. Albert Du Boys ajoute très noblement : « On peut dire en un certain sens que l'infortuné Louis XVI, privé du droit de grâce, le ressaisit sur l'échafaud. Le pardon qu'il accorda à ses bourreaux fut le dernier et le plus sublime exercice de ce vieux privilége de la royauté. » Est-il nécessaire de rappeler que le XIXe siècle a réparé sur ce point les erreurs et les contradictions du XVIIIe? Quel que soit le nom du dépositaire de la souveraineté, roi, empereur, président, le droit de grâce, inséparable du droit de punir, est redevenu la prérogative du souverain.

Droit de punir, droit de grâce, amendement du coupable, autant de choses qui se lient et s'enchaînent. Aujourd'hui aucun homme public n'oserait traiter une question de justice pénale sans se préoccuper en même temps des intérêts moraux du condamné. Lisez par exemple le remarquable rapport que M. le vicomte d'Haussonville vient de présenter à l'assemblée nationale au nom de la commission d'enquête sur le régime des établissemens pénitentiaires. L'inspiration dominante de ce travail, c'est le perpétuel souci de l'amendement du criminel. L'auteur l'indique dès la première page, et l'on devine avec quelle joie il constate cette supériorité de notre siècle sur les âges précédens. « Cette noble préoccupation, dit-il, devait renaître au sein de l'assemblée nationale, car, par une coïncidence digne de remarque, l'étude des questions pénitentiaires a toujours marché de front avec le mouvement des idées généreuses et libérales dans notre pays. On peut dire qu'elles ont en même temps rencontré la même faveur ou subi la même éclipse. Sous l'ancien régime, les prisons ne sont considérées que comme des lieux de répression, et, sauf quelques esprits un peu adonnés aux chimères comme Mabillon, nul ne songe à s'inquiéter de l'amendement moral de ceux qu'elles renferment. La révolution de 89

approche, et déjà l'opinion publique commence à s'émouvoir. Un étranger, John Howard, visite nos prisons et pousse à leur aspect un cri éloquent qui retentit dans la conscience publique; mais les terribles événemens des années suivantes détournent les esprits de cette préoccupation naissante, et lorsque la sécurité est rétablie, lorsque les portes des prisons se sont ouvertes devant les innocentes victimes qui y avaient été renfermées, le bruit des armes empêche d'entendre les plaintes légitimes de ceux qui continuent à y expier leurs crimes. La pensée pénitentiaire qui cherche à allier la moralisation à la répression ne tient qu'une faible place dans le code pénal de 1810, dont les auteurs n'aperçoivent pas nettement cette vérité si bien mise depuis lors en lumière et en pratique par le grand jurisconsulte américain Livingston, à savoir que toute législation qui édicte des peines est incomplète et presque impuissante, si elle ne statue en même temps, par des dispositions spéciales et détaillées, sur le mode d'exécution de ces peines. »

Le consciencieux rapporteur de la commission d'enquête signale ensuite la reprise du mouvement libéral sous la restauration et rappelle les grands débats qui préparèrent alors la réforme pénitentiaire. On remonte jusqu'à l'origine du droit de punir, on renferme dans des limites certaines l'exercice de ce droit, et on détermine les conditions morales auxquelles le châtiment doit satisfaire. Arrive 1830, et la cause de la réforme, déjà gagnée en théorie, est sur le point de triompher dans les faits. Les rapports de MM. de Beaumont et de Tocqueville à la chambre des députés, de M. Bérenger à la chambre des pairs, vont assurer le succès d'un projet de loi conçu dans cet esprit d'amendement moral réclamé par la civilisation chrétienne, quand éclate la révolution de 1848. Tout est remis en question; obligée de défendre son principe même et de vivre au jour le jour, la société n'a plus le loisir nécessaire à de telles études. On ne les reprit que vingt années plus tard. « C'est à l'administration, dit M. le vicomte d'Haussonville, que revient l'honneur d'avoir, au mois d'octobre 1869, provoqué un réveil de l'opinion en instituant une commission composée des hommes les plus compétens et qui devait avoir pour objet l'étude des questions de patronage. » Cette commission, il la montre « poussée par le mouvement des esprits qui signala les premiers mois de l'année 1870, » agrandissant le cercle de ses travaux, se préparant à les couronner par des résultats plus complets, quand les désastres de la guerre et les convulsions politiques qui en furent la suite ajournèrent encore une si généreuse entreprise. « Ainsi, ajoute l'auteur, la brutalité des événemens venait pour la deuxième fois entraver l'œuvre de la réforme pénitentiaire, et démontrer cette vérité qu'autant la liberté

est favorable aux nobles préoccupations de l'esprit humain, autant les révolutions leur sont contraires. »

Nous n'avons pas à entrer dans les détails du beau rapport de M. le vicomte d'Haussonville. C'est tout un livre où les questions les plus graves comme les plus délicates sont traitées avec une attention, une prudence, une charité, qui ne se démentent pas un instant. Est-ce au ministère de l'intérieur ou au ministère de la justice que doit ressortir l'administration des prisons? Est-ce au département ou à l'état que doivent appartenir les maisons de détention? Quel est le meilleur régime d'éducation correctionnelle? Quels sont les avantages ou les défauts de notre organisation pénitentiaire comparée à celle des pays étrangers? Comment remédier à nos misères? Comment préserver du découragement les agens même les plus dévoués? Comment se mettre en mesure de combattre chaque jour le mal qui chaque jour renaît? Ces problèmes et bien d'autres encore fournissent à M. le vicomte d'Haussonville des études empreintes des plus nobles sentimens de justice et d'humanité. Après tant de criminalistes qui ont agité les mêmes questions, il a su les rendre neuves grâce aux documens qu'il a rassemblés de toutes parts. Ce sujet pourtant ne nous appartient pas, nous le laissons à de plus compétens dont les éloges auront plus de prix pour l'auteur. Bornons-nous à la partie philosophique du travail; ce qui nous intéresse dans ces belles études, c'est l'inspiration même qui les anime, c'est-à-dire la poursuite constante de l'amendement moral du condamné, complément indispensable et justification du droit de punir.

Cette préoccupation est manifeste à toutes les pages du rapport de M. d'Haussonville. Les novateurs les plus humains du XVIIIe siècle seraient bien surpris de voir combien ils avaient encore de progrès à faire et d'étapes à parcourir, eux qui se croyaient si hardis dans leurs réclamations. C'est ici qu'apparaît la supériorité de notre siècle. Voltaire est admirable quand il flétrit les procédures iniques et réclame avec la publicité des débats la liberté de la défense; mais, s'il s'agit d'un coupable justement frappé, s'occupe-t-il de son sort? le suit-il dans sa prison? a-t-il l'idée d'une amélioration possible? soupçonne-t-il que le malheureux peut sortir de cette fange et renaître à la lumière? Pas le moins du monde. Il sait que le pauvre diable brûlé, rompu, pendu, ne sera plus d'aucun usage pour la communauté sociale, et, insistant sur ce point plus drôlement qu'on ne voudrait, il propose d'utiliser ces forces perdues. Mandrin était brave, héroïquement brave; il fallait lui donner un régiment et l'envoyer au Canada se battre contre les Anglais. Ce faussaire excelle dans le maniement du burin, que ne lui trouve-t-on un em-

ploi dans le service de la monnaie? On conçoit qu'il y aurait là une étrange manière de poser sa candidature aux fonctions publiques; ce beau système aurait pour principal effet l'encouragement au crime. Ce serait précisément le contraire de l'amendement moral. Comparez à ces étourderies philanthropiques du XVIIIe siècle la préoccupation chrétienne du XIXe. Un des meilleurs passages du rapport de M. d'Haussonville est celui où il peint les difficultés de l'aumônier dans ses rapports avec le peuple des prisons. Voilà un spectacle que les âges précédens n'ont pas connu : au milieu des plus misérables créatures, le prêtre dévoué, compatissant, le représentant de celui qui rachète et qui relève! Nous ne parlons pas du prêtre qui aide le condamné à bien mourir; jamais, dans les siècles vraiment chrétiens, les consolations religieuses n'ont manqué aux hommes qui les ont demandées. Nous parlons du secours constant, de la consolation de tous les jours et de toutes les heures, nous parlons du ministre de Dieu attaché à cette œuvre de la régénération du coupable. Au XVIIe siècle, lorsque Bourdaloue écrit sa belle *Exhortation sur la charité envers les prisonniers*, il ne s'occupe que des secours matériels, du soulagement des maux physiques, et tout en jetant ce noble cri : « Pour être criminels, ne sont-ce pas toujours des hommes? » il ne paraît pas se souvenir que la charité, soit publique, soit privée, doit s'intéresser par-dessus tout à l'amendement du misérable. On voit bien par ce discours même que certaines personnes y pensaient; Bourdaloue signale des hommes « capables de paraître ailleurs avec honneur, » et qui se rendaient en quelque manière « plus prisonniers que les prisonniers mêmes, vivant au milieu d'eux, traitant sans cesse avec eux, ne quittant les uns que pour se transporter auprès des autres, leur tenant lieu à tous de pères, de tuteurs, de patrons, d'amis, de confidens, d'agens, surtout d'apôtres et de maîtres en Jésus-Christ. » Ce ne sont là toutefois que des actes individuels, et des actes si extraordinaires que le hardi prédicateur n'ose pas les proposer en exemple au commun des fidèles; à plus forte raison n'ose-t-il concevoir l'idée d'une institution qui assure la pratique régulière de ce grand devoir social.

La pensée religieuse du XVIIe siècle était donc incomplète sur ce point comme la pensée philanthropique du XVIIIe était irréfléchie; le XIXe siècle a transformé en devoir public ce qui n'était qu'une vertu d'exception dans l'ancien régime, et, en continuant les traditions généreuses du siècle de Turgot, il les a rectifiées par des doctrines plus hautes. Voilà un sérieux progrès, mais à quel prix est-il acheté? Il faut voir dans le rapport de M. d'Haussonville combien tous ceux qui travaillent à l'amendement du condamné ont de

peine à éviter le découragement. Il y a des directeurs animés du zèle le plus louable qui ont renoncé à tout espoir. Si l'aumônier ne se rebute jamais, c'est qu'il est soutenu par sa foi; il a pourtant des difficultés bien plus grandes que celles du simple directeur laïque. Deux ennemis l'attendent au seuil de la cellule, l'hypocrisie et le cynisme. Que de prudence il lui faut pour ne pas être dupe de l'un! quelle douceur pour triompher de l'autre! Il résulte de l'enquête si attentive de M. d'Haussonville que, dans cette lutte contre les pires instincts de la pire humanité, ce sont les religieuses qui obtiennent les meilleurs succès. Le rapporteur a pu constater quelle impression de respect elles font pénétrer peu à peu chez les créatures les plus dégradées; leurs soins, leur dévoûment, ce mélange de douceur et de dignité que rien n'altère jamais, finissent presque toujours par triompher de l'endurcissement du cœur. Et ce ne sont pas là des appréciations complaisantes, il y a eu des épreuves terribles qui ont fourni des preuves irrécusables. Sous la commune, les détenues de Saint-Lazare ont aidé spontanément la supérieure à se soustraire aux violences des forcenés. Une seule défection eût fait échouer le complot; aucune d'elles n'a failli; elles ont mené jusqu'au bout cette œuvre d'une si touchante gratitude, et la supérieure a été sauvée. M. d'Haussonville signale ici un fait digne d'attention : dans un temps où la défiance de l'élément ecclésiastique est devenue chez certains esprits une sorte de maladie, au milieu de tant de réformateurs qui déclament à propos de l'instruction, à propos des enterremens, à propos de tout, contre ce qui n'est point exclusivement laïque, nul n'a osé demander jusqu'à présent que la religion fût absente des prisons. L'emprisonnement laïque, comme l'appelle M. d'Haussonville, est une formule qui manque au vocabulaire des discussions quotidiennes. Pourquoi? C'est que l'idée de l'amendement moral du condamné, à peu près inconnue au XVIIe siècle, tout à fait étrangère au XVIIIe, est aujourd'hui la pensée constante de quiconque s'occupe de questions pénales. C'est ici l'un des points où la déclamation révolutionnaire est forcée de s'arrêter sous peine de heurter un sentiment général.

Il nous serait facile d'extraire beaucoup d'autres détails curieux et instructifs soit du vaste tableau présenté un peu confusément par M. Albert Du Boys, soit du scrupuleux et méthodique rapport de M. le vicomte d'Haussonville. Nous n'avons rien dit des deux volumes que M. Du Boys a consacrés à l'histoire du droit criminel en Angleterre et en Espagne, nous avons négligé la comparaison établie par M. d'Haussonville entre les pénitenciers de la France et ceux des autres états de l'Europe. C'est que nous ne faisions pas œuvre de jurisconsulte ou de législateur; simple critique attentif

aux choses de l'humanité, nous avons préféré nous tenir sur les hauteurs et dégager de cette multitude de faits les caractères essentiels qui permettent de contrôler la philosophie par l'histoire. Est-il vrai que l'idée de justice soit une idée artificielle née parmi les humains du besoin de se défendre et qui n'implique pas l'existence d'une loi supérieure? Est-il vrai que les progrès du droit ne soient que le résultat d'un développement fortuit, d'une évolution sans principe et sans but? L'histoire de cette évolution démontre exactement le contraire. Le premier criminel dans le monde a senti qu'il violait une loi divine; la société primitive a proclamé aussi cette loi par l'horreur que lui a inspirée l'auteur du crime. Dans la sphère des principes, l'idée de justice précède l'idée de châtiment, et l'idée de châtiment est toujours associée à l'idée de défense; sur le terrain de l'histoire, la période de la mise hors la loi précède toujours la période du *wergeld*.

En résumé, que renferme cette notion primordiale de la justice? Deux choses confuses et indistinctes au début, mais que démêlera l'expérience des générations : premièrement le droit de punir, deuxièmement le devoir de travailler par la punition même à l'amendement du coupable. Parce que l'évolution des âges a dégagé ces deux élémens, vous vous persuadez qu'elle les a fait naître. C'est l'erreur d'une analyse bien incomplète. Toute enquête historique où rien n'est omis inflige un démenti à votre système. Il y a une loi éternelle, il y a une lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ce n'est pas le travail des siècles qui a créé cette loi, c'est cette loi qui a produit le travail des siècles. L'histoire de l'humanité n'est que le récit de ses efforts vers ce foyer de justice, et ses écarts, ses élans, ses chutes, ses reprises d'espérance et d'ardeur, représentent tout simplement les vicissitudes de cette marche laborieuse, suivant que la clarté divine s'obscurcit ou rayonne au fond de son âme. Une philosophie qui supprime les vérités antérieures et supérieures à l'homme n'expliquera jamais ni les défaillances ni les progrès des sociétés humaines; elle cherche son point d'appui dans le vide, elle est condamnée à se perdre dans le chaos.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

FORMOSE

ET

L'EXPÉDITION JAPONAISE

Les esprits observateurs qui suivent avec un intérêt bien justifié la transformation du Japon et le spectacle de ses luttes intérieures n'ignorent pas que le mikado a tout récemment ordonné l'envoi d'une force armée sur un point de l'île chinoise Taïwan, mieux connue en Europe sous son nom d'origine portugaise, Formose. La presse étrangère de l'extrême Orient, celle qui porte un attachement sincère au Japon, avait espéré que la cour de Yeddo, prêtant l'oreille aux avis de sages conseillers, repousserait comme inopportune l'idée de cette aventure; mais une raison politique et l'ardeur belliqueuse d'un peuple naturellement batailleur ont triomphé de la résistance d'un petit nombre d'hommes prudens. L'attaque sur Formose, c'est-à-dire l'invasion d'un territoire appartenant aux Chinois, est à cette heure un fait accompli.

C'est le massacre de quelques pêcheurs japonais, jetés par les hasards de la mer au milieu des peuplades sauvages de l'île Formose, qui est le prétexte de cette guerre; pourtant est-ce bien le besoin de représailles qui a seul poussé les Japonais à cette périlleuse entreprise? Quelle urgente nécessité y avait-il pour la jeune nation de compromettre par l'éventualité d'une rupture avec un puissant voisin le développement pacifique de ses réformes? N'était-ce pas téméraire d'exposer ainsi une flotte nouvelle et chèrement acquise, soit à se briser sur les falaises d'une île sans rade et sans abri, soit à périr au sein d'un mer où les typhons se succèdent avec une effrayante rapidité pendant plusieurs mois de l'année? Qu'est-ce que Formose, cette terre à peu près inexplorée, peuplée dans sa partie

méridionale d'aborigènes cruels, sauvages, qui égorgent les naufragés qu'une prompte rançon n'arrache pas à leurs mains? Telles sont les questions auxquelles nous nous sommes proposé de répondre; nous le ferons à l'aide de documens récemment arrivés en Europe et de notes recueillies pendant le séjour de dix années que nous avons fait aux environs de l'île aujourd'hui en litige.

I.

Formose était encore imparfaitement connue dans sa partie sud il y a peu d'années, et les Japonais ont dû se servir évidemment, pour s'y guider, de la carte et des renseignemens rapportés en Chine par un « général » américain du nom de Legendre, qui a visité l'île en 1867 et 1873. Sur nos atlas français, on la trouvera entre 118 et 120 degrés de longitude est, 22 et 25 degrés de latitude nord. Ce territoire fait actuellement partie de la province chinoise du Fou-kien, dont Amoy est le chef-lieu. Un sous-gouverneur dépendant de cette vice-royauté réside à Taïwan-fou, la capitale de Formose. On peut lire à Macao, dans des manuscrits portugais rédigés par d'anciens missionnaires, et conservés intacts aujourd'hui par M. F. da Silva, que l'île de Taïwan fut découverte par des négocians chinois du Fou-kien en 1480; si cette date est exacte, elle prouverait que les navigateurs de l'Empire-Céleste ont tardé bien longtemps à s'aventurer loin des côtes. Un fait positif, c'est que les Portugais y firent leur apparition première en 1634; émerveillés de la hauteur des montagnes, des volcans qui servaient la nuit de phares à leurs vaisseaux, ces grands explorateurs lui donnèrent le nom de *Formose* (la Belle). Comme dans tant d'autres riches possessions d'Asie, le Portugal ne put s'y maintenir; l'Espagne et la Hollande vinrent l'y remplacer. La première, après y avoir fondé un établissement plutôt religieux que commercial, dut l'abandonner. Ce fut un malheur irréparable pour l'île splendide, car depuis lors Formose est restée aux mains des barbares, c'est-à-dire, en premier lieu, dans celles de divers pirates chinois, puis au pouvoir du gouvernement de Pékin, ce qui est à peu près la même chose.

Les mandarins, une fois installés dans Taïwan, ont fait de grands efforts pour en chasser les véritables indigènes; s'ils n'ont pu les exterminer tous, ils ont réussi du moins à les refouler au sud, sur le versant oriental, et au plus haut des montagnes de l'île. Sauvages aujourd'hui, les aborigènes de Formose seraient sans doute, sous le gouvernement paternel de l'Espagne, ce que sont de nos jours les Tagales des Philippines, civilisés, excellens cultivateurs, musiciens et bons soldats. Leur affinité avec les intelligens indi-

gènes de l'île Luçon a été de tout temps remarquée par les missionnaires espagnols, et le langage que l'on parle dans l'une et l'autre île offre une grande analogie.

Il y a deux ans, à ce qu'on assure, l'Italie aurait songé à jeter dans cette partie du monde les fondemens d'une colonie. L'Allemagne a fait plus il y a trois ans : elle a fait offrir 5 millions de dollars pour l'acquisition entière de l'île. La Chine n'avait pas besoin heureusement dans ce moment-là de 25 millions de francs, et l'offre a été rejetée. Les Allemands, maîtres de Taïwan, eussent été des voisins bien incommodes pour les Espagnols, les Anglais et pour nous-mêmes, en raison du voisinage des Philippines, de Hong-kong et de notre colonie de Saïgon, où déjà nous avons l'ennui de les rencontrer trop souvent.

Il est tout à fait impossible de fournir un total, même approximatif, de la population de Formose, composée au nord de Chinois immigrans et de Pei-po-hwans, indigènes soumis, — dans les montagnes de Hakkas, descendans des conquérans asiatiques de l'île, et au sud de tribus sauvages et errantes. Ces clans méridionaux se sont beaucoup mélangés avec les Chinois. Plusieurs sauvages ont même adopté les coutumes chinoises au point de se raser la tête et de porter la longue queue en cheveux des Cantonais; mais ils ont conservé la fâcheuse habitude de percer leurs oreilles, et d'y introduire soit un morceau de bois sculpté, soit un coquillage poli et aux couleurs vives. Rien de plus désagréable à la vue que ce laid ornement. Les hommes des tribus féroces des Boutans, des Couscous, des Kowarts, et quelques autres encore célèbres par leur cruauté, vont à peu près nus; il n'en est pas de même chez les tribus qui, comme dans le voisinage de la baie de Loong-kiao, entretiennent des rapports fréquens avec les Chinois, les Hakkas et les Pei-po-hwans. Les indigènes y sont vêtus d'une jaquette longue brodée et serrée au corps; la partie inférieure du vêtement se compose d'un morceau de drap également orné de broderies, faisant le tour des reins et descendant jusqu'à la moitié de la cuisse. La tenue des femmes est particulièrement modeste, combinée de façon à montrer avec avantage les formes élancées et gracieuses de leur corps. La nature les ayant dotées de chevelures abondantes, on les voit chaque jour arranger leurs cheveux avec beaucoup de coquetterie, non pas, ainsi qu'on pourrait le supposer, à la chinoise, mais de manière à rappeler les plus élégans échafaudages des coiffures européennes. Malheureusement à Formose, comme dans la Malaisie et la Polynésie, tout le monde, sans exception, mâche le bétel.

Comme chez la plupart des sauvages, les sauvages asiatiques surtout, la vie a ici peu de prix. Les naturels l'exposent tous les

jours avec la plus parfaite indifférence dans leurs querelles avec les Hakkas, voisins turbulens et de mauvaise foi, d'une rapacité qui trahit surabondamment leur origine chinoise. Ces indigènes possèdent des forces physiques dont leurs voisins sont dépourvus. Vigoureux, bien formés, l'escalade des montagnes les plus escarpées est un jeu pour eux. Leurs compagnes sont gracieuses, et d'une pureté de formes à faire croire que l'on retrouve en elles la perfection dont la nature a dû doter les premières femmes. Il n'y a dans ces régions éloignées de toute civilisation ni médecins, ni médecines : aussi les enfans qui naissent grêles et chétifs s'étiolent et meurent; ceux qui parviennent à l'âge mûr sont superbes et pleins de vie. Sans les guerres intestines qui les déciment, les centenaires seraient fort communs chez eux; les Formosiens assez fortunés pour atteindre l'âge de soixante ans combattent et chassent encore comme à la plus belle époque de leur jeunesse.

On comprendra que dans le voisinage de ces tribus guerrières tout le monde marche armé, depuis le laboureur à sa charrue jusqu'au petit berger qui garde son troupeau de buffles. Dès qu'un voyageur isolé inspire aux sauvages quelque soupçon, ils l'attendent au coin d'un carrefour pour lui couper la tête ou le percer d'une flèche tirée à longue distance. Indépendamment de leurs flèches, les sauvages possèdent des épées ou plutôt des sabres aux longues et larges lames; ils ont aussi de vieux fusils à mèche chinois, dont ils n'usent que dans les embuscades et jamais à découvert. Le climat est très salubre sur la côte, mais peu sain dans la plaine et sur les plateaux de la chaîne de montagnes qui coupe littéralement Formose en deux, du nord au midi. Le point le plus élevé de cette arête volcanique est le mont Morrison, situé au centre de Formose, et s'élevant à 3,600 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. L'île offre, au dire des rares naturalistes qui l'ont visitée, toutes les apparences d'une récente création. Quelques volcans y fument encore; ce n'est qu'aux approches de la mer que la puzzolane s'est transformée en terre végétale d'un produit excellent et que disparaissent les roches d'éruption. Il y a des dunes nombreuses enveloppant le littoral d'une ceinture dorée, comme aux Maldives. Quand la marée est basse, elles se couvrent d'une multitude de petits crabes à couleur jonquille, dont beaucoup servent de nourriture aux singes, qui en paraissent très friands.

La faune, comme celle des îles du Japon et des Philippines, ne compte d'autres animaux dangereux pour l'homme que l'alligator et le crocodile. Certains cours d'eau en sont infestés au point qu'on ne peut y passer à dos de cheval ou dans des embarcations légères. Le buffle sauvage, appelé dans le pays *carabao simaron*, le cerf,

l'axis au pelage étoilé, des quadrumanes d'une variété infinie, abondent sur les montagnes et dans toutes les parties couvertes d'une végétation sauvage. Cette absence de fauves, remarquée également aux îles Philippines, est une nouvelle preuve que Formose ne s'est probablement jamais détachée à la suite de quelque bouleversement terrestre du continent asiatique; où les tigres et autres animaux féroces sont fort nombreux. On y voit quelques chevaux de petite taille, mais leur importation dans l'île est récente; ils viennent de Chine, et ne servent de montures qu'à des Européens et à d'obèses mandarins de Ta-kow et de Taïwan-fou. Dans cette partie de l'Océanie, c'est le buffle qui, patient comme nos bœufs européens, creuse péniblement à l'époque des pluies torrentielles le sillon des rizières fangeuses. Quand la récolte est par terre, c'est encore lui qui, sous un soleil ardent, attelé à un chariot grossier, la transporte avec lenteur, mais avec une persévérance admirable, dans les fermes presque toujours éloignées des lieux de culture, — et par quelles voies! au milieu de plaines ouvertes, rocailleuses ou semées de marécages.

Le bambou, ainsi que sur le continent occidental d'Asie, est très commun. Dans les rizières formant bouquets, au sommet des montagnes, on voit se dresser son panache vert, ondoyant et frémissant à la brise. Quand un typhon éclate, les épais fourrés où ces arbres se trouvent en grand nombre s'emplissent de voix graves, mystérieuses, produites par le frottement désordonné de leurs tiges creuses et lisses. Qu'on s'imagine des milliers d'orgues remplies par un vent d'orage, et jetant sous les voûtes élevées des forêts tropicales leurs voix éoliennes. L'aréquier et le cocotier, moins élégans, sont aussi fort répandus sur le versant des coteaux. Les fruits, parmi lesquels il faut citer l'orange, la banane, la goyave, sont délicieux et laissent à la bouche une saveur pleine de fraîcheur. Pour l'Européen frugal, qui sait se passer de pain et peut le remplacer par du riz étincelant de blancheur, pour celui qui n'a pas besoin de viandes fortes, comme celles du bœuf et du porc, la vie est des plus faciles et d'un bon marché inconnu dans nos régions.

Le côté sérieux de la production actuelle de Formose, c'est la canne à sucre : elle vient fort bien dans le nord, où des Chinois s'adonnent entièrement à cette riche culture. Il y a encore des mines d'or, d'argent et de cuivre très mal exploitées. On y trouve des huiles minérales à fleur de terre, une houille qui, sans être comme celle de Cardiff, donne néanmoins d'excellens résultats. L'extraction se fait déjà sur une grande échelle, et elle doit forcément augmenter. Un des produits considérables de l'île est l'huile d'arachide; on en fait de nombreux tourteaux pour bonifier la terre; c'est par millions de picols que se fabriquent ces utiles engrais.

De Formose ou plutôt de Taïwan-fou, les jonques exportent à Amoy des cornes de cerfs et de buffles, des peaux, des bois parfumés, des huiles de coco enfermées dans de lourdes jarres de grès; mais il reste des montagnes entières à défricher, des forêts vierges où la hache n'a jamais pénétré. Qu'on se figure les précieuses essences qu'elles recèlent, et quelles richesses inconnues elles cachent! Il en est ainsi à Hainan et dans beaucoup d'îles de la mer de Chine, et le moment où tant de trésors seront connus de l'Europe n'est pas éloigné.

En dépit de la barbarie dont les aborigènes de Formose sont généralement accusés, une mission apostolique de dominicains espagnols, des Anglais, quelques Américains et des Allemands ont osé s'établir sur divers points de l'île, et ils ont ouvert des comptoirs assez considérables à Taïwan, à Takow et à Samshui, trois villes importantes du littoral au point de vue commercial. Ce ne sont en fait, que les succursales des maisons étrangères du Fou-kien, dont les siéges principaux sont à Amoy; elles y importent des cotonnades, de la mauvaise bimbeloterie et les produits empoisonnés de Benarès et de Patna. Si les prédicateurs espagnols y font, comme sur le continent, peu de prosélytes parmi les Chinois, par contre les Anglais trouvent partout à vendre des caisses d'opium. Les négocians chinois ou indigènes résident de préférence à Taïwan-fou; une forteresse y protége leur commerce. En échange des sucres, des huiles de coco et d'arachide, des tourteaux pour engrais, que ces traitans envoient dans le Fou-kien, ils reçoivent des poteries, du tripang, des nids d'hirondelle, des plantes pharmaceutiques et une infinité d'autres articles de consommation spécialement chinoise.

Sur une étendue côtière de 400 kilomètres environ, qui est la longueur entière de Formose, à l'est et à l'ouest, les navires ne trouvent aucun port pour s'abriter pendant tout le temps que soufflent avec leur impétuosité ordinaire les vents du sud-ouest. Tout y est ouvert, comme sur le littoral de notre île de la Réunion. Même dans la bonne saison, Taïwan-fou et Takow, les deux seules rades accessibles, n'offrent à des bâtimens qu'une sécurité précaire. Comme à Saint-Denis, quand le baromètre baisse, il est prudent, pour les bâtimens à voiles et à vapeur, de courir tout de suite au large.

Si l'on vient de Chine, et que l'on descende en bateau la partie ouest de Formose, de la pointe du Syanki ou de Samshui jusqu'au Cap-Sud, on découvre, à moins que des brumes trop fréquentes ne l'empêchent, une terre basse, parsemée de villages, de champs de canne à sucre et de nombreux bouquets de bambous. Avec un ciel bien clair, on distingue au sud la montagne Assi, et par le travers les monts azurés du Soco et du Ung-co. L'approche du mouillage de

Taïwan-fou est signalée de très loin aux navigateurs par un arbre magnifique, d'une hauteur remarquable, un tamarin, croyons-nous; il s'élève majestueux et solitaire au milieu des ruines d'un fort qui a gardé son nom d'origine évidemment hollandaise, *Zélandia*.

Les navires d'un fort tonnage ne peuvent entrer dans le port intérieur de Taïwan-fou. Ce havre nommé Hanping est situé au pied d'une forteresse bien armée aujourd'hui de canons se chargeant par la culasse et de mitrailleuses. C'est de là que les petites jonques sortent pour venir charger et décharger les navires qui se trouvent au grand mouillage, en dehors de la barre, excessivement dangereuse à franchir; on ne peut la passer qu'à l'aide de ces jonques, appelées ici *catimorons*. Dès que le vent du nord-est fraîchit un peu, il est impossible aux embarcations européennes de s'y exposer. La ville, c'est-à-dire la capitale de Formose, est située à 4 milles dans les terres. Bâtie au centre d'une plaine très basse, on y arrive en suivant un canal sur lequel se trouvent de longs radeaux en bambou. On peut du reste se rendre encore à pied à la ville en suivant la longue jetée qui sert de digue au canal; mais avec un mauvais temps c'est une promenade détestable. Comme toutes les villes chinoises, Taïwan-fou n'est remarquable que par sa malpropreté, ses rues étroites et le nombre de ses boutiques; elle n'est visitée que très rarement par les brises rafraîchissantes de la mer, et encore ne lui arrivent-elles qu'après avoir traversé une plaine désolée et sans culture. On y étouffe l'été, et les maladies y sont nombreuses.

En quittant ce triste mouillage, on rencontre, après quelques heures de navigation rapide, la baie de Takow, placée au pied du mont Ape. Les Anglais lui ont donné ce nom, qui signifie *guenon*, en raison d'un nombre considérable de grands singes qui ont choisi pour demeure cette montagne pleine d'aspérités rocheuses. Abritée par le mont contre les atteintes du vent du nord, la baie est aussi préservée du côté du large de la mousson du sud-ouest par la presqu'île Saracen; le port ne peut abriter d'ailleurs que cinq ou six navires, encore faudrait-il qu'ils ne fussent pas d'un trop fort tonnage. La ville s'élève sur une bande de terre placée entre un grand lac et la mer. L'air y est doux, trop doux peut-être aux hommes robustes. Pour les poitrines affectées, pour celles à qui les bords de la Méditerranée conviendraient, rien de meilleur que la température dont on jouit à Takow. L'été, il y pleut à peine; de juillet à septembre, lorsqu'à 3 ou 4 lieues dans l'intérieur le tonnerre et de fortes ondées tombent à peu près tous les soirs, on y jouit de la fraîcheur de la brise et de la sérénité d'un ciel sans nuages.

Le dernier mouillage à l'ouest, avant de doubler l'extrême pointe du cap sud, est celui de Cheshon ou Loong-kiao, comme on l'appelle

indistinctement; il est excellent pour les navires d'un fort tonnage dans les mois où soufflent les vents du nord-est. Au-dessous de la baie de Loong-kiao s'élève une petite ville du même nom, en partie entourée de murailles, et habitée encore aujourd'hui par les descendans de quelques immigrans de Fou-kien. Les aborigènes soumis de la plaine y viennent journellement trafiquer. On y trouve des marchandises étrangères et chinoises, des sabres, des fusils à mèche, et, comme spécimen des produits du pays, des jaquettes et des bourses brodées, de riches ceintures en filigrane d'argent.

Si aux alentours de la ville l'œil découvre des traces de culture, des champs de maïs et de patates douces, ces indices d'un travail régulier de la terre ne tardent pas à disparaître à mesure que l'on approche de la région habitée par les tribus indépendantes. Encore quelques chaumières en bambou, cachées comme des nids dans un épais feuillage de bananiers et d'ibiscus aux fleurs écarlates, puis l'on voit se dérouler des prairies hautes et épaisses, agitées comme une mer d'émeraude par les vents du large. Des hauteurs boisées et giboyeuses dominent ces vertes solitudes; c'est la région préférée des daims, des cerfs et des êtres farouches qui leur font une guerre continuelle. Sur ces monts, couverts de vieilles forêts, la nature tropicale étale toutes ses splendeurs avec une énergie superbe. Le platane, le pin sombre et sévère, le bambou aux feuilles frêles, s'y disputent avec l'aréquier la domination des sommets les plus altiers. Et quels splendides horizons! A droite, les eaux du détroit de Formose animé par le passage incessant des navires qui vont dans les ports du continent asiatique ou en reviennent; à gauche, l'Océan-Pacifique, ses calmes et ses fureurs, le tout couronné par un ciel tantôt éclatant de lumière, tantôt chargé de ces rapides nuages d'où s'élancent les tempêtes les plus épouvantables que l'on connaisse.

Le nombre des tribus sauvages que les Japonais sont venus combattre s'élève à dix-huit. Les indigènes du sud de Formose en état de porter les armes ne forment pas un total de 2,500, et ceux des tribus qu'un tableau statistique japonais qualifie de « cruelles, barbares, sauvages, » ou simplement de « méchantes, » dépassent à présent 600. C'est bien peu en somme, et il n'y a qu'un gouvernement aussi débile que celui de la Chine qui soit capable de supporter depuis deux siècles de domination une pareille lèpre.

Les Boutans ont toujours été célèbres entre tous les sauvages par leur courage et leur cruauté. Les marins, sans distinction de nationalité, poussés par un typhon sur le littoral qui appartient à cette tribu, ont été, depuis un temps immémorial, invariablement massacrés; aussi est-ce contre elle que le Japon a dirigé ses premières attaques. Ce sont les Boutans qui ont aussi en 1867 égorgé l'équi-

page d'un navire américain, le *Rover*. Le général Legendre, consul américain de Formose et d'Amoy, se trouvant dans cette dernière localité à l'époque de la perte du *Rover*, se rendit courageusement dans la baie de Loong-kiao, dès qu'il eut appris le drame affreux qui s'était passé dans son voisinage. A force de ruse et de persistance, il parvint à s'aboucher avec un sauvage nommé Tok-è-Tok, le chef alors des dix-huit tribus. Après beaucoup de pourparlers, il fut convenu qu'à l'avenir les naufragés seraient secourus, moyennant une certaine somme, lorsqu'ils aborderaient, à la suite d'un gros temps, sur la partie la plus dangereuse du littoral, c'est-à-dire de la rivière Tui-la-sok, à l'est, jusqu'à la baie de Loong-kiao, à l'ouest, y compris la pointe du Cap-Sud.

On a lieu de supposer que pendant quelques années Tok-è-Tok tint ses engagemens, et qu'il réussit à les faire respecter par les tribus auxquelles il commandait. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en 1871 des Pei-po-hwans, un Malais et un Tagale, jetés par un coup de vent à la côte sud, furent préservés de la mort en vertu de cette convention. Voici comment, grâce également au courage de M. F.-T. Hugues, attaché aujourd'hui aux douanes impériales de Shanghaï, s'accomplit leur sauvetage.

Une jonque affrétée par MM. Millisch et Cie de Tamshui s'était avancée vers un point de la côte nord de l'île Formose, dans l'intention de charger des bois de charpente nécessaires à une certaine construction. La mission accomplie, le petit bâtiment revenait à son point de départ, lorsqu'un coup de vent furieux survint qui le jeta au sud; après avoir perdu son mât, ses voiles et son gréement, la jonque vint s'échouer sur des roches voisines de la rivière Tui-la-sok, et s'y brisa complétement. Une forte lame passant tout à coup sur l'épave enleva un employé de MM. Millisch et dix-sept indigènes, bûcherons et matelots; le reste de l'équipage, composé d'un Tagale, d'un Malais et de seize Pei-po-hwans, réussit à se sauver en nageant. On ne revit plus les malheureux qui avaient été entraînés par le paquet de mer. Les dix-huit autres naufragés, après avoir marché pendant quelques heures le long du rivage, arrivèrent sur le territoire de la tribu dont Tok-è-Tok se trouvait être alors heureusement le chef. Ils y furent reçus avec une indifférence exempte, il est vrai, d'hostilité, mais sans la charité qui était bien due à leur détresse. Presque aussitôt le chef de la tribu, par l'intermédiaire d'un Chinois voisin et ami, fit parvenir la nouvelle du naufrage à M. Pickering, attaché à la maison de commerce Elles et Cie, à Taïwan-fou. M. Pickering était à cette époque déjà connu, paraît-il, de quelques clans indépendans; c'était lui en effet qui, par sa connaissance du dialecte chinois local, avait été très utile en 1867 au général Legendre, lorsque ce dernier fit

avec Tok-è-Tok la convention dont nous avons parlé. Dès que la nouvelle du sinistre parvint à Taïwan-fou, M. Pickering, M. F.-T. Hugues et un autre Européen partirent pour le cap méridional. Le 12 novembre, ils quittèrent Takow à bord d'un bateau de pêche non ponté, puis, longeant le rivage ouest de l'île dans la direction du midi, ils arrivèrent le lendemain à Hong-kiang, village habité par des Asiatiques rôdeurs et indépendans, entretenant des relations amicales avec les peuplades farouches des pays giboyeux. Laissant là leur embarcation, les voyageurs continuèrent pédestrement leur route, en suivant la base des montagnes magnifiques qui bordent la mer jusqu'à la pointe extrême de Formose. Ils atteignirent ainsi Loong-kiao et sa baie, puis Hia-liao, nom d'un hameau pittoresque placé au bord de l'Océan. C'est le dernier village chinois que l'on rencontre au sud dans cette direction. A Hia-liao, comme dans toutes les localités où ils durent s'arrêter, l'accueil fait aux Européens fut poli et cordial. Leur hôte, un Chinois, étant un vieil ami de Tok-è-Tok, offrit obligeamment son propre fils pour guide. En route dès le lever du soleil, M. Hugues, ses compagnons et leur conducteur, après avoir traversé une contrée inhabitée et cependant admirable de végétation, eurent la joie d'arriver le soir même dans la vallée au centre de laquelle s'élevait la résidence de Tok-è-Tok. Il était absent, mais ses femmes reçurent fort bien les voyageurs, qui avant de prendre aucun repos voulurent voir les naufragés. On les avait enfermés dans une hutte voisine; depuis quinze longs jours, ces malheureux y attendaient leur sort. Qu'on juge de leur délire, de leur ivresse en voyant des mains blanches, européennes, saisir les leurs avec une rude cordialité! ils les couvrirent de baisers et de larmes.

Encore tout émus de cette scène, les sauveteurs revenaient paisiblement à la maison du chef, lorsque sur leur route se présentèrent deux ou trois sauvages à peu près nus de la tribu féroce des Boutans. A la vue inattendue des étrangers, l'un d'eux, l'écume à la bouche, roulant des yeux menaçans, se mit à tirer son épée du fourreau, puis à danser une sorte de danse guerrière autour de M. Hugues. Les Anglais ne purent dans ce moment critique s'empêcher de songer combien leurs têtes étaient pour des sauvages un trophée recherché et précieux. Ce ne fut pas sans un grand soulagement qu'ils virent accourir une jeune femme, — celle sans doute du féroce danseur, — s'interposer avec vivacité et désarmer le mécréant. C'est là le seul danger auquel les voyageurs aient été exposés pendant toute la durée de leur séjour dans ces régions; le lendemain, le Boutan qui leur avait causé une si belle peur vint se présenter devant eux doux et humble, manifestant par sa tenue réservée une sorte de repentir de ce qui s'était passé la veille.

La résidence de Tok-è-Tok, où les Anglais durent s'installer, se composait d'un rez-de-chaussée, élevé au centre de quelques pieds plus haut que le reste de la façade. Les murailles étaient faites avec une sorte de torchis imitant la forme de nos briques; nulle trace de plancher, mais un sol sec et foulé; cinq ou six chambres séparées par de légères cloisons en bambous et reliées avec du mortier. Une galerie permanente formant vérandah faisait le tour de l'habitation; point de plafonds, le dessous des toits formé d'herbes desséchées et de rotins artistement tressés. On ne voyait d'ailleurs, dans ce palais d'un chef commandant à dix-huit tribus, aucun indice de souveraineté. Pour tout ornement, quelques crânes desséchés d'animaux sauvages, remarquables par leur grandeur inusitée. Le dîner qui fut servi aux voyageurs quelques heures après leur arrivée se composa principalement de venaison, de porc frais et d'un riz d'une blancheur à faire aisément oublier l'absence du pain. L'eau à boire était excellente, limpide comme du cristal de roche : aussi fut-elle préférée à une sorte de *shamhou*, liqueur distillée de la patate douce, qui se trouvait sur la table. A chaque plat que les femmes du chef venaient offrir à leurs hôtes, on les entendait s'excuser sur l'insuffisance de leur préparation et sur la pauvreté du service. Lorsque les curieux des huttes voisines, avides de voir de près des Européens, eurent envahi la salle à manger de manière à devenir indiscrets, un seul geste d'une des femmes suffit pour les faire déguerpir. En fait, si nos voyageurs éprouvèrent quelque gêne, ce fut par l'excès des attentions de toute sorte dont ils furent l'objet. Cette exquise politesse, ce respect de l'hôte étranger, sont les mêmes chez les indigènes des îles Philippines, et pour moi, qui me suis trouvé souvent contraint d'accepter l'hospitalité des Tagales, j'y vois une preuve de plus en faveur de l'affinité des deux familles insulaires.

Le lendemain, au lever de l'aurore, les Anglais étaient encore profondément endormis lorsqu'ils furent éveillés en sursaut par l'entrée bruyante dans leur chambre d'un grand vieillard aux cheveux blancs, aux formes athlétiques, escorté de quelques sauvages armés de lances et d'épées. C'était Tok-è-Tok. Devinant déjà ce qui motivait la présence dans sa demeure de tant d'étrangers, il les invita à venir s'asseoir en plein air sur des bancs. Un conseil y fut tenu; au milieu des pourparlers, une femme âgée survint en psalmodiant une sorte d'invocation aux génies de la concorde, et offrit à tous les assistans une coupe de *samshou*. Il fut convenu que les naufragés seraient autorisés à partir dès que M. Pickering aurait envoyé de Takow une somme représentant la dépense qui avait été faite pour leur entretien par la tribu. On ne pouvait espérer des prétentions plus modestes; aussi furent-elles acceptées sans débats. Lorsque, vers les neuf heures du matin, M. Pickering et ses compa-

gnons manifestèrent le désir de se remettre en route, Tok-è-Tok et avec lui ses intimes s'y opposèrent formellement, voulant, disaient-ils, offrir un grand festin aux blancs. Refuser eût été très dangereux, et l'on s'empressa d'accepter malgré de secrètes appréhensions. Rien n'est plus mobile en effet que le caractère de ces indigènes méfians et impressionnables comme des enfans. Nos voyageurs savaient fort bien que, pour transformer sur l'heure en brutes féroces ceux qui les recevaient avec tant de douceur, il suffisait de quelques verres d'eau-de-vie.

Quand Tok-è-Tok eut fait savoir à la tribu que son invitation était acceptée, une centaine de chasseurs armés d'arcs et de flèches s'élancèrent en poussant de grands cris gutturaux vers les coteaux voisins. Ils en revinrent deux heures après avec une assez grande quantité de cerfs, de chevreuils et de sangliers, qui, rapidement dépouillés, rôtis devant de grands brasiers, furent ensuite servis avec beaucoup de propreté sur des feuilles de bananier fraîchement coupées. Mais, ô déception! comment les voyageurs pouvaient-ils se croire au milieu de sauvages, lorsqu'une des servantes vint placer devant eux un couvert complet, assiette, cuiller et fourchette? Comme la veille, des excuses furent présentées sur l'insuffisance des mets et la pauvreté de la table. M. Hugues ayant manifesté le désir d'assister avant son départ à quelques divertissemens de la tribu, deux sauvages se mirent à exécuter une sorte de danse guerrière, imitation aussi parfaite que possible du combat de deux coqs; des femmes chantèrent ensuite quelques airs dans un ton mineur et sur un rhythme lent, monotone, mais nullement exempt de mélodie.

Il fallait pourtant songer au départ, et ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que les voyageurs, après s'être consultés du regard, se levèrent de table pour prendre congé de leurs hôtes. Cette fois personne ne parut songer à les retenir; ayant obtenu la liberté immédiate du Tagale naufragé, ils partirent avec lui, accompagnés jusqu'à la limite du territoire de la tribu par le robuste Tok-è-Tok et quelques-uns de ses conseillers. Au moment de se séparer pour toujours, un cri sauvage d'adieu poussé par ces derniers réveilla les échos des montagnes; les Anglais y répondirent, puis le silence des solitudes reprit de nouveau son empire sur les monts et la vallée. — Un mois après, les dix-sept naufragés de la jonque de Samshui arrivaient tout joyeux à Takow, ayant payé leurs rachats à Tok-è-Tok par les soins de M. Hugues. Interrogés sur la manière dont ils avaient été traités par les sauvages du sud, les Pei-po-hwans répondirent qu'ils n'avaient eu à supporter de leur part aucun mauvais traitement.

Comment la convention passée entre le général Legendre et le chef des dix-huit tribus a-t-elle été rompue? On l'ignore complète-

ment; mais il est certain que dans le courant de ces dernières années plusieurs pêcheurs japonais ont été impitoyablement massacrés sans qu'aucune proposition de rachat ait été faite par les tribus entre les mains desquelles se trouvaient ces malheureux. L'année dernière, cinquante-deux indigènes de l'archipel des Lao-chou, archipel appartenant au Japon, périssaient au sud de Formose d'une façon aussi tragique. Ce n'est donc pas sans de justes griefs qu'a été entreprise l'expédition des Japonais contre Formose, et cependant elle serait peut-être encore à l'état de projet sans les circonstances que nous allons relater.

II.

Lorsque l'année dernière, pour la première fois, les représentans des puissances étrangères européennes à Pékin eurent l'honneur si laborieusement conquis d'être admis en présence de sa majesté l'empereur Tung-chich, on remarqua qu'un envoyé de l'empire du Japon, son excellence Soyejima, sollicita et obtint une faveur semblable. Chargé d'interpréter devant les conseillers de l'empereur-céleste l'irritation qui régnait dans son pays par suite de massacres, au sud de l'île Formose, de sujets japonais, l'ambassadeur réclama une énergique répression des coupables. Son langage fut ferme et digne, presque menaçant sous son apparente humilité; mais il ne fut pas question en ce moment-là de guerre, d'une attaque à main armée sur Formose, et si la pensée d'une pareille agression traversa l'esprit de Tung-chich ou de ses ministres, ces orgueilleux personnages durent la rejeter bien loin, personne à Pékin ne croyant le Japon assez téméraire pour l'exécuter. Depuis que de la menace le mikado a passé à l'action, on s'est tout à coup souvenu que Soyejima s'était fait accompagner dans son ambassade par le général Legendre, fort connu de tous les Européens qui résident sur le continent chinois. Ce personnage, ancien consul des États-Unis à Amoy juste au moment où le Japon mûrissait l'idée d'une mission en Chine, fut chargé par son gouvernement d'une exploration toute scientifique, du moins en apparence, dans cette même île de Formose, qu'il connaissait depuis longtemps. Ajoutons que le général Legendre avait été présenté au ministre des affaires étrangères du Japon par M. De Long, ministre de la république américaine à Yeddo.

Nous ne voulons incriminer en rien les projets que durent former, d'un côté un diplomate de l'école américaine, de l'autre un général attaché à un consulat comme celui d'Amoy. Le premier dut être tenté de jouer un rôle influent auprès du mikado dans une affaire où le gouvernement qu'il représentait n'avait à encourir aucune

responsabilité; le second devait naturellement ambitionner, si la question se terminait par des coups de canon, d'occuper dans l'armée japonaise une position militaire de premier ordre. Il n'est pas inutile de constater en passant l'influence qu'exercèrent deux étrangers sur le mikado et ses ministres pendant que s'agitait dans leur esprit la question d'une rupture possible avec le Céleste-Empire. Quoi qu'il en soit, son excellence Soyejima eut donc pour compagnon de voyage, dans sa mission à Pékin, le général américain, et c'est indubitablement M. Legendre qui sut inspirer à l'ambassadeur japonais le langage quelque peu hautain qui y fut tenu. Le gouvernement chinois ayant déclaré avec son laconisme habituel, par la bouche du prince Kung, qu'il n'avait point assez d'autorité au sud de Formose pour atteindre et punir ceux dont on réclamait le châtiment, Soyejima, fort irrité, revint à Yeddo en automne dernier. Le général Legendre l'y suivit, ne quitta pas la capitale de tout l'hiver, et nous savons qu'il y fit tout son possible pour que les menaces proférées à Pékin ne restassent pas lettre morte. La partie du territoire de l'île Formose qu'il fallait aborder pour y jeter des troupes, et où se tiennent les tribus des barbares indigènes, étant accessible de février à mai seulement, il était en effet urgent, si on voulait commencer les hostilités au printemps, de prendre au plus vite une attitude résolue.

L'année 1874 commençait à peine, lorsque des symptômes d'un futur soulèvement dans divers *ken* ou clans de l'intérieur furent signalés à Yeddo. Indice certain d'une prochaine révolution dans les provinces, 400 ou 500 agens de police quittèrent, sans bruit et déguisés, la capitale, pour aller se mettre, en leur qualité de vassaux fidèles, à la disposition des chefs ou seigneurs des clans révoltés. Le péril était grand, et on sentit à Yeddo la nécessité de le conjurer sans retard. Le ministre des affaires étrangères au Japon, son excellence Okoubo, plusieurs grands fonctionnaires du ministère de la justice, furent en toute hâte envoyés dans l'ouest de l'empire afin de comprimer, à l'aide d'un corps de troupes régulières, le mouvement insurrectionnel. Avant leur arrivée, les *samouraï* ou chefs des *ken* de Hizen et de Saga s'étaient déjà tumultueusement levés aux cris de « guerre à la Corée, rétablissement de la féodalité, mort aux *Io-i* (aux étrangers)! » Les rebelles, au nombre de 2,500, avaient incendié le château de Saga, puis attaqué et mis en déroute dans un premier engagement les troupes impériales qui y tenaient garnison. A Yeddo, l'un des plus hauts fonctionnaires de l'empire avait été traîtreusement assailli et blessé grièvement par une bande de conspirateurs masqués.

Malgré la défection d'un grand nombre d'officiers et de soldats

attachés par les liens du sol et de la parenté aux rebelles des provinces soulevées, l'insurrection dut mettre bas les armes, écrasée sous des forces régulières bien conduites par Okoubo. La révolte, qui selon toute probabilité devait s'étendre dans le Tosa, à Kagosima, se propager dans le clan orgueilleux et remuant des Satsuma, fut heureusement localisée au centre de Saga, une des provinces du Kinsin. C'est dans le chef-lieu de ce *ken*, sur la place même où avaient éclaté les premiers cris révolutionnaires, que quelques mois après tombait sans bruit, sans éclat, la tête du chef des rebelles. Jamais, par un soudain revirement des esprits, exécution capitale n'excita moins d'intérêt dans un pays la veille encore soulevé. Hâtons-nous de dire que ce qui contribua le plus à pacifier les dispositions hostiles des provinces, c'est la bonne nouvelle répandue habilement par tout l'empire qu'une partie de l'armée japonaise allait être envoyée par mer à Formose, afin d'y procéder à la destruction des sauvages aborigènes. Les *samouraï* belliqueux du Tosa et les fidèles vassaux des Satsuma ne demandaient pas autre chose. L'insurrection se trouvait subitement vaincue, mais, comme on le remarquera, par la promesse en quelque sorte forcée d'une guerre à l'extérieur. Le palliatif n'était-il pas très dangereux, pire en réalité que le mal? Nous espérons que les faits se chargeront de répondre d'une façon favorable au Japon. La levée des *samouraï* de Hizen et de Saga fut pourtant un crime de lèse-nation, puisqu'elle allait placer le pays dans une situation grosse de périls. Quand se produit-elle en effet? A l'heure suprême, critique, où le mikado vient de présenter à son peuple un programme de réformes comme jamais aucun souverain n'a osé en proposer à des sujets d'une fidélité douteuse. Ce ne sont pas seulement des coutumes séculaires que l'empereur est en voie de déraciner, il n'a pas seulement une féodalité puissante à contenir et à briser; c'est la liberté des cultes qu'il ose proclamer en même temps que l'appel en masse de la nation à la vie politique, c'est la jeunesse japonaise allant par son ordre étudier dans toutes les capitales du monde les meilleurs systèmes d'éducation connus pour les appliquer dès son retour au Japon; c'est enfin la barbarie des anciennes lois pénales que cet infatigable réformateur désire faire disparaître pour donner place à une pénalité régénératrice des criminels. Et, au moment où en regard de ces réformes morales se posent les réformes matérielles, c'est-à-dire l'ouverture des voies ferrées, la pose des fils électriques, une flotte à transformer, des arsenaux à faire sortir du sol, on voit quelques chefs à l'humeur chagrine mettre leur souverain dans l'alternative d'une guerre civile ou d'une guerre extérieure! Les plus politiques de ces fiers hobereaux n'ignoraient sans doute pas que pour couper court à des réformes gênantes, troubler un pays, épuiser un trésor, une

seule équipée guerrière parfois suffisait. S'il survenait des revers, et si le Japon se trouvait humilié, la déchéance du mikado pourrait bien n'en être pas la conséquence absolue, du moins il serait permis aux chefs des *ken* de faire à la suite du désastre un pas en arrière, et d'espérer un retour prochain vers cette féodalité ardemment regrettée.

Dès que la déclaration d'une descente à main armée sur le littoral de Formose fut officielle, les commandans des navires de guerre japonais se mirent, avec l'ardeur qui les caractérise, à embarquer des troupes, des coulies chinois engagés comme portefaix, des projectiles d'imitation européenne, enfin un énorme matériel de campement. Des bateaux à vapeur furent achetés, d'autres affrétés, et plusieurs personnages étrangers, artilleurs, marins, pilotes, mécaniciens, reçurent l'invitation de suivre à divers titres le corps expéditionnaire. Pendant cette période de préparatifs belliqueux, les représentans des puissances étrangères à Yeddo, les uns avec empressement, d'autres avec une sage lenteur, défendirent à leurs nationaux soit de louer des transports au gouvernement japonais, soit de prêter une assistance personnelle aux projets en formation. Ce qui est surprenant, après l'ingérence bien connue du général Legendre dans toute cette affaire, c'est que de Pékin, sa résidence, le ministre des États-Unis adressa la même prohibition aux consuls d'Amoy, de Shanghaï et de Hong-kong, avec injonction sévère de l'étendre aux citoyens américains placés sous la protection du pavillon étoilé. Un navire fut même envoyé par l'énergique ministre à Formose, afin d'offrir un passage gratuit à ceux de ses administrés qui voudraient, dans la crainte d'être compromis, fuir le lieu de l'action. Inutile de dire que le bâtiment revint à vide. Pour toutes les personnes au courant de l'esprit de spéculation qui domine chez l'étranger dans l'extrême Orient, ces défenses de traiter avec une nation amie ou ennemie paraîtront en vérité bien naïves. La cour de Pékin, pour la forme, a pu remercier le ministre américain de ses bonnes dispositions, mais ses ministres ont le sens politique trop fin pour ne pas les avoir appréciées à leur juste valeur. Elle ne peut non plus avoir oublié qu'en dépit d'une défense formelle du gouvernement anglais jamais les marchands de Hong-kong ne vendirent plus d'armes et de munitions de guerre aux Chinois qu'en 1860, époque à laquelle l'Angleterre était en lutte ouverte avec la Chine. Le gouverneur de la colonie anglaise, avec raison indigné de ces tristes marchés, défendit bien l'entrée de Hong-kong aux canons provenant directement des ports anglais; mais les négocians firent alors venir des armes par navires espagnols, en transit par Marseille, et de cette façon la prohibition fut éludée.

C'est au commencement du mois de mai de cette année que l'es-

cadre japonaise, commandée par des marins européens, partit du port de Nagasaki pour Formose. Elle se composait de trois grands bateaux à vapeur, d'une canonnière et d'une goëlette de guerre. L'armée d'invasion, au nombre de 3,500 hommes, y fut en partie embarquée. Le général en chef, Saïgo Toto Kou, ne prit la mer à bord du *Delta* qu'après le départ du dernier soldat. Il se fit accompagner du *Shaftesbury*, transport affrété spécialement pour donner passage jusqu'à Formose à un grand nombre d'artisans indigènes, charpentiers et forgerons, chargés de construire les baraquemens.

Après deux journées de navigation prudente de Nagasaki à Amoy, et de ce port chinois à la pointe sud-ouest de Formose, les troupes débarquèrent dans la petite baie en forme de croissant, bordée de sable, et portant indistinctement les noms de Cheshon ou de Loong-kiao. De là, elles gagnèrent, sans être inquiétées par l'ennemi, les hauteurs voisines et s'y installèrent d'une façon toute provisoire. C'était un spectacle pittoresque que celui de cette petite troupe d'hommes dressant ses tentes bariolées, allumant ses feux, aiguisant ses sabres aux lames brillantes et se préparant au combat avec un entrain fort semblable à celui des troupes françaises en pareille occasion. Il n'y a rien d'étonnant à cela; le caractère du soldat japonais est aussi enjoué que décidé; puis la troupe a gardé encore auprès d'elle, en qualité d'instructeurs militaires, bon nombre d'officiers jeunes et entreprenans, nos compatriotes.

C'est le 22 mai, à la suite de plusieurs petites reconnaissances fatales à des espions de l'armée d'invasion, qu'eut lieu un premier engagement avec les sauvages. Le général en chef japonais Saïgo, après avoir fait avancer son camp jusque dans la vallée de Shiyou, territoire des Boutans, dirigea une colonne volante de 200 hommes sur trois de leurs villages. A midi, les misérables habitations ennemies étaient occupées, puis livrées aux flammes. Enthousiasmés de ce coup d'essai, les soldats suivirent un ravin desséché et s'avancèrent jusqu'à Sekimon, forte position où l'ennemi s'était massé. Dès que les deux partis furent en présence, une lutte furieuse s'engagea. Les Japonais, combattant à découvert, montrèrent une bravoure peut-être un peu trop téméraire. Le combat dura deux heures. Les Boutans, contraints de se retirer, laissèrent entre les mains des vainqueurs douze morts; leurs têtes furent détachées et transportées triomphalement au camp. Après qu'on les eut données en spectacle à l'armée pendant quelques minutes, le général Saïgo ordonna l'enfouissement de ces sanglans trophées. Les Japonais eurent de leur côté quatorze tués et blessés, perte minime, si l'on considère la force de la position occupée par l'ennemi et la bravoure presque enfantine avec laquelle on l'aborda. Plusieurs des cadavres aban-

donnés portaient à leur doigt des bagues d'argent, insigne d'un haut commandement dans les tribus. On sut plus tard que le chef du clan des Boutans et son fils avaient péri, et qu'indépendamment des douze morts laissés sur le lieu de l'action, les barbares avaient eu encore trente tués ou blessés.

Cet engagement heureux eut pour résultat immédiat de faire affluer au camp bon nombre d'indigènes des villages voisins; afin de s'attirer l'amitié et la protection des envahisseurs, ces Formosiens prudens leur apportèrent du poisson de mer et de l'eau-de-vie de patate douce, recherchée des soldats. Le 28, six chefs de tribus vinrent également offrir leur soumission; ils l'accompagnèrent de présens en volailles et en bestiaux. On leur promit de ne pas les inquiéter, s'ils refusaient un asile aux Boutans en déroute, condition qu'ils se hâtèrent d'accepter; un mois après cette escarmouche, la situation dans le sud de Formose était des plus satisfaisantes pour les Japonais. Poursuivant leur marche en avant, ils avaient occupé Hong-kiang et Hialao, villages habités par des Chinois à peu près cosmopolites. La pêche et le bois à brûler, dont de gros chargemens descendent vers l'intérieur sur des charrettes à buffles, semblent être le principal commerce de ces Asiatiques, qui vivent aussi indépendans du gouvernement chinois que leurs redoutables voisins. Les nerfs et les cornes de cerfs sont également exportés par eux dans une certaine proportion, et le riz qu'ils cultivent a la réputation d'avoir le grain plus blanc et plus beau que celui récolté dans les autres parties de l'île. Craignant que les sauvages ne vinssent se réfugier chez eux, ces Chinois ont offert aux Japonais de leur fournir des vivres en échange d'une protection efficace. Ces derniers ont donc aujourd'hui à Hong-kiang et Hialao une petite garnison; malheureusement, un soldat ayant dans ces derniers temps violenté une femme mariée, et aucune punition n'ayant été infligée à l'agresseur, une grande réserve règne aujourd'hui entre la troupe et les habitans. C'est un fait fâcheux pour les Japonais, et ils auront à le regretter plus d'une fois, car depuis lors on remarque dans les marchés du village l'absence des principaux détenteurs des denrées indigènes.

Le 1er juillet, trois colonnes fortes chacune de 500 hommes, marchèrent dans des directions différentes à la conquête des dernières positions occupées par les Boutans. Ceux-ci, retranchés dans de petites huttes en feuillages, reçurent les Japonais par un feu assez vif de leurs fusils à mèche; mais la *furia* des assaillans ne put être arrêtée un seul instant par ces mauvaises armes. Consterné, démoralisé, l'ennemi prit enfin la fuite, et cette fois pour ne plus reparaître. Aujourd'hui encore il est difficile de savoir ce qu'il est de-

venu. Deux alternatives restaient à ces misérables : gagner le centre de l'île et ses montagnes, ou périr égorgés par les tribus au milieu desquelles il leur fallait passer pour atteindre les hauteurs. Si la route est restée libre pour eux, personne n'est plus en mesure de les atteindre. Les montagnes du sud, celles qui entourent Loong-kiao, sont élevées, il est vrai, mais néanmoins d'un accès facile, tandis que celles du nord sont d'une altitude à les rendre presque inabordables pour une armée.

Après cette victoire, qui rendait le corps expéditionnaire maître non-seulement de la pointe sud de Formose, mais encore des environs, à l'est comme à l'ouest, les tribus indépendantes, moins deux, vinrent au camp faire leur soumission. Rangés en cercle au milieu de l'armée japonaise, en présence d'officiers revêtus de brillans uniformes, les seize principaux chefs des sauvages reçurent en cadeau et comme un gage de paix des drapeaux de différentes couleurs. On versa aux nouveaux alliés de grandes rasades de vin de Champagne; l'émotion produite par la douce liqueur fut telle qu'on les vit fondre en larmes et protester de leur haine pour leurs camarades vaincus ou absens et de leur amitié profonde pour les vainqueurs.

Lorsqu'à cette époque les Japonais firent la visite de leur hôpital militaire, ils comptèrent 90 lits occupés : 8 l'étaient par des fiévreux, 82 par des soldats frappés de coups de feu. Le nombre des hommes tués à l'ennemi est resté inconnu, mais il a dû être bien inférieur à celui des blessés. On peut en conclure que le châtiment terrible infligé aux Boutans a été obtenu en somme sans une trop grande effusion de sang.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé de l'effet produit en Chine par la nouvelle de l'attaque d'une de ses colonies; nous avons en cela imité le gouvernement chinois, lequel, frappé de stupeur, n'a donné aucun signe de vie pendant tout le cours des opérations militaires des Japonais. Cependant, lorsque le bruit lointain de la soumission complète des tribus barbares parvint à Pékin, le *taotai* ou gouverneur de l'île Formose fit afficher quelque temps après dans Taïwan-fou, la capitale, une proclamation dont voici le résumé : « Les Japonais sont venus dans cette contrée pour punir les Boutans, coupables du meurtre de certains indigènes des îles Lao-chou. Ils en ont tiré vengeance; mais, comme l'armée d'invasion ne semble pas se disposer à quitter le pays, l'empereur de Chine vient de m'aviser qu'il envoyait à Formose deux hauts fonctionnaires chargés d'ordonner aux Japonais de rentrer chez eux. Les Boutans étaient certainement coupables; cependant leur punition regardait la Chine et non le Japon. Les hauts-commissaires de l'empereur sont partis

pour Loong-kiao. En attendant le résultat de l'entrevue des envoyés impériaux avec le général Saïgo, ordre est donné aux tribus de déposer les armes et de retourner à leurs travaux habituels. Le gouverneur veillera à ce que personne n'ose lui désobéir. »

Cette proclamation est d'un considérable intérêt, car pour la première fois elle fait connaître l'opinion de la Chine sur cette délicate question de Formose. La politique que la cour de Pékin semble vouloir suivre est bien celle qu'on lui supposait : nier au Japon le droit d'intervenir dans les affaires d'une colonie chinoise, mais sans mettre aucune précipitation à le déclarer, afin d'éviter une guerre. En fait, les Chinois n'ont pas vu avec un trop grand déplaisir les Japonais venir à Formose assouvir leurs haines contre les meurtriers de leurs compatriotes; mais ils n'entendent nullement les y laisser s'établir. La lutte entre les deux nations n'éclatera que si le Japon manifeste clairement la résolution de rester maître du territoire conquis; ce qu'il y a d'extraordinaire en tout ceci, c'est que le général Saïgo, parfaitement installé à Loong-kiao, se garde bien d'indiquer les intentions définitives de son gouvernement.

Inutile de dire que la démarche des hauts-commissaires chinois auprès du général ne produisit aucun heureux résultat. Depuis lors la Chine arme, achète des canons, et fortifie les endroits faibles de son vaste littoral. Si le Céleste-Empire n'a pas été assez fort pour dompter, depuis deux cent cinquante ans qu'il est à Formose, quelques misérables tribus, peut-il espérer d'y vaincre les Japonais? Nous n'osons résoudre cette question dans un sens négatif, car les ressources de la Chine sont immenses, et le nombre de ses soldats incalculable. Toutefois son armée est mal entretenue, mal payée et sans aucun sentiment du point d'honneur militaire. C'est tout le contraire dans l'armée du Japon, où l'armement est parfait et la bravoure éclatante. On ferait mieux cependant, ce nous semble, d'abandonner l'idée d'une conquête fort inutile. Après s'être comporté glorieusement à Formose, le Japon peut, dans un avenir plus ou moins prochain, essayer de nouveau ses armes en Corée, où son honneur a aussi de graves injures à venger. Les Coréens ne sont pas moins barbares, moins hostiles aux étrangers que ne le furent les Boutans à jamais écrasés; si le Japon avait la gloire de triompher des premiers comme il a triomphé des seconds, il serait le seul peuple d'Asie qui aura combattu pour le seul triomphe du progrès et de la liberté.

EDMOND PLAUCHUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1874.

Voici donc, avec les premiers frissons d'hiver, une nouvelle saison politique près de s'ouvrir. Les vacances vont expirer entre les élections législatives d'hier et les élections municipales de demain, au bruit monotone des polémiques tourbillonnant comme les feuilles qui tombent. Les quatre mois qu'on s'était promis de donner au repos, et qui n'auront été qu'une prorogation d'incertitude, sont déjà passés.

Maintenant les députés, les souverains de la France, que ne retiennent plus les conseils-généraux ou les dernières distractions d'automne, reviennent vers Paris pour se retrouver en présence de toutes les questions qui n'ont été qu'ajournées, qui renaissent d'elles-mêmes plus sérieuses, plus pressantes que jamais. Les augures, qui ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps, se regardent et s'interrogent entre eux, se demandant où en sont les divers groupes d'opinion, où en est le gouvernement, de quelle manière on pourrait aborder ce fourré d'épines qu'ils ont accommodé de leurs propres mains sous le nom de politique. Les conversations préludent aux débats parlementaires. On échange des impressions, des réflexions, peut-être des combinaisons ou des plans de campagne. Les purs de la droite, quelques-uns du moins, arrivent, dit-on, avec l'humeur guerrière, et les radicaux laissent voir leurs bruyantes impatiences, tandis que les modérés hochent la tête, poursuivant des solutions insaisissables, cherchant comment on pourrait bien s'entendre, — à la condition de vouloir des choses différentes et de ne se faire mutuellement aucun sacrifice! Les manifestes et les programmes recommencent à se croiser dans l'air comme à la veille des grandes luttes.

De toute façon, et c'est là le sentiment universel, la préoccupation dominante, la session qui se prépare, qui va s'ouvrir dans quelques jours, est selon toute apparence destinée à devenir décisive. C'est comme un rendez-vous qu'on s'est donné et qu'on ne peut plus éluder. Que l'initiative vienne du gouvernement, de la commission des trente ou d'un

des groupes de l'assemblée, la question d'organisation constitutionnelle naît invinciblement de la nécessité des choses. Il s'agit de savoir si l'intérêt du pays parlera assez haut pour s'imposer, pour rallier une majorité suffisante à des combinaisons équitables et pratiques, ou si l'esprit de parti, obstiné jusqu'au bout, égoïste et aveugle, se fera un jeu de tenir une nation tout entière dans l'attente, au risque de conduire l'assemblée elle-même à l'abdication par l'impuissance. M. le général Changarnier recommandait il y a quatre mois à ses collègues, représentans de la France comme lui, de se donner le temps d'aller méditer sous les « frais ombrages » et consulter le pays, pour revenir avec des lumières et des forces nouvelles. Eh bien! on a pu méditer à l'aise et consulter le pays. Avec quelles lumières et quelles résolutions nouvelles va-t-on se retrouver à Versailles?

Ah! sans doute, si on le voulait, si on y mettait un peu de zèle et de désintéressement patriotique, les difficultés n'auraient rien d'insoluble, elles ne seraient pas du moins au-dessus des bonnes volontés sincères rapprochées et confondues dans un sentiment supérieur de bien public. Quelle est après tout la situation? Les affaires de la France ont cela de caractéristique, de singulier, qu'elles sont par elles-mêmes assez simples, douloureusement simples, si l'on veut, et qu'elles ne sont compliquées, dénaturées, compromises que par le déchaînement des partis acharnés dans leurs ambitions, implacables dans leurs calculs, dans leurs ressentimens et dans leurs défiances. Regardez le pays, puisque c'est de lui qu'il s'agit avant tout, regardez le pays : depuis quatre ans, on peut dire que c'est un modèle de patience et de raison. Épuisé de sacrifices dont il sent la nécessité, il subit tout sans trop se plaindre et sans trop murmurer; il accepte les taxes qu'on vote quelquefois un peu à la légère, aussi bien que les nouvelles charges militaires qui s'imposent à son patriotisme. Tiraillé dans tous les sens, il résiste aux excitations par lesquelles on s'efforce de l'abuser et de le tromper. Livré à des incertitudes qui le fatiguent, qu'il ne comprend pas toujours, il se soutient et se défend par une sorte de vitalité intime, par le travail, par l'économie, par une certaine droiture naturelle et par la force de sa constitution sociale. Certes les embarras ne viennent point de ce pays paisible, laborieux et soumis, dont la passion la plus sérieuse aujourd'hui est de vivre tranquille en faisant ses affaires, qui ne demande qu'à être fixé, conduit et tout au moins sauvegardé de l'imprévu.

Le mal vient uniquement et exclusivement de l'esprit de faction et d'intrigue, de cette agitation des partis qui depuis quatre ans ne songent qu'à eux-mêmes, à leurs intérêts, à la réalisation de leurs espérances, sans tenir compte de ce qui est possible dans les conditions que les événemens ont créées à la France. Quand ce ne sont pas les légitimistes qui se démènent à la poursuite d'une ombre insaisissable, ce sont les bonapartistes qui cherchent à profiter du désarroi universel pour tenter de se

relever des déchéances dont l'empire a été frappé. Quand ce ne sont ni les bonapartistes ni les légitimistes, ce sont les radicaux, qui ont la prétention de nous imposer leur république de droit divin. Ils s'offrent tous à sauver la France, à la condition, bien entendu, que cette bonne France commence par se livrer à eux, les reconnaissant pour maîtres et seigneurs, et, comme ni les uns ni les autres ne peuvent rien, comme ils ont tous échoué jusqu'ici dans leurs tentatives, leur dernière ressource est de faire de leur impuissance une politique, de prolonger systématiquement un provisoire où ils puissent du moins continuer leurs brigues et leurs agitations. L'idéal pour eux, c'est cette sédition en permanence de toutes les compétitions de partis en face d'un pays laissé sans institutions et d'un gouvernement livré au hasard des mouvemens de tous les jours, sans organisation précise, sans les moyens qui lui sont le plus nécessaires pour vivre.

C'est avec cette situation équivoque, ruineuse, qu'il faut en finir. C'est la question qui va s'élever dès les premiers jours de la session à Versailles. Elle est du reste plus qu'à demi engagée par une série d'actes parlementaires communs aux deux gouvernemens qui se sont succédé depuis deux ans, par ce qu'on pourrait appeler la procédure préliminaire de l'organisation des pouvoirs publics. C'est la tactique des partis hostiles d'obscurcir sans cesse tout ce qui a été fait, de prétendre arrêter en chemin même des résolutions souveraines. En réalité, la question est née ou a été formulée pratiquement dès la fin de 1872. C'est la première commission des trente qui commençait ce travail, et c'est l'assemblée elle-même qui, par un acte du mois de mars 1873, décidait la présentation d'un ensemble de lois constitutionnelles sur la création d'une seconde chambre, sur la transmission du pouvoir exécutif aussi bien que du pouvoir législatif. Les projets constitutionnels que M. Dufaure proposait quelques jours avant la chute de M. Thiers n'étaient que l'exécution fidèle de cette décision souveraine, dont le 24 mai a pu surprendre momentanément l'effet sans l'abroger, sans anéantir même les projets de M. Dufaure. Lorsque la prorogation septennale a été votée en faveur de M. le maréchal de Mac-Mahon, la loi du 20 novembre 1873 a rappelé plus que jamais la nécessité de l'organisation constitutionnelle réclamée par M. le président de la république lui-même. La nouvelle commission des trente nommée pour faire honneur à cet engagement s'est trouvée ainsi être l'héritière de la première; elle avait à poursuivre la même œuvre, elle l'a continuée avec une lenteur qui a eu parfois besoin d'être stimulée. Tout se lie en définitive dans ce travail souvent interrompu, toujours repris, et la proposition de M. Casimir Perier, qui avait l'air d'une grande nouveauté, cette proposition elle-même ne faisait que rassembler et rappeler tous ces actes, en pressant la solution, en précisant aussi un peu plus, si l'on veut, le caractère de cette solution. Jusqu'ici, tout bien compté, au moment où la session va

se rouvrir, il y a des projets pour toutes les idées et pour tous les goûts, les premiers projets de M. Dufaure, la proposition déposée par M. le duc de Broglie à la veille de sa sortie du ministère, le rapport présenté au nom de la commission des trente par M. de Ventavon quelques jours avant les vacances. Il y a des projets pour la seconde chambre, pour la loi électorale. Que résulte-t-il de tout cela? C'est qu'il y a réellement un principe admis, consacré par une série de votes dont on ne peut décliner l'autorité; il y a une nécessité d'organisation constitutionnelle qui est comme un des élémens du contrat entre l'assemblée et M. le maréchal de Mac-Mahon, qui a été affirmée, reconnue, traduite en actes parlementaires, et devant laquelle la chambre ne peut plus reculer sans se désavouer elle-même, sans biffer d'un trait ses propres votes, les travaux de ses commissions, les déclarations et les messages de M. le président de la république. L'assemblée a fait trop de chemin pour rétrograder, ou bien elle ne peut rétrograder que pour se trouver en face d'une dissolution devenue inévitable. Voilà la vérité.

Oui sans doute, chercher le dernier mot de cette longue élaboration constitutionnelle, donner au pays les institutions dont il a besoin, éviter d'aller à la dissolution par impuissance, c'est là le problème à résoudre, on n'en disconvient pas; mais où est la majorité avec laquelle on peut arriver à cette organisation nécessaire? sur quel terrain se reconstituera-t-elle, cette majorité qu'on cherche partout et qu'on ne trouve nulle part? Évidemment c'est là ce dont on devrait s'occuper avant la réunion de l'assemblée, si on veut éviter de se laisser surprendre par les premières bourrasques parlementaires. Le gouvernement n'est point obligé de préparer des propositions nouvelles, puisqu'il y a déjà toute sorte de projets qu'on peut arriver à combiner et à fondre dans une œuvre définitive, si on le veut; mais, s'il n'est pas obligé de prendre une initiative inutile, il est du moins tenu d'avoir une politique, et il ne peut avoir une politique qu'en se recomposant, en se fortifiant, en s'arrangeant de façon à ne pas offrir au mois de décembre le spectacle qu'il a offert au mois de juillet le jour où M. le vice-président du conseil s'est cru forcé d'abandonner aux ressentimens de la droite un message de M. le président de la république. Les chefs des fractions modérées de l'assemblée ont eux-mêmes à se demander plus que jamais ce qu'ils veulent et ce qu'ils doivent faire. En réalité de quoi s'agit-il? Est-il donc impossible de s'entendre pour arriver à une action commune entre le centre droit et le centre gauche? La république existe, et on ne peut pas rétablir la monarchie, cela n'est douteux pour personne, pas plus pour le centre droit que pour le centre gauche. Ce premier point une fois admis, est-il si difficile de se mettre d'accord sur la constitution d'une seconde chambre, sur les conditions de la loi électorale, sur les garanties dont la transmission du pouvoir exécutif doit être entourée, sur le droit réservé au pays de disposer de ses destinées par la révision régu-

lière des institutions qu'on ferait aujourd'hui? Est-ce qu'il n'est pas de l'intérêt de tout le monde de mettre dans cette organisation une force conservatrice suffisante, plus nécessaire que jamais au milieu des circonstances extérieures où la France est condamnée à vivre pendant bien des années?

Le terrain de la majorité nouvelle qu'on cherche, il est là et il ne peut être que là, parce que là seulement peuvent se rencontrer tous ceux qui, sous le drapeau de l'intérêt national, prétendent défendre la sécurité et le repos du pays contre les entreprises des partis, tous les esprits libéraux et conservateurs qui font de la politique avec ce qui est possible, avec des réalités, non avec des chimères. Qu'on nous permette de le dire : il ne s'agit nullement aujourd'hui de déployer de la diplomatie, de s'observer, de savoir qui fera le premier pas, du centre droit ou du centre gauche. Des sacrifices, il y en a sûrement à faire de tous les côtés, si l'on veut arriver à une action sérieuse et efficace. C'est aux hommes bien inspirés dans les deux camps de chercher franchement et résolûment ce qui peut les rapprocher, d'effacer, par un esprit supérieur de conciliation et de patriotisme, les méfiances, les froissemens qui les ont divisés. La vérité est que les uns et les autres ont été conduits par les circonstances, par une mauvaise fortune parlementaire, à la situation la plus fausse, et que c'est là au fond une des plus dangereuses difficultés du moment.

Que peut le centre droit, malgré l'habileté de quelques-uns de ses chefs? Il se ferait évidemment une singulière illusion, s'il se flattait encore d'arriver à une certaine organisation du septennat avec ce qu'il appelle une majorité conservatrice, peut-être avec la majorité du 24 mai reconstituée. Il s'est mis dans cette position étrange d'avoir à poursuivre une politique avec des partis dont il hésite à se séparer et qui sont les plus ardens à combattre cette politique, qui ne veulent entendre parler d'aucune espèce d'organisation constitutionnelle. Quel accord d'idées y a-t-il entre M. le duc de Broglie ou M. le duc Decazes et M. le duc de Bisaccia, qui a été pourtant l'ambassadeur de ce gouvernement à qui il refuse aujourd'hui les plus simples moyens de vivre? Que peut-on faire avec les légitimistes et les bonapartistes, pour qui ce mot de septennat ne signifie rien de plus qu'un pouvoir tout personnel et de circonstance, occupant momentanément une place vide, destinée au plus heureux entre deux prétendans? Le centre droit fût-il assez éloquent ou assez habile pour s'assurer un instant l'appui de tels alliés, il n'y réussirait qu'en leur donnant des gages aux dépens de sa cause. Pour maintenir une apparence de majorité équivoque, il serait obligé de sacrifier les conditions les plus sérieuses de l'organisation constitutionnelle, de faire du septennat lui-même un pouvoir dénué d'autorité et de garanties, une sorte d'otage de ses ennemis les plus dangereux. Le centre droit n'aurait servi utilement ni le pays ni M. le maréchal de

Mac-Mahon, qui ne serait pas beaucoup plus avancé, et c'est là justement ce qu'il y a de faux ou de peu sûr dans sa situation, dans sa politique. Le centre gauche, de son côté, nous n'en disconvenons pas, n'est pas dans des conditions plus nettes, et il a, lui aussi, ses alliances compromettantes ou onéreuses. En se ralliant à la république, parce qu'il croit la république seule possible aujourd'hui, il n'abdique point assurément son caractère de parti conservateur. Il n'est pas moins vrai qu'il n'arrive parfois à balancer la majorité dans l'assemblée qu'avec un appoint suspect de radicaux, qui sont des partisans aussi douteux du septennat que de la république conservatrice de M. Casimir Perier. Le centre gauche tient la tête d'une armée où il compte d'étranges alliés, et, s'il lui arrivait de triompher avec eux, sûrement il ne pourrait pas gouverner avec eux, de sorte que, le jour même de sa victoire ou tout au plus le lendemain, la première obligation qui s'imposerait à lui serait de chercher du secours parmi des conservateurs plus éprouvés que M. Naquet. Il aurait à faire face à ceux qui le presseraient avec une république un peu moins rassurante, qui ont déjà bien de la peine à se contenir. Tout cela est clair : c'est une situation fausse pour tout le monde, et c'est précisément parce que la situation est fausse pour les uns et pour les autres que le centre droit et le centre gauche sont également intéressés à en sortir en se rapprochant, en confondant leurs efforts pour arriver à une organisation constitutionnelle protectrice et efficace.

C'est une illusion et une utopie, dit-on. La réunion des deux centres ne suffirait pas, elle ne formerait qu'une minorité. Le centre droit en serait pour une rupture sans compensation avec ses alliés de l'ancienne majorité, et il n'y aurait qu'une dislocation de plus dans la confusion croissante des partis. Évidemment, si cette alliance apparaissait comme une de ces combinaisons équivoques et indécises qui, même en se réalisant, sont accompagnées de toute sorte d'arrière-pensées et de réticences calculées, elle n'aurait aucun effet, elle ne serait qu'un compromis banal et sans vertu. La première condition de succès serait une franche et patriotique entente, l'adoption d'un programme préparé en commun, soutenu en commun avec toutes les ressources du talent et de l'expérience. Est-il bien sûr que, réalisée ainsi hautement, résolûment, avec l'autorité d'un grand acte public, cette alliance de toutes les fractions modérées de l'assemblée ne réussît pas, qu'elle n'eût pas pour conséquence d'exercer une sérieuse et décisive attraction sur les esprits honnêtes et hésitans, sur tous ceux qui n'attendent souvent qu'un signal pour se rendre aux transactions nécessaires? La preuve que ce ne serait pas aussi dénué d'efficacité qu'on se plaît quelquefois à le dire, c'est qu'au premier mot, dès qu'on semble revenir à cette idée, les partis extrêmes se mettent aussitôt à combattre, à railler cette pauvre « conjonction des centres. » Ils se hâtent de raviver les blessures an-

ciennes, d'irriter les amours-propres, de reprendre l'éternelle histoire des divisions, des incompatibilités entre les hommes. Eh bien! admettez que le succès ne fût pas immédiat, qu'il ne fût point enlevé d'un premier vote : cette alliance des fractions modérées patriotiquement maintenue pendant quelque temps aurait encore le mérite de créer dans l'assemblée une véritable force de gouvernement dont on ne pourrait se passer, une force conservatrice et libérale qui prendrait rapidement la direction du pays, qui ne rencontrerait devant elle que des coalitions d'aventure entre légitimistes, bonapartistes et radicaux, acharnés d'abord et bientôt impuissans. — Quoi donc! le centre droit aiderait ainsi à fonder la république? il désavouerait son idéal et ses espérances de monarchie constitutionnelle? Le centre droit n'aurait rien à désavouer, il mettrait au-dessus de ses préférences et de toutes les combinaisons de parti l'intérêt du pays. Il se montrerait prévoyant et pratique en faisant l'œuvre d'aujourd'hui sans enchaîner l'avenir par un de ces prétendus définitifs qui disparaissent à la première tempête. Le centre droit aiderait tout simplement à organiser un gouvernement dans les seules conditions où il soit possible à l'heure où nous sommes, et, si la république en profitait, ce serait dans tous les cas une république entourée d'institutions conservatrices, armée de garanties sérieuses, conciliée avec les traditions de la société française, aussi bien qu'avec toutes les nécessités de pouvoir, de direction, de vigilance, qui peuvent assurer un lendemain.

Ce que les légitimistes y perdraient, nous ne le voyons pas bien. Ils perdraient les chances qu'ils n'ont plus, qu'ils n'ont eues qu'un instant par une de ces fortunes qui ne se reproduisent pas deux fois. Ils ont laissé échapper l'occasion, aujourd'hui ils combattent par habitude, par une sorte de chevalerie, cette organisation constitutionnelle, qu'ils ont l'air de redouter comme si elle leur enlevait une espérance. La campagne qu'ils poursuivent, qu'ils se disposent, dit-on, à poursuivre, ne répond plus évidemment à rien, puisqu'il est parfaitement clair que, même en réussissant à tout empêcher, à détourner le vote des lois constitutionnelles, ils ne travailleraient pas pour eux. Ils parviendraient à obtenir la suppression du nom de la république qu'ils ne seraient pas beaucoup plus avancés, et ils ont beau vouloir laisser la porte du septennat ouverte, comme ils le disent, ils ne s'aperçoivent pas que M. le comte de Chambord ne serait peut-être pas le premier à passer par cette porte. Ils oublient que M. le comte de Chambord s'est trouvé à Versailles, même avant que la porte fût fermée, et qu'il n'a pas pu entrer. Les légitimistes s'exposent tout simplement à recommencer cette histoire d'une opposition chagrine, frondeuse, dangereuse peut-être quelquefois, mais inutile et aveugle, factieuse par mauvaise humeur, poussant aux catastrophes sans le savoir, aidant à tout, excepté au bien du pays. Les bonapartistes savent, eux, ce qu'ils font lorsqu'ils s'ef-

forcent d'empêcher à tout prix l'établissement d'institutions sérieuses. Ils savent ce qu'ils ont gagné à cette confusion et à cette impuissance des partis; ils y ont gagné de pouvoir se relever comme s'ils n'étaient pas encore marqués de la condamnation qui les a frappés, qui a rejeté sur l'empire la responsabilité des désastres de la France. Il y a deux ans, ils se montraient à peine, ils n'avouaient ni leurs prétentions ni leurs espérances, ils avaient assez de se défendre. Aujourd'hui ils vont faire leur cour à Chislehurst, ils ont été au ministère, ils sont rentrés dans les mairies et à l'assemblée. Leurs candidats se multiplient, et même quand ils ne réussissent pas, ils ont 45,000 voix dans le département de Seine-et-Oise. Il y a trois mois, ils enlevaient l'élection dans le Calvados, hier ils faisaient nommer M. Delisse-Engrand dans le Pas-de-Calais, M. le duc de Mouchy dans l'Oise.

Les bonapartistes ne sont pas pressés de voir finir un provisoire qui leur profite, ils spéculent sur cette incertitude d'un pays à qui on refuse des institutions, un gouvernement, un régime saisissable, et qui de lassitude, d'impatience, a quelquefois l'air de revenir vers le gouvernement qu'on n'a pas remplacé. Il n'y a rien à grossir. C'est simplement un mirage par lequel il ne faut pas se laisser tromper. De loin, le bonapartisme peut ressembler à un danger à la faveur d'une incertitude qu'il est lui-même intéressé à prolonger; de près, il n'est rien qu'un fantôme, dès qu'on ne laisse plus une place à convoiter et à prendre. Le moment est donc venu d'arracher l'opinion à toutes ces fluctuations énervantes, de donner au pays la garantie d'institutions permanentes, efficaces, et ce n'est pas avec les bonapartistes qu'on peut songer à organiser sérieusement ces institutions. Les bonapartistes ne sont pas un secours, ils sont l'obstacle. On ne les combattra pas avec le rêve d'une restauration légitimiste impossible ou avec les périlleuses, les redoutables chimères d'une république agitatrice. Le seul moyen de les arrêter, de déjouer leurs propagandes et leurs captations, c'est de fixer la situation du pays, de rallier toutes les forces libérales et conservatrices autour d'un régime placé sous l'invocation de l'intérêt national, de ne point laisser enfin cette porte toujours ouverte à toutes les compétitions, à toutes les prétentions.

Quant aux radicaux, quel rôle jouent-ils ou se préparent-ils à jouer dans toutes ces confusions, dans ces préliminaires de la session décisive qui va s'ouvrir? Il n'est point douteux qu'ils peuvent avoir un rôle à leur manière. Selon ce qu'ils feront, ils peuvent aider sans le vouloir aux progrès d'une réaction, dont le bonapartisme est peut-être seul en mesure de profiter, ou bien ils peuvent jusqu'à un certain point faciliter l'établissement de ce régime dont l'organisation est le problème du moment. Les radicaux ne peuvent s'y méprendre, ils n'ont qu'à se montrer, à s'agiter, pour compromettre aussitôt la cause qu'ils prétendent servir, et, par une fortune qui n'a rien d'étrange, plus ils paraissent

réussir, plus ils sont près des déceptions par les réactions qu'ils provoquent. Depuis quelque temps ils ont semblé sentir ou subir la nécessité d'une certaine modération relative. Ils avaient si bien réussi l'an dernier par l'élection de M. Barodet à Paris, cette brillante campagne avait des effets si décisifs, si foudroyans, qu'ils en étaient quelque peu ébranlés, et ils se sont soumis à une pénitence temporaire. Ils ont eu la prudence ou l'habileté de s'effacer à temps, de laisser les affaires de la république en d'autres mains. Ils ont un moment presque fait illusion à ceux qui étaient intéressés à les encourager dans ces bonnes dispositions.

Malheureusement les radicaux s'accoutument difficilement à la discipline, ils ont des passions, des ambitions, des procédés, qui ne tardent pas à reparaître. Ils s'abandonnent à leur naturel, et au moment où un peu de tact politique serait le plus nécessaire, ils recommencent en détail dans les départemens, ils sont peut-être tout près de recommencer à Paris, à propos du renouvellement du conseil municipal, l'élection de M. Barodet. Dans la Drôme, ils vont tirer de l'oubli un revenant de 1848, M. Madier de Montjau, qui, sous prétexte d'orthodoxie radicale, commence par enchaîner la souveraineté nationale à la république de ses rêves de vieux montagnard. Dans l'Oise, bien qu'il y eût déjà un candidat représentant la république modérée, ils ont mis en avant ou ils ont soutenu avec âpreté M. André Rousselle, qui a eu un rôle assez équivoque au 31 octobre pendant le siége de Paris, et qui dans tous les cas s'est donné pour le représentant de la démocratie extrême. Le résultat a été aussi clair que possible. Ni le candidat modéré de la république, ni le candidat radical n'ont été élus, et une majorité considérable est allée au candidat bonapartiste, à M. le duc de Mouchy, qui a, il est vrai, une grande position de fortune dans la contrée. Que ceux qui ont de l'esprit et un peu d'habitude de la politique dans le parti radical sentent parfois le danger de ces entraînemens, qu'ils comprennent les fautes auxquelles ils se laissent associer, rien n'est plus vraisemblable; mais c'est là justement le caractère du radicalisme. Les chefs ne sont pas écoutés, ils n'ont d'autorité qu'à la condition de se soumettre; ils reçoivent des mandats impératifs et des mots d'ordre. Ils craindraient de se brouiller avec la foule qui les élit; ils suivent le mouvement au lieu de le diriger. Que les chefs du parti radical se demandent cependant quelle eût été leur position, si l'an dernier ils eussent hardiment résisté aux meneurs obscurs qui préparaient l'élection de Paris, qui imposaient une candidature de hasard. Ils eussent peut-être échoué, c'est possible, ils n'auraient pas empêché cette extravagante aventure, soit, mais le lendemain leur autorité eût été certainement bien autre. Leurs résistances, leurs conseils, se seraient trouvés justifiés par l'événement même, et dans tous les cas ils auraient montré qu'ils entendaient être des guides, non les complaisans des passions

de leurs partis, de cette armée tumultueuse dont ils ne sont pas plus maîtres dans la victoire que dans la défaite.

Voilà justement une occasion nouvelle, peut-être assez grave pour les radicaux, de montrer ce dont ils sont capables, c'est le renouvellement du conseil municipal de Paris. De toute façon, l'épreuve peut être des plus sérieuses. Le conseil qui va être renouvelé est le premier qui soit sorti de l'élection depuis la chute de l'empire, et somme toute, dans son ensemble, sans avoir l'éclat des lumières et de l'expérience, il pouvait suffire. Il s'est maintenu, sous la prudente présidence de M. Vautrain, dans des limites à peu près légales. Les radicaux, bien qu'assez nombreux encore et toujours prompts à sortir de leur modeste rôle municipal, ont été contenus avec fermeté, et ils n'ont pu s'abandonner librement à leur intempérance de motions, de propositions et de vœux plus ou moins politiques. Maintenant il s'agit de savoir ce que va produire une seconde élection, quel sera le nouveau conseil municipal. Les radicaux ne déguisent guère leurs ambitions et leurs espérances; ils se flattent de former la majorité dans le nouveau conseil, et de faire alors naturellement ce qu'ils voudront. Ils ont leurs comités, leur organisation : ils distribuent les rôles, ils imaginent des candidatures, ils dictent leurs volontés aux uns et aux autres. Voici par exemple un conseiller municipal sortant qui ne doit plus se représenter. Il est de la plus pure couleur radicale, il est vrai, mais il a fait son temps, il faut que chacun ait son tour, il faut que les inexpérimentés du radicalisme aillent successivement apprendre les affaires dans le conseil, — sans doute aux dépens de cette bonne ville de Paris! Tout cela est fort bien, seulement Paris va-t-il laisser faire jusqu'au bout? Se laissera-t-il imposer un conseil municipal composé de radicaux? La question est certainement grave, et elle a même une double gravité.

C'est, en même temps qu'une question d'intérêt municipal, une affaire de dignité et d'amour-propre pour Paris. Ces radicaux, sans être naïfs, ont cependant une certaine ingénuité d'un ordre particulier. On dirait que Paris leur appartient, et que le radicalisme supplée à tous les titres. Or imagine-t-on bien ce qu'il y a d'étrange, de prodigieux, tranchons le mot, de ridicule, dans ce simple fait d'une ville comme Paris, — qui est le rendez-vous de toutes les sommités de l'esprit, des affaires et de l'industrie, qui résume presque la force intellectuelle de la France, — ayant à sa tête un conseil municipal composé de M. Floquet, de M. Nadaud, de M. Raspail fils ou de personnages de cette haute compétence? Voilà donc la figure que pourrait prendre le Paris municipal devant le monde! Voilà quels seraient les gérans brevetés de la fortune d'une cité qui a une importance égale à celle de plus d'un petit état! Les Parisiens en vérité doivent se sentir quelque peu humiliés en y songeant; c'est à eux de prendre en main leurs affaires électorales et de choisir, sans distinction de radicaux, de

conservateurs, de légitimistes, d'orléanistes, des hommes modestes, mais sérieux, faits pour représenter par leur position, par leurs lumières, par leur expérience, la grande et glorieuse ville.

L'intérêt municipal n'est pas seul en jeu ici, il y a un intérêt politique de premier ordre. Nous sommes dans une situation difficile et délicate, où toutes les opinions devraient mettre leur zèle à diminuer les embarras au lieu de les aggraver. Que le conseil municipal qui va sortir de l'élection prochaine se compose d'une majorité de radicaux : se rend-on bien compte des conséquences d'une manifestation de ce genre, non-seulement pour Paris, mais à un point de vue général? L'élection a lieu tout juste la veille de la rentrée de l'assemblée. Le résultat ira certainement retentir aussitôt à Versailles, et il ne sera peut-être pas sans influence sur les dispositions des partis. On exagérera la portée d'un vote qui ne s'expliquera que par l'indifférence parisienne. On supposera des conflits de toute sorte, et il n'est point douteux qu'il y en aura, si l'on en juge par des motions et des vœux qui se sont récemment produits, que M. Vautrain a eu de la peine à détourner. Des esprits encore pleins des douloureux souvenirs du passé s'effaroucheront et verront déjà dans le nouveau conseil une commune renaissante, quelque chose comme un gouvernement révolutionnaire latent et disponible. Ni Paris, ni la république, ni les intérêts de la ville, ni les intérêts généraux du pays ne s'en trouveront mieux à coup sûr. Paris en sera un peu plus suspect, Versailles en sera un peu plus troublé. Encore une fois ce sera, sous la forme municipale, une élection Barodet renouvelée et redoublée, qui pourra produire les mêmes effets. On n'en est pas encore là heureusement. Jusqu'à la dernière heure, les Parisiens ont à y penser pour eux-mêmes, et les chefs du parti radical, au lieu de rechercher la stérile satisfaction d'une dangereuse victoire, devraient être les premiers à songer au lendemain, à détourner les passions agitatrices d'un scrutin d'où ne devrait sortir qu'un conseil, expression sérieuse et autorisée des intérêts multiples de la grande ville. Qu'on y réfléchisse jusqu'au bout, puisque rien n'est plus grave à l'heure actuelle, — qu'on mette en présence l'impression d'apaisement que peut produire une élection vraiment conforme à l'esprit, aux intérêts, à l'importance de Paris, et le trouble qui peut naître d'un vote irréfléchi, d'un succès de parti conduisant à des crises ou tout au moins à des malaises prolongés et inévitables.

Les nations ont leur destin, et des manifestations qui ont une certaine analogie se produisent dans les divers pays sous des formes bien différentes. L'autre jour, à Londres, il y avait aussi une fête municipale, le banquet annuel du lord-maire, qui coïncidait avec l'anniversaire de la naissance du prince de Galles. Des radicaux et des conservateurs, des anciennes ou des nouvelles couches sociales, il n'en était pas précisément question au banquet de Guildhall. Là, tout s'est passé

avec les solennités séculaires de l'étiquette; le représentant de la Cité de Londres, qui est, lui, un personnage municipal d'importance, donnait le dîner d'usage. Le duc de Cambridge était présent, et à côté de lui figuraient les ministres de la reine, les ministres étrangers à Londres. Jusque-là c'est le dîner traditionnel. Deux choses cependant rehaussent particulièrement et doivent rehausser aux yeux de la France cette fête du lord-maire. La première, c'est l'attention toute spéciale dont a été entouré notre ambassadeur, M. le comte de Jarnac. Il y a trente ans déjà, M. le comte de Jarnac assistait à la même fête comme secrétaire de l'ambassade de France à Londres, comme un des représentans intelligens et dévoués de la pacifique et prévoyante politique d'un roi sage. Il a pu rappeler ce temps, déjà lointain, où la France et l'Angleterre étaient en paix comme aujourd'hui, mais où notre pays n'avait pas été conduit à d'effroyables catastrophes par une politique moins prudente. Notre ambassadeur a eu l'avantage de pouvoir s'exprimer dans la plus pure langue anglaise en répondant au toast qui lui a été porté, en témoignant son attachement pour les hommes publics de l'Angleterre dont il était l'ami avant d'avoir à traiter avec eux les affaires des deux pays, en saluant d'un hommage intelligent et libéral les puissantes institutions britanniques. M. le comte de Jarnac n'a rencontré qu'une chaleureuse cordialité et des applaudissemens répétés dans cet auditoire qui semblait mettre un empressement exceptionnel dans son accueil et dans la manifestation de ses sympathies. En s'adressant aux ministres étrangers, le lord-maire a tenu à faire intervenir particulièrement le nom de l'ambassadeur de France, et le lord-chancelier s'est joint au lord-maire en saisissant l'occasion de souhaiter une cordiale bienvenue à notre représentant. La France a été réellement de la fête de Guidhall, et c'est assurément le meilleur augure pour les relations des deux pays.

Le second fait caractéristique du banquet du lord-maire a été le discours du premier ministre de la reine Victoria, de M. Disraeli lui-même qui, en touchant ou en effleurant bien des sujets extérieurs et intérieurs, a su donner une forme aussi brillante que vigoureuse au témoignage des sympathies anglaises pour notre pays. Quelle est au juste la politique extérieure de l'Angleterre? Sans nul doute, elle n'entend pas sortir de la neutralité; mais du moins elle avoue ses amitiés et ses préférences. Elle ne craint pas d'exprimer, par la bouche de son premier ministre, « son étonnement et son admiration pour l'élasticité, le nerf et le ressort grâce auxquels la France a su se tirer de difficultés qui semblaient inextricables après des désastres sans précédens. » Non assurément, l'Angleterre ne veut pas rompre la neutralité, le premier ministre de la reine en dit assez cependant pour laisser comprendre que, si la paix était menacée, la politique anglaise ne resterait pas inactive. Elle ne laisserait probablement pas s'accomplir des évé-

nemens comme ceux dont elle peut aujourd'hui apprécier le danger. M. Disraeli a dit bien des choses dans son discours d'une éloquence spirituelle et humoristique, et il en a dit une notamment assez étrange, assez énigmatique en vérité. M. Disraeli a parlé des classes ouvrières anglaises aujourd'hui en possession de franchises, de droits et de libertés « que les classes aristocratiques ne possèdent pas en d'autres pays. » A qui a-t-il bien pu faire allusion en ajoutant aussitôt que les ouvriers anglais eux-mêmes n'avaient à craindre « ni les arrestations arbitraires, ni les visites domiciliaires? » M. Disraeli a peut-être profité des franchises de Guildhall pour dire son opinion aux puissans du moment, qui en prendront ce qu'ils voudront. CH. DE MAZADE.

Machiavel, par M. Nourrisson, membre de l'Institut; Paris 1874.

Il y a peu de noms auxquels se soit attachée une aussi détestable renommée que celle dont Machiavel continue d'être l'objet. Est-ce une juste Némésis qui poursuit la mémoire du secrétaire florentin, ou bien le procès peut-il encore être révisé? Rien qu'à réunir les différens plaidoyers écrits sur ce sujet, on formerait une bibliothèque. Pour les uns, l'auteur du *Prince* est un monstre dans l'esprit duquel ont germé tous les plus mauvais fermens de la renaissance; matérialiste, athée, hypocrite, imposteur, lâche et corrompu, il a élevé à la hauteur d'une théorie infâme ce qu'une époque de tumulte et de passion sanglante a enfanté de maximes immorales et de préceptes éhontés. Pour les autres, Machiavel est un héros de patriotisme ou de dévoûment à la liberté, soit qu'il ait voulu rassembler à tout prix entre les mains du Médicis l'absolu pouvoir, seul capable de lui permettre de chasser les barbares d'Italie, soit qu'il ait eu la pensée de l'induire à s'arroger en effet, par les moyens les plus efficaces, la plus grande somme d'extrême despotisme, afin de le rendre détestable et odieux, de soulever Florence contre lui, et de réveiller chez ses concitoyens le sentiment de leur indépendance. Nouveau Brutus, Machiavel aurait feint la démence, ou la scélératesse, qui est à sa manière un genre de folie, pour affranchir sa république et sa patrie italienne. Il y aurait un dévoûment filial dans l'excès de sa perfidie; sous l'avilissement de son langage se cacherait une noble passion, de même que, dans notre théâtre contemporain, c'est le plus souvent à la courtisane ou à la femme déchue qu'il faut aller demander la passion pure, le vrai amour maternel, l'affection noble et désintéressée. Comme si ce n'était pas assez de paradoxe, il est tel maître en la science de la philosophie de l'histoire aux yeux de qui Machiavel est non plus un Iago ni un Richard III, ni seulement un Brutus, mais mieux que cela, un

Triboulet. Il a observé les hommes, ce profond philosophe, il a sondé les mobiles de leurs actes, suivi leurs illusions, leurs espérances, leurs déceptions, il a étudié son pays et son siècle; lui-même s'est senti désabusé amèrement, et le résultat de son examen a été ce livre du *Prince*, une ironie, « un immense éclat de rire. »

Entre ces jugemens extrêmes, il y a place à des appréciations plus modérées, vers lesquelles se range l'auteur d'un nouveau volume sur un sujet si discuté. Suivant M. Nourrisson, Machiavel n'a été ni infiniment supérieur, ni certes inférieur à son temps : il en a été l'interprète fidèle dans son livre du *Prince*. La politique se séparait alors de la morale; tout semblait permis à un César Borgia; le secrétaire florentin n'a fait que mettre en écrit quels procédés avaient maintes fois, pendant cette période, procuré le succès aux tyrannies. La preuve que Machiavel ne mettait pas dans ce livre toute sa croyance et toute son âme, c'est qu'il écrivait en même temps ses *Discours sur Tite-Live*, où l'on retrouvait l'ami de l'Italie et de la liberté. M. Nourrisson a donné d'ailleurs une autre sorte de témoignage au secrétaire florentin, bien qu'il se montre en général sévère à son égard : il a de curieux chapitres sur un épisode de cette histoire inconnu jusqu'à présent, si nous ne nous trompons pas. Avant même que le livre du *Prince* fût publié, il était pillé par un plagiaire, un certain Niphus, qui prétendait traiter, lui aussi, du gouvernement et de la politique. On verra dans l'étude de M. Nourrisson tout le détail et la démonstration complète de ce plagiat, preuve suffisante, ce semble, du peu d'étonnement et du peu de scandale qu'offraient aux contemporains les maximes exposées dans l'ouvrage de Machiavel : un rhéteur ne croyait pas user, ou tout au mois abuser du paradoxe en le lui empruntant.

Les circonstances rappelées par M. Nourrisson n'étaient pas connues, disions-nous, dans l'histoire littéraire. Le procès de Machiavel n'est-il donc pas encore complétement instruit? Nous serions porté à le croire, et peut-être convient-il d'attendre, pour porter sur ce difficile sujet un jugement définitif, la grande publication en plusieurs volumes que prépare M. Pasquale Villari sur Machiavel et son temps. M. Villari est bien connu déjà par son *Histoire de Savonarole*, dont nous avons rendu compte ici même, et que la traduction et le curieux commentaire de M. G. Gruyer permettent d'apprécier complétement désormais. Son *Machiavel* ne tardera pas; il y mettra en œuvre beaucoup de nouveaux documens, des œuvres inédites du grand publiciste, et il ne se peut pas que nous n'ayons là de très importantes informations, quelques-unes fort inattendues peut-être.

A. GEFFROY.

Le directeur-gérant, C. Buloz.